

1918

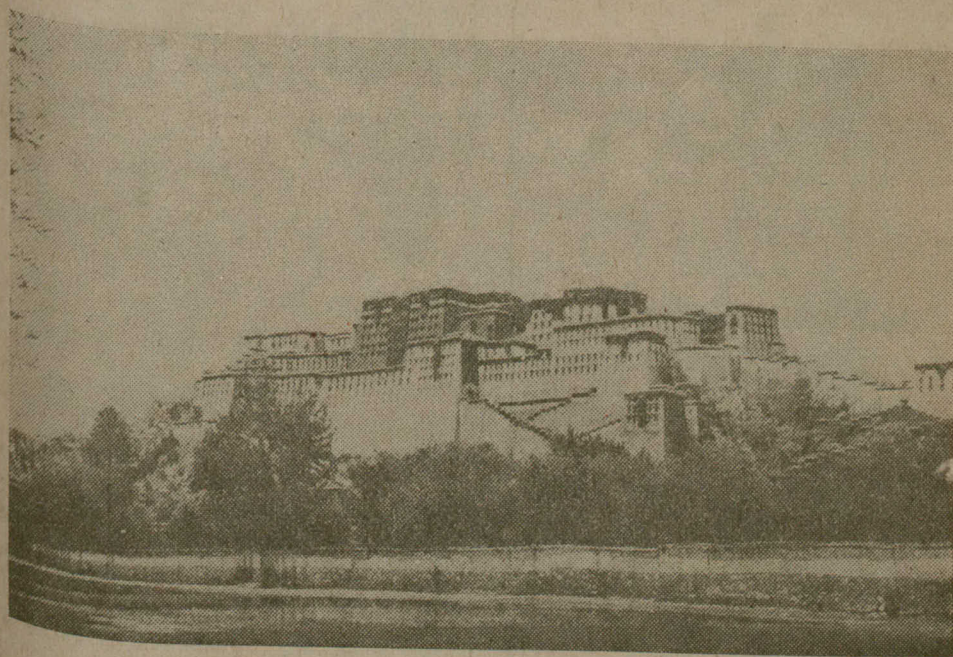
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11e Année, No 8

AOÛT 1918

PRIX : 15 CENTS



Le Potala, à Lhasa. (Voir intérieur)

— GRATIS — Pour vous Mesdames! — GRATIS —

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS—TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE—AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il m'inspire une entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir la poitrine, en même temps que, sous son action, se combent les épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très apprécié par les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune femme à la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de l'âge, ou qui n'est pas développée. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRASSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS
 GRATIS.—Envoyez 3 cents en timbres et nous vous enverrons **Gratis** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL,
 Dépt. 8, Boîte Postale 2353,

250 Parc Lafontaine
 Montréal, Can.



MESDAMES...

LA MARQUE

GANTERIE ROYALE

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

CACHET SPECIAL

DE

L'EXCELLENCE et du CHIC

DE CETTE MARCHANDISE.

483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341

CRAVATES DE FANTASIE REÇUES
 CHAQUE SEMAINE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
 TAILLE

**Les PILULES
 PERSANES**

de Tawfisk Pacha de
 Téhéran, Perse.



ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

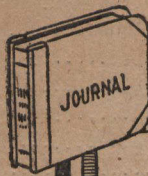
ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

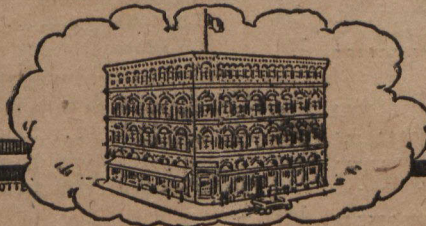
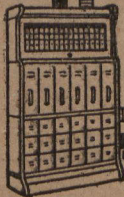
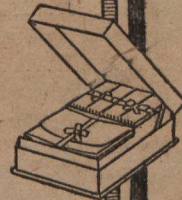
ARTICLES

religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



SOMMAIRE DU NUMERO D'AOUT 1918

	Pages		Pages
Calendrier du mois	6	La récolte du maïs au Mexique	145
Août (Carnet)	7	Légion d'honneur nègre	146
Générosité du Cardinal d'Ambroise	8	Chronique de la Jeunesse	147
Pages Canadiennes:		La ronde des saisons	151
Le ciment du Canada	9	Un avertisseur automatique	156
Nos relations commerciales avec la		Le radium en Australie	156
France	10	Un papier qui vaut 50 millions la livre.	157
La richesse du pays en bétail	9	Du papier utile	159
La superficie des lacs du Canada ...	10	Le chat à neuf queues	160
Allemands, Autrichiens et Russes au		Combien de temps vivent les bêtes	160
Canada	11	Mosaïque: Un nouveau coffre-fort im-	
L'Oléomargarine	11	peccable	161
Québec à l'Exposition de Toronto ..	12	Horloge merveilleuse	161
Le gros gibier des Montagnes Ro-		Monsieur Pourquoi	162
cheuses	13	Les petits américains et la propreté	162
Le massacre de Lachine	14	Pas plus difficile que cela	163
Petits Travaux d'Amateurs:		Une lune de miel silencieuse	163
Valeur des terres en exploitation..	14	Les courriers aériens après la guerre.	163
Destruction des insectes au jardin.	15	Le palais de la Granja	163
Avec une paire de oiseaux cassée..	17	Un riche propriétaire	164
Un sac à tout mettre	18	Au sujet du paratonnerre	174
Une horloge révélatrice	18	Des pierres précieuses	174
Un peu de Tourisme:		Les oiseaux du Paradis	165
Les citernes bibliques	19	Une bienfaitrice des oiseaux	165
Le potala à Lhassa	20	Une fleur géante	175
Le pont de l'Empereur Valère	21	Les chevaux de Marly	176
Français et Anglais	21	Coutumes Suisses	166
Les Vieilles Chansons: Petit-Jean	22	Mémoire de chien	176
C'était en 1521	24	Les bègues et la pluie	167
La destinée des vieux journaux	24	D'où vient la pipe	167
L'originalité des ombres chinoises	25	Une singulière grève	167
L'origine de Rio-de-Janeiro	30	Mets chinois	167
La Magie en Famille: Faire bouillir l'eau		Les ennemis des cigares	178
sans feu ni bouillotte	31	Les éléphants nains	168
La boîte à surprises	32	Le Cheval: (traité)	169
Deviner les dés	33	Le caractère dans la façon de fumer ...	172
La carte forcée	34	Cours Populaires: Plus dangereux que les	
Roman: TANTE BERCEUSE,		chats	173
par Jules Mary	35	La belette	174
Le trust du charbon	136	La protection des oiseaux en Suisse.	175
Echos du Concert Européen:		La Revue Encyclopédique	176
Les tanks et l'agriculture	137	Les Enfants de tous les Pays: En Amé-	
Grâce	138	rique	177
Ce n'était pas lui	139	La superstition du vendredi	185
Psychologie	140	Horticulture: (Du jardin à la table) ...	187
L'enseigne du Coiffeur	141		
Un chef de gare avisé	142	Errata: Par une erreur du numérotage, la	
La Victoria Cross	143	page 144 se trouve numérotée 141 et inverse-	
Esprit de poilu	144	ment.	



Nous reproduirons dans

LA REVUE POPULAIRE DE SEPTEMBRE 1918

L'intéressant Roman Intitulé :

L'ARME DU FOU,

Par Berthe de PUYBUSQUE

Ce roman sensationnel et sentimental est un des meilleurs ouvrages jusqu'ici publié au Canada et rend hommage au talent incontestable de son auteur.

Deux sentiments bien différents s'emparent du lecteur, après avoir parcouru les premières pages de "L'ARME DU FOU". C'est d'abord le dévouement de Madeleine pour Marie, jeune orpheline, dont les millions excitent la convoitise de son tuteur, le fougueux et avare Raymond. D'un autre côté, le rôle joué par le "Fou Louiset" est très captivant. Attaché à Marie persécutée, le héros halluciné s'impose tous les sacrifices pour la débarrasser de son persécuteur.

Pour faire suite à ce roman, nous publierons une nouvelle canadienne: "LA TARE", écrite spécialement pour notre Revue, par l'écrivain bien connu du public montréalais, GUSTAVE COMTE. Très bien imaginé et intéressant au possible, ce travail littéraire sera lu avec plaisir par tous nos lecteurs.

Nous compléterons notre numéro de Septembre en publiant des articles choisis et variés tel que le résumé qui suit l'atteste :

PAGES CANADIENNES : Souvenirs de 1837; Mines d'argent en Canada, etc.

TRAVAUX D'AMATEURS : Contre les mouches et les moustiques; l'installation d'un aquarium.

MAGIE EN FAMILLE : La carafe mystérieuse, etc.

ECHOS : Anecdotes sur le présent conflit Européen.

MOSAIQUES : Une série de courts articles traitant d'un peu de tout.

CHRONIQUE DE LA JEUNESSE : Vraie origine de l'histoire de la terre.

ENFANTS DE TOUS LES PAYS : Le Tyrol.

TOURISME : Les murailles de Jéricho, etc.

Et une foule d'articles illustrés dus aux meilleures plumes de notre rédaction, tels que: Le Temple de la Musique, les Sept Ciels, l'Origine de la Cloche à Plongeur, etc.

*VOUS POUVEZ RETENIR CE NUMERO, DES A PRESENT, CHEZ
VOTRE DEPOSITAIRE.*



8ième Mois

AOUT

31 Jours

Astrologie.—En général, ceux qui sont nés en août se marient tard; pour beaucoup d'entre eux, l'aisance, sinon la fortune, accordera ses faveurs. Ils auront également avec un peu d'ambition des chances de réussite dans la vie.

Pierre du mois: le Jaspe (rouge, jaune ou vert) dont la vertu préserve des tristesses et des maladies contagieuses.

Jrs de Sem.	FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR	
1	Jeudi	S. Pierre aux Liens 213e jour
2	Vendredi	S. Alp. de Liguori 214e jour
3	Samedi	Ste Lydie 215e jour
4	DIMANCHE	S. Dominique, conf. 216e jour
5	Lundi	Notre-Dame des Neiges 217e jour
6	Mardi	Transfiguration de N. S. 218e jour
7	Mercredi	S. Gaétan, conf. 219e jour
8	Jeudi	S. Cyrilaque et ses comp. martyrs ... 220e jour
9	Vendredi	S. Romain, martyr 221e jour
10	Samedi	S. Laurent, diacre, martyr 222e jour
11	DIMANCHE	Ste Philomène, vierge, martyre 223e jour
12	Lundi	Ste Claire, vierge 224e jour
13	Mardi	S. Hippolyte 225e jour
14	Mercredi	S. Eusèbe, conf. 226e jour
15	Jeudi	Assomption de la B. V. M. 227e jour
16	Vendredi	S. Hyacinthe, conf. 228e jour
17	Samedi	S. Joachim 229e jour
18	DIMANCHE	S. Roch, conf. 230e jour
19	Lundi	S. Flavien, martyr 231e jour
20	Mardi	S. Bernard 232e jour
21	Mercredi	Ste Jeanne-Françoise de Chantal, Vve. 233e jour
22	Jeudi	S. Symphorien, martyr 234e jour
23	Vendredi	S. Philippe Bénétti, conf. 235e jour
24	Samedi	S. Barthélemy, apôtre 236e jour
25	DIMANCHE	S. Louis, roi de France, confesseur ... 237e jour
26	Lundi	S. Zéphirin, pape et martyr 238e jour
27	Mardi	S. Césaire 239e jour
28	Mercredi	S. Augustin, évêque, docteur 240e jour
29	Jeudi	Décollation de S. Jean-Baptiste 241e jour
30	Vendredi	Ste Rose de Lima, vierge 242e jour
31	Samedi	S. Raymond Nonnat, confesseur 243e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Variable.	19 au 22. Menaçant, pluie.
4 au 6. Couvert.	23 au 25. Beau.
7 au 10. Chaud.	26 au 27. Frais.
11 au 14. Période générale de pluie.	28 au 31. Période variable.
15 au 18. Grande chaleur.	

La Revue Populaire

Vol. 11, No 8

Montréal, Août 1918

ABONNEMENT	Paraît tous	POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL.
Canada et Etats-Unis:	les mois	131 rue Cadieux,
Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts		
Montréal et Etranger:		
Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20		
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

AOUT

Le mois d'Août ou d'Auguste était le sixième de l'année romaine, il est le huitième de la nôtre. Il s'ouvre dans le calendrier chrétien par la fête de Saint Pierre-aux-Liens, que nos pères appelaient Saint Pierre-Fénale, à l'occasion des foins qui se récoltent alors.

C'est aussi à cause de la canicule qui règne pendant ce mois, dans le ciel astronomique, que le premier et le deuxième jours ont la mauvaise réputation que leur fait le vers suivant:

“Prima necat, sternitque secunda cohortans!”

Pour nous, nous ne nous sommes pas aperçus que ces deux jours fussent plus malins que ceux qui les suivent, et ces dictons populaires nous rappellent ce médecin qui, ayant vu un Allemand affamé se guérir d'une fièvre violente en mangeant un hareng cru, écrivit sur ses tablettes: “*Le hareng mangé cru, bon pour chasser la fièvre aux Allemands*”.

Le mois d'Août ramène la Saint Laurent si chère aux Romains et combien aux Canadiens:

A la Saint Laurent

La faucille au froment.

L'Assomption de la Vierge était considérée, autrefois, comme la plus “haute fête” de l'année; les vieux manuscrits l'appellent le *couronnement* ou la *coronation* de Notre-Dame. Elle est devenue surtout chère à la France et à ses colonies, depuis que Louis XIII eut consacré son royaume à la Reine du Ciel, et fondé la procession qui rappelle le souvenir de ce vœu. La Saint Bernard, qui tombe le 20 de ce mois, a donné lieu à ce proverbe sur les potages médiocres: “Le diable a emporté la graisse.”

La décollation de Saint Jean-Baptiste, qui arrive le 29, est encore appelée en Picardie, Saint Jean-Lirons ou Saint Jean aux attrapes, parce qu'à cette fête, où à Amiens, de mémoire sacrée, l'un va honorer le chef du Saint précurseur, les citadins mettaient des leurres dans les rues, fixés entre les pavés, comme des fers à cheval brûlants et autres objets qui tentaient les campagnards, peu dégourdis; lorsqu'ils donnaient dans le piège et retiraient leurs doigts roussis, la populace peu charitable criait après eux: “Lirot, Lirot”, qui en patois picard veut dire attrapé.

M. LAMBERT.

GENEROSITE DU CARDINAL D'AMBROISE

GEORGES d'Ambroise, cardinal de la Sainte Eglise romaine et ministre de Louis XII, était à la fois très économe et très généreux. Ses goûts étaient fort simples; il aimait le calme des champs et passait volontiers dans la solitude de la campagne le temps qu'il ne consacrait pas aux affaires de l'Etat. Son séjour préféré était une terre qu'il possédait en Normandie.

Ce domaine, fort agréable, était cependant un peu restreint; mais une propriété voisine le bornait de très près, et comme le maître de ce dernier bien y tenait beaucoup, le cardinal avait dû renoncer à regret à arrondir le sien.

Un jour, le prélat fut fort surpris de recevoir la visite de son voisin, venu pour lui faire une proposition de vente. Georges d'Ambroise, d'abord très satisfait d'une démarche qui comblait ses secrets désirs, remarqua bien vite la tristesse de son interlocuteur.

— Mais, mon ami, — lui demanda-t-il, — quelle raison vous détermine à vendre aujourd'hui un domaine auquel vous teniez tant autrefois?

— Hélas! Monseigneur, j'y tiens toujours. Mais ma fille va se marier et les parents de son fiancé exigent une dot en argent... or, je n'ai que ma terre; et me voici bien forcé de m'en défaire pour le bonheur de ma fille.

— Ne pourriez-vous emprunter à un voisin la somme qui vous est nécessaire? Vous la rembourseriez petit à petit avec vos économies de chaque année...

— Ah! Monseigneur; où trouverais-je un prêteur assez patient pour attendre ainsi... et le taux des intérêts.

— Qui parle d'intérêts! — interrompit en souriant le bon cardinal. — Un ami n'est pas un usurier. Ne méconnaissez pas celui qui vous parle et qui est heureux de vous tirer d'embarras sans vous faire perdre l'héritage de vos pères qui vous est cher... Acceptez donc le prêt que je vous offre...

Et comme le pauvre homme, ravi et confus, se répandait en actions de grâces, Georges d'Ambroise l'interrompit encore une fois:

— Ne me remerciez pas. Je gagne à cette affaire encore plus que vous... Au lieu d'un domaine inutile, c'est un ami que je viens d'acquérir.

— o —

LE TABAC

Fut apporté en Europe en 1560. Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, en reçut d'un Flamand qui arrivait de la Floride. Ce fut lui qui offrit la première prise à Catherine de Médicis. La reine prit goût au tabac, la cour s'empressa de l'imiter, et la plante, qu'on avait d'abord appelée *nicotiane* du nom de Nicot, fut nommée *herbe à la reine* et célébrée comme une panacée. L'engouement pour le tabac devint si général que les rois s'en alarmèrent. Jacques Ier, roi d'Angleterre, lança en 1619 un pamphlet contre l'usage du tabac. Le pape Urbain VIII, en 1624, fulmina contre le tabac une bulle spéciale, et, dans toutes les églises de la chrétienté, les bedeaux furent autorisés à s'emparer des tabatières qu'ils surprendraient entre les mains des fidèles.



LE CIMENT DU CANADA

C'est aujourd'hui l'une des industries importantes de notre pays. On s'en rendra facilement compte si nous disons que pour l'année 1913, nous avons vendu 8,658,805 barils de ciment canadien, représentant une valeur de \$11,019,418.

Les matières utilisées dans la fabrication du ciment au Canada comprennent la marne, le calcaire, l'argile et les scories de haut fourneau. Ces substances sont si répandues dans tout le pays que la question de leur utilisation est le plus souvent celle de trouver un débouché facile pour le produit manufacturé, de s'assurer le combustible à un prix avantageux et d'obtenir des moyens de transport suffisant.

Il y a actuellement 27 usines de ciment au Canada avec une production quotidienne de 50,540 barils. C'est une augmentation notable sur 1912 qui comptait 24 usines produisant 28,000 barils de ciment.

Les usines en activité sont réparties un peu partout; il s'en trouve une à Sydney, Nouvelle-Ecosse, qui utilise les scories de haut-fourneau, trois dans la province de Québec, quatorze usines dans l'Ontario, deux au Manitoba, c'est-à-dire à Babcock, près de Winnipeg, où l'on fabrique un ciment naturel, quatre dans l'Alberta et trois dans la Colombie Anglaise.

Ces usines emploient près de 5,000 personnes et en 1913 on a payé en salaires

une somme de \$3,466,451.

Pour ce qui regarde particulièrement la province de Québec, ses fabriques de ciment qui sont sous le contrôle de la Canada Cement Company, sont installés à la Longue-Pointe et à Pointe-aux-Trembles, et une troisième à Hull, près d'Ottawa.

Les usines situées près de Montréal ont une capacité de 13,800 barils par jour.

La quantité totale de ciment vendu ou utilisé par les producteurs durant l'année 1913 dans cette province, s'est élevée à 2,940,211 barils, représentant une valeur de \$3,434,023.

La production du ciment dans Ontario est un peu plus élevée que la nôtre. Elle a rapporté en 1913, \$4,311,183.

LA RICHESSE DU PAYS EN BÉTAIL

D'après le recensement de 1911, il y avait au Canada 6,333,436 têtes de bétail. L'accroissement s'est seulement manifesté du côté de l'Ouest; dans l'Est, la production s'est toute juste maintenue.

M. H. S. Arkell, commissaire pour le bétail, fait remarquer que le commerce d'exportation de bovins vivants du Canada au Royaume-Uni, qui absorbait les plus beaux produits de l'élevage de l'Est et de l'Ouest, a pratiquement cessé. Les marchés de la Grande-Bretagne ont été obligés de renoncer à se fournir en Amérique.

C'est la conséquence de notre production insuffisante de viande depuis quelques années. Malgré son immense étendue et ses abondantes ressources agricoles, le Canada, à quelques exceptions près, a cessé aujourd'hui d'être un pays exportateur de bestiaux et a dû recourir lui-même à l'importation de grandes quantités de viande venant de l'étranger.

On explique quelque peu cette situation par le fait que l'industrie laitière s'est développée énormément au pays et que l'exploitation de la vache laitière donne des produits plus rémunérateurs que celle des animaux de boucherie.

En outre, l'afflux des colons a produit une diminution systématique des superficies en pâturage au profit des cultures et, par suite, une diminution correspondante du bétail en libre pâture; le marché a perdu de ce chef une partie de ses approvisionnements d'antan. Cependant, le mode d'exploitation combinant la production animale et la production végétale se répand dans l'ouest du Canada; voilà pourquoi, malgré la diminution des superficies en pâturage, l'ouest a pu augmenter sensiblement son effectif de bétail.

LA SUPERFICIE DES LACS DU CANADA

La superficie des plus grands lacs des provinces canadiennes est comme suit : Bras d'Or, en Nouvelle-Ecosse, 230 milles carrés; Le Grand, Nouveau-Brunswick, 74 milles carrés; le Mistassini, Québec, 975 milles carrés; le lac Huron, Ontario, 14,331 milles carrés; le Winnipeg au Manitoba, 5,525 milles carrés; le Reindeer en Saskatchewan, 2,302 milles carrés; l'Athabaska en Alberta qui a 1,041 milles carrés; l'Atlin en Colombie Britannique, 331

milles carrés; le Grand-Ours, aux Territoires du Nord-Ouest qui a 11,821 milles carrés et le Kliane 184 milles carrés.

NOS RELATIONS COMMERCIALES AVEC LA FRANCE

On s'est préoccupé à la Chambre des Communes du Canada des relations commerciales de notre pays avec la France.

Ces relations datent à la vérité d'assez loin, mais, pour une cause ou pour une autre, elles n'ont progressé que lentement.

Il y a vingt ans, notre commerce avec la France ne dépassait point trois millions 500,000 pastres, il était en 1916, en comprenant à la fois les importations et les exportations, de 22 millions de piastres. Cette augmentation a été notable, surtout depuis la guerre, par suite des contrats importants qui ont été accordés à notre pays.

Il s'agirait pour nous de maintenir ce chiffre d'affaires, de l'accroître, s'il est possible.

On a prouvé que la France pouvait acheter au Canada une foule d'articles qu'elle a fait venir jusqu'ici de l'Allemagne. Nous pouvons lui procurer, entre autres choses, le bois de pulpe, les chevaux, les bestiaux, les viandes et le poisson congelé, le fromage, la farine, les chaussures, l'amiante, l'acier, les matériaux de construction, etc.

Seulement, il faudrait décider les Français à se faire plus largement représenter chez nous qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici. Nous pourrions de notre côté, envoyer de temps à autre, des délégués sur le marché français.

Il y aurait aussi autre chose à faire.

Les grandes maisons anglaises du Canada qui veulent bénéficier de la reprise

plus active de nos relations commerciales avec la France, et certes elles en bénéficieront, devront de leur côté se montrer un peu plus conciliants et utiliser au besoin les services d'employés bilingues pour amadouer ou retenir cette clientèle française qui vient à elles.

C'est ce que les hommes politiques n'ont pas cru devoir dire à la Chambre des Communes, mais nous ne sommes pas tenus à la même réserve, et il est à propos que cette vérité soit proclamée.

L'OLEOMARGARINE

La crise de l'oléomargarine semble toucher à sa fin au Canada; des événements de la plus haute importance font aujourd'hui la préoccupation du producteur et du consommateur.

Dans des correspondances antérieures sur ce sujet nous avons montré qu'aux Etats-Unis, une bataille était engagée pour le rappel de la loi imposant une taxe de 10 sous sur la margarine colorée, et d' $\frac{1}{4}$ de sou, sur la margarine non colorée.

On demandait une loi imposant une taxe uniforme de 2 sous sur l'une et l'autre; nous donnions à entendre qu'il y avait anguille sous roche.

Un communiqué du *Philadelphia Enquirer* découvre un coin du voile, et nous donne à penser... je cite.

Les officiers du revenu local (de l'Etat) ont appuyé une poursuite intentée et suivie de conviction contre quatre personnes faisant le commerce de la margarine colorée sans avoir payé la taxe spéciale du gouvernement.

Les officiers du revenu nous assurent qu'ils veulent mettre fin à cette fraude injustifiable sur le public. Dans plusieurs cas, expliquent ces officiers, des commer-

çants faisant le détail du beurre, achetaient des manufacturiers la margarine naturelle, la coloraient dans leur établissement et la distribuaient sans plus de façon à leurs clients *pour du beurre véritable*.

C'est ce que tout le public renseigné disait: mais personne, *même parmi les plus renseignés*, n'osait dévoiler comment la chose se faisait.

Pendant le mois de mai 1917, il a été fabriqué dans les environs de Chicago, 262,846 lbs de margarine colorée payant 10 sous de taxe; la margarine non colorée pour ce même mois de mai, accusait une augmentation totale de 5,841,651 lbs sur celle de l'année précédente.

Durant le mois d'avril, une licence a été accordée pour vendre la margarine colorée, et 367 pour vendre la margarine non colorée.

On n'a point de *données* sur le nombre de *ceux qui la colorent!*

Allemands, Autrichiens et Russes au Canada

Il n'est pas sans intérêt de faire connaître le nombre d'Allemands, d'Autrichiens et de Russes établis au Canada. Plusieurs sont naturalisés sujets britanniques, mais ils n'en conservent pas moins leur nationalité et peuvent être appelés à prendre les armes pour leur pays d'origine.

D'après le bureau de recensement canadien, nous comptons au Canada, 206,455 Allemands et 186,885 Allemandes.

C'est la province d'Ontario qui en compte le plus: 96,663 Allemands et 95,657 Allemandes.

Vient immédiatement après la Saskatchewan avec 68,500 Allemands et l'Alberta avec 36,900 individus de même nationalité.

Le Manitoba accuse la présence de 34,530 Allemands et la Nouvelle-Ecosse plus de 38,000.

Quant à la province de Québec, le recensement y enregistre 6,245 Allemands.

Les Autrichiens sont un peu moins nombreux, environ 42,535, repartis dans l'Alberta, la Saskatchewan, le Manitoba.

La colonie russe au Canada ne comprend que 7,833 individus.

Québec à l'Exposition de Toronto

“Notre province a raison de s'enorgueillir des remarquables succès remportés à Toronto par nos fabricants de beurre et de fromage qui paraissent avoir battu presque tous leurs concurrents.

“Nos manufacturiers de fromage ont gagné un bon nombre de premiers prix, et le rapport démontre que près du tiers de la totalité des prix ont été accordés à la province de Québec.

“Ce succès est des plus remarquables, si l'on tient compte du degré de perfectionnement qu'on a atteint en Ontario dans la fabrication du fromage.

“Quant à la fabrication du beurre les résultats sont encore meilleurs. Le splendide succès de nos fabricants constitue une excellente réclame pour notre province. Nous fabriquons le meilleur beurre et le meilleur fromage du monde entier...

“Nous n'avons rien à envier aux provinces de l'Ouest, avec une industrie qui rapporte plus de trente millions à elle seule à nos fermiers.”

— o —

Les récoltes agricoles du Canada se sont chiffrées en 1914, à \$638,580,3000; les pêcheries ont rapporté \$33,207,748; les minéraux \$128,475,499; le commerce \$1,129,7444, 725; les canaux \$29,568,486.

Dangers qui menacent le Gibier à Plume

A une certaine époque, les pigeons de passage remplissaient les airs et le ciel était assombri par le nombre de ces oiseaux.

En 1857, le Sénat de l'Etat d'Ohio nomma un comité pour faire enquête sur l'opportunité de protéger les pigeons sauvages.

Le Comité fit rapport que la protection n'était pas nécessaire, que le nombre en était si illimité qu'on ne pourrait jamais les détruire.

Le dernier pigeon de passage est mort l'année dernière au parc zoologique de Cincinnati, à l'âge de 22 ans.

Une autre variété, le courlis esquimau, est complètement éteinte. Un bulletin du département de l'Agriculture des Etats-Unis traitant de la question du pluvier doré, du willet et de l'échassier à gorge noire, dit qu'ils vont bientôt être détruits à leur tour.

Et où avons-nous vu ces oiseaux, si ce n'est que dans les musées, cependant ils se reproduisaient jadis en grand nombre au Canada.

Le canard du Labrador est encore une des espèces éteintes et un grand nombre d'autres sont en danger.

Et quelles sont les causes de ces dangers qui menacent le gibier à plume?

Nous n'hésitons pas à dire que c'est la chasse pour la vente qui constitue le plus grand danger.

L'extermination du gibier est donc due à différentes causes: les conséquences naturelles de la civilisation, les maladies et les accidents, la chasse et l'usage du gibier.

Nous ne pouvons prévenir les dangers dus aux conséquences de la civilisation,

n'empêche les ravages provenant de la maladie et des intempéries, mais on peut limiter la destruction causée par les chas-esurs.

L'emploi du gibier comme mets est la source la plus directe de destruction. Il est pour ainsi dire évident que le plus sûr moyen d'exterminer une espèce de gibier est de mettre sa tête à prix.

Tant qu'il y aura des acheteurs de gibier vous trouverez des hommes qui le tueront en dépit de tout ce qui pourrait être fait pour les en empêcher.

Dans l'Etat de New-York, avant que la loi prohibant la vente du gibier, fut passée, un commerçant a admis avoir vendu chaque année 1,000,000 d'oiseaux pour l'alimentation.

Si le mal est connu dans sa racine, à nos gouvernants d'en appliquer les remèdes!

Ouvriers Salariés

Le nombre des ouvriers salariés, y compris ceux travaillant aux pièces, soit aux ateliers, soit chez eux, était de 462,200 au 15 décembre 1915, ou au jour de paye le plus rapproché de cette date. La moyenne, (en y comprenant les ouvriers aux pièces) pour chaque mois de l'année fut de 413,394.

Dans les recensements précédents, les informations demandées à ce sujet étaient moins détaillées, étant limitées au nombre total d'ouvriers durant l'année, tandis qu'en 1915, l'on a obtenu leur nombre sur la liste de paye pour chaque mois de l'année.

L'on peut supposer que l'ancienne méthode tendait à grossir quelque peu le nombre des ouvriers recensés, car les patrons dans certaines industries, telles que les beurreries et fromageries, les fabriques

de conserves de fruits et de poisson, les scieries, les tuileries et briqueteries, etc., dont l'activité est fort variable, selon la saison, avaient une tendance à donner les chiffres de leur période de plus grande activité.

Le nombre du recensement de 1910 est de 471,126. Comparé avec celui obtenu au 15 décembre 1915, on constate une diminution de 8,926 pour 1915 et une diminution plus grande encore si on le rapproche de la moyenne pour la totalité de l'année 1915.

Pour la raison qui vient d'être donnée, il serait plus exact de comparer les chiffres de 1910 avec ceux des mois de 1915 présentant le maximum d'activité.

Le gros Gibier des Montagnes Rocheuses

De toutes les régions de l'Amérique du Nord, je doute qu'il y en ait une pour égaler le versant oriental comme domaine d'autant de variété du gros gibier à poil.

Dans la partie située entre la frontière internationale 49° de latitude nord et la rivière Athabaska, 53° N, on ne trouve pas moins de 7 variétés de gros gibier herbivore, 5 variétés de gros animaux carnivores et au moins une douzaine de variétés d'animaux à fourrure importantes.

A l'exception du loup de prairie ou coyote, tous les gros animaux herbivores et carnivores de cette région sont à juste titre considérés comme gros gibiers.

Il est vrai qu'un certain nombre de cette dernière catégorie est classé parmi les animaux dangereux et déprédateurs, et la chose est vraie en certains cas, j'admets ce point, mais il faudrait tout de même apporter une certaine mesure de circonscription dans l'extermination de ces animaux.

Le simple fait qu'un animal, tel que l'ours grizzli tue des bestiaux dans une partie d'une province, n'est pas une raison pour l'exterminer dans toutes les parties, même là où il n'existe pas de bétail à dévorer.

Le gros gibier herbivore des Montagnes Rocheuses comprend: le mouflon à grosses cornes, la chèvre des Montagnes, le cerf à queue noire; le cerf à queue blanche d'Amérique, l'orignal, le wapiti du Canada, le caribou.

Les gros animaux carnivores sont: l'ours grizzli, l'ours noir, le loup des bois, le lion des Montagnes ou Cougar, le loup des prairies ou Coyote.

Les animaux à fourrure comprennent le castor, le lynx, la marte, le vison, la moufette, le glouton et divers autres de moindre importance.

Un moment critique

Même si la guerre se termine bientôt la situation du monde restera critique. "La disette de produits alimentaires... ne se terminera probablement pas avec 1918, disait dernièrement le *Globe*, de Toronto. Quelques efforts que l'on fasse, il n'y aura point l'automne prochain de réserves accumulés. Nous commencerons 1919 avec des tablettes vides et, même si la guerre se termine cet été, la désorganisation générale et le temps nécessaire au renvoi dans la vie civile d'hommes actuellement employés à la guerre fera probablement tomber au-dessous de la normale la production mondiale de l'an prochain. Il est donc urgent que, dans ce pays, nos plans d'augmentation de la production ne soient pas limités au présent. Nous avons, en vérité, été trop lents à nous rendre compte de la situation qui nous est faite pour rendre possible cette année l'augmenta-

tion de production qui serait nécessaire. Il n'est pas trop tôt pour établir les plans de la saison prochaine. Tout en faisant tout ce qui est possible pour recouvrer le terrain perdu en 1917, n'oublions pas les nécessités de 1918. Plus de production cette année, plus de production encore l'an prochain, tel doit être le mot d'ordre toujours présent à notre pensée."

Valeur Moyenne des Terres en Exploitation

Il résulte de l'ensemble des informations obtenues que la valeur moyenne, pour la totalité du Canada, des terres formant partie d'une exploitation, défrichées ou non, y compris les maisons d'habitation et bâtiments d'exploitation, tels que grange, étables, etc., est approximativement de \$44 par acre, au lieu de \$41 en 1916. Les valeurs moyennes, par provinces, sont les suivantes: Ile du Prince-Edouard, \$43.7; Nouvelle-Ecosse, \$33.6; Nouveau-Brunswick, \$28.8; Québec, \$53; Ontario, \$55.3; Manitoba, \$31; Saskatchewan, \$26; Alberta, \$26.7; Colombie Britannique, \$249. Dans cette dernière province, l'excédent de prix est dû aux nombreux vergers et plantations d'arbres fruitiers.

Le Massacre de Lachine!

En parlant du massacre de Lachine, E. Myrand a dit: "Une hécatombe humaine, une boucherie si horrible que l'anéantissement successif des bourgades huronnes et nos batailles perdues, les plus sanglantes ne sont que de pâles échauffourées comparées à ce féroce coup de main de la barbarie Indienne. L'histoire de la Nouvelle-France est encore rouge de ces tueries abominables de nos ancêtres par les sauvages.



DESTRUCTION DES INSECTES AU JARDIN

LES AMATEURS d'arbres fruitiers se lamentent chaque année au sujet de la mauvaise récolte: poires, pommes, prunes et cerises sont en grande partie attaquées par les vers.

On a eu beau, pendant l'hiver, gratter l'écorce des arbres, la chauder, prendre toutes les précautions possibles, rien n'est suffisant. C'est qu'on aurait dû s'occuper de la cause avant de s'attaquer au résultat.

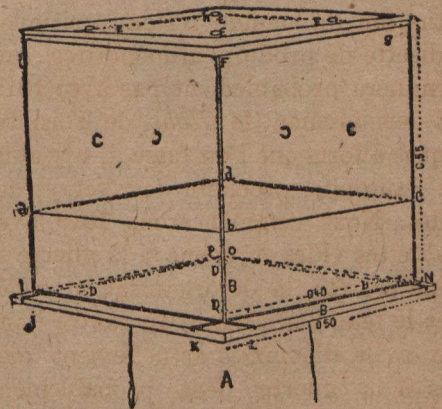
Les pyrales, les bombyx, les noctuelles, les phalènes, les sphinx, les teignes, les carpocapses, d'autres encore, sont des petits papillons crépusculaires ou nocturnes qui faudrait détruire pendant l'été; ils ne pondraient pas d'oeufs et, les années suivantes, les dégâts seraient d'abord considérablement atténués, puis deviendraient insignifiants.

Pour la destruction des papillons de nuit, il n'existe qu'un moyen: le piège à lanterne. On enduit de mélasse le globe d'une lampe allumée qu'on place au jardin pour la nuit et le lendemain matin, on trouve les papillons collés sur le gluaau.

Mais le globe est trop petit; sa fragilité et surtout le prix de l'appareil font que peu de personnes se décident à en faire l'acquisition.

En moins de deux heures, nous allons construire une énorme lanterne, facile à nettoyer et à ranger à la réserve; la dépense de fabrication sera insignifiante et l'installation des plus faciles.

Il nous faut: 1° une planche de bois blanc de $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur ayant comme dimensions 20 pouces carrés. (Si nous n'en avons pas d'aussi grande largeur, nous en assemblerons deux, *en dessous*, par deux traverses. Le bois n'a pas

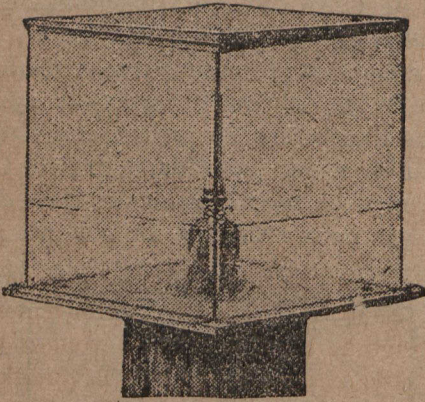


besoin d'être raboté). 2° Deux feuilles de verre à vitres de 16 pouces de large sur 22 de hauteur; 3° Deux autres feuilles de 17 pouces de large et 22 de haut; 4° une plaque de zinc de 20 pouces carrés.

Commençons par préparer la planche: à 2 pouces des bords, sur chaque côté, tra-

Clouons sur la tranche du bois et du côté du dessous des petits morceaux de chêne de $\frac{1}{2}$ pouce de hauteur, en face de chacun des points d'arrivée au bord, puis, posant la planche bien à plat, donnons des traits de scie *horizontalement* en suivant une première ligne. (La grosse scie à bois de la maison fera très bien l'affaire ayant un large champ).

La scie engagée dans le bois blanc, ne trouvera de résistance qu'en rencontrant le chêne à un centimètre et demi de profondeur. Arrêtons-nous de suite et passons de même à une autre ligne.



Quand les quatre traits seront terminés, nous déclouons les petits morceaux de chêne.

L'emboîtement des quatre feuilles de verre sera prêt. Prenons la plaque de zinc; traçons de même autour une ligne à 2 pouces des bords, mais avec la pointe d'une lime anglaise qui gravera légèrement le métal.

Coupons ensuite avec des forts ciseaux les petits carrés que le tracé aurait faits aux quatre angles, puis sur le bord d'une table, rabattons les quatre côtés à angle droit en nous servant d'un maillet.

Le zinc formera alors un couvercle dont les côtés ne seront pas soudés entre eux, ce qui est du reste, inutile.

Pour que la lampe brûle avec une belle clarté, il lui faut un bon tirant d'air qui ne puisse pas l'éteindre. Avec une mèche anglaise et un vilbrequin, nous ferons quatre trous *DDDD* aux coins de la planche en dedans des verres et quatre autres *EEEE* aux coins du couvercle.

Plaçons les verres *cccc* dans les rainures en faisant butter les deux qui n'ont que 16 pcs de large sur les autres qui en ont 17. Emboîtons-les en dessus dans le couvercle de zinc et pour plus de sûreté, entourons le cube de verre avec deux ficelles *abc* et *efg*, la première, un peu bas, la seconde presque dans le haut.

Pour amorcer notre piège, nous placerons au centre du plateau, quand viendra le crépuscule, une lampe à pétrole, bec No 8. Nous n'aurons mis dedans *que le quart d'une pinte de pétrole*. Nous l'allumerons vers 9 heures du soir et elle s'éteindra d'elle-même vers 3 heures du matin.

Après l'allumage, nous badigeonnerons les quatre faces vitrées avec une *très légère couche* de mélasse. Au jour, on trouvera, la première fois, 500 à 1,000 insectes et même plus, moins la deuxième et presque plus au bout de quatre ou cinq jours.

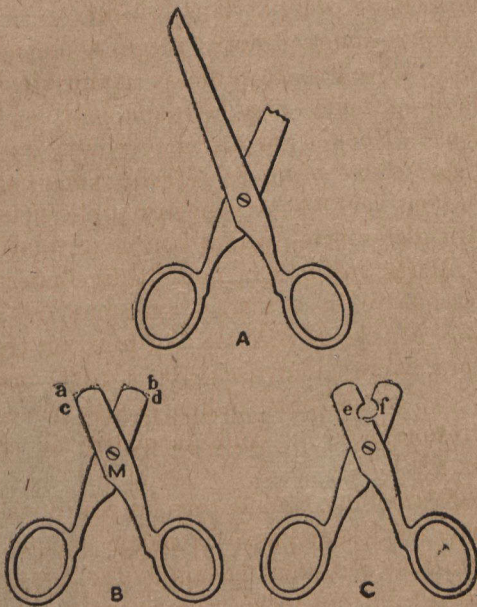
Néanmoins, comme tous les papillons de nuit n'éclosent pas à la même époque, il sera bon d'allumer la lampe une fois toutes les dix ou douze nuits, pour s'assurer si une nouvelle éclosion ne s'est pas produite.

Le matin, on lave dans un baquet les quatre vitres avec de l'eau claire et une brosse en chiendent et on les essuie avant de les remettre en place. Dès l'année suivante, on ne trouvera plus que peu de papillons et la récolte de fruits sera de beaucoup supérieure à celles des propriétés environnantes.

AVEC UNE PAIRE DE CISEAUX CASSEE

Voici une paire de ciseaux dont une branche est cassée; on peut en faire une excellente pince à couper le fil de fer. Mais tout d'abord, il est nécessaire de détremper l'acier sur lequel la lime ne mordrait pas. Il suffit pour cela de le faire chauffer au rouge brun.

Il sera ensuite facile d'égaliser les branches en *ab* et de les arrondir en *cd* com-



me le montre la figure B; puis avec une petite lime ronde, appelée queue-de-rat, on fera une échancrure sur chaque branche en *e* et *f*, venant s'emboîter l'une dans l'autre.

On en diminuera légèrement l'épaisseur avec une lime plate. Il vaut mieux pour tout ce travail ne pas démonter la vis *M* qui relie les branches.

L'ajustage sera plus régulier fait d'ensemble que séparément. Il n'y aura plus qu'à retremper l'acier.

La trempe exige des soins particuliers, mais ne présente pas les difficultés que lui attribuent les préjugés.

N'importe quel amateur peut très bien tremper un outil s'il veut bien suivre les indications suivantes.

Notre pince à couper ne court pas risque de casser avec une trempe dure; le point de pression est renforcé et près du pivot.

Nous mettrons dans une terrine une pinte d'eau de pluie fraîche (pas d'eau calcaire), et nous y ajouterons 15 gouttes d'acide sulfurique.

Nous ferons chauffer les ciseaux seulement au rouge cerise, sans dépasser cette couleur; il vaut même mieux rester en deçà, car l'acier fondu, chauffé à une température supérieure à celle que comporte sa nature, perd à jamais ses qualités.

Quand le point voulu est obtenu, on prend les ciseaux avec des tenailles et de suite on les plonge *obliquement* dans l'eau de trempe en donnant un mouvement de serrage de vis comme si on voulait visser les ciseaux dans le fond de la terrine.

Ce tour de main a pour but de renouveler la couche d'eau en contact avec l'acier. Il n'y aura plus qu'à frotter avec un peu de papier d'émeri fin, imbibé d'huile, pour lui rendre le brillant.

On sera surpris de découvrir combien un tel outil, entre des mains ingénieuses, peut rendre de services dans une maison.

— o —

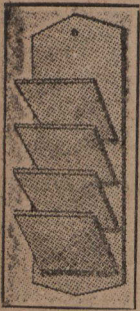
FAUSSES PEAUX D'ANE

ON PREND de forts papiers auxquels on donne des deux côtés deux couches de couleur au blanc de ceruse encollé avec de la colle de peau. Pour donner la nuance le papier est sec, on lui donne une derniè-

re couche avec du blanc de céruse broyé à l'huile de lin. On fait sécher et on passe par le cylindre. On peut écrire sur ce papier avec des crayons et effacer.

— o —

UN SAC A TOUT METTRE



CE PETIT récipient, destiné à recevoir les comptes, les reçus, les lettres, etc., tous les petits papiers dont on ne veut pas se défaire maintenant, est très utile dans la cuisine et peut être fait de bois ordinaire.

Sans doute on peut lui donner la grandeur que l'on veut, mais un "sac à tout mettre" peut avoir dix-huit pouces de longueur avec quatre petites tablettes inclinées. Le bois pourra être peint ou teint.

— o —

UNE HORLOGE REVELATRICE

UN FACÉTIEUX inventeur américain a imaginé un mécanisme indiquant automatiquement à une épouse à quelle heure et à peu près dans quelles conditions son mari est rentré la veille.

Sous le paillason placé dans le vestibule devant la porte d'entrée, il dissimule une plaque de métal reliée par des fils de cuivre avec deux piles sèches et un appareil d'induction. Placée dans le hall à n'importe quel autre endroit de la maison, se trouve une pendule sur le cadran de laquelle peuvent s'ajuster de faux cadrans en papier mince. Lorsque le mari, rentrant chez lui pose le pied sur le paillason et cherche à introduire sa clef dans

le trou de la serrure, son poids ferme le circuit électrique et des étincelles électriques jaillissent entre les points des aiguilles d'heures et de minutes, et le cadran. Ces étincelles produisent de petites brûlures sur le papier du-faux cadran et l'épouse soupçonneuse n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur la pendule le lendemain matin pour y trouver la preuve indéniable de la rentrée tardive de son mari.

Les brûlures sur le papier durent aussi longtemps que les efforts du mari pour introduire sa clef dans la serrure. Les mouvements de ce dernier interrompent et ferment le courant, de sorte que si l'épouse constate que les petits trous sur le papier forment un arc s'étendant sur plusieurs minutes, elle sait par là que les mouvements du mari étaient lents et incertains et qu'il était probablement parti pour la gloire.

— o —

PALETTE A GATEAUX

COMME il y a encore des personnes qui mangent des pâtés, il convient qu'on les fasse cuire à point.

Or, il est, sous ce rapport, important de pouvoir les retirer au bon moment.

Voici un petit instrument très simple, que tout le monde peut fabriquer, et qui vous aidera à retirer du fourneau le délicieux pâté.



— o —

De 1913 à 1914, il y eut au Canada 2,885 faillites, représentant un actif de \$13,757,494. et un passif de \$30,732,822. La Province de Québec détient le record du nombre par 501 et Ontario suit par 409.

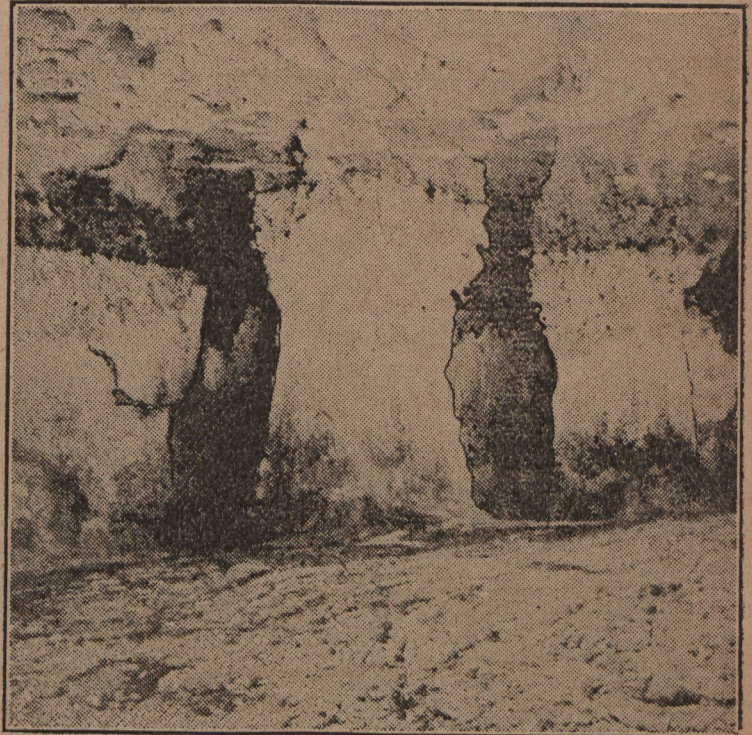


LES CITERNES BIBLIQUES

NOMBREUSES sont en Palestine les citernes bibliques, dont les vestiges bien conservés méritent l'attention : c'est le Puits de Jacob, creusé par le patriarche lui-même, et où la Samaritaine venait puiser l'eau, tout en recevant les grands leçons du Divin Maître; c'est le Puits de David, à l'entrée de Bethléem, aux eaux duquel le roi juif aspirait si ardemment dans la caverne d'Abdullam; c'est, à Bethel, la grande citerne.

Un des plus intéressants puits ainsi creusés dans la pierre dure se trouve à Athlit, au milieu de quelques-unes des plus belles "ruines des Croisés" qui existent en Palestine.

Les murs de la ville, les tours et la forteresse sont tombés en ruines; et sur ces débris ont poussé confusément, comme des champignons, de pauvres huttes arabes.



LES CITERNES BIBLIQUES DE LA PALESTINE.

Les anciens habitants de la Palestine ont creusé dans ce roc des citernes qui subsistent encore aujourd'hui. Celle-ci se trouve près d'une auberge, sur la route de Jérusalem à Nazareth.

Mais la superbe "Salle des Festins", où les Croisés ont prit part à leur dernier banquet avant de quitter la Terre-Sainte, est toujours debout parmi tant de débris.

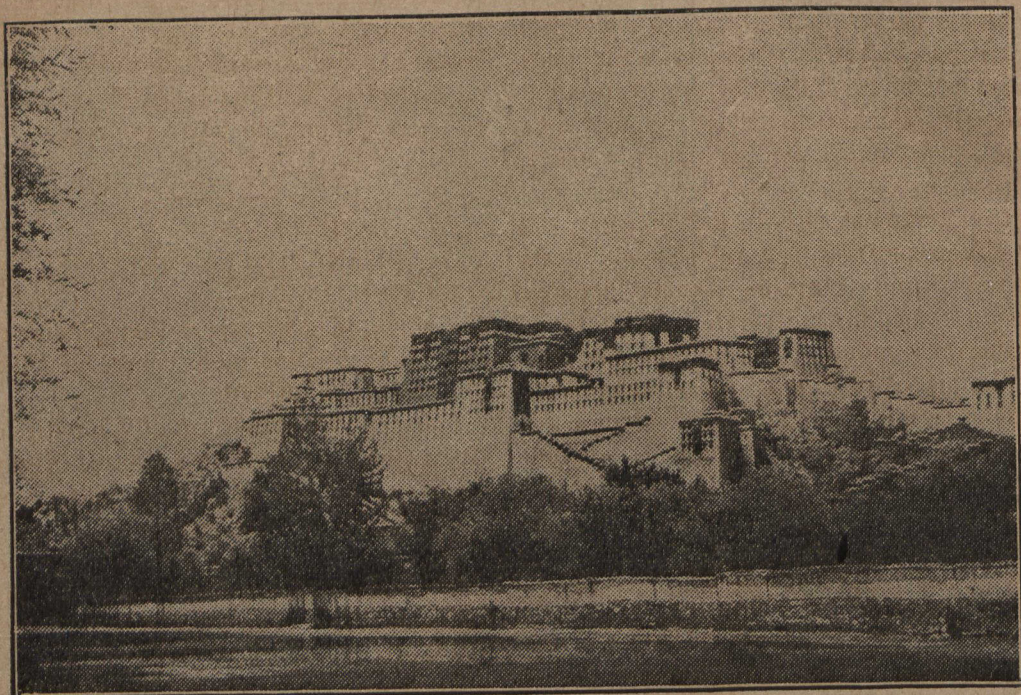
La ville de Birmingham, en Angleterre, est actuellement dans le besoin de 15,000 à 20,000 maisons, pour habiter sa population.

LE POTALA A LHASSA

DES hauteurs qui avoisinent Lhassa, le Potala, demeure de Dalai-Lama, montre une bonne partie de son énorme masse. Une tour blanche couronne un mur de maçonnerie blanche, qui soutient le palais sur son roc escarpé.

sur un rayon de plus d'un mille, par une ceinture de parcs et de jardins merveilleux. Dans cette admirable verdure, vierge de temples, vierge de maisons, ne passe pas une route, à peine des sentiers.

Le puissant orgueil des moines qui règnent au Thibet, a mis là son empreinte; dans cette ville étrange que son isolement défend du contact des profanes, il a vou-



LE POTALA, A LHASSA.

Masse imposante de constructions multiples, qui n'a pas sa pareille au monde; c'est la demeure du Dalai-Lama, chef religieux et politique du Tibet, et d'un nombre considérable de moines ou lamas.

Derrière, une maçonnerie blanche encore et formidable s'élève, percée d'une multitude de petites fenêtres; plus haut toujours, la bordure d'un toit blanc; au-dessus la masse rouge et antique du pavillon central, réservé au Dalai-Lama lui-même; et par-dessus cet amoncellement, les grands toits dorés brillent au soleil.

Le palais est isolé, dans la ville même,

lu que fût plus isolé encore le palais du Roi et du Dieu.

L'audace et le gigantesque en architecture ne sauraient être poussés plus loin; il n'y a certainement rien en Europe qui puisse être comparé au Potala. Peut-être l'austérité de ses façades énormes, simples et nues, sa façade sud-est, absolument colossale, suggère-t-elle un rapprochement

avec la grandeur massive de l'architecture égyptienne; mais, pour la beauté de l'entourage et surtout pour le jeu des couleurs, l'Égypte n'a rien de semblable.

Dans la mer de verdure qui en baigne la base, les murailles blanches s'élèvent, percées de mille fenêtres, logis des moines qui, vêtus de rouge, se chauffent au soleil, de-ci, de-là, sur les paliers. Une fois par an, les murs principaux du Potala sont badigeonnés de blanc; mais la gamme des couleurs est ailleurs infiniment variée; le bâtiment central du Palais est d'un rouge cramoisi, et les toits d'or, qui s'appuient au ciel, fondent sous l'éclat de leurs feux une succession de teintes vertes, marron, bleu pâle.

Ce monument, si beau à l'extérieur, est, à l'intérieur, très peu intéressant; il est pareil à une vingtaine d'autres lamaserias. Ce sont des milles de couloirs et de salles quelconques. Ça et là, dans une chapelle, brûle une lampe devant une image sale et ternie. Par endroits, le passage s'élargit en un escalier qui rompt la monotonie des murs souillés. Les dortoirs des moines sont froids, nus et sordides. Une seule salle, assez grande, offre des tentures et des paravents qui font un certain effet.

— o —

LE PONT DE L'EMPEREUR VALERE, A SHUSTER

LA Perse possède des ruines intéressantes à Shuster, dans l'ouest; en même temps qu'elles attestent d'antiques travaux d'art, elles sont comme le pathétique monument de la captivité et de la mort de l'empereur Valère.

Celui-ci revêtit la pourpre en 253, à une époque où la puissance romaine était

ébranlée de tous côtés; laissant son fils Gallienus aux prises avec les ennemis de l'Occident, l'empereur marcha vers l'Orient pour repousser l'invasion des Sassanides; après quelques succès, ses opérations en Mésopotamie aboutirent à sa défaite et à sa captivité.

Sapor Ier, son vainqueur, fit un singulier emploi de son prisonnier; suivant une tradition sujette à caution, il le somma de dresser les plans de gigantesques travaux d'irrigation dont on voit encore les traces sur des centaines de milles le long de la rivière Kurun; il lui fit construire en outre le pont qui porte son nom.

— o —

FRANÇAIS ET ANGLAIS

ON SAIT que la France et l'Angleterre ont fait la guerre ensemble contre la Chine. On raconte ce qui suit:

C'était au siège de Canton. Un petit fortin inquiétait les alliés. L'amiral Rigault de Grenouilly dit au colonel Murray, qui disposait de 600 hommes.

— Emparez-vous donc de cette position.

— Impossible, répond le colonel anglais après quelques minutes d'examen, je n'ai pas assez de troupes.

L'amiral se retourne du côté de notre infanterie de marine, avise le sergent-major Martin des Pallières, et de cette voix nasillarde et railleuse qu'on lui connaît:

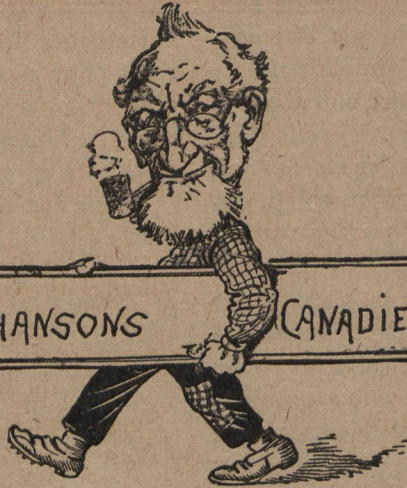
— Des Pallières, fait-il, prenez cinquante hommes et délogez-moi ces magots!

Dix minutes après, le fanion tricolore s'agitait au vent sur le fort conquis.

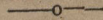
— o —

Un service de malle aérien a été établi entre l'Italie et la Sardinie, dans le but d'éviter les dangers des sous-marins.

LES VIEILLES CHANSONS CANADIENNES-FRANÇAISES



PETIT JEAN



Quand j'é - tais chez mon pè - re, Lil, li li
 lil, li li lil, lil, lil, li. Quand j'é - tais chez mon
 pè - re, Garçon à ma - ri - er; Garçon à
 ma - ri er-er - er, Garçon à ma - ri er...

rall molto.



 PETIT JEAN

Quand j'étais chez mon père,
 Lil, li li lil, li li lil, lil, lil, li,
 Quand j'étais chez mon père,
 Garçon à marier ;
 Garçon à marier-er-er,
 Garçon à marier...

Je n'avais rien à faire,
 Lil, li, li, etc.
 Je n'avais rien à faire
 Qu'une femme à chercher. (*ter*)

A présent j'en ai-t-une
 Lil, li, li, etc.
 A présent j'en ai-t-une
 Qui me fait enrager. (*ter*)

Ell' m'envoi'-t-à l'ouvrage
 Lil, li, li, etc.
 Ell' m'envoi'-t-à l'ouvrage
 Sans boir' ni sans manger. (*ter*)

Quand je reviens d'l'ouvrage,
 Lil, li, li, etc.
 Quand je reviens d'l'ouvrage,
 Tout mouillé, tout glacé... (*ter*)

Je m'asseois sur la porte,
 Lil, li, li, etc.
 Je m'asseois sur la porte,
 Comme un pauvre étranger. (*ter*)

—Rentre, petit Jean, rentre,
 Lil, li, li, etc.
 —Rentre, petit Jean, rentre,
 Rentre te réchauffer! (*ter*)

Soupe, petit Jean, soupe.
 Lil, li, li, etc.
 Soupe, petit Jean, soupe!
 Pour moi, j'ai bien soupé (*ter*)

J'ai mangé deux oies grasses,
 Lil, li, li, etc.
 J'ai mangé deux oies grasses,
 Et trois pigeons lardés.

Les os sont sous la table,
 Lil, li, li, etc.
 Les os sont sous la table,
 Si tu veux les ronger. (*ter*)

P'tit Jean, baisse la tête,
 Lil, li, li, etc.
 P'tit Jean, baisse la tête,
 Et se met à brailler. (*ter*)

—Braille, petit Jean, braille,
 Lil, li li lil, li li lil, lil, lil, li,
 Braille, petit Jean, braille,
 Et moi je vais chanter,
 Et moi je vais chanter-er-er,
 Et moi je vais chanter!

C'ETAIT EN 1521 !!!!

L'ACTUALITÉ se rencontre en de très vieux livres. Dans le tome Ier des oeuvres complètes de Clément Marot, se trouve une très belle ballade, écrite en 1521 par le poète, à l'occasion "de l'arrivée de monseigneur d'Alençon en Hainaut".

La seconde strophe semble un appel aux armes daté d'hier... ou de demain :

Donques, pietons marchans sur la cam-
[paigne.

Fouldroiez tout sans rien prendre à ran-
[çon.

Preux chevaliers, puis qu'honneur on y
[gaigne,

Vos ennemys poulsez hors de l'arson.

Faictes rougir du sang de Germanie

Les clairs ruisseaux dont la terre est gar-
[nie,

Si seront mis vos haults noms en histoire.

Frappez donc tant de main gladiatoire

Qu'après leur mort et deffaicte totale

Vous rapportiez la palme de victoire

Sur les climats de France occidentale!

La langue a un peu changé, mais les sentiments sont les mêmes.

La DESTINEE DES VIEUX JOURNAUX

ON suppose généralement que les journaux quotidiens invendus — les bouillons, en terme de métier — retournent fatalement chez le fabricant de papier pour être fondus et remis en pâte. Or, il existe un commerce de vieux journaux, nous voulons dire des journaux dont la destinée est tout autre. C'est ainsi que la *National Review* qui paraît à Shangai, nous apprend que les Chinois sont d'importants consommateurs de quantités de vieux "canards".

L'année dernière, la douane de New-chang a accusé une importation de 1918 tonnes de vieux journaux européens pour une somme d'environ 370,000 francs.

A quoi les emploient les Célestes, dont la plupart, bien entendu, ne sont pas capables de déchiffrer les textes allemands, anglais ou français? Tout simplement à tapisser les murs de leurs habitations, car ce papier, en général très employé dans la classe pauvre, serait supérieur en qualité au papier indigène. Il serait très efficace contre l'invasion des punaises et autres parasites très communs en Chine.

En outre, les indigènes taillent habilement, durant les mois rigoureux de l'hiver, des vêtements de dessous dans ces journaux, qui pénètrent ainsi pour un usage auquel ils ne paraissaient pas destinés, jusqu'au coeur du Céleste Empire.

LES CANAUX BELGES

LE RÉSEAU des canaux belges, qui ont permis une si opiniâtre défense du pays envahi par les Huns modernes., date de loin.

Il fut tracé, pendant l'occupation romaine, par Néro Claudius Drusus, beau-fils de Marc Antoine, et déjà il y a six cents ans Ostende, Bruges, Gand, Courtrai, Ypres, Tournai étaient reliés par canaux.

Ceux qui les créèrent pour le travail dans la paix ne pensaient pas que ces eaux seraient un jour rouges de sang.

En 1659, Monseigneur de Laval arrivait au Canada, comme vicaire apostolique, avec le titre d'Evêque de Petrée, *in partibus*.



Le retour des laboureurs.

L'ORIGINALITE DES OMBRES CHINOISES

UN des premiers jeux dont les enfants s'amuse, dès que la compréhension des images leur est devenue familière, est celui qui consiste à former, sur les blancs rideaux de leur chambre ou sur la muraille unie d'un corridor, des ombres reproduisant des figures. Vous avez tous connu ce genre de distraction.

L'ombre qui doit représenter un lièvre ou un cygne se laisse aisément projeter même par les doigts inexpérimentés. L'ombre de la main contournée donnera une tête de chien; elle représentera aussi la péninsule hispanique ou bien un sac de voyage ou encore un automobile vu par derrière.

Certaines figures d'animaux sont plus difficiles à imiter et il faut assez d'habileté et des doigts très souples pour réussir des têtes de caractère, des profils d'hommes qui ont l'air méchant ou stupide, qui effrayent ou qui font rire. On

n'y réussit pas toujours, mais l'imagination des spectateurs supplée à la maladresse de l'artiste; il en est alors de l'image donnée par l'ombre comme du nuage de Polonius qui avait toutes les significations: la tête d'un bouc représentera le diable ou réciproquement, un lièvre pourra passer pour un âne, et nous pourrons tous broder des histoires sur leurs faits et gestes. En ce faisant, nous aurons créé à domicile un "théâtre d'ombres".

Il est des théâtres d'ombres plus perfectionnés. La main, qui peut seulement se prêter à un nombre de combinaisons assez restreint, y est remplacé par les silhouettes dessinées en noir sur des bandes de papier fort.

On fait l'obscurité dans une salle et la lueur d'une lampe, devant laquelle on fait défiler les silhouettes, projette celles-ci sur un écran blanc. Ce sont alors les ombres chinoises.

Pourquoi ce nom? simplement parce que les Chinois passent pour avoir été les inventeurs de ce genre de spectacles. Ils l'ont, tout au moins, connu depuis des temps très reculés et ils y ont déployé infiniment d'art et d'ingéniosité. Les ombres leur servaient et leur servent encore pour la représentation de drames et de comédies populaires et même de nos jours, dans les villes chinoises où le progrès a introduit le cinématographe, il n'est pas rare de voir, à côté du "Moving Pictures Palace", la petite salle plus modeste où dansent les ombres, vieilles de plus de quinze siècles.

le trouve au Japon, au Siam, à Java, où les silhouettes, dénommées *wayang-pour-wa*, étaient découpées dans des feuilles de cuir de buffle. En Chine, ces silhouettes étaient généralement exécutées sur parchemin peint et elles donnaient par transparence, un coloris très vif. Les Turcs les adoptèrent aussi et comme les représentations d'ombres avaient parfois un caractère frondeur, les directeurs de théâtre devaient soumettre leurs pièces à la censure. Si le scénario et les paroles étaient jugés irrespectueux aux autorités, elles n'y allaient pas de main morte: le bourreau intervenait aussitôt et le directeur



Le cortège villageois.

Disons, pour être complet, que quelques historiographes des théâtres d'ombres, désignent l'Inde, ce pays des éternelles légendes, comme le berceau de cet art. Or, cela n'a pas été clairement prouvé. La tradition raconte, néanmoins, que le fils et successeur de Tamerlan fit venir à sa cour, à Samarkand, des joueurs d'ombres.

Ces artistes eurent d'abord beaucoup de succès; mais, s'étant amusés à tourner le mahométanisme en ridicule, ils furent mis à mort.

Qu'il soit donc chinois ou hindou d'origine, le théâtre d'ombres nous vient d'Orient, voilà un point incontestable. On

payait de sa tête ses insolences.

Lessing nous raconte à cet égard une amusante anecdote. Le grand Saladin était allé un soir, en compagnie de plusieurs de ses ministres, assister à une représentation de ce genre. Elle comprenait plusieurs scènes comiques qui parurent à quelques courtisans manquer de déférence envers le sultan. Ces courtisans se levèrent pour quitter la salle, mais Saladin leur enjoignit de rester: "Si la pièce était défendue, nous n'y assisterions pas." La justice turque, en effet, était si expéditive que si la censure avait eu à prononcer son *veto*, le théâtre aurait été fermé et le directeur exécuté.

Il nous reste maintenant à examiner comment les "ombres" devinrent populaires en France et eurent leurs théâtres. Ce mouvement prit date vers les dernières années de l'ancien régime, peu de temps avant la Révolution, mais l'opinion publique y avait été préparée, sous Louis XV, par une invention qui fit fortune, nous voulons dire celle des "portraits à la silhouette".

La fille du portier grec qui, huit cents ans avant notre ère, fixa sur un mur l'ombre de son fiancé et remplit d'argile le profil obtenu, fut la première "silhouettiste" dont l'histoire fasse mention.

Le genre de dessin qu'elle inaugura ainsi devait attendre deux mille cinq cents ans le nom sous lequel il est connu aujourd'hui. L'homme qui devait lui servir de parrain fut un contrôleur général des finances, sous Louis XV, M. de Silhouette. Ce personnage était bien intentionné, il avait l'âme d'un réformateur et voulait arrêter le flot montant des dépenses publiques. Malheureusement, les réformes qu'il préconisa touchaient à trop d'intérêts et M. de Solhouette se fit des ennemis implacables qui provoquèrent sa disgrâce.

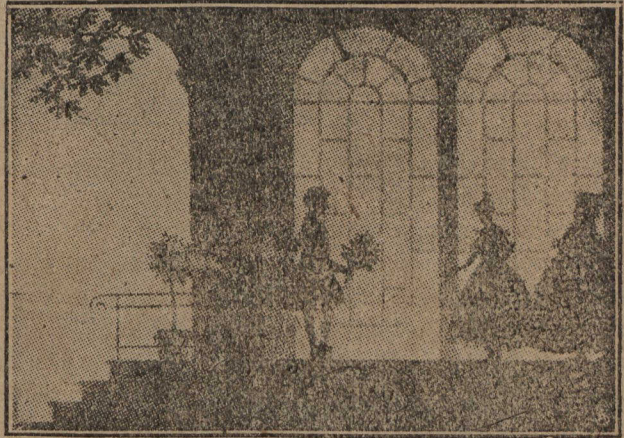
On l'attaqua, on le vilipenda, on le caricatura de profil et, parce qu'il avait des traits d'une excessive maigreur, ces dessins exécutés en noir, eurent un succès fou : on les appela des silhouettes.

De ce jour, on se mit à exécuter des "portraits à la silhouette", visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle sur une feuille de papier blanc. Le procédé se perfectionna.

Des portraitistes à la silhouette opérè-

rent en chambre, au moyen d'écrans et d'instruments perfectionnés; d'autres découpaient simplement sur du papier noir des silhouettes qu'il collaient ensuite sur un fond blanc. Ce genre de portraits devint en quelque sorte classique. Les bons silhouettistes abondèrent au dix-huitième siècle. On peut citer parmi eux le fameux marquis de Bièvre, célèbre par ses bons mots et ses reparties spirituelles et dont on disait :

"Quand M. de Bièvre ne donne pas des coups de langue, il donne des coups de ciseaux."



Une image du temps passé.

C'est sans doute la popularité des portraits-silhouettes qui fit bien accueillir par le public les premières ombres chinoises. Un montreur de marionnettes, Séraphin, eut l'idée de les faire défilé sur sa scène pour créer une diversion à l'éternel guignol.

Les ombres rencontrèrent tout de suite bon accueil. Elles permettaient des scènes plus variées que les marionnettes; elles pouvaient représenter des foules, des défilés de troupes, des bals, des réjouissances publiques, en fait, toutes les scènes de

la vie, et les changements de décor; les passages d'une scène à une autre s'effectuaient en un clin d'oeil.

Séraphin commanda des pièces à des spécialistes et, bientôt, posséda tout un répertoire dont certaines oeuvres, comme le *Pont Cassé*, d'Amédée Noizette, tinrent l'affiche pendant des années.

Séraphin obtint même la consécration rêvée par tout impresario: il joua devant la cour et Louis XVI protégea le montreur de marionnettes.

Il lui permit même d'édifier son théâtre dans le Palais-Royal et ce théâtre, le théâtre de Beaujolais, fut l'origine du théâtre actuel du Palais-Royal.

La chronique, malicieuse, raconte que Séraphin manqua de reconnaissance. Après la chute du roi auquel il devait tant, Séraphin, pour flatter les idées du jour, fit tenir à ses silhouettes noires, jadis fidèles au trône, un langage antidyastique et révolutionnaire.

Mais il fallait vivre, il fallait plaire à son auditoire et, surtout, lutter contre la concurrence, car les ombres chinoises avaient tellement réussi que divers autres théâtres s'étaient ouverts, çà et là, et que tous comptaient une clientèle assidue.

De France, les ombres chinoises passèrent rapidement aux pays voisins; l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre eurent aussi leurs théâtres, au début du dix-neuviè-



La Meunière et son moulin.

me siècle: ce fut un engouement qui, toutes proportions gardées, rappelle assez celui des cinématographes de l'heure actuelle.

Il est curieux d'observer que les ombres chinoises ont encore leurs adeptes. Nos illustrations vous présentent des silhouettes exécutées avec beaucoup d'art par des artistes hollandais. Vous pouvez en juger par la gravure qui reproduit l'arrivée du fiancé, porteur du bouquet qu'il destine à sa belle, dans "Une image du temps passé".

C'est une scène de la vie du dix-huitième siècle, vous pouvez vous en rendre compte par le costume du jeune homme, la robe de la jeune fille et par l'architecture de la maison.

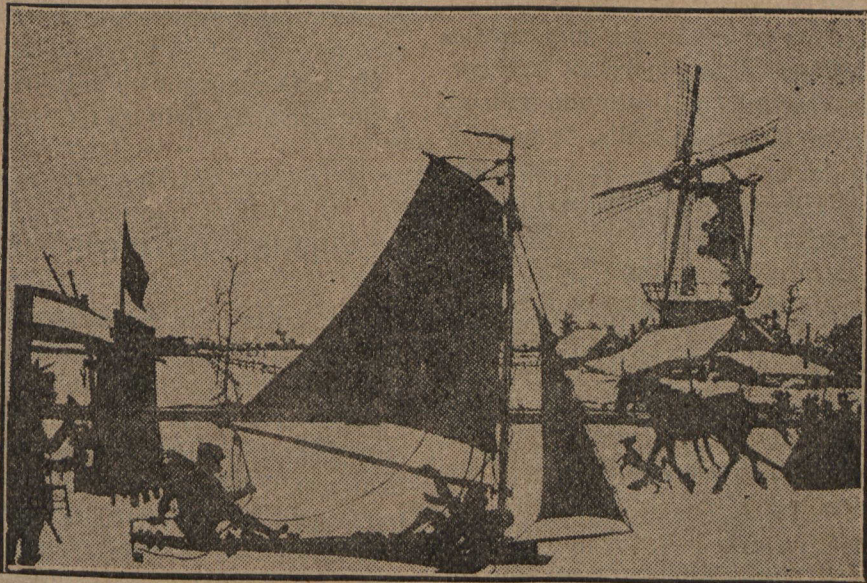
Admirez aussi la fantaisie, la gaîté et l'apparence de réalité des scènes comme "le Cortège villageois", "La Meunière et son moulin" et "le Retour des labou-

Nous sommes en Hollande, pays des artistes qui ont créé ces modèles et leur exécution répond au pittoresque de la contrée: voici les moulins à vent, les traîneaux à chevaux et à voiles, les maisons aux architectures singulières, qui nous étonnent et nous charment.

Il y a une soixantaine d'années, alors que les ombres chinoises jouissaient encore, en France, d'une grande faveur, un voyageur eut la curiosité d'entrer dans un théâtre d'ombres à Alger. La "salle"

Le programme est très varié. Certaines pièces sont inspirées des "Mille et une Nuits" d'autres sont des comédies et des pamphlets. Semblable à notre Polichinelle, grotesque, le Diable apparaît affublé d'un habit à la française et ses excentricités font rire la salle. Ce bouffon oriental répond au nom de Caragueuz.

On assiste aussi à un combat naval; les vaisseaux espagnols, désemparés, sont coulés bas par la flotte musulmane et les vaisseaux victorieux défilent au bruit de



Les amusements sur la glace.

était entièrement indigène. Nous pensons vous intéresser en vous soumettant la description qu'il a laissée de cette représentation.

"Alger, dit-il, n'a qu'un seul théâtre, celui des ombres chinoises. Le public est assis sur le sol, il n'y a là ni loges, ni stalles, ni bancs. Quand l'assemblée est assez nombreuse, au gré du directeur, et que tout est prêt sur la scène, on éteint les chandelles, l'obscurité se fait et la séance

la grosse caisse et du tambour de basque, aux applaudissements de la foule, tandis que vers le haut du tableau se détache une inscription lumineuse en caractères arabes: "Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et notre seigneur Mahomet est son prophète."

Et maintenant que vous avez assisté, grâce à ces détails, à une représentation d'ombres chinoises, dites si la multiplicité des pièces jouées, les changements ra-

pides de décor, tout, jusqu'à cette inscription lumineuse, n'évoque pas les séances cinématographiques?

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris à constater l'accueil chaleureux que nos aïeux firent aux ombres chinoises. Les hommes de tout âge se pressaient dans ces théâtres.

Mais tout passe, tout s'évanouit, surtout la mode et l'enthousiasme. Les ombres chinoises connurent cette décadence et ne servirent plus qu'à l'amusement des enfants.

Elles reprirent néanmoins une certaine vogue, à Paris dans quelques établissements de Montmartre, il y a une quinzaine d'années. Rodolphe Salis, le propriétaire du fameux cabaret du Chat noir, imagina de remettre le théâtre d'ombres en faveur.

Des caricaturistes comme Caran d'Arche, des peintres devenus aujourd'hui fameux, dessinèrent des silhouettes amusantes et pleines de caractère qui donnèrent aux ombres chinoises un éclat nouveau. On vit, tour à tour, défiler toute l'épopée napoléonienne, les grandes pages de l'histoire française.

Souvent, au dialogue, étaient substitués des chants, berceuses, romances, airs comiques. D'autres établissements s'emparèrent de l'idée et l'on vit partout des théâtres d'ombres.

On peut fortement douter qu'ils rencontreraient une pareille fortune aujourd'hui. Le cinématographe leur a porté un coup mortel. Il n'y a rien à faire contre l'admirable et ingénieuse magie du film.

C'est tout au plus si quelques artistes, peuvent espérer de créer une diversion passagère au "cinéma".

UN NEZ FAMEUX

LE NEZ de M. Pierpont-Morgan, milliardaire, était plus fameux que le nez de Cyrano. Un journal d'Amérique décrivait ainsi cette appendice nasal :

"La grandeur, la forme et surtout la couleur de ce nez étaient sans pareilles. Imaginez une protubérance charnue, granuleuse comme une fraise et couleur de pourpre."

M. Pierpont-Morgan n'était pas fier de ce nez-là. Il offrait un million au rhinoplaste qui le ramènerait à des proportions et à une coloration plus modestes.

Et voilà comment un milliardaire peut, à l'occasion, se plaindre d'être trop riche.

— o —

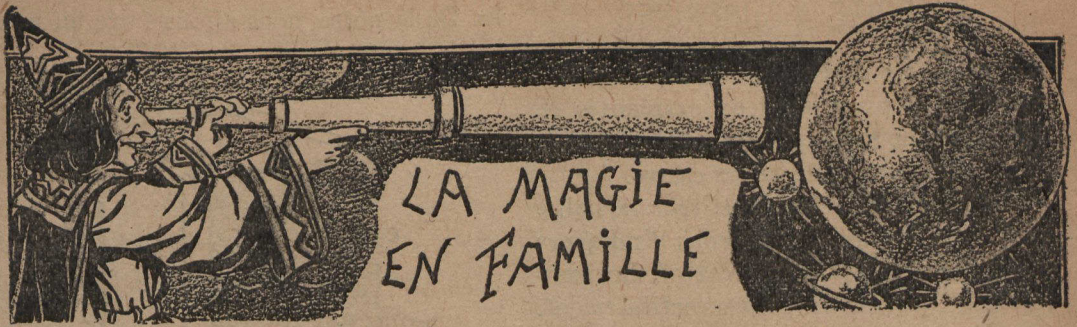
L'ORIGINE DE RIO-DE JANEIRO

RIO-DE-JANEIRO est la capitale du Brésil. La baie au fond de laquelle elle est construite reçut le nom de *Rio*, ou rivière, du navigateur Martin Alfonso de Souza, qui crut d'abord y voir l'estuaire d'un grand fleuve, et il lui donna le nom de Janvier parce qu'il la découvrit le premier jour de l'année 1531. En sorte que la traduction du mot est *Rivière de Janvier*.

— o —

D'un rapport officiel britannique, établi sur des informations reçues de source allemande, il ressort que la diminution des naissances en Allemagne, dans les années 1915, 1916 et 1917, équivaut à la perte de deux millions d'enfants. En 1916, les naissances, en Allemagne, présentèrent une diminution de 40 pour cent sur celles de 1913, tandis qu'en Angleterre elle a été seulement de 10 pour cent.

— o —



FAIRE BOUILLIR DE L'EAU SANS FEU NI BOUILLLOTTE

Découpez un rond de six pouces de diamètre dans du papier fort.

Prenez un gros bout de fil de fer; formez un anneau de 3 pouces de diamètre à l'une de ses extrémités; recourbez en forme d'anse arrondie le fil de fer qui fait suite à cet anneau et servira à le maintenir horizontal, puis contournez en hélice la dernière portion du fil de fer, le diamètre de cette hélice exactement égal à celui d'une bougie autour de laquelle vous la placez.

Cela fait, bombez un peu le papier entre vos mains pour lui donner la forme concave, et posez-le sur l'anneau, en ayant soin qu'il reste au moins une largeur d'un pouce de papier au-dessus de cet anneau.

Cette précaution vous permet de verser dans le papier assez d'eau pour que son niveau monte un peu au-dessus du cercle de fer, condition indispensable au succès de l'expérience.

Enfin, allumez la bougie, et réglez la hauteur de l'anneau de telle sorte que la pointe de la flamme arrive au centre du papier, en le léchant légèrement.

Vous maintiendrez le fil de fer dans la position voulue en enfonçant dans la bou-

gie, au-dessous de l'hélice, une épingle qui lui servira de support.

Au bout de quelques instants, vous verrez l'eau bouillir dans votre casserole improvisée, et le papier restera intact, mal-



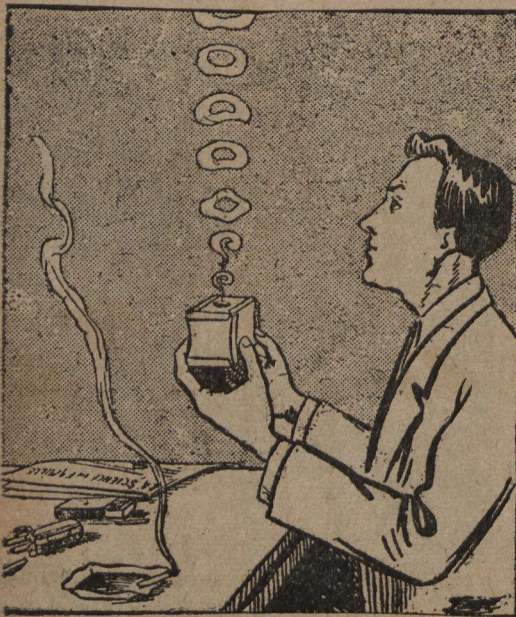
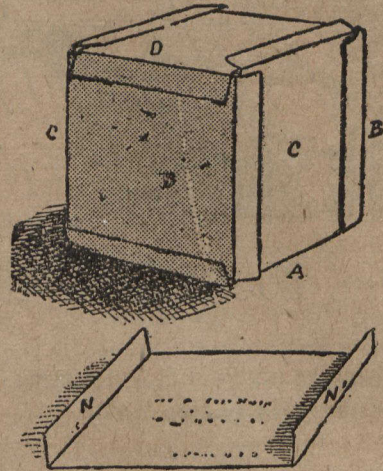
gré son voisinage avec la flamme, parce que toute la chaleur fournie par cette flamme a été absorbée par l'eau pour passer de l'état liquide à l'état de vapeur.

LA BOITE A SURPRISES

Prenez six cartes de visite de même grandeur et pliez les deux extrémités N, N', en ayant soin que ces plis soient de même grandeur pour les six cartes.

Pour les ajuster et constituer la boîte, on procède comme je vais vous l'indiquer :

On place une première carte A horizontalement, puis deux cartes verticalement, C et C', de manière que le bord replié soit pris *en dessous* de la première carte; on met ensuite les cartes B et B', les bords pliés se rabattant sur les cartes C et C' comme la figure l'indique d'ailleurs clairement; on soutient avec la main gauche les cartes B et C pendant la construction. La dernière carte D est glissée sous les



bords de C et C' et les bords en sont après rabattus sur B et B'; la boîte est ainsi faite et très solidement.

Mais il ne suffit pas d'avoir une boîte, il faut encore pouvoir y mettre quelque cho-

se. De la nôtre, nous allons faire un moulin à fumée.

Percions une ouverture dans la carte D et remettons-la en place. Puis—car je ne vous conseillerai pas de fumer, loin de là—you priez un grand frère ou votre papa de loger un peu de fumée en soufflant légèrement dans l'ouverture de la boîte. Vous la prenez alors entre les doigts et la pressant légèrement à plusieurs reprises: à chaque pression, vous verrez sortir des flocons de fumée prenant des formes géométriques définies du plus gracieux effet. Ces formes seront permanentes tant que les pressions exercées sur les parois de la boîte seront les mêmes. Si vous changez les modes de pression, par exemple, que vous exerciez des rythmes sur les quatre côtés à la fois, les flocons changeront de forme.

Exercez-vous à cette expérience et un jour, après un repas de famille où il y aura des fumeurs, vous présenterez votre boîte à surprises, et je vous prédis un véritable succès.

— o —

Trois-Rivières fut fondée dans le mois de juillet 1634.

DEVINER LES DES

C'est si amusant de passer pour devin qu'on peut bien continuer, n'est-ce pas, mes petits amis?

Aujourd'hui, je veux vous enseigner un tour qui fera beaucoup d'effet.

Il s'agit de deviner d'un seul coup le nombre de trois dés que l'on aura jetés avec un cornet, bien entendu, sans que vous les voyiez.

Ça vous semble fort?...

Ce n'est rien du tout; ce n'est pas plus difficile que de deviner le nombre pensé.

Vous allez voir!

Munissez-vous d'un cornet de trois dés, puis annoncez nettement à vos petits camarades ce que vous vous proposez de faire:

"Vous allez jeter en même temps ces trois dés au hasard et je vous parie de deviner les points de chacun."

Que l'un de vos spectateurs prenne un morceau de papier et un crayon, car il va y avoir quelques opérations à faire et il s'agit de ne pas commettre d'erreur.

On jette donc les dés, et je suppose que les points amenés soient 4, 1 et 6.

Voilà ce qu'il faut deviner.

Vous êtes assis tournant le dos à la table où sont les dés et vous ne pouvez les voir.

Attention maintenant aux opérations que vous allez faire faire.

Dites: Prenez le point de l'un des dés, celui que vous voudrez, et doublez-le.

Quand on vous annonce que c'est fait, demandez qu'on y ajoute 5; puis qu'on multiplie le total par 5 et que l'on ajoute 10 à ce produit.

Maintenant, au nombre que l'on a ainsi obtenu, faites ajouter le nombre de points d'un autre dé, et multiplier le total de nouveau par dix, ce qui est bien facile,

puisqu'il ne s'agit que d'ajouter un 0 à la droite du nombre.

Et, enfin, à ce dernier nombre, que l'on ajoute les points du troisième dé. Et c'est tout.

Demandez que l'on vous fasse connaître le total obtenu par ces diverses opérations de ce nombre, que vous inscrivez sur un morceau de papier, retranchez 350. Cette soustraction faite, vous obtenez un nombre de trois chiffres dont chacun des chiffres vous donne exactement le point de chaque dé.

Appliquons ce que nous venons de dire à un exemple.

Les points amenés par les dés sont, par exemple 4, 1 et 6.

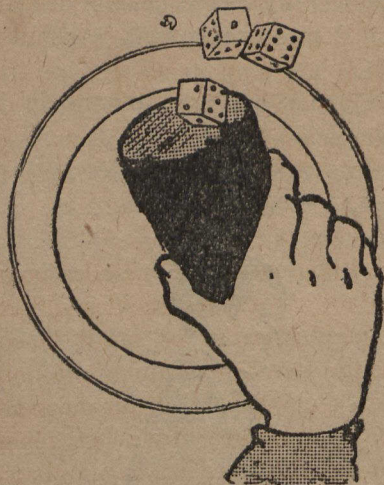


Prenons l'un de ces points, 4 si vous voulez; nous le doublons, ce qui donne 8; nous y ajoutons 5, et nous obtenons ainsi 13; si nous multiplions 13 par 5, le produit sera 65; en ajoutant 10 à ce nombre par 10 on a 75.—Ajoutons à 75 le point du second dé, 1, cela donne 76, que nous

multiplions par 10 et nous obtenons ainsi le chiffre 760, auquel nous ajoutons le point du troisième dé, 6, ce qui donne 766.

Si, de ce nombre 766, que l'on vous fera connaître, vous soustrayez 350, il vous restera le nombre 416 qui vous donne exactement les points des trois dés: 4, 1 et 6.

Si vous ne passez pas pour sorcier après ce tour-là on sera au moins convaincu



que vous êtes un habile calculateur et cela flatte toujours, mes bons petits amis.

— o —

LA CARTE FORCÉE

Faire la *carte forcée*, c'est faire prendre à un spectateur la carte qu'il vous plaît, dans un jeu complet que vous lui présentez. Voici comment on arrive à ce résultat: Vous mettez la carte que vous voulez faire prendre sur le dessus du jeu. Par la coupe, vous faites passer cette carte au milieu et vous gardez soigneusement le petit doigt entre les deux paquets.

C'est alors que vous demandez à l'un des spectateurs de prendre une carte dans

le jeu que vous lui offrez. Tandis qu'il fixe le jeu, vous suivez son regard; vous voyez sa main qui se tend vers le jeu. Ouvrez à ce moment le jeu en éventail, en en faisant filer une douzaine devant les yeux du spectateur, laissez un peu plus de vires sur la carte à forcer, et au moment où le spectateur ouvre l'index et le pouce pour saisir une carte quelconque, il s'empare de celle que vous le forcez à prendre. ,

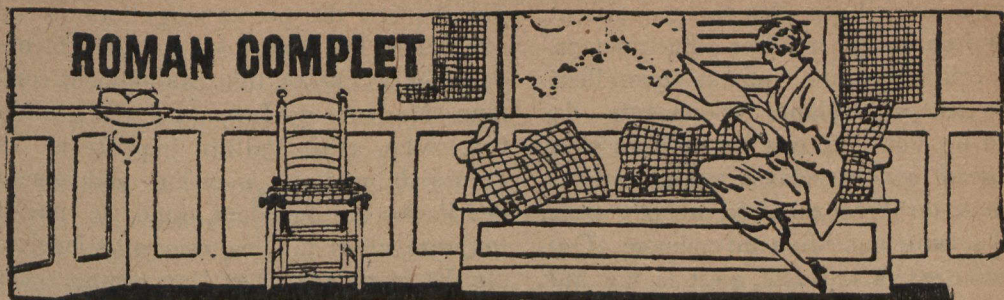
On peut encore, avec une grande habitude, faire la carte forcée d'une seule main. Il faut alors présenter le jeu étalé sous forme d'éventail à feuillets égaux. Ces feuillets étant rapprochés d'une manière régulière, on a soin de laisser un peu plus d'espace sur la carte qui doit être saisie.

Une recommandation importante: Il faut toujours, dans cette expérience comme dans l'autre, serrer fortement les cartes du jeu, excepté la carte à forcer.

On ajoute enfin qu'il est arrivé un nombre infini de fois de faire l'expérience suivante: On étalait sur une table un jeu dont les cartes étaient groupées d'une manière égale. Seule, la carte à forcer était un peu plus écartée que les autres. Presque toujours le spectateur à qui on disait de prendre une carte, choisissait cette dernière.

— o —

Au mois d'octobre 1686, le roi Louis XIV, étant à Fontainebleau, on lui présenta un petit homme dans un plat d'argent, couvert d'une serviette. Ce petit homme se leva et fit son compliment au roi, disant qu'il était le plus petit de tous ses serviteurs, mais qu'il était le plus humble et le plus obéissant; il avait de la barbe et seize pouces de hauteur; il était alors âgé de trente-six ans.



TANTE BERCEUSE

PAR JULES MARY

I

Les forges et le château de Chantepleure sont situés dans le coin le plus pittoresque des Ardennes françaises, non loin de la frontière de Belgique. Château et forges dépendent d'un hameau de quatre à cinq cents habitants, Haulmé, jeté tout au fond d'une vallée où roule la Semoy, rivière serpentine aux eaux vertes que gonflent vite les orages. D'en bas, Haulmé ressemble à toutes les bourgades de ce canton des Ardennes; c'est alors une réunion de petites ruelles avec les fumiers entassés devant les portes, et de maisons à un étage au rez-de-chaussée desquelles sont des ateliers de cloutiers. Les murs noircis par la fumée des usines, les rues où coule le purin, où s'entasse la boue gluante de ces pays de forges dont l'air semble imprégné de minéral, de scories et d'escarbilles poussées dehors par l'aspiration puissante des hautes cheminées, les jardins étroits et rectilignes, sans fleurs, presque sans arbres; tout cela forme un aspect peu engageant. Ce serait là tristesse du travail rude, ingrat et malsain, le tra-

vail de l'homme qui se brûle les poumons, le torse nu, devant les gueules enflammées des haut-fourneaux; ce serait la sombre mélancolie des choses qui n'ont point de sourires, qui végètent et qui meurent sans savoir, si la nature, divine et généreuse, n'avait répandu ses paysages charmants tout autour. D'en haut, regardez. La saleté des rues a disparu. Disparue aussi toute tristesse. La route grimpe dans la montagne, coupée parmi les blocs de granit le long desquels s'enfuient des lézards que vous dérangez dans leur sommeil. On n'aperçoit plus que les toits ruisselant sous un ardent soleil de juillet. Les ardoises paraissent en fusion. La Semoy glisse doucement au pied de la montagne. Et les chênes nains trempent leur chevelure hérissée dans ses eaux limpides. Ils n'ont pas besoin d'un effort pour cela. Ils n'ont qu'à se pencher, comme pour regarder, en leurs branches touffues, les nids où des familles chanteuses ont caché, au printemps dernier, leurs amours. Des prairies qui, d'en haut, sont caressantes au toucher comme du velours, séparent Haulmé de la rivière, d'un côté; sur la rive gauche c'est

la pente des collines. Des vaches paissent, car le foin est rentré. Des rumeurs montent : cris d'enfants qui se querellent, d'ouvriers s'appelant, aboiements des chiens de cloutiers, que les maîtres viennent de détacher, esclaves soumis et bons, des roues qu'ils tournent du matin au soir, pour le pain quotidien du ménage. Oui, en bas, c'est la tristesse, c'est la vie aux prises avec la misère. D'en haut, c'est la paix, c'est le calme. Dans le lointain, la Semoy disparaît en se tournant et se contournant parmi les collines boisées. C'est une lutte éternelle entre la rivière et la roche, celle-ci toujours vaincue, jamais lassée. Et de jolies maisons dressent leurs façades parmi les chênes, spectatrices de ces luttes. Ce sont les habitations des maîtres des forges voisines.

Ici, c'est Chantepleure avec son parc et son immense jardin qui dégringolent jusqu'à la Semoy. Là-bas, au bout de l'horizon, c'est Tournaveaux, avec sa fonderie et sa tréfilerie ; vers l'est, la verrerie de la Malavisée.

Chantepleure—château et forges— appartient à M. de Lespérat, petit homme maigre et sec, aux yeux brûlés par la fièvre, aux lèvres minces et blanches, d'aspect maladif. Il a le visage glabre, et ses cheveux, qu'il porte en brosse, sont blancs.

M. de Lespérat n'est pas né dans le pays. Il est venu s'y installer quelque temps après la guerre, et il a acheté, alors, les forges de Chantepleure, dont le maître avait été ruiné par la tourmente de 1870. Sa femme, sa fille Germaine et une autre jeune fille, Valérie, tante de Germaine, sont, avec lui, les seules habitantes du château. Madame de Lespérat n'a pas quarante ans, de vingt ans plus jeune que son mari. A force de vivre ensemble, on l'a remarqué, il arrive que des époux, très différents aux premiers jours, finissent

par acquérir des points singuliers de ressemblance. Les gestes, les mots, les façons de juger les choses, tout cela devient commun. Madame de Lespérat, très grande, très sèche, avait l'allure inquiète et fiévreuse du maître, le même mouvement des lèvres qui faisaient mine de parler toujours, alors qu'elles restaient silencieuses. Et le regard, chez l'un comme chez l'autre, n'était pas très franc. Du reste, point détestés dans le pays et faisant du bien aux pauvres, autant que le leur permettait une fortune engagée pour le moment dans des affaires malheureuses et qui, disait-on, était fortement menacée.

L'aspect froid, sans jamais d'abandon, ils ne mettaient guère de gaieté en cette demeure. Mais on y avait entendu pourtant des éclats de voix, et des chants et des rires. La jeunesse y reprenait ses droits souvent. Et le long des pelouses, sous les vieux chênes moussus du parc, on voyait, pendant les belles journées d'été, des courses folles de deux belles filles en robes claires, on percevait des appels joyeux, avec des intonations convenues :

—Germaine ! Ma petite Germaine !!

—Tante ! Tante chérie !

La première avait dix-huit ans ; elle était brune de cheveux, blanche de peau, avec des yeux point grands, mais très noirs et étincelants ; sa figure, aux traits réguliers, était mignonne et allongée. Il y avait en elle un grand charme, une séduction qui venait peut-être de ce que, jeune fille, elle conservait des allures d'enfant, des gentillesses mignardes. Elle zézayait même, parfois, en s'amusant, recherchant des mots de bébé, quand elle parlait à sa tante. Elle avait joué à la poupée jusqu'à seize ans. Il avait fallu des colères maternelles pour lui donner des habitudes plus conformes à son âge. Mais ce ne fut pas sans gros chagrin qu'el-

le s'en vit privée.

Celle-là était fille de M. de Lespérat.

L'autre, Valérie de Maudelain, était soeur de madame de Lespérat, née douze ans après elle. Les deux soeurs étaient orphelines, sans ascendants paternels ou maternels. Quelques cousins, habitant la Vendée, étaient les seuls parents qu'elles se connussent, et elles ne les avaient jamais vus. Au moment de la mort du père et de la mère, Louise, la soeur de Valérie, venait de se marier avec M. de Lespérat, de telle sorte que la fillette alla se réfugier tout naturellement dans cette nouvelle famille. M. de Lespérat devint son tuteur et administra sa fortune.

M. de Maudelain, en mariant Louise, lui avait donné cent cinquante mille frs de dot. L'héritage lui en laissa autant. C'étaient donc, d'autre part, trois cent mille francs qui constituaient la fortune particulière de la petite Valérie.

Deux ans après le mariage de Louise, naquit Germaine.

Ce fut une adoration que le nouveau-né pour Valérie déjà grande.

Lorsque Germaine put marcher, lorsque la nourrice fut renvoyée, nulle autre, à Chantepleure, ne s'occupa d'elle. Elle en prenait un soin jaloux, l'arrachant presque de force des bras de sa mère pour la dorloter, l'endormir, la calmer lorsqu'elle criait, ou la promener dans sa voiture par les allées du bois.

Elle fit ainsi son apprentissage maternel.

Et il fallait l'entendre, la fillette, parler du bébé comme une grand'mère!

— Germaine a maintenant onze dents.

Oh! elle est très avancée pour son âge... Et elle reconnaît tout le monde. Elle est étonnante, madame... une mémoire!... Elle chante même aussi bien que moi toutes les chansons que je lui ai apprises...

Sûrement, cette petite sera plus tard une femme remarquable...

Elle disait cela très gravement, très convaincue.

Germaine, de fait, occupait la plus grande place dans son coeur. Elle ne se sentait guère attirée vers madame de Lespérat ou vers son mari. La sécheresse de sa soeur lui avait toujours causé un certain effroi. Et elle reportait cet effroi sur le baron lui-même.

Du reste, elle vivait très isolée, en ce château.

On lui avait donné une gouvernante. Et de temps à autre, madame de Lespérat interrogeait celle-ci sur les études de sa soeur, n'écoutant même pas les réponses, indifférente, sans doute, au travail comme à la paresse.

Dès l'extrême enfance, Valérie fut donc obligée de vivre sur son coeur; elle ne reçut d'autour d'elle aucune parole affectueuse.

Mais elle était faite pour se dévouer.

Cette sorte d'abandon, au milieu même de sa famille, ne lui inspira aucune amertume. Son âme n'en fut ni moins tendre, ni moins indulgente.

C'est qu'elle avait trouvé en Germaine de quoi occuper sa tendresse. Il fallait qu'elle aimât quelqu'un, cette petite mère guère plus âgée que sa fille.

Et sous son regard caressant, protégé par son affection inquiète, s'éleva le bébé.

Il arriva pourtant que la nièce et la tante se retrouvèrent égales. Germaine était devenue jeune fille avec les ardeurs, les aspirations, les coquetteries, les roueries de la femme.

Valérie était grande et souple, toujours très élégante, malgré sa simplicité. Ses yeux bleus étaient doux et souriants. Des yeux de mère, avec un regard d'enfant. Une énorme masse de cheveux blonds,

qu'elle n'arrivait pas à coiffer correctement, semblait peser si lourdement sur son crâne qu'elle penchait toujours un peu la tête, dans une attitude rêveuse, comme lassée. Et des frissons en révolte s'éparpillaient sur son front d'une admirable régularité, réveillant cette physionomie par une coquetterie qui n'était point préparée et qui n'en était que plus piquante.

La petite mère et le bébé n'existaient plus; il n'y avait plus en présence ni la tante, ni la nièce... mais deux jeunes filles, différentes de beauté, quoique d'une beauté égale.

Riche et belle, comment Valérie avait-elle atteint sa vingt-sixième année sans se marier??

Bien des partis s'étaient présentés.

Elle les avait repoussés tous. Non qu'elle fût dédaigneuse. Mais son coeur était pris par Germaine. Elle ne songeait pas à autre chose. Elle n'y songea que lorsqu'elle s'aperçut que Germaine ne lui appartenait plus. Oui, brusquement, ainsi qu'arrivent les grands malheurs, quelque chose de cette âme formée par la tante, avec tant de jalouse tendresse, s'était détaché et s'en était allé à un autre... à un homme!

Valérie n'avait jamais réfléchi que cela serait un jour. Elle en fut désespérée. Cela lui paraissait injuste.

Germaine n'avait jusque-là vécu que pour Valérie.

Et maintenant elle lui échappait.

Elle aimait à rester seule, et à rêver de longues heures, assise en quelque coin. Jadis elle était la joie, et le bruit et le mouvement. Elle riait bien encore, mais par brusques accès. Dans sa gaieté, quelque chose de nerveux, toujours.

Et souvent Valérie la surprit en larmes.

Elle l'interrogea :

—Ma chérie, tu as de la peine?

—Non, tante.

—On ne pleure pas sans raison.

—Je t'assure, tante, je ne sais pas pourquoi j'ai le coeur gros.

Valérie voulait insister, mais Germaine se levait, s'éloignait.

Cet état d'âme dura longtemps. Parfois la jeune fille semblait s'attendrir aux reproches, aux craintes qu'elle lisait dans les yeux de sa tante. Alors, elle redevenait, pour quelques jours, la fillette aimante d'autrefois. Mais cela passait vite. Et bientôt Valérie se voyait de nouveau abandonnée.

Si peu expérimentée qu'elle fût des choses de l'amour, Valérie sentait que l'amour seul changeait cette enfant. Elle ne pouvait, par malheur, chercher dans sa vie des comparaisons, ni se rappeler les sensations éprouvées par elle-même pour en reconnaître l'existence chez une autre.

Elle soumit donc Germaine à une surveillance de tous les instants, voulant pénétrer le secret de cette tristesse.

Bientôt elle fut rassurée. Si la tristesse persistait, de secret, il n'y en avait point. Si l'amour était entré dans cette âme, l'amoureux restait encore inconnu. Germaine aimait sans savoir qui.

Mais il viendrait, il allait apparaître, celui-là qu'on choisirait, qui ferait rougir et pâlir ce jeune front, et battre ce coeur vierge!

Il viendrait en maître, en triomphateur, et il emporterait cette enfant sans résistance, et très loin peut-être, elle se formerait une famille nouvelle, de nouvelles affections.

Et Valérie serait désormais seule.

Ce fut—cette révélation—comme un bouleversement dans sa vie. Elle aperçut tout à coup, bien des années plus tard, une vieille fille maniaque, inutile et égoïste, enlaidie et le coeur desséché par la solitude. Cette vieille, c'était elle-même.

—Non, non, dit-elle, jamais cela, par exemple!... Je suis née pour être grand'mère, moi!

Elle avait vingt-six ans, elle était riche et elle était très belle.

Pour être aimée, elle n'avait qu'à se montrer. Au lieu de vivre en ce château retiré, consacrant ses jours à sa nièce, faisant, sans y songer, pour Germaine, le sacrifice tout entier d'elle-même, si elle avait voulu jeter les yeux autour d'elle, on l'eût vite remarquée.

Elle y pensait, maintenant.

Quand elle traversait Haulmé, ou qu'elle se promenait seule par la campagne voisine, elle avait surpris, bien des fois, des regards qui en disaient long. Certes, cela venait de gens très humbles, de l'ouvrier noirci par la forge qui se croisait avec elle sur la route; du laboureur au visage tanné par la pluie et le soleil, qui suivait parfois le même chemin qu'elle, en ramenant sa charrue et ses chevaux à la ferme. Tous ils la trouvaient belle. Et chez tous le regard le lui disait. Peu importait que ce fussent des humbles. Le coeur souffre en haut comme en bas. Il est à l'unisson chez les grands et chez les petits, et les larmes sont toujours amères, quels que soient les yeux qui les versent.

Parmi ceux-là, un garçon se retrouvait partout où elle allait. Alors qu'elle y songeait le moins, tout à coup, il surgissait d'un bois, il apparaissait au détour d'un sentier, il semblait sortir de la rivière. Très grand, vigoureux et maigre, les cheveux noirs, des yeux bleus et la moustache presque blonde, sur un visage si brun de peau qu'on eût dit que l'homme était de race méridionale, si l'on ne savait qu'en cette partie des anciennes Flandres, un peu de sang espagnol est resté qui met du velouté aux joues des femmes, une ardeur dans les yeux des hommes. Il avait

vingt-huit ans.

On l'appelait Jean le Noir dans le pays, à cause de son teint.

Il s'arrêtait pour laisser passer Valérie, lorsqu'il la rencontrait ainsi. De loin, il la regardait fixement, mais quand elle était tout près, ses yeux se baissaient, le front s'inclinait et il enlevait son chapeau avec une élégance qui avait frappé la tante.

—Qui est-ce donc? avait-elle demandé un jour à un paysan.

On lui répondit:

—Vous ne le connaissez pas? c'est Jean, le fils du père Marie-Adèle, le sorcier du village de Tournaveaux... Vous avez joué toute gamine avec lui... Seulement il est allé à Charleville faire ses études, il a été soldat, il est parti ensuite, pour l'Amérique. Et il vient de rentrer chez Marie-Adèle, où il a pris en mains la culture des terres que le vieux a gagnées avec ses remèdes aux malades et ses sortilèges aux bien portants... Il a grandi, Jean le Noir... Voilà pourquoi il était un peu comme un étranger pour vous, quoique camarade d'enfance et à peu près du même âge...

Et le paysan salua poliment, ces renseignements donnés:

—Votre serviteur, mademoiselle Valérie... Mais un conseil, si vous le voulez bien... Défiez-vous de Jean le Noir, il a le mauvais oeil!...

Valérie sourit.

Ce garçon avait de bien beaux yeux pour que son regard fût dangereux.

Vers cette époque se présenta au château un jeune homme, Julien Grandier, fils d'un marchand de bois de Monthermé. Son père, malade, lui avait remis la direction de ses affaires, bien que Julien se connût fort peu en ventes, en exploitations et en coupes. Il avait achevé de for-

tes études à l'École centrale, mais la maladie du père Grandier l'avait obligé de retourner au village.

Il y avait de superbes arbres sur le domaine de Chantepleure, et le baron de Lespérat, toujours besogneux, toujours à la veille d'une catastrophe, venait de songer que les arbres se vendent cher : il avait écrit au marchand de bois.

Julien était un garçon de bonne mine, à figure intelligente.

Lorsqu'il entra au château, il rencontra Germaine et Valérie qui se promenaient ensemble.

Ce fut à elles qu'il s'adressa, disant que M. de Lespérat lui avait donné rendez-vous.

Elles l'accompagnèrent au salon, et firent appeler le maître de forges qui arriva aussitôt.

L'affaire ne fut pas conclue dès le premier jour, et Julien dut revenir souvent. Il revit chaque fois les deux jeunes filles, et cet homme, ainsi tombé dans leur vie, commença d'occuper leur esprit. Il trouvait des prétextes pour retarder son départ. Et si le baron l'invitait, voulait le retenir à déjeuner ou à dîner, il ne refusait jamais. Il était évident qu'il prenait plaisir à revoir la tante et la nièce, et s'il restait là-dessus quelques doutes, ils disparurent bien vite lorsque, la vente des bois étant enfin conclue, on n'en vit pas moins Julien Grandier continuer ses visites à Chantepleure, et même les rendre de plus en plus fréquentes.

Pour qui ces visites ? pour Germaine ou pour Valérie ?

Elles ne parlaient de lui, ni l'une ni l'autre. Jamais un mot. Jamais une allusion. On eût dit qu'il n'existait pas. C'était la preuve qu'elles y pensaient toutes deux. Lorsqu'il s'adressait à Germaine, alors que Valérie était éloignée de quel-

ques pas, Valérie se rapprochait, et il en était de même lorsqu'il s'adressait à Valérie.

Elles connaissaient très bien les jours de ses visites.

Il disait au baron, ou à madame de Lespérat, en partant :

— J'irai jeudi aux Hautes-Rivières, Chantepleure est sur mon chemin. Je viendrai vous serrer la main en revenant, l'après-midi.

Et le jeudi elles ne vivaient pas.

En général, elles ne se quittaient guère. Leurs petits travaux de femmes, leurs courses, leurs lectures, tout cela se faisait en commun. Mais le jour où l'on attendait Julien, elles semblaient étrangères l'une à l'autre. Elles ne sortaient point de leur chambre. Et le rideau soulevé du bout du doigt, attentives à tous les bruits de la campagne, elles guettaient au loin, sur la longée de la route.

Elles se trouvaient au jardin, en même temps, comme amenées là par le même signal.

Certes, il voyait bien leur manège.

Laquelle des deux avait-il distinguée ?

Et l'aimaient-elles donc toutes les deux ?... Étaient-elles rivales ? Et cette rivalité leur avait-elle été révélée ?

Non. Elles conservaient au fond du cœur leur secret. Mais elles devenaient plus coquettes, se paraient davantage, paraissaient un peu plus nerveuses, et ne s'apercevaient plus autant qu'autrefois combien la vie de l'une était nécessaire à la vie de l'autre.

Julien était plein d'attentions pour elles. Il distribuait ses compliments, ses flatteries, avec une égale complaisance et une justice égale, à la tante et à la nièce.

De fait, elles étaient désirables toutes deux, ces jeunes filles, et dignes d'être aimées, l'une plus vive, plus éclatante dans

sa beauté de brune, l'autre plus amoureux peut-être, plus tendre, plus intime dans sa beauté de blonde.

Les jours s'écoulaient et Julien ne se prononçait pas.

—Pour laquelle des deux vient-il?

On se demandait cela dans le pays. On se le demandait au château. Germaine, bien qu'elle n'eût pas dix-huit ans, pouvait être une femme accomplie. Et le rêve du baron de Lespérat était de trouver un gendre riche qui s'occuperait des forges de Chantepleure, donnerait une réalité à tous ses rêves de changements et d'agrandissements, entrerait dans tous ses plans et bâtirait avec lui cent projets.

Or, Julien Grandier passait pour être riche. Les hardiesses, dans l'industrie, ne l'effrayaient pas. M. de Lespérat, en ses causeries, avait eu l'occasion de le tâter là-dessus et de s'assurer de son caractère.

—Que penses-tu de tout cela, toi, Louise? demanda-t-il un jour à sa femme, pendant que, vers la Semoy, Julien descendait gaiement avec la tante et la nièce.

—J'ai beau les observer, je ne puis rien remarquer de décisif. Tantôt il me semble que M. Grandier ne s'occupe pas de ma soeur, tantôt je jurerais qu'il est amoureux de Germaine.

—Il les aime peut-être toutes les deux?

—Allons donc! est-ce que c'est possible?

—Tu n'es pas sans avoir vu quelque chose?

—Rien.

Lorsque Germaine était absente, Julien s'informait d'elle avec inquiétude; c'était un indice, cela, mais lorsque, par hasard, Valérie passait une heure loin de lui, au château, le jeune homme ne cachait pas sa préoccupation et craignant d'avoir fâché la tante, parlait d'elle à tout propos à sa nièce. C'était également un indice. Lors-

qu'il regardait Germaine, en tête à tête, ses yeux se faisaient très doux et humides; ils voulaient dire bien des choses que sa timidité empêchait. C'était un indice, et madame de Lespérat l'avait surpris plus d'une fois. Mais les yeux du jeune homme n'étaient pas moins éloquentes lorsqu'ils reposaient leur regard tendre dans les yeux profonds de Valérie. Et cela, madame de Lespérat n'avait pas été non plus sans le voir. Dans les excursions faites aux alentours, dans l'intimité plus complète d'une partie de campagne, dans le laisser-aller des rires et des cris joyeux, il serait peut-être plus facile de pénétrer un secret que Julien s'obstinait à garder pour lui, ou, s'il n'y avait point de secret, de l'obliger à faire son choix entre les deux jeunes filles également séduisantes, s'il était hésitant encore.

Et coup sur coup des parties s'organisèrent. Ce furent des promenades en voiture dans les Ardennes belges, dont on ne revenait que très tard, parfois en pleine nuit, les voitures trinqueballant dans de mystérieuses ornières, le long des pentes raides et dangereuses. Ce furent des pêches aux écrevisses dans les ruisseaux bordés de racines noueuses, qui vont se jeter sans bruit, modestes et utiles, dans la Semoy. Ce furent des pêches à la truite, l'automne. Une fièvre semblait maintenant faire vivre Germaine et Valérie.

Et toutes deux s'éprenaient ardemment de Julien.

Ce fut dans une partie de pêche, sur la Semoy, justement, que la situation sembla se dessiner avec un peu plus de franchise.

On attendait Julien ce matin-là, et de bonne heure les jeunes filles, levées et habillées, écartaient les rideaux des fenêtres et jetaient sur la campagne et sur les bois, devant Chantepleure, un coup d'oeil inquiet.

La journée s'annonçait maussade et point sûre. Julien n'aurait-il pas retardé son voyage, remis à un autre jour peut-être ?

Une pluie fine et serrée, pénétrante et froide—on était en octobre déjà—n'avait pas cessé toute la nuit. Le matin, le ciel présentait une immense voûte basse d'un gris de cendre, avec des traînées légèrement acérées et plus sombres, pareilles à des coups de pinceau. Le bord de l'horizon sur les hauteurs, malgré l'opacité de la voûte, recevait sans doute les rayons du soleil levant invisible, car il s'estompait d'un violet rose extrêmement délicat, à peine perceptible à l'oeil. La pluie tombait encore là-bas, au-dessus d'Haulmé, et effaçait dans le brouillard les crêtes des pommiers, comme un dessin au crayon balayé avec la manche. Tout le paysage jusqu'au château, était noyé dans le gris. Les arbres, même proches, s'enveloppaient de gaze et semblaient plus loin que la réalité. C'était seulement tout près qu'ils reprenaient leurs formes, les hêtres fiers avec leurs fûts élancés, les chênes énormes avec leurs têtes tourmentées, quelques sapins noirs, des bouleaux élégants d'une distinction frêle et anémiée. Ils avaient l'air, ceux-là, de vouloir combattre et arrêter le brouillard. Mais un moment vaincue, la brume enfilait, montant de la Semoy, une large avenue où elle ne trouvait pas de résistance et menaçait de submerger Chantepleure, ses jardins, ses pelouses, ses allées sablées.

Et dans l'inquiétude éternelle d'un attente qui se faisait longue, le regard des jeunes filles s'accrochait à un détail du paysage, resté plus distinct au-dessus des arbres, dans le violet rose de l'horizon lointain : le clocher de la vieille église de Tournaveaux.

Vers dix heures pourtant, le brouillard

se dissipait ; un pâle soleil brilla.

Et la petite charrette anglaise, très haute sur roues, qu'elles connaissaient bien, la tante et la nièce, apparut au lointain de l'avenue, comme sortant d'un nuage.

Alors, elles descendirent.

Après déjeuner, l'on partit, avec Lespérat et la baronne. Les bois, sur les bords de la Semoy, étaient bien dénudés. Les feuilles résistaient encore aux branches des chênes, mais jaunies, n'attendant pour tomber en tourbillon qu'une gelée un peu forte, un peu de pluie, un peu de vent. La journée, qui s'annonçait mal, était douce pourtant, avec un ciel ouaté dans lequel flottaient des brumes indécises.

Julien s'amusait beaucoup.

Le baron et sa femme étaient venus non point tant pour la pêche que pour savoir, enfin, sur laquelle des deux M. Grandier allait fixer son choix.

Entre les roches, dans les eaux claires, Julien jetait, d'un coup de fouet, la longue bannière de sa ligne amorcée d'une mouche artificielle. A petits coups imprimés d'un poignet souple et vigoureux, il faisait sauter et glisser la mouche sur le courant, le corps bien caché derrière un tronc d'ambre, derrière un buisson de houx, ou même de tout son long étendu sur la berge.

Non loin de lui, Valérie l'imitait très sérieuse, et Germaine, que la pêche intéressait.

Ce fut ainsi que s'écoula cette après-midi.

Mais le baron fit remarquer à madame de Lespérat que le jeune homme devenait maladroit et manquait ses rusés poissons toutes les fois que Germaine, par hasard changeant de place, se rapprochait et échangeait avec lui quelques mots.

—Tu vois, disait-il, tu vois?... Encore une de ratée !

Et lorsque, Germaine s'en allant comme à regret, à son tour arrivait Valérie, Julien disait, très attentif à la mouche multicolore qui voltigeait sur la rivière :

—Cachez-vous, mademoiselle, cachez-vous bien... elles sont méfiantes...

Et la tante obéissait, se faisait toute petite derrière des genêts, pendant que M. Grandier sentant la ligne s'alourdir et résister, retirait victorieusement une proie qu'il jetait sur l'herbe, frétilante et soubresautant.

Et le baron, de loin :

—Tu vois, Louise, tu vois! avec elle, il les prend toutes!

Le soleil pâle s'acheminait lentement derrière les montagnes. Un grand silence régnait là. Doucement, sans murmure, comme une rivière d'huile, coulait la Semoy. Vous les connaissez, les soirs si doux d'automne où les champs semblent se recueillir et les oiseaux se reposer. Un seul bruit qu'on eût dit fait exprès pour rythmer le silence, celui du marteau-pilon de la forge de Chantepleure, sourd et lointain, venant on ne sait d'où. Un vent frais s'éleva. Le vent s'apaisa et tout fut calme.

—Il faut rentrer, dit le baron.

Et chacun replia ses lignes.

Les deux jeunes filles étaient nerveuses. Elles avaient compté sur cette après-midi. Et cela s'était passé comme d'habitude. Rien de plus que tous les jours. Il était donc timide et n'osait se déclarer? Il fallait qu'il se décidât, à la fin!

Les lignes repliées, ce fut Lespérat, en brave homme, qui se chargea des paniers, et il prit les devants avec sa femme par les sentiers rocailleux qui grimpaient dans le parc.

Julien resta seul avec la tante et la nièce.

Tout de suite, elles comprirent qu'il

avait pris une résolution grave.

Mais Germaine se troubla bien fort quand, à la montée, le jeune homme offrit son bras à Valérie. Et sous le premier prétexte venu, elle s'attarda et, comme le sentier se tordait en sinuosités sans nombre, elle perdit vite de vue ceux qui la devançaient.

—C'est elle qu'il aime!

Et le coeur battant, les mains sur sa poitrine, elle eut presque une faiblesse.

Pourtant, Valérie et Julien se taisaient.

Parfois, il la regardait, anxieux. Des mots venaient à ses lèvres qu'il n'osait dire. Elle s'appuyait sur son bras — la montée était rude,—et il lui avait pris la main, la serrait avec tendresse. Elle était très émue. Cependant il ne se décidait pas à parler. La plupart du temps, les femmes, même les jeunes filles, n'ont pas les timidités des hommes. Valérie l'encourageait de son doux regard, de son bon sourire.

—Comme vous êtes silencieux, monsieur Julien!

—C'est vrai... sans doute parce que j'ai trop de choses à vous dire...

—A me dire, à moi?

—Oui, à vous.

—Et vous avez peur?

—J'ai peur, je ne le nie pas.

Ils se turent, à ce moment-là, car ils avaient à faire des efforts laborieux pour monter. Et ils étaient essouffés tous les deux.

En haut, il dit, après avoir repris haleine :

—Voilà longtemps que je viens à Chantepleure...

—Oh! longtemps! fit-elle, souriant toujours.

—Près de six mois?...

—Oui, je me souviens du jour où vous êtes venu pour la première fois.

—Vous me connaissez donc bien, maintenant... vous savez qui je suis... vous avez pénétré, certainement, avec votre finesse, mon caractère. Croyez-vous, mademoiselle Valérie, qu'une femme puisse être heureuse avec moi?...

—Je le crois, dit-elle, rougissante.

—C'est une si grave chose, le mariage! J'ai été si longtemps indécis! Au fond, je suis probablement un égoïste, puisque je ne parais rechercher que mon bonheur. Mais je vous le jure, quand je me marierai, ce sera bien l'égoïsme à deux, parce que rien ne m'arrivera d'heureux que je ne le fasse partager à ma femme...

—Comme il est bon et comme je vais l'aimer, se disait la tante.

—Ce là ne vous ennue pas, tout ce que je vous dis, mademoiselle Valérie?

—Oh! non, oh! Dieu, non! fit-elle avec élan.

—Voulez-vous savoir ce qu'est mon rêve et ce que je voudrais trouver chez celle qui sera ma femme—car les hommes, de même que les jeunes filles, ont leur rêve aussi?

—Dites, monsieur Grandier, dites... je vous en prie...

—Je rêve de passer ma vie à côté d'une femme dont le cœur soit plein d'indulgence pour les petites misères que l'on rencontre et où échoue si souvent le bonheur. Je voudrais que ma femme fût très gaie et, pour lui épargner toute préoccupation, afin de ne point la priver de me montrer ses yeux rieurs et ses dents blanches, je m'arrangerai pour qu'elle ignore mes préoccupations d'affaires, s'il m'en survient, et mes inquiétudes même, tant qu'elles ne seront qu'indécises et ne menaceront pas son repos.

—Mais la femme qui vous aimera, monsieur Grandier, ne se contentera pas de vouloir être de votre joie, elle voudra être

aussi de votre tristesse.

—Oh! ma confiance serait complète, mais je détruirais son sourire, ce sourire que je voudrais voir sans cesse éclairer mon ménage, que lorsque toute espérance serait perdue... L'homme est né pour les tribulations... C'est son lot... qu'il les garde donc pour lui... (Ce n'est pas votre avis, mademoiselle Valérie?)

—Ce n'est pas tout à fait ainsi, en effet, que pour ma part, je considère le mariage. Tout doit y être commun, les peines et les joies. Pourquoi vous réserver la mauvaise part et ne nous donner que la bonne? Si vous êtes découragé, qui donc vous reconfortera mieux qu'une femme aimante et dévouée? Où trouverez-vous plus de tendresse? quelle autre aurait plus d'intérêt à reconstituer votre bonheur?...

Et lentement, avec un regard en dessous très timide:

—Voyez-vous, monsieur Julien, je désirerais que mon mari n'eût aucun secret pour moi, et à tout considérer, s'il était obligé de choisir, je préférerais qu'il me prît pour confidente dans la mauvaise plutôt que dans la bonne fortune...

Valérie était toute troublée, car elle s'attendait à un aveu complet après cela...

—Evidemment, il va me dire qu'il m'aime!...

Et elle en éprouvait une sorte de crainte vague et délicieuse.

Mais non, l'aveu ne venait pas encore. Du reste, il était bien inutile maintenant. A quoi bon? Est-ce qu'elle n'avait pas compris? Est-ce que tout cela n'était pas clair comme le jour? Elle était aimée. Seulement, il était sérieux en tout, ce jeune homme. Le mariage n'est pas une affaire que l'on peut conclure légèrement. Il s'entourait de toutes les garanties morales, avant de s'engager, pour être heureux. Il désirait pénétrer le caractère de Valérie

et il n'hésitait pas à faire connaître le sien. Cela prouvait beaucoup de franchise, une âme loyale et droite. Et la tante se sentait éperdument amoureuse.

Appuyée de nouveau sur le bras de Julien, un peu plus qu'il n'eût fallu peut-être, elle dit :

—Vous songez donc à vous marier, monsieur Grandier ?

—Oui mademoiselle... et avec bonheur.

—Ah ! vous l'aimez... et elle vous aime ?

Et en disant cela, effarée de sa propre hardiesse, d'une pareille audace à questionner ainsi, elle était presque défaillante.

—Je l'aime, et je ne crois pas lui être indifférent...

Et à son tour, les cils tremblants sous le coup de son émotion, il fixa Valérie.

—Du reste, vous pourriez me renseigner.

—Moi, monsieur Grandier ? et comment cela ?

—Vous la connaissez, dit-il avec finesse, et nulle mieux que vous ne pourrait m'éclairer sur son cœur...

Les yeux de la tante se brouillèrent un peu.

—Parlez ! parlez... monsieur Julien...

Il allait faire l'aveu si ardemment attendu quand Germaine apparut. Depuis quelques minutes, en haut de la côte, le sentier, las de se tordre, filait tout droit sous la haute futaie. La jeune fille les voyait. Et ils semblaient si bien s'entendre, ils se souriaient avec tant de tendresse, si près l'un de l'autre, que le doute n'était plus possible.

—C'est elle qu'il aime ! redisait-elle avec désespoir.

Elle n'en concevait pas de jalousie—elle adorait Valérie—mais une très grande et très cuisante douleur.

La tante aperçut Germaine à ce mo-

ment. Et le charme fut rompu. Devant la jeune fille, adieu la douce confiance toute prête à s'échapper ! Il faudrait attendre encore. Mais il s'était trop avancé, pour retarder longtemps, et ce fut le cœur gonflé de joie, d'un trop-plein de bonheur, qu'elle prit tout à coup sa nièce dans ses bras, l'étreignit follement en disant :

—Oh ! que je t'aime, toi ! que je t'aime !

Il y avait à coup sûr en cet élan de tendresse si soudain comme une reconnaissance envers Germaine de ce que ce n'était pas elle que M. Grandier avait choisie !...

M. et madame de Lespérat les appelaient.

Ils se hâtèrent, mais Valérie les précédait, fiévreuse, animée.

Elle embrassa la baronne, ainsi qu'elle avait embrassé Germaine.

—Oh ! soeur, soeur, comme je suis heureuse !

Lespérat et sa femme échangèrent un regard rapide.

C'était elle. Julien s'était enfin prononcé et avait fait son choix.

Derrière, le fils du marchand de bois s'était rapproché de Germaine. Le soleil se couchait. On était près des pelouses et là, devant Chantepierre, la soirée était claire encore du crépuscule, mais c'était la nuit presque complète sous la haute futaie qu'ils traversaient. Tout à coup Julien s'arrêta.

—Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, mademoiselle Germaine ?

—Rien, rien, dit-elle en se détournant.

—Vous pleurez !!

—Je vous assure que vous vous trompez...

Et elle passa devant pour qu'il ne pût la voir. Du reste, c'était fini déjà. Les larmes avaient cessé. Elle avait dompté son

émotion. Elle souriait.

Et quand ils arrivèrent aux pelouses, où les derniers feux rouges du soleil à son déclin envoyaient comme une lumière d'incendie, il ne restait plus trace, sur son visage, de cette émotion nerveuse.

—Pourtant, pensait Julien, je suis bien sûr qu'elle pleurait...

Et il en était tout remué.

Lorsque le jeune homme avait affaire dans les environs, on lui offrait parfois l'hospitalité au château. Il y couchait. Ce fut ainsi ce soir-là.

Dans la soirée, Germaine fut comme à l'ordinaire. Personne n'eût pu deviner chez elle une arrière-pensée. Valérie, au contraire, ne pouvait tenir en place. Elle allait, venait, remuait toutes choses, riait sans motif, dans le grand salon froid et gris, où la famille se réunissait. Elle s'était mise au piano d'abord, avait même essayé de chanter, puis le couvercle du piano était retombé avec un bruit retentissant qui fit vibrer toutes les cordes. Elle avait pris un ouvrage de tapisserie, l'avait rejeté aussitôt, et, devant une fenêtre, elle regardait, par les vitres, le paysage éclairé par la lune. Elle s'assit ensuite auprès de sa nièce. C'était là, dans son agitation, qu'elle revenait comme au point initial qui la faisait agir, d'où partaient ses pensées, où aboutissaient ses actes; si détachée qu'elle fût maintenant par son amour, l'enfant n'en avait pas moins été toute sa vie. Tout à l'heure elle n'avait pas songé que le choix définitif de Julien pouvait rendre Germaine malheureuse. Elle ne s'était jamais demandé si sa nièce aimait ce jeune homme. Elle se posait cette question, maintenant, surprise. Mais le calme de Germaine la rassura. Si quelque remords d'être préférée lui fût venu, l'amour l'eût vite consolée. Et toujours par reconnaissance, pour qu'on lui par-

donnât son bonheur trop grand, elle se faisait plus tendre encore que de coutume. A chaque instant, sous le premier prétexte venu, sans prétexte, et simplement parce qu'elle passait elle l'embrassait.

Il n'y eut pas d'autre explication, ce soir-là, entre Julien et Valérie. Celle-ci en fut un peu étonnée, car elle s'attendait, du moins, à ce que Julien lui adressât un tendre regard, où elle comprendrait:

—Je suis à vous tout entier... je vous aime de tout mon coeur...

C'était plutôt Germaine qu'il regardait.

Le lendemain, le baron et M. Grandier chassèrent au chien courant jusqu'à midi. Et après déjeuner, tout le monde en bande se dirigea vers Tournaveaux. Il y avait longtemps que les jeunes filles, la tante surtout, désiraient rendre visite à un bizarre personnage, le sorcier, comme on l'appelait: Marie-Adèle Berriat, père de Jean le Noir. Marie-Adèle habitait une ferme isolée, sur la hauteur, dépendant de Tournaveaux: le Roc-Martin. Il vivait seul avec son fils, et même, père et fils, tout en s'aimant, ne se voyaient guère, car Marie-Adèle se renfermait en sauvage dans une retraite, derrière le Roc, où disait-on, il manipulait des sortilèges.

Nous n'ajouterons rien à ses habitudes, ni à sa physionomie, déjà fort en dehors par elles-mêmes, et nous ne faisons que copier fidèlement le personnage qui nous a servi de modèle. Il était âgé de soixante-quinze ans environ, et il était arrivé dans le pays cinquante ans auparavant. Il avait vécu misérablement, pendant les premiers jours. Les anciens de Tournaveaux se rappelaient ces détails très bien. Il paraissait intelligent et, tout en affectant de parler comme les Ardennais et même d'exagérer leur accent traînard, on le devinait instruit et cachant son instruction à plaisir. Pas de métier, par exemple. D'u-

ne inhabileté, d'une inexpérience vraiment curieuses. Il ne savait ni bêcher la terre, ni planter un poireau, ni fendre le bois, ni lier une botte de foin... un ignorant pour tous les travaux de la campagne.

Cependant il vivotait, employé chez les uns, chez les autres. Comment se fit-il qu'un matin on le retrouva installé dans un hangar abandonné, au Roc-Martin? Il y avait porté un escabeau et une pailleasse. Et il vécut là. Le soleil ne lui manquait pas, car haut perché sur la montagne, le hangar n'avait pas un arbre pour le protéger contre ses rayons. Le vent et la pluie ne lui manquaient pas non plus, car le hangar était si délabré que la moindre rafale criblait de jours les murailles de boue, les étoilant, les crevassant, emportant à chaque fois un peu de cette mesure, comme la mer emporte, en déferlant, la terre de certaines plages.

La mesure, d'année en année, s'était modifiée pourtant. Le torchis, les lames et les poutrelles, arrachés de là par toutes les tempêtes, semblaient s'amasser à côté et l'on vit, tout à coup, une maison confortable sortir du Roc et Marie-Adèle s'y installer.

D'où venait l'argent?

Un jour, une meunière du bas pays, en passant devant le Roc, était tombée de voiture et s'était gravement démis le pied.

Marie-Adèle la soigna et la guérit.

Cela fit du bruit et lui amena d'autres clients. Il réussit merveilleusement. Mais peu à peu, ce ne furent pas seulement les estropiés qui frappèrent à sa porte; il y eut bientôt les malades, les souffreteux, les vieux, les jeunes, toute la contrée. Il ne prenait pas cher, presque rien, acceptant tout, même les dons en nature, les poules, les oies, les dindes, qu'il revendait, les pommes de terre dont il vivait toute l'année, les pommes dont il faisait du cidre,

le sucre et du café; c'était ainsi une concurrence d'autant plus redoutable aux médecins que les paysans sont défiants pour la science qui les effraie, et naturellement portés à s'adresser à leur égal, dont la blouse attire leur confiance, et dont les étranges pratiques superstitieuses séduisent leur imagination en s'adressant à leur crédulité.

Il n'y eut pas de jour où quelque guimbarde, attelée du robuste petit cheval ardenais, ne montât jusqu'au Roc, amenant un malade chez Marie-Adèle. Et comme sa réputation se répandit rapidement, comme on raconta de lui des guérisons inespérées, à l'aide de moyens bien simples, d'un remède toujours le même et dont l'effet semblait universel, il n'y eut pas seulement que des guimbardes modestes, ferrailantes et disloquées, mais parfois des voitures de maître qui arrivaient à la maison du devin, amenant de riches vieillards dont la maladie avait résisté à la science éclairée des médecins les plus célèbres, et que conduisait auprès de l'humble sorcier l'espérance, fleur divine et tenace qui fleurit au coeur de l'homme jusqu'à la dernière seconde de sa vie!

Et c'est ainsi qu'avait vécu Marie-Adèle.

La meunière, sa première cliente, la cause de sa fortune, étant devenue veuve, le sorcier l'épousa par reconnaissance et parce qu'elle était pauvre.

Jean le Noir naquit de ce mariage.

Elle était loin maintenant, la mesure boueuse où cinquante ans auparavant Marie-Adèle avait abrité sa misère et son vagabondage. Elle s'était élevée, élargie, écartant autour d'elle, comme un arbre vigoureux, des rameaux sans nombre. Un vaste corps de bâtiments servait d'habitation, et les granges, les écuries, la bergerie, les hangars s'espaçaient autour, fai-

sant ressembler le Roc-Martin à un petit hameau perché sur la colline, en lutte contre tous les vents des horizons ! Tout cela avait fructifié, prospéré sous l'oeil du maître, et les arpentés s'ajoutaient aux arpentés, les tailles aux gaulis, les gaulis aux petites futaies, les petites aux grandes. Mais dans sa nouvelle fortune, le divin n'avait abandonné ni ses sortilèges, ni son remède infailible, ni la haute sécurité avec laquelle il prédisait l'avenir aux jeunes gens et aux jeunes filles. Souvent, jadis, et encore maintenant, lorsqu'il mettait la main à sa charrue, ou qu'il donnait des ordres aux garçons de labour, il s'arrêtait parce que des gens inconnus, venant de loin, arrivaient l'interrompre dans son travail pour lui demander conseil. Alors, il caressait, pensif, sa longue barbe blanche, regardait l'homme ou la femme de son oeil bleu faïence, à la fois rêveur et narquois, et gravement, d'un pas lent et mesuré, il rentrait à la ferme en disant :

— Suivez-moi. Ici, dans les champs, les esprits s'effraient !... Je ne puis les évoquer que chez moi où ils sont familiers...

Alors tous rentraient au Roc, silencieux.

Et Marie-Adèle examinait le solliciteur, le palpait, s'écartant pour lire un livre où il y avait une écriture singulière que personne n'avait jamais pu comprendre dans le pays. Puis, il faisait la potion en marmottant des phrases dans une langue inconnue. Il la donnait en ajoutant quelques conseils, et le malade sortait, déjà se portant mieux parce qu'il avait la foi.

Aujourd'hui, la suprématie de Marie-Adèle était incontestée, mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Vingt ans auparavant, les médecins avaient porté plainte contre lui, pour exercice illégal de la médecine, à cause de tort considérable qu'il leur faisait. Il fallait maintenant toutes sortes de diplômes pour guérir son pro-

chain, et le sorcier allait être traîné devant les tribunaux. Son cas était mauvais. L'affaire eut un grand retentissement dans le pays, car Marie-Adèle n'était pas seulement redouté et respecté, comme on redoute et comme on respecte les choses auxquelles on se plaît à reconnaître une puissance mystérieuse, mais on l'aimait, ce vieillard qui jamais ne réclamait rien, n'envoyait jamais de notes d'honoraires, et jamais ne refusait un morceau de pain aux vagabonds en peine de travail qui, sur le plateau, faisaient un détour pour passer devant le Roc.

Marie-Adèle ne s'émut pas outre mesure et reçut cordialement dans "son antre" la visite des gendarmes.

Et aux paysans qui le questionnaient, il ne manquait pas de dire :

— Ne tremblez pas pour moi... J'ai consulté les esprits... Ils ont parlé.

— Et qu'est-ce qu'ils ont répondu, les esprits, père Marie-Adèle ?

— Ils ont dit que je sortirais de cette affaire-là blanc comme neige !

Les esprits eurent raison. Que se passa-t-il ? Personne ne le sut jamais. Un matin, sur la route coupée comme par la hache entre les blocs de grès rouge de la montagne, on vit filer la carriole du sorcier. On savait que ce jour-là il devait être interrogé à Charleville par le juge d'instruction. Et il allait prendre le train de l'autre côté de la Meuse, à la gare de Monthermé. Le soir, il revint. Il paraissait gai. Il ne dit pas un mot de son interrogatoire. Et il ne fut plus question de rien. Comme par le passé, sous l'oeil des gendarmes bienveillants et des médecins rageurs, le sorcier manipula son fameux remède, évoqua les esprits familiers, marmotta des phrases bizarres, et chercha des inspirations dans son livre cabalistique. Plus que jamais son succès grandit et,

avec le succès, la fortune. Il ne fut plus inquieté.

—La justice a eu peur, dirent les paysans... il faut que ce soit un rude homme tout de même!

Maintenant il ne travaillait plus. Il se reposait sur Jean du soin d'exploiter les terres, de vendre les bestiaux et les récoltes. Il savait son fils entendu aux affaires et, trop intelligent et trop fin pour être l'ennemi entêté des idées et des tentatives nouvelles, le vieux ne se révoltait pas trop lorsqu'il apercevait tout à coup, dans la vaste cour de la ferme, une machine agricole d'invention récente, toute luisante de sa belle peinture rouge et jaune.

De Chantepleure à Roc-Martin il n'y a que trois kilomètres. On fit la route à pied. Le chemin a des montées et des descentes assez rudes, mais les paysages que l'on rencontre rappellent les coins les plus délicieux de la Savoie. Les croupes des collines ondulent sous les yeux très loin, dans la percée large d'une vallée fertile, ou, cette après-midi, le soleil ruisselait, faisant miroiter, en bas, le ruban vert de la Semoy. Les pommiers, dans les cultures, n'avaient plus que des têtes hérissées et comme revêches, dégarnies complètement, pendant que sur les hauteurs, les chênes conservaient une parure d'or fauve. Et tous les coins semblaient ensanglantés de vigne vierge.

Lorsqu'ils furent au Roc, un homme vint au-devant d'eux.

C'était Jean le Noir. Il avait reconnu, de loin, les jeunes filles et les attendait, se doutant qu'on venait à la ferme.

—Votre père est-il chez lui, monsieur Berriat?

—Je le pense; ne l'ayant pas vu de la journée, je n'en suis pas sûr...

—Nous voudrions le consulter...

—Vous êtes malade, monsieur de Les-

pérat?...

—Un peu inquiet sur ma santé, oui, dit le baron au hasard, car il fallait bien un prétexte pour pénétrer dans l'ancre du sorcier.

—Mais les demoiselles, je suppose, se portent bien?

—Les demoiselles, mon garçon, comme toutes leurs pareilles, sont curieuses de connaître l'avenir... et votre père va leur apprendre sans doute ce qu'elles brûlent de savoir... si elles se marieront bientôt et ce que sera leur mari... N'est-ce pas, Germaine? N'est-ce pas, Valérie?

Elles souriaient.

Jean paraissait gêné. Et c'était Valérie surtout qu'il regardait. Il y avait un reproche, une timidité dans ses yeux.

—Oui, je comprends, dit-il, vous, monsieur le baron, vous n'êtes pas plus malade que moi, et ces demoiselles ont envie de s'amuser aux dépens de mon père...

Lespérat ne s'attendait pas à cette réplique.

Il fut un peu décontenancé.

—Je vous assure, monsieur Berriat!

Mais le jeune homme, très indifférent, ajoutait:

—Oh! ce que j'en dis, croyez-le bien, n'est pas pour vous détourner de le faire. Seulement, mon père, comme moi, devinera vite ce qui vous amène. Il n'aime pas beaucoup s'offrir en spectacle. Pour être guéri par lui,—et il est aussi capable de vous guérir que n'importe quel médecin,—si vous êtes malade, il vous dira qu'il faut la foi dans ses sortilèges, la foi dans ses remèdes singuliers, et vous ne l'avez pas.

—Qu'en savez-vous?

—Je n'insiste pas, mais mon père n'est pas une bête, monsieur le baron... répétez-vous cela tout à l'heure en entrant chez lui!...

—L'homme qui a fait la fortune de votre père, en partant de rien, n'est pas un imbécile, dit le baron avec gravité.

Jean devina, sans doute, que Lespérat plaisantait; il pâlit, ou plutôt, sur sa brune figure, s'épandit une teinte grise, car il ne pouvait pâlir. Il était trop coloré pour cela. Peut-être même eût-il riposté, et vertement, si Valérie, qui remarqua cette émotion, ne s'était avancée tout à coup :

—Jean, dit-elle, en lui tendant la main, puisque cette visite vous déplaît, nous allons nous retirer, mon ami...

Il la remercia d'un regard.

Et peut-être se fussent-ils retirés en effet, si Marie-Adèle lui-même n'était apparu soudain.

—Non, non, qu'ils viennent, Jean, laissez-les!... Je dois mes lumières à tout le monde, aux riches comme aux pauvres... aux incrédules surtout, bien plus qu'à ceux qui croient!... Venez, monsieur de Lespérat, venez, monsieur Grandier, et vous aussi, mes gentilles demoiselles... Jamais ma pauvre maison n'aura reçu d'aussi aimables ni d'aussi élégantes visiteuses!...

Ce n'était, certes, point là le langage d'un paysan. Mais Marie-Adèle, nous l'avons dit, passait pour savant. Quant à sa science, en quoi consistait-elle? On l'ignorait. Qu'avait-il fait pendant sa première jeunesse? Personne n'aurait pu le dire.

Le devin marcha devant eux, les conduisant à sa maisonnette qu'il habitait seul en dehors de la ferme, et qui n'était composée que d'un rez-de-chaussée formant une seule chambre.

Il s'en allait de son pas lent, la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés et sa longue barbe flottante emprisonnée dans une de ses mains. Il était grand, et sa taille, malgré son âge, restait droite. Il portait les cheveux très longs aussi comme la barbe, et ils étaient admirables de blan-

cheur. La tête était nue presque toujours, sauf lorsque le vieillard faisait une course dans les environs, ou était appelé par quelque affaire à la ville. Il était vêtu comme tous les paysans cultivateurs du haut pays: d'une veste en velours foncé, d'un gilet rond en laine, descendant très bas, à boutons de métal noir, et d'un pantalon également de velours. Il avait du reste fort bon air, ce rustre, et lorsque ses yeux bleus calmes, au regard franc, se reposèrent sur les yeux fuyants de Lespérat, au moment où la bande fit irruption dans "son antre" le baron sentit confusément qu'il n'y avait rien là de ridicule et qu'il se trouvait devant un homme...

Bien étrange, la vaste chambre où ils venaient d'entrer. Elle était éclairée par quatre fenêtres percées au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. De longs rideaux de grosse toile pouvaient retomber sur elles et intercepter complètement la lumière. Une alcôve, dans le fond, se fermait comme une armoire. C'était là que le devin se livrait à ses manipulations. Des chouettes clouées à tous les murs s'étaient desséchées là. Mais il y en avait une vivante, élevée en liberté, et qui sur un perchoir rêvait le bec dans les plumes, regardant les visiteurs sans les voir, de ses admirables yeux changeants, tantôt sombres comme de l'or bruni, tantôt clairs et ruisselants comme de l'or en fusion, profonds et doux comme certains yeux de femmes. Marie-Adèle lui donnait la liberté le soir, et elle s'envolait par les arbres autour du Roc-Martin, ne s'éloignant jamais beaucoup, emplissant le silence des nuits, sur le plateau, de son long hululement plaintif. Le matin, le sorcier la retrouvait sur le toit. Il l'appelait. Elle venait et ne bougeait plus avant la nuit prochaine.

A l'une des solives du plafond, préparé dans l'allure d'un oiseau qui vole, planait

un grand-duc, aux fières aigrettes, pareilles aux cornes du diable, et les serres écartées, repliées sous le ventre, prêtes à lier une proie nocturne.

Tout cela donnait un aspect fantastique à cette chambre. Au fond, dans le noir de l'alcôve, ronronnait un chat dont les yeux seuls visibles luisaient comme des charbons incandescents. Mais ce qui en complétait l'étrangeté, c'était, sur une table de bois blanc, une cage d'osier plate, le long des barreaux de laquelle glissait un escargot énorme, laissant derrière lui, partout, la traînée gluante et argentée de son passage.

La chouette s'appelait *Thémis*.

Le chat se nommait *Bouddha*.

Quant à l'escargot nourri dans cette cage depuis près de vingt ans, le sorcier, on ne sait pourquoi, l'appelait *Néron*.

Marie-Adèle laissa retomber les rideaux, et la nuit se fit autour d'eux.

Il alluma deux chandeliers d'église en cuivre, hauts d'un mètre cinquante centimètres, et qu'il disposa de chaque côté de l'alcôve, ainsi que pour une cérémonie funèbre.

— Ce n'est pas gai murmura Julien.

Puis sur la table, et près de Néron qui venait de rentrer son corps dans sa coquille, il disposa une grande jarre de grès, un livre, une bouteille.

Après quoi il dit :

— Veuillez vous asseoir...

Et il offrit des chaises de paille.

— C'est drôle, j'ai peur, fit Germaine en tressaillant.

— Peur de quoi, folle ? fit la baronne qui s'amusa.

— Il me semble que cet homme va m'apprendre des choses qui me feront de la peine.

— Tu n'ajouteras pas foi, je suppose, à ses sornettes ?

— Oh ! non, oh ! non !

— Eh bien ! s'il dit quelque sottise, ton père le mettra à la raison.

Marie-Adèle avait une habitude très connue et qui ne contribuait pas peu à le rendre célèbre. Jamais hors de chez lui, et pour quelque travail que ce fût, il ne portait de lunettes. Sa vue, — il en donnait tous les jours des preuves, — était restée extraordinaire. Pendant ses consultations il mettait des bésicles sur son front et alors regardait en dessous, ou sur l'extrême bout de son nez, et alors regardait pardessus. Il ne l'oublia point, cette fois encore, et les bésicles, collées à son large front, sous la couronne de cheveux blancs, furent comme un dernier coup de pinceau, marquant d'un signe typique ce portrait déjà si singulier.

— Ainsi, vous êtes malade, monsieur de Lespérat ? dit le sorcier.

— Oui, fit le baron en se levant et en s'avançant.

— Expliquez-moi ce que vous ressentez.

— Est-ce bien utile, et la vertu même de votre remède infailible n'est-elle pas suffisante pour guérir mes souffrances, sans que je vous en parle ?

— Non, car mon remède n'est pas seul à guérir... il y a aussi des prières... et mes prières ne concernent pas, toutes, les mêmes souffrances du corps.

— C'est bien. Depuis un mois ou deux, fit le baron, cherchant en sa tête ce qu'il pouvait inventer, j'ai des suffocations, puis des éblouissements, presque des faiblesses. Et les nuits sont mauvaises, remplies de cauchemars quand je dors, et de rêveries fatigantes, pendant mes insomnies. Enfin, je n'ai plus d'appétit.

— Donnez-moi votre main.

— La voici.

Marie-Adèle parut l'examiner avec attention.

— Je voudrais vous entendre respirer. Ayez l'obligeance d'enlever votre pardessus, votre veston et votre gilet.

Le baron obéit, imperturbable.

Quand il fut déshabillé, Marie-Adèle appuya l'oreille dans le dos.

— Respirez fort et longuement. Bien. Encore... Bien... vous pouvez remettre vos vêtements... asseyez-vous...

— Est-ce que c'est grave?

— Oui, très grave... Et moi seul je puis vous guérir...

— Diable! fit Lespérat. Il n'est pas encourageant, le sorcier... Il trouve des symptômes dangereux. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je ne les ai jamais ressentis!...

Pendant tous restaient silencieux. Le divin se mettait à la besogne. D'abord, dans la grande jatte de grès, il découpa, hacha des paquets de mille-pertuis, et sur cette salade d'un nouveau genre, il versa quelque cuillerées d'huile d'olive. Il remua et en fit une sorte de pâté. En travaillant il marmottait entre ses dents des phrases qui n'arrivaient pas jusqu'aux oreilles des auditeurs. Quand il cessa de tripoter sa mixture, il se pencha sur la cage d'osier où Néron semblait dormir:

— Escargot, escargot, mon ami, montre-moi tes cornes...

Et il se mit à siffler doucement.

Et très lente, comme réveillée, se déroula une petite boule de chair grisâtre sous la coquille bombée, et l'on vit pointer deux cornes flexibles, pendant que la bête commençait, le long de ses barreaux, la promenade habituelle, sa maison sur son dos.

Marie-Adèle ouvrit un livre mystérieux, au hasard. C'était un vieux bouquin à reliure de cuir très commune, effiloquée par l'usage, et à laquelle manquaient des morceaux. Les bords des pages en étaient jaunés à force de les tourner du bout du pou-

ce mouillé de salive. Et il s'en dégageait une odeur de rance et de moisi.

Et il bredouilla très vite des choses lues dans ce bouquin.

Grandier prêta l'oreille; il avait l'ouïe extrêmement fine.

— Mais c'est du grec! murmura-t-il.

Et Julien pendant que le sorcier, gravement, poursuivait sa lecture:

— Parfaitement... je me souviens, parle... c'est le début du VII^E chant de l'*Iliade*!!...

Marie-Adèle referma le vieux livre et alla le replacer dans une armoire au fond de l'alcôve.

Puis il ouvrit les rideaux d'une fenêtre située au levant, resta là en contemplation devant l'horizon lointain où flottaient de transparentes vapeurs.

Il se rapprocha de Lespérat:

— Votre remède est prêt, monsieur, dit-il. Je vais vous le transvaser dans un flacon. Tous les matins, vous mouillerez de cette pâtée une étoffe de flanelle et vous vous frotterez vigoureusement les bras, les épaules et la poitrine. Vous ne l'essuiez pas, car cela lui enlèverait toute sa vertu. Vous prendre ces soins pendant le quart d'heure qui suivra le lever du soleil et vous vous tournerez vers l'est, autrement le remède serait inefficace.

— Merci, monsieur Berriat, dit le baron qui ne bronchait pas.

Et il allait se rasseoir auprès de sa femme, quand le vieux l'arrêta d'un geste.

— Ce n'est pas tout?...

— Non. Si vous voulez vous bien porter à l'avenir, il faut suivre une hygiène que je vais vous ordonner...

— Va pour l'hygiène!...

— Un grand repos d'esprit. Les forges de Chantepleure suffiraient à votre existence si vous n'aviez pas la manie d'acheter, de renverser, d'édifier, de modifier

sans cesse. De la, beaucoup de tracas, beaucoup de soucis, beaucoup de pertes d'argent. Le moral influe sur la santé. Chez vous, c'est le moral surtout que l'on doit craindre. Vous êtes rongé par l'envie. Jusqu'aujourd'hui, l'occasion ne s'est pas trouvée de montrer que vous avez peu de scrupules. Cette occasion viendra. Craignez les à-coups de la fortune. Vous êtes assez bas percé en ce moment, et celui qui vous apporterait le gros lot serait le bienvenu. Et pourtant, vous nourrissez encore je ne sais quels rêves d'agrandissement...

— Eh! père Berriat! fit le baron, interloqué.

Le sorcier n'entendit pas.

— Aux forges de Chantepierre, lesquelles ne sont guère florissantes, vous voudriez ajouter la filature de l'Echina.

M. de Lespérat fit un soubresaut. C'était vrai, mais il n'en avait parlé à âme qui vive, pas même à sa femme! Marie-Adèle avait deviné cela!...

— Comment le savez-vous dit-il presque avec violence.

— Peu importe! je le sais. L'avenir n'a pas de secrets pour moi, pas plus que le présent. La filature de l'Echina... Vous en rêvez toutes les nuits!... Prenez garde à ce que je vous dis, monsieur le baron... C'est la maladie dont vous mourrez!...

Lespérat fit deux pas vers le sorcier. La colère le rendait très pâle.

Julien Grandier, qui s'amusait, le prit par le bras.

— Vous n'allez pas vous fâcher, je suppose! dit-il à voix basse.

— Vous avez raison... Nous avons affaire à un toqué!

Marie-Adèle souriait.

— A présent, ces demoiselles veulent connaître l'avenir? dit-il, redevenu très sérieux...

Et du haut de son front, sous la couron-

ne blanche des cheveux, il détacha les bé-sicles qu'il fit glisser jusqu'à l'extrême pointe de son nez...

Ce simple geste, en rappelant au baron qu'il n'avait devant lui qu'un brave homme inoffensif, charlatan à ses heures, lui rendit toute sa gaieté.

Les lunettes sur le front, cela indiquait dans l'esprit de Marie-Adèle, sans doute, le guérisseur au remède infaillible!...

Sur le nez, c'était le sorcier dont l'oeil pénètre le mystère des choses qui arriveront demain...

— Allez, dit-il, et faites-nous connaître l'avenir de ces demoiselles.

Marie-Adèle ouvrit les trois autres rideaux, et le soleil ruissela par la chambre.

Bouddha ronronnait toujours, avec une basse continue, au fond de l'alcôve. Thé-mis rêvait, la tête enfouie dans la douceur si caressante de ses plumes. Néron achevait sa promenade et rayait d'un ruban d'argent le vert tendre d'une feuille de chou.

Le vieillard vint passer le bout du doigt sur la tête de la chouette et lui parla amicalement:

— Pourquoi ne chantes-tu pas comme le rossignol?... Tu es douce et inoffensive! Tu es l'oiseau du rêve et le symbole de la réflexion et de la sagesse... Pourquoi ton cri jette-t-il le frisson dans les campagnes, par les nuits silencieuses?... Pourquoi ne chantes-tu pas comme le rossignol?... J'ai retenu et composé pour toi sa chanson avec les combinaisons échappées de son souple et sonore gosier.. Pourquoi ne veux-tu pas les répéter lorsque je te les redis?

Et soudain, tantôt prononçant ces onomatopées, tantôt sifflant lorsque la langue était impuissante à exprimer le son, il imita d'étonnante façon, le chant du petit oiseau printanier.

Thémis enfonça son bec recourbé dans le

duvet de ses plumes blondes, et ses deux pattes crochues lâchèrent alternativement le perchoir, comme pour faire comprendre que si elle paraissait rêver, elle ne dormait pas.

Le vieux chantait et sifflait tour à tour.

— Il se moque de nous, évidemment, disait la baronne.

— Mais non, mais non... Ce qui se passe en ce moment m'a été raconté plusieurs fois par des paysans, clients habituels du sorcier. C'est le grand jeu pour tout le monde. Il n'ajoute rien de plus pour nous.

— Dans tous les cas il imite le rossignol à ravir.

— C'est à s'y méprendre...

Marie-Adèle toujours caressait Thémis.

Et lorsqu'il eut fini, se tournant vers Germaine, il lui fit signe :

— Approchez, mon enfant...

Germaine se leva, émue malgré tout.

Marie-Adèle la considéra longuement, en lui tenant les deux mains.

— Je ne crois pas que vous serez très heureuse dans votre vie, mademoiselle. Cela viendra un peu de vous et beaucoup de ceux qui vous entourent. Vous aimez en ce moment un jeune homme. Vous n'êtes pas la seule, du reste, à l'aimer. Toutefois, vous pouvez dormir tranquille. Si vous avez rêvé, pour être triomphante, votre mariage avec celui dont je parle, ce mariage se fera. Au début, auprès de vous, il n'y aura que des sourires, et l'existence sera large et facile. C'est plus tard que viendront les difficultés, les périls. Défiez-vous de vous-même, de votre coeur, de votre coquetterie!...

Et il lui lâcha les mains.

Germaine était un peu plus rassurée. En somme, le sorcier n'avait rien dit. Il s'était tenu à des généralités. Ces paroles pouvaient s'appliquer à n'importe qui.

— Vous, mademoiselle, disait le vieux

à la tante, c'est par le coeur aussi que vous souffrirez. Vous aurez bientôt une grande déconvenue. Vous serez très malheureuse et vous pleurerez beaucoup. Et personne n'aura pitié de vous, et vous passerez votre vie à vous dévouer pour les autres, sans même être payée d'un peu de vraie affection, en retour. Et après de vous, mademoiselle, vous ne verrez que tard, très tard, l'homme dans l'affection duquel vous irez enfin chercher l'oubli de tout ce que vous aurez souffert. Votre existence sera prochainement très troublée, et bien profondément. Vous vous apercevrez alors combien vous êtes seule! Vous découvrirez que vous n'êtes environnée que d'intérêts contraires aux vôtres. On abusera de votre dévouement. On se jouera de votre inépuisable bonté...

Valérie voulut protester.

D'un geste lent, il l'empêcha de l'interrompre.

— Quelqu'un cependant, veillera sur vous.

— Ah! vous me rendez courage, dit la jeune fille en souriant. Ainsi, contre toutes les terribles choses que vous venez de me prédire, je trouverai quand même un protecteur?...

— Oui...

— Inconnu?

— Non pas. Il peut se nommer. Il ne craint rien. Sa vie a été pure et il a su obliger tout le monde au respect...

— Et cet homme?

Il dit simplement, sans baisser la voix, ce qui eût été une preuve de faiblesse, sans hausser le ton, ce qui eût pu être pris pour une insolence :

— C'est moi!...

II

En somme, ils s'étaient amusés et tous, pourtant, ressentait, pendant qu'ils s'en

retournaient vers Chantepleure, une gêne, un malaise. Il avait eu le dessus le vieux et ceux qui l'avaient interrogé venaient d'essuyer quelques dures vérités. Ils en riaient à présent, mais, au fond du coeur, le baron en concevait une sourde rancune. Germaine, insouciant, n'y pensa bientôt plus, car Julien lui avait offert son bras et Valérie seule, frappée, tâchait de ressaisir les paroles entendues.

Puisque Germaine se marierait avec celui qu'elle aime, c'est donc qu'elle, Valérie, n'était pas aimée?

Non, c'était un fou que ce vieillard.

Elle se rappelait les si douces émotions de la veille, lorsqu'ils remontaient de la Semoy, par les sentiers rocailleux. Est-ce qu'elle n'avait pas vu combien le jeune homme était troublé en lui parlant!... Des tendresses, des aveux sans doute arrivaient à ses élèves... pendant que sa main caressait, d'une lente pression, les doigts de la tante.

On ne se trompe pas ainsi, Julien l'aimait. Très loin, en avant, marchaient le baron et Madame de Lespérat, silencieux. Puis, c'était Germaine et Julien. Valérie, soupçonneuse, ne perdait pas un de leurs gestes. Non, non, ils ne s'aimaient pas. Elle en était bien sûre. Est-ce que, s'ils s'étaient aimés, ils n'eussent rien trouvé à se dire?... Car ils se taisaient... Ils s'en allaient, le long de cette jolie route, sans un mot, comme ennuyés de se trouver ensemble, accomplissant quelque corvée de politesse.

Ils venaient de prendre une sente qui coupait en deux un bois où retentissait la cognée des bûcherons. C'était une des futaies vendues par le baron de Lespérat au père de Julien.

Le soleil, dans un ciel bleu ouaté de blanc, déclinait, et sur le haut de la Roche aux Corbiats, se formait un nuage des noi-

res vapeurs échappées à toutes les forges de la vallée. Depuis longtemps la lumière n'avait pas pénétré là où ils marchaient. La futaie épaisse était jalouse de son ombre et les cimes orgueilleuses des beaux chênes disputaient jadis au soleil les mystérieuses ténèbres dans lesquelles se passait, à leurs pieds, la vie de la forêt. Maintenant, partout la main de l'homme portait la désolation. Les géants, vaincus, gisaient de toutes parts. On eût dit un immense carnage où, dans sa folie de détruire, la hache n'avait pas voulu épargner le souvenir même des siècles écoulés. De leurs rameaux énormes, ils embrassaient la Terre généreuse qui leur avait donné la vie autrefois, et qui, chaque année, leur faisait boire sa sève. Elle ne pouvait plus rien pour eux, et par les grands trous creusés d'où s'échappaient les racines, comme de colossales araignées projetées hors de son sein par des convulsions, elle semblait gémir sur le sort des arbres et sur la cruauté des hommes. Dépouillé de cette parure superbe, le bois apparaissait pauvre et sale. Ce n'étaient plus que des broussailles poussées dans l'humidité de la nuit, quelques maigres fougères déjà pourries par les premières gelées d'automne, des enchevêtrements de ronces rampantes qui avaient jusque-là caché leur tristesse et dont le Jour, tout à coup, éclairait les ruses et les perfidies. Des nids traînaient sur le sol: toute l'éclosion du printemps dernier, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, depuis le milan noir et la buse jusqu'aux éperviers et aux faucons crécerelles pas plus gros que des colombes; depuis le corbeau au nid rustique, et la pie qui protège sa famille par un entassement merveilleux de branchettes, haut comme une cathédrale, jusqu'au merle, jusqu'à la grive. Ces ruines d'amours, de chansons, de batailles, de

vie ailée, gisaient là, sur les fonds marécageux. Et les vides, ainsi faits, découvriraient aussi des retraites ignorées de bêtes, les rocs où s'enfouissent les blaireaux, les charniers souterrains où les renards emportent leurs proies, le monde vorace des dessous de bois que la nuit réveille et à qui le soleil fait peur...

Julien vient de quitter le bras de Germaine.

Celle-ci rejoint sa mère.

Le jeune homme avise, à quelque cent mètres, des bûcherons et se dirige vers eux. Il a des recommandations à leur faire. Puis il se retrouve auprès de Valérie.

— Je voudrais m'entretenir avec vous, mademoiselle.

Elle répond en souriant :

— Vous m'apprenez cela du ton dont on sollicite une audience !

— En vérité je suis très ému.

— Pourquoi donc ?

Et elle-même était délicieusement troublée.

— C'est qu'il s'agit de mon avenir, de ma vie.

— Et je puis vous être utile ?

— Tout dépend de vous !

— De moi ?

Elle s'arrêta, une main sur son coeur. Est-ce que ce n'était pas un aveu ? Ainsi, c'était elle, qui d'un mot, allait rendre heureux ce brave garçon ! Eh bien ! qu'il parle ! qu'il l'interroge ! Qu'il ouvre enfin son coeur ! et son aveu ne restera pas longtemps sans réponse !

— Parlez, monsieur Grandier !

— Je l'aime, dit-il... mais je ne sais vraiment si je suis aimé. Alors, je me suis dit que personne au monde ne me renseignerait mieux que ne pourrait le faire celle qui l'a élevée, qui a passé toute sa vie auprès d'elle, qui la connaît et partage ses secrets...

Valérie, pâle, regarda le jeune homme avec effarement.

— Et avant de me risquer à lui déclarer mon amour, avant d'en causer avec M. de Lespérat, j'ai réfléchi que je ferais mieux peut-être de m'adresser à vous, mademoiselle Valérie...

— Mais, de qui parlez-vous donc ?...

Cruel dans son égoïsme d'amour, ne se doutant pas qu'il brisait un coeur, il répliqua :

— Et de qui parlerais-je, si ce n'est de mademoiselle Germaine ?

Cela voulait dire : "Est-ce qu'auprès de Germaine une autre femme existe ? Comptez-vous pour quelque chose ? Auriez-vous espéré, par hasard ? Vous vous croyez donc jolie, faite pour aimer, être adorée, pour donner le bonheur ? Quelle illusion !"

— Ah ! oui, dit-elle, très faible, Germaine, c'est vrai !

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

Elle trébuchait contre les racines. Ses jambes, molles, ne la portaient plus. Et dans sa tête, un grand vide.

— C'est le soleil couchant qui m'éblouit.

Elle avait lâché le bras du jeune homme. Elle aurait bien voulu ne plus rien entendre, rentrer vite au château. Mais le château était loin encore. Et ne soupçonnant pas la douleur soudaine de la jeune fille, il reprit :

— Voulez-vous être bonne, mademoiselle Valérie ? Un mot de vous à votre nièce et elle répondra, elle vous montrera le fond de son coeur. Et si elle hésite, ah ! si elle hésite, surtout, puis-je compter que vous plaideriez ma cause auprès d'elle ?... Si elle n'est pas bien sûre de m'aimer, vous lui direz que je lui serai si dévoué, que je me montrerai si attentif à ses moindres désirs, qu'elle m'aimera sans doute, par reconnaissance. Je remets mon bonheur entre vos mains, mademoiselle.

Et c'était elle qu'il chargeait d'une pareille mission! Pourquoi?... Ne pouvait-il faire ses affaires lui-même? Elle refuserait par exemple! Non, non, c'était assez déjà de souffrir, elle ne fournirait point l'arme qui achèverait de lui broyer le coeur! Mais il était donc aveugle, celui-là qui ne voyait pas qu'auprès de lui, elle palpitait sous l'angoisse, comme un petit oiseau dans les doigts d'un enfant barbare? Qu'est-ce qui l'avait attiré vers Germaine, et non vers la pauvre tante? L'une était donc plus jolie que l'autre?... Mais non, sans coquetterie, Valérie se savait très belle! Et elle était plus femme, plus grande, avec des épaules superbes, et dans la démarche, une grâce souveraine, la grâce naturelle qui ne cherche ni à plaire, ni à attirer les regards. Tandis que Germaine, jolie, certes, tenait encore de l'enfant, dans sa délicatesse un peu mièvre. Est-ce donc cela qui avait séduit Julien? Sans doute!

La tante, silencieuse, comparait ainsi, toute à la première rancune de cette déconvenue. Elle sentit un sanglot qui montait à ses lèvres. Elle se baissa vivement, comme pour ramasser une fleurette tardive, éclosée à ce soleil inattendu qui tout à coup réchauffait des ténèbres inviolées. Et elle essuya du bout du doigt ses baux yeux si doux qui venaient de se mouiller, brusquement.

— Vous ne me répondez pas? demandait-il. Quelle est votre pensée? Oh! ne me la cachez pas!... N'aurais-je pas l'espoir d'être aimé?... Pourquoi vous taisez-vous? Pourquoi détournez-vous le regard?

Elle se remettait, reprenait du sang-froid.

La fierté repoussait, au fond d'elle-même, le cruel chagrin, pour n'en rien laisser voir.

— Je ne puis en vérité, monsieur Grandier, vous dire ce que pense ma nièce. Je

n'ai rien remarqué chez elle qui fût de nature à justifier ou à éloigner vos espérances.

— Ah! je lui suis indifférent?

— Je l'ignore. Entre elle et moi, jamais n'a été prononcé votre nom...

— Hélas! voilà pourquoi, mademoiselle, dans la crainte d'un refus, je vous suppliais d'intercéder pour moi.

— Mais, monsieur, je ne puis disposer de la main de Germaine, et je ne veux pas influencer son coeur... M. de Lespérat favorisera-t-il ce mariage? C'est à lui, c'est à madame de Lespérat que vous devriez vous adresser tout d'abord. S'ils consentent, ils vous permettront de parler à Germaine, et de ne pas lui laisser ignorer vos sentiments à son égard, ou tout au moins ils interrogeront leur fille et vous diront ce qu'elle pense, si elle vous aime et si vous avez chance d'être agréé...

— Ainsi, vous me refusez? J'avais cru que votre affection pour votre nièce était plus grande. En vous confiant mon secret, je m'imaginai reconnaître en vous presque autant d'autorité et de droits sur mademoiselle de Lespérat qu'en ont, de leur côté, le baron et la baronne. Elle est un peu votre fille, et c'est vous qui l'avez élevée. Je sais quelle grande affection vous unit. Un mariage qui vous déplairait, qui ne serait pas accepté par vous, je suis persuadé que M. et Madame de Lespérat n'en voudraient pas de leur côté. Tandis qu'au contraire, si vous approuviez le choix de votre nièce, votre soeur et son mari le ratifieraient également.

Et comme elle se taisait:

— Est-ce donc si étrange, mademoiselle, ce que je vous demande pour que vous hésitiez?... Est-ce que quelque chose de moi, de mes habitudes, de mon caractère, vous effraye?... Croyez-vous que je n'aime pas Germaine?... Ne vous disais-je pas, il y

a quelques jours, combien sérieusement j'envisageais le mariage? Et vous paraissiez heureuse de m'entendre parler ainsi. Est-ce que, depuis lors, je vous ai déçu?

Ce souvenir attendrit la tante.

Ah! comme elle s'était trompée, ce soir-là! Quelles illusions elle avait eues! Et comme elle était tombée de haut!!!

Et son coeur était si plein, qu'en dépit des efforts qu'elle faisait, des larmes, de nouveau, lui vinrent aux yeux. Ses lèvres se contractèrent! Elle se détourna rapidement.

Mais, cette fois, il l'avait vue...

Et il restait troublé, ne comprenant pas.

— Mon Dieu, mademoiselle Valérie, qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?... Oh! sans le savoir, je vous en demande pardon...

Puis, tout à coup, passe en lui le presentiment de la vérité.

Dans l'aveuglement de l'amour qui l'avait entraîné vers Germaine, il a fait si peu attention à la tante!... A peine a-t-il remarqué qu'elle est belle et désirable!...

Il a donc assisté en indifférent, en étranger même, au tumulte de ce coeur de jeune fille? Peu à peu avait germé, avait grandi cette petite fleur... Et il n'avait rien vu!... Ces longs regards, caresses de l'âme qui se reposaient sur ses yeux, il ne les avait pas reçus?... Ces doux sourires, qui essayaient, dans leur mystérieuse entente, de provoquer son sourire, il n'y avait pas répondu!... Et voilà que, maintenant, la vérité éclatait vibrante, et le trouvait décontenancé... Certes, cela était évident... Si elle ressentait, à la simple annonce de ce mariage, une émotion aussi violente, si elle hésitait de la sorte à défendre auprès de Germaine la cause de Julien, c'est qu'elle aimait ce Julien et que la jalousie parlait en elle, étouffant tout autre sentiment. Elle était si peu préparée à la nouvelle qu'elle en avait été

pour ainsi dire foudroyée, et qu'elle n'avait pas eu le temps de composer son visage. De là ces pleurs qu'elle ne retenait plus dans le désordre de sa pauvre âme, et qui trahissaient sa détresse en inondant son visage.

Mais elle se révolte contre sa propre défaillance.

Elle essuie ses yeux et sourit, avec une sorte de dédain d'elle-même.

— Qu'est-ce donc, monsieur Grandier?

— Vous pleurez! Pourquoi pleurez-vous? Se peut-il que dans mes paroles, j'aie laissé échapper quelque chose qui vous ait offensée?

— Non, monsieur Grandier... Excusez-moi, je vous prie, je suis sotte... J'ai passé ma vie à côté de Germaine... Je la considère comme ma fille, ainsi que vous le disiez vous-même tout à l'heure... Dès lors, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je me sois un peu émue à la pensée qu'elle pourrait me quitter et rompre ainsi les liens d'une affection qu'aucun nuage n'assombrit jamais?

Oui, c'était un adroit détour pour lui faire prendre le change.

Et il continuait de la considérer, attristé, malgré tout.

Elle voyait bien qu'il ne s'y trompait pas. Que faire pour reprendre cet aveu échappé à sa surprise, à sa faiblesse, et que regrettait son orgueil, peut-être sa pudeur de femme?

Elle venait de se faire l'esclave de cet homme en lui montrant qu'elle l'aimait. N'était-il donc aucun moyen de reconquérir son indépendance?... Quel mensonge inventer? Quel sublime sacrifice?

Et sa fierté lui conseilla ce qu'avait refusé tout à l'heure son amour.

Il demandait qu'elle intervînt en sa faveur auprès de Germaine? Eh bien! elle s'y résignait! Il demandait qu'elle inter-

rogeât Germaine, qu'elle entendît le supplice de cet aveu d'amour? Elle accepterait. La première, elle verrait le spectacle du bonheur de la jeune fille, éclatant, en gestes, en paroles désordonnées, en exclamation, en larmes! Et elle serait obligée de prendre, en apparence du moins, sa part de cette félicité!... Elle recevrait ces confidences... On lui dirait de quels espoirs on s'était bercé, en ces derniers mois, par quelles déceptions on avait passé, toutes ces alternatives amoureuses de grandes joies et de grandes douleurs. Ou bien, si Germaine n'était pas décidée, si elle envisageait ce mariage avec crainte, il faudrait que Valérie fit valoir à ses yeux les qualités de M. Grandier. Alors elle lui dirait ce qu'elle avait découvert elle-même, ce qui faisait qu'elle avait aimé le jeune homme, combien il lui semblait bon, combien son caractère était droit, sa franchise extrême. Et il était doux et serait plein de délicatesses pour sa femme! Oui, oui, il faudrait dire tout cela!

Elle reprit donc:

— Telle est la cause des larmes qui viennent de m'échapper, monsieur Grandier! N'y voyez pas, je vous prie, une marque de défiance à votre égard. Je suis persuadée, au contraire, que nul mieux que vous ne pourrait rendre ma nièce heureuse.

— Vous ne me refusez plus?

— Non. Je verrai Germaine.

— Dès aujourd'hui?

— Dès ce soir.

— Oh! que vous êtes bonne! que vous êtes bonne! dit-il avec élan.

Et il lui prit la main et la serra avec tendresse.

Elle la retira lentement.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à Chan-tepleure. Le baron retint Julien à dîner. Il accepta. Et comme il regardait Valé-

rie, en cet instant, elle lui fit signe qu'avant son départ, elle aurait parlé à Germaine.

En effet, après dîner, elle prit la jeune fille par le bras, pendant que M. et Madame de Lespérat entraient au salon avec Grandier.

— Viens dans ma chambre, dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Viens.

Quand elle fut chez elle, dans un grand mouvement de tendresse où il n'y avait pas la moindre rancune pour cette rivale triomphante, elle prit Germaine dans ses bras.

— Ecoutez-moi bien chérie, j'ai reçu tout à l'heure un aveu... un aveu d'amour.

Elle sentit que la jeune fille défaillait brusquement.

— Ah! c'est toi qu'il aime!

Elle fut obligée de la soutenir. Et elle dit, très vite:

— Mais non, folle, ce n'est pas moi.

— Cet aveu?

— Il me le faisait à moi, mais c'est toi qu'il a choisie!

— Dis-tu vrai?

— Je te le jure...

— Pourquoi t'aurait-il prise pour confidente?

— Parce qu'il redoutait ta réponse et parce qu'il désirait que je fusse son avocate et...

— Oh! mon Dieu!

Et elle inclina la tête sur l'épaule de sa tante.

Puis, tout à coup une pensée lui revenant, elle s'écarte:

— Mais toi, tante, toi?

— Eh bien?

— Tu ne l'aimais donc pas!!

— Quelles idées te forges-tu, ma pauvre enfant?

— J'avais cru... Tu ne mens pas au

moins?

— Regarde-moi, chérie, et vois si je mens...

Alors que le désespoir était dans son coeur, elle eut le courage de sourire. Germaine fut rassurée. Elle n'y pensa plus. Elle s'abandonna à sa joie.

— Raconte tante, raconte-moi ce qu'il t'a dit?

Valérie dut obéir, et Germaine ne perdait pas une de ses paroles.

Et quand la tante eut terminé son récit:

— Ne tarde pas davantage. Va lui dire ce que je t'ai répondu.

— Mais tu ne m'as rien répondu, ma chérie!

— Dis-lui que je suis heureuse! bien heureuse!

Valérie rentra au salon. Elle faisait tout cela comme détachée d'elle-même, ayant hâte d'en finir, pour être seule, et n'avoir plus, retombant sur son coeur, la joie de sa nièce.

Au salon, très anxieux, attendait Julien Grandier.

Germaine, en rougissant, marchait derrière sa tante. Il se leva pour prendre congé. La soirée s'avavançait. Il avait promis à son père, toujours malade, d'être de retour à Monthermé le soir même.

Il réussit à dire deux mots, très bas, à Valérie:

— Vous l'avez vue? Vous lui avez parlé?

— Oui.

— Et que vous a-t-elle répondu? fit-il, un peu pâle.

— Regardez-la, et vous lirez dans ses yeux sa réponse: "Dis-lui que je suis heureuse, bien heureuse!"

Germaine souriait, confuse.

Il ne put que balbutier à la jeune fille:

— Merci, oh! merci. Demain, je revien-

drai demain!

Et il fit des adieux fiévreux, ivre de bonheur, le coeur battant, de la vie généreuse coulant plein ses veines.

Le lendemain, en effet, il était là, dans la matinée.

Et avant même d'avoir revu Germaine, il adressait sa demande au baron et à madame de Lespérat.

Ils ne firent des objections que pour la forme. Ce mariage leur convenait, car le père Grandier passait pour être riche. Et, d'autre part, le baron espérait faire de Julien, devenu son gendre, l'associé de toutes les combinaisons aventureuses qu'il rêvait.

M. de Lespérat demanda cependant:

— Avez-vous entretenu votre père de ce mariage?

— Pas encore... mais mon père m'aime beaucoup... il ne s'opposera pas à mon bonheur...

— Qui sait, mon cher enfant?

— Pourquoi s'y opposerait-il?

Le baron hésita, puis:

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que mes affaires sont, oh! momentanément, embarrassées... J'ai dû faire appel au dévouement de ma femme, en un temps, et toute sa fortune personnelle se trouve engagée. Du reste, j'ajoute qu'il n'y a point péril en la demeure, que cet embarras va prendre fin dans un avenir très rapproché. Tout me le fait prévoir, et vous en jugerez de même lorsque je vous aurai fait connaître l'état de mes affaires, si, comme je le souhaite, vous voulez bien me seconder. Toutefois, et c'est là que je désirais en venir, lorsque vous apprendrez à votre père la démarche que vous avez faite et l'accueil qu'elle a reçu, je tiens à ce que vous lui disiez aussitôt que je ne puis donner de dot à ma fille.

— Aucune? fit Julien avec un peu de

surprise.

— Aucune? Ni cent ni cinquante, ni dix mille francs.

— C'est bien, monsieur de Lespérat, dit le jeune homme, après un instant de réflexion. Je ne cacherai rien à mon père. Pour ma part, ai-je besoin de vous dire que j'aime mademoiselle de Lespérat pauvre ou riche?...

— Noble enfant! dit le baron.

Et il lui serra chaleureusement les mains.

— Je crains toutefois que mon père ne présente quelques objections, ne fasse quelque résistance... Mais, je vous l'ai dit, il m'adore. Il ne résistera pas longtemps!

III

Le père Grandier habitait une maison confortable, sur le chemin de halage, tout près du pont suspendu qui relie le village de Monthermé au hameau de la Val-Dieu, le premier toujours empli du bruit retentissant des marteaux et du ronflement des machines, le second sans cesse empanaché de fumée noire et battant pour ainsi dire la mesure, avec ses marteaux-pilons, en un rythme puissant fait de détonations lointaines et très régulières.

Le marchand de bois, impotent, livré aux soins d'une vieille cousine, gardait le lit depuis deux ans.

Aux premiers mots de Julien, il comprit, selon son expression, "de quoi il retournait".

— Tu veux te marier, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Et ça ne sera pas prouver une grande malice que de deviner que si tu penses à te marier, c'est avec une des demoiselles de Chantepleure?

— En effet, mon père. Mais comment le savez-vous?

— La belle affaire. Tu ne sors plus de Chantepleure, depuis quelque temps... On n'y voit que toi... Tout le pays s'en occupe.

— Le pays est bien bon.

— Enfin, je ne te blâme pas, au contraire. D'autant plus qu'elle est très belle cette jeune fille. Elle me plaît beaucoup, car elle fera une femme sérieuse et charmante. Et ce qui ne gâte rien, elle est riche...

— Mon père... en ce qui concerne sa fortune...

— Eh bien?

— Je crois que vous vous trompez...

— Jamais de la vie. Je connais toutes les dots de la contrée. Ta femme t'apportera trois cent cinquante mille francs liquides, qui lui viennent de la succession de son père et de sa mère. C'est connu...

Julien regardait le malade, un peu interdit.

— Mais, père, de qui parlez-vous?

— Et de qui, diable, veux-tu que je parle, si ce n'est de Valérie!... Ce n'est pas de mademoiselle de Lespérat, je suppose?... Celle-ci n'aura pas quatre sous en mariage. Le père est un fou qui se ruine et qui n'est pas capable de suivre la même idée pendant six mois.

— Je vous demande pardon, père, il ne s'agit pas de Valérie...

Si impotent qu'il fût, le malade, se redressa dans son lit.

— Alors, c'est de Germaine?

— Oui, mon père.

— Ah!

Il se recoucha, ramena les draps et les couvertures jusqu'à son cou.

Et très tranquillement, sans fâcherie, sans colère:

— Eh bien! mon garçon, comme je ne veux pas que tu fasses une bêtise... je te défends d'épouser cette fille.

— Père...

— Et j'ai, pour cela, deux bonnes raisons: la première c'est qu'elle n'a pas le sou; la deuxième, c'est que tu es dans le même cas. On me croit riche. Je l'ai été. Je ne le suis plus. Il faut être bien portant pour faire mon métier, vois-tu. C'est dur de traîner par monts et par vaux, dans les Ardennes. Tant que j'ai été vigoureux, l'argent ne manquait pas à la maison. Et je t'ai fait donner une éducation de fils de famille. Puis est venue la maladie et j'ai essayé de tenir quand même. J'ai eu tort. J'ai été obligé de négliger mes intérêts. J'ai reperdu ce que j'avais gagné. Quand j'ai pris la résolution de te rappeler auprès de moi, je ne possédais plus grand'chose. Voilà ma confession. Je ne rougis pas de la faire, parce que je n'ai de ma vie commis une mauvaise action. Je me suis grisé plus souvent qu'à mon tour, mais c'est une nécessité du métier. Tu verras. Donc, je me résume: avec l'éducation que je t'ai fait donner, tu as le droit d'exiger une dot de celle qui sera ta femme. C'est Valérie qu'il faut que tu épouses. Ce n'est pas Germaine.

Et il ajouta, naïvement:

—Es-tu bien sûr que ce n'est pas Valérie que tu aimes?

—Ce n'est pas Valérie!

—Soit. En ce cas, cache ton amour pour la nièce et épouse la tante. Ça, c'est une bonne affaire. Tu refuses?

—Certes! Ce serait une mauvaise action, comme vous le disiez tout à l'heure.

—Allons donc! j'ai épousé ta mère sans amour. Ça ne nous a pas empêchés l'un et l'autre d'être très heureux...

—Vous, peut-être, père... mais de ma mère, pouvez-vous l'affirmer?

—Elle ne s'est jamais plainte.

—Elle était fière.

—Du reste, j'avais pour elle une bonne

et solide affection, et je ne crois pas lui avoir jamais fait de peine, de mon plein gré.

—Enfin, mon père, je suis jeune, vigoureux, actif, je n'ai pas besoin de fortune. Et comme, d'autre part, je n'en apporterais point dans mon mariage, j'estime que je n'ai pas le droit d'en exiger de ma femme.

—C'est ton avis?

—Oui.

—Eh bien! comme nous ne serons jamais d'accord, n'en parlons plus.

—Vous maintenez votre refus?

—Tant que je vivrai. Tu peux te marier sans mon consentement. Tu n'as qu'à m'envoyer des sommations. Pourtant, j'espère que tu m'épargneras ce chagrin. Je me sens très faible depuis quelque temps. Ce serait le dernier coup. Ça m'achèverait.

—Mon père, si vous saviez combien je l'aime!!

—Il faut bien que tu l'aimes pour avoir songé à faire une pareille sottise. Heureusement, je suis là!...

Ce fut son dernier mot. Julien essaya vainement de le fléchir. Le vieux, d'un effort pénible, s'était retourné vers la muraille et manifesta l'intention de dormir.

Et il en fut de même les jours suivants.

Julien ne pouvait laisser M. de Lespérat sans réponse. Il devait l'instruire de l'énergique résistance de son père. Qu'allait faire le jeune homme? A quoi devait-il se résoudre? A vrai dire, il n'en savait rien encore. Il flottait entre deux résolutions impossibles à prendre. D'une part il ne renonçait pas à Germaine pour laquelle, ainsi qu'il arrive, son amour grandissait de tous les obstacles rencontrés. Et d'autre part, il ne pouvait passer outre à la volonté du malade, dont l'extrême faiblesse lui faisait pitié.

Mais son devoir était d'instruire M. de Lespérat de ses hésitations.

Il se rendit à Chantepleure.

Le baron comprit vite :

—Vous voyez que j'avais raison de vous prévenir... N'en parlons plus, mon cher Julien.

—Mais il ne m'est pas si facile que vous le croyez d'en prendre mon parti. J'aime Germaine de tout mon coeur.

—Et l'ennui, c'est que Germaine vous aime. Les hommes trouvent toujours, sinon à se consoler tout de suite, du moins à se distraire, tandis que les femmes...

—Voudriez-vous laisser ignorer à mademoiselle de Lespérat les obstacles que je rencotre auprès de mon père?

—Dans quel but?

—Je n'ai pas perdu tout espoir.

—Nous attendrons. Ma fille n'est pas pressée. Et nous non plus.

—Et vous me permettrez de revenir à Chantepleure?

—Tous les jours, si cela vous fait plaisir, mon cher enfant.

M. de Lespérat, selon qu'il était convenu, ne dit rien à Germaine. La jeune fille ne conçut aucun doute. Cependant Julien pressait son père de revenir sur sa décision, et cela, du reste, vainement. Le jeune homme eût pu batailler, s'il s'était trouvé aux prises avec l'opiniâtreté d'un homme bien portant. Mais que pouvait-il contre un malade? Son père s'était toujours montré bon pour lui. Jamais de querelles, jamais de reproches, jamais de brusqueries. C'était la première peine qu'il lui causait.

Cette situation se prolongea pendant une partie de l'hiver.

Germaine ne s'étonna point, dès le début, de voir que Julien, tout en continuant de l'aimer et de lui en donner, presque tous les jours, les preuves les plus délica-

tes, ne parlait pas de mariage.

Enfin, il fallait bien qu'elle en marquât quelque surprise.

Elle s'en ouvrit à son père et à sa mère.

Ceux-ci jugèrent alors qu'ils ne pouvaient cacher plus longtemps la vérité.

—Julien a promis de faire ces jours-ci une dernière et suprême tentative auprès de M. Grandier.

Germaine écoutait, toute en larmes.

—Et si cette tentative échoue?

—Il nous rendra notre parole et reprendra sa liberté.

—Mais je l'aime, moi, je l'aime!...

—Hélas! ma pauvre enfant, nous n'y pouvons rien. Ce serait cruel de souhaiter la mort de M. Grandier... et pourtant, cette mort seule peut rendre possible ton mariage...

—N'y a-t-il vraiment aucun moyen?

—Le bonhomme est inflexible... Et Julien ne veut pas prendre la grave détermination de contracter un mariage que repousse son père... en l'état d'affaiblissement où se trouve celui-ci.

Valérie s'étonnait aussi, de son côté, de voir traîner en longueur une union qui avait paru décidée du premier coup. Mais, depuis quelques mois elle était tenue un peu à l'écart dans la maison; sans y être considérée comme étrangère, il semblait pourtant qu'on observât vis-à-vis d'elle une certaine défiance. Son amour pour Julien avait été compris peut-être. Dès lors, on pensait qu'elle verrait d'un oeil jaloux ce mariage et qu'elle-même y apporterait des obstacles, des retards.

Lorsque Julien vint apprendre, à Chantepleure, qu'il ne gardait plus d'espoir, que le malade résistait avec une véhémence extraordinaire, Germaine eut une crise de larmes et de sanglots.

M. et madame de Lespérat la consolèrent de leur mieux.

Au vrai, ce mariage, qu'ils avaient accepté en premier lieu, avec un empressement visible, leur apparaissait depuis quelque temps comme une moins bonne affaire. Julien n'avait pas laissé ignorer, en effet, que son père lui avait fait la confiance de sa ruine à peu près complète. A la mort du vieillard, tous les débris de la fortune, ramassés en un seul faisceau, constitueraient avec peine un héritage d'une centaine de mille francs. C'était peu, pour l'ambition remuante et les grands projets de bouleversements que nourrissait le baron.

—Que vous a dit votre père, monsieur Grandier? interrogeait Lespérat.

—Il m'a dit, avec un regard de reproche dont j'ai été troublé: "Mon fils, je désire que tu me laisses mourir tranquille. Je n'en ai plus pour bien longtemps. Après que tu m'auras conduit au cimetière, tu feras ce que tu voudras. Mais tant que je vivrai, je refuserai. Tes instances me fatiguent beaucoup, je t'assure. Elles abrègent ma vie... Mais puisque tu tiens tant à mademoiselle de Lespérat, puisque cette jeune fille tient à être ta femme, rien de plus facile, à mon avis, que d'arranger la chose tout de suite... La tante est riche... Elle aime sa nièce. Pourquoi ne lui constituerait-elle pas une dot sur sa fortune?"

Voilà, mot pour mot, ce qu'a dit mon père... Il y a, de cela, cinq ou six jours. Je l'ai, de nouveau, supplié depuis lors. Il a haussé les épaules, impatienté, et s'est entêté dans un silence absolu.

Lespérat regardait sa femme.

—Il y a une idée, là-dedans, fit-il. Elle m'était venue. Veux-tu que nous en causions un peu?...

Et le baron et la baronne descendirent pendant que Julien tentait, par ses douces paroles, par ses tendres protestations,

de consoler Germaine éplorée.

Lespérat et sa femme se parlèrent à coeur ouvert:

—Vois-tu, Louise, dit le maître de forges, il ne faut pas que nous nous fassions des illusions. Ce mariage est, à tout bien considérer, une chance pour Germaine. Tu me diras qu'elle est jolie, instruite, intelligente, et qu'une fille intelligente, instruite et jolie trouve toujours à se marier. Dans les romans, peut-être, mais dans la vie réelle, pas souvent lorsqu'il n'y a pas quelque bonne dot pour faire valoir ces précieuses qualités. A Paris, mon Dieu, la chose serait peut-être possible. Mais nous ne sommes pas à Paris. Nous sommes dans un trou, ici, dans une solitude complète. Nous ne voyons personne. Autant l'Afrique centrale. Dans ces conditions, puisque cette affaire se présente, si peu brillante qu'elle soit, j'estime qu'il faut tout remuer pour qu'elle ne nous échappe pas.

—C'est mon avis. Les filles sans dot se marient difficilement.

—Et que dis-tu de l'idée du père Grandier?

—Valérie refusera. Rien ne m'ôtera de l'esprit qu'elle aimait Julien. Favoriser son mariage avec une rivale, ce serait trop bête...

—Elle est si bonne!

—Elle est si bonne!

—Dans tous les cas, on peut essayer.

—Oui, nous essayerons... seulement...

—A quoi penses-tu?

—Je pense que si Valérie consent à faire à Germaine une dot de cent mille francs, par exemple, notre fille, devient un parti fort convenable... et que, dès lors, notre ambition très légitime peut aspirer à quelque chose de mieux que Julien Grandier...

—Tu comptes sans l'amour de Germaine.

— Le crois-tu bien profond, cet amour? avec la légèreté de caractère que nous lui connaissons, crois-tu qu'elle puisse aimer au point d'en souffrir?... Enfin, je ne tiens pas à la contrarier... Et si Valérie veut lui faire cadeau d'une centaine de mille francs, le mariage aura lieu.

Cette détermination prise, Germaine en fut prévenue. Elle trouva cela très naturel. Puisque sa tante était riche et puisqu'elle ne songeait pas à se marier, pour quoi n'eût-elle pas fait servir sa fortune au bonheur de sa nièce?

A partir de ce jour, il y eut, sans autre entente, une lente préparation qui avait pour but de ne point trop surprendre Valérie par l'énormité du sacrifice.

Ce fut une comédie jouée avec une absence naïve de scrupules et à laquelle, excepté Julien, tout le monde prit part.

Germaine, jusqu'alors, avait été très gaie, dans l'attente du bonheur de son mariage avec l'homme qu'elle aimait. Elle devint tout à coup préoccupée. Mais, chose singulière, elle était d'autant plus triste, son visage était d'autant plus fatigué, ses yeux d'autant plus rouges, que Valérie pouvait la voir. Ah! quand elle se savait ainsi observée par sa bonne tante, son accablement devenait très grand. Elle baissait la tête dans ses deux mains, le mouchoir sur ses yeux. Et elle pleurait silencieusement, pendant que des sanglots, qu'elle devait comprimer avec beaucoup de peine, semblaient vouloir briser la finesse élégante de sa jolie taille, en gonflant son corsage, avant d'arriver à ses lèvres.

Son amour pour Julien, si vif qu'il fût, en dépit de ce mariage projeté, n'empêchait point Valérie d'aimer sa nièce.

Son cœur se serrait de la voir ainsi.

Elle s'approchait d'elle, lui caressait les cheveux, disant:

— Chérie! ma Germaine! qu'est-ce

donc?? Pourquoi pleures-tu? n'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse?

Les larmes de la pauvrete redoublaient.

Elle répondait, en essuyant ses yeux:

— Je n'ai rien, tante, je n'ai rien!

Et pour éviter d'autres question et parce que les vraies et profondes douleurs aiment la solitude, elle s'enfuyait...

Valérie en restait très inquiète.

D'autre part, la tante n'était pas sans remarquer également, chez M. de Léspérat et chez Louise, de graves soucis. Toutes les fois qu'elle pénétrait au salon, si vive que fût la conversation avant son entrée, on se taisait soudain. Valérie n'était pas aveugle. Elle voyait bien que le baron dissimulait mal un soupir, et que Louise s'essuyait furtivement les yeux.

Un malheur planait sur cette maison. Et on le lui cachait. Pourquoi? Est-ce qu'elle n'avait pas eu sa part de ce qui était arrivé de bon ou de mauvais, jusqu'à ce jour?

Elle s'informa auprès de la baronne:

— Qu'est-ce donc, soeur?... Il me semble qu'on n'a plus ici pour moi la même confiance ni la même affection... En quoi ai-je démerité?

— En rien.

— Vous n'avez, ni l'un ni l'autre, aucun reproche à me faire?

— Aucun, je t'assure.

— Et pourtant il se passe quelque chose?

— Oui, c'est vrai.

— Et tu ne veux pas me dire ce que c'est?

— Tu n'y pourrais rien.

— Qui sait?

— Non, c'est inutile.

Valérie, navrée, n'insista plus, mais la tristesse, à Chantepleure, parut plus grande de jour en jour. Chez Germaine, les lar-

mes ne tarissaient plus. Le baron, de son côté, devenait plus sombre que jamais. Louise, toute pâle, se traînait, languissante, par les allées du jardin, entre les arbres nus dans lesquels grelottait la froide bise de décembre. Les repas étaient silencieux. On se hâtait de manger, puis, vite, on se séparait, Germaine et sa mère s'enfermant chez elle, pendant que M. de Lespérat passait les journées entières aux forges voisines. Valérie, dès lors, restait seule tout le temps.

Julien Grandier ne cessait pas ses visites. La famille n'avait eu garde de le mettre au courant du but mystérieux qu'elle poursuivait. Il s'y serait opposé peut-être par délicatesse. On ne lui révélerait pas la comédie intime qui se jouait, mais on lui dirait plus tard, au besoin, que la tante avait refusé, — si elle refusait. Et dans le cas où elle accepterait de prendre sur sa fortune de quoi constituer une dot à sa nièce, Julien s'en apercevrait tout naturellement et trop tard pour s'opposer à un fait accompli.

Enfin, quand on jugea que Valérie était suffisamment préparée, pétrie, amollie par les tristesses ambiantes, par ces visages en deuil sur lesquels, depuis des semaines et des semaines elle n'avait pas surpris un sourire le secret fut lâché.

Un jour que Germaine pleurait à chaudes larmes, toute seule dans le salon, sans paraître se douter que sa tante la considérait, celle-ci s'approcha d'elle doucement :

— Voyons ma chérie je veux que tu me dises tout...

— Tante il n'y a rien.

— Oui je sais, c'est votre réponse à tous, depuis quelque temps. Je m'en suis contentée. Mais j'en ai assez de vos figures d'enterrement. Dis-moi comment il se fait que M. Julien Chantepleure continue de fréquenter Chantepleure et que, malgré

cela, il ne soit pas plus question de ton mariage que s'il ne t'avait jamais fait la cour.

— Oui je te dirai tout, puisque tu l'exiges.

— Enfin ! Parle !

— Sache donc que notre mariage est impossible.

— Et pourquoi ? dit la tante, vivement.

Certes elle aimait sa nièce. Certes, en son coeur ne pouvait germer aucune mauvaise pensée. Mais elle était femme, elle aimait. Elle n'avait rien fait pour empêcher ce mariage. S'il devenait impossible, pour quelque raison que ce fût, ses chances, à elle, augmentaient. Une espérance renaissait. Julien, libre, s'apercevrait peut-être, un jour, qu'elle était belle et séduisante, aussi belle et aussi séduisante que Germaine. Et il l'aimerait !... Et elle pourrait encourager cet amour, dans le calme de son coeur, puisqu'elle n'aurait pas un reproche à s'adresser !...

Germaine, avant de répondre, était tombée dans les bras de sa tante.

Et quand elle eut la force de parler, elle dit :

— Parce que je suis pauvre parce que je n'ai point de dot !!

— Mais de qui vient l'obstacle ? ce n'est pas de Julien, je suppose ?

— Oh ! non, Julien est un noble coeur, désintéressé et généreux.

— Alors, son père ?

— Oui.

— Et rien n'a pu le fléchir ?

— Rien. Julien a des scrupules. M. Grandier est malade... Il redoute une catastrophe dont il garderait le remords toute sa vie... alors...

— Je comprends, je comprends !

Et enveloppant Germaine dans ses bras maternels :

— Ma pauvre chérie, je devine ce que tu

dois souffrir!

— Oh! oui, tante je souffre bien... la fortune de mon père, tu le sais, et la dot de ma mère ont été jetées dans les forges de Chantepleure, et ces forges ne sont pas en pleine prospérité, depuis longtemps.

— Il s'en faut!

— M. Grandier, qui connaît sans doute cette situation, exige que la femme de son fils apporte en mariage une somme à peu près égale à ce que sera, plus tard, la fortune de Julien.

— Et cette somme?

— Une centaine de mille francs...

— Hélas! où la trouver?

— Nous nous sommes adressés à nos parents de Vendée. Depuis deux mois, lettres sur lettres, déconvenues suivies de déconvenues. Voilà pourquoi tu nous a vus tous si tristes. Chaque espérance détruite nous laissait plus abattus, plus découragés.

— Et l'on se cachait de moi?

— A quoi bon, ma chérie, te causer des chagrins inutiles? C'était bien assez de nous, pour nous désoler. Toi, tu es heureuse, tante. Et tu mérites de l'être. Et tu as tout pour cela, du reste... jeunesse, santé, beauté, fortune... Et tu n'aimes personne! Pourquoi M. Grandier ne t'a-t-il pas aimée, au lieu de s'adresser à moi?... Tu es riche... tu as trois cent cinquante mille francs... et tu ne dépenses même pas tes revenus... Les pauvres t'y aident... Ton mariage n'eût pas rencontré d'obstacles... Tandis que moi, me voici malheureuse pour toute ma vie... Et cela, pour un peu d'argent...

— Tu dis que je suis heureuse, tu te trompes peut-être...

— Et d'où te viendraient tes tristesses?

— J'ai mes secrets. La fortune que je possède et que tu sembles me reprocher ne me donne sans doute pas ce que je rêve. As-

surément, elle serait mieux placée entre tes mains puisque, de cette façon, elle assurerait ton mariage, c'est-à-dire ton bonheur... mais, qu'y faire?

Germaine se méprit et fut imprudente.

— Comment! tante, que prétends-tu! voudrais-tu m'abandonner ta fortune?... ce serait une folie!...

Valérie, surprise, regarda sa nièce.

Il lui semblait apercevoir des choses jusqu'alors cachées, tout un mystère ignoré qui sortait lentement des ténèbres, très loin d'elle encore, sous un rayon de lumière incertain. Et Germaine, voyant qu'elle s'était presque trahie, était devenue rouge et se mordait les lèvres.

— Je ne prétends rien faire, ma chérie, dit la tante. Les choses qui existent n'ont pas été préparées par moi. Je suis riche. Ton père t'a rendue pauvre, à force d'imprudences. Il faut accepter comme elle est, cette situation. Du reste, M. Grandier n'a pas dit son dernier mot. Il cédera...

— Il ne cédera pas.

La tante et la nièce étaient embarrassées. Valérie avait saisi l'allusion de Germaine.

Et elle pensait:

— Ainsi, moi, j'aimerais Julien? Et pour rendre possible son mariage avec une autre, je prendrais une part de ma fortune? Je paierais, de ma bourse, un bonheur qui me désespère?...

“Non, non... jamais, par exemple!...”

Il y eut, sans autres paroles entre elles, un échange subtil de leurs secrètes impressions, car Germaine, tout à coup devenue très froide, dit sèchement:

— Ne crois pas, tante, que mon intention ait été de te demander l'aumône?... Si j'en arrive là, ce ne sera pas pour me marier, mais pour entrer au couvent et alors, tu ne refuseras pas, j'en suis certaine, de payer la dot qui me permettra de

prononcer mes vœux...

Et sans embrasser Valérie, elle se retira.

Mais elle eut soin, au moment de disparaître, d'essuyer ses yeux.

Valérie le remarqua. Le mot de sa nièce lui avait brisé le cœur. Elle eut des remords toute la journée. Son esprit était tourmenté, inquiet, comme si elle avait commis une mauvaise action. Et le soir, elle sut que Germaine, en la quittant, avait été pris d'une attaque de nerfs.

A sa grande surprise, il n'y eut le lendemain aucune allusion à ce qui s'était passé. Rien ne fut changé à la vie extérieure du château. Lespérat et la baronne restèrent doux et aimables pour elle. Même, on eût dit que Germaine avait oublié les allusions de la veille, car, par un prodigieux effort, aucun dépit, pas la moindre trace de rancune n'apparut sur son visage.

Mais ce fut aussi, comme dans les journées qui avaient précédé cette scène, la même tristesse que l'on essayait de cacher à la tante.

Chez tous, des larmes refoulées.

Et maintenant Valérie connaissait les raisons de ce chagrin si cruel. Jadis elle s'en informait et on lui mentait; à présent elle n'adressait plus de questions, mais quand elle surprenait Germaine en larmes, tout en composant ses traits pour lui sourire, elle en éprouvait une sorte d'irritation contre elle-même.

Et elle n'était pas loin d'en avoir du remords.

Cependant, par un vague instinct de défense, elle ne cédait pas.

Et les jours s'écoulaient. Chantepleure semblait plus triste encore dans le paysage de neige.

Autour d'elle, Valérie saisissait les allusions où son nom n'était pas prononcé, mais qu'elle sentait dirigées contre son

cœur.

— Que veux-tu! disait Lespérat, nous ne pouvons pas l'y obliger... Ça lui appartient, cet argent...

— Mais elle n'en a pas besoin... Ne vit-elle pas avec nous?

— C'est une égoïste et une ingrate... Elle l'a trouvé auprès de nous une famille. Elle nous traite en ennemis...

Si Valérie apparaissait à ce moment, on se taisait. La conversation changeait. Mais ce qui lui fit le plus de mal, ce fut, un jour, d'entendre le baron qui disait:

— La pauvre Germaine en mourra, bien sûr!

Est-ce que, vraiment, c'était une comédie, ce qui se faisait autour d'elle? aurait-on poussé l'audace jusqu'à blasphémer ainsi?

Elle fut vaincue.

Et bientôt, harassée par cette lutte, elle se fit conduire à Monthermé, sans expliquer à personne l'objet de son voyage.

— Que va-t-elle y faire? se demandait-on au château avec anxiété. Va-t-elle causer avec le père de M. Grandier pour tâcher de le fléchir, ou va-t-elle chez Me Lampernesse.

L'étude donnait sur la rivière qui charriait des glaçons à cette époque. L'hiver est toujours rude dans les Ardennes. Et en face, sur la rive droite, derrière le hamiau de la Val-Dieu, la Semoy jetait dans la Meuse ses eaux jaunies, roulant torrentueuses au ras bord des prairies couvertes de neige. Un pôle de fonte répandait dans l'étude une lourde atmosphère. Deux clercs grossoyaient près des fenêtres.

La neige emplissait les rues. Les passants étaient rares. Le silence était absolu et les marteaux-pilons des forbes voisines semblaient frapper sur des profondeurs de ouate ou de mousse, car ils ne faisaient aucun bruit.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit l'un des clercs. M^e Lampernesse est occupé.

Elle était là depuis un quart d'heure quand deux hommes entrèrent, et Valérie ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant, sous sa fourrure de chèvre, sous sa toque qui lui descendait jusqu'aux yeux, le père Marie-Adèle, le sorcier du Roc-Martin. Jean le Noir l'accompagnait.

Les deux hommes la saluèrent. Jean paraissait ému. Lui aussi portait une fourrure de poils de chèvre sous laquelle il avait l'air énorme. Fût-ce par coquetterie, ou parce qu'il craignait d'avoir trop chaud, il s'en débarrassa et apparut vêtu d'un costume de chasse en gros molleton de Lunéville et guêtré jusqu'aux genoux, élégant et fort.

Le clerc pria les nouveaux venus d'attendre, eux aussi.

Alors, Marie-Adèle s'approcha de Valérie :

— N'oubliez pas les conseils que je vous ai donnés, mademoiselle, lorsque vous m'avez fait la surprise de venir me consulter au Roc-Martin...

— J'avoue que je ne me rappelle plus, dit-elle en souriant.

— J'ai dit que vous souffririez par le coeur. Je ne me suis pas trompé, peut-être?... Il me semble remarquer là, sous vos yeux, quelque chose de meurtri indiquant que tout ne se passe point comme vous le voudriez, à Chantepleure...

Elle rougit un peu, regarda Marie-Adèle avec embarras.

Jean le Noir, devinant sa gêne, voulut intervenir.

— Père, dit-il, prenez garde de la froisser.

— La froisser? fit Marie-Adèle en révolte... Non, non, je lui ai dit, dès le premier jour, qu'elle trouverait un ami dans

le vieux sorcier du Roc-Martin. Elle doit bien savoir déjà que je ne suis pas méchant. Et sûrement elle n'a besoin de personne pour se dire que je ne suis pas une bête. N'est-ce pas, mademoiselle Valérie? Et vous ne vous fâchez pas si je vous fais souvenir que je vous ai avertie qu'on en voudrait à votre bon coeur... et que vous passeriez votre vie à vous dévouer pour les autres dont l'ambition sera de satisfaire leurs intérêts aux dépens de votre tranquillité et de votre fortune... Si je mens, si je me trompe, mademoiselle Valérie, dites-moi que vous n'êtes pas ici pour constituer à votre nièce une dot de cent mille francs?...

Interdite, la tante gardait le silence.

— Mais père, père, disait Jean, fâché, de quoi vous mêlez-vous?

— Il faut bien la défendre. Elle se laisserait tondre comme un mouton.

Et souriant avec bonhomie, en caressant sa barbe blanche :

— Je ne suis pas au Roc-Martin; je n'ai pas Thémis, Bouddha et Néron pour m'inspirer. Je ne suis pas sorcier, et je ne tiens pas à vous laisser croire que c'est par sorcellerie que je pénètre vos secrets. Non. Je connais tout simplement le père Grandier, le marchand de bois, et sa volonté de faire donner à son fils une dot de cent mille francs. Voilà pourquoi vous êtes ici, n'est-ce pas?

— C'est vrai!

— Voulez-vous un conseil?

— Oui.

— Gardez votre argent. Les cent mille francs que vous destinez aux Lespérat ne vous rapporteront pas cinq minutes d'affection.

Et il alla tambouriner, de ses gros doigts noueux et ridés, contre les vitres, en regardant la bousculade des glaçons dans la Meuse.

Jean s'approcha de Valérie décontenancée.

— Pardonnez-lui, mademoiselle... mais je vous assure que s'il vous parle ainsi, ce n'est point par excentricité... il y est poussé par un réel intérêt, une véritable amitié...

— De l'amitié?...

— Cela vous paraît bizarre?

— En effet...

Il dit avec émotion et sur un ton très bas :

— Peut-être dans l'avenir comprendrez-vous pourquoi il vous aime...

Elle le regarda, frappée. Les yeux noirs du jeune homme étaient fixés sur elle, bien droits, dans la pleine franchise de l'âme loyale qu'ils reflétaient. Mais aussitôt, il les baissa timidement, les paupières frissonnantes. Et il parut ne plus vouloir parler.

Alors, ce fut elle ;

— Que me conseillez-vous, Jean? Vous étiez mon ami, autrefois...

— Et je suis resté votre ami, votre ami humble et dévoué...

— Que dois-je faire? Dois-je refuser?

— Mon père ne se trompait donc pas?

— Il a deviné...

— Eh bien! mademoiselle, moi, je vous le dis... c'est une grosse somme que cent mille francs... et peut-être la reconnaissance ne sera-t-elle pas égale au sacrifice... Mais on n'a jamais de remords d'avoir écouté son bon cœur... Donnez!...

— Ah! Jean, merci! dit-elle.

Et elle lui tendit les deux mains dans un élan dont il resta bouleversé.

Le vieux sorcier tapotait toujours contre les vitres, pendant que les glaçons, dans la Meuse, roulaient au gré des flots.

Il avait bien entendu, mais il ne dit rien.

Seulement il haussa les épaules, d'un

mouvement brusque, sous son poil de chèvre qui se dressait en désordre dans son dos, hirsute comme des soies de sanglier.

M^e Lampernesse parut et fit entrer Valérie.

La conférence fut longue; le notaire, dans l'intérêt de la tante, éleva des objections.

Enfin, Valérie triompha.

Le soir, à Chantepleure, au salon, elle s'approcha de Germaine et à voix basse :

— Ainsi tu serais bien heureuse d'épouser M. Grandier?

— Ah! tante, pourquoi renouveler ma peine?

— Parce que je puis la faire cesser.

— Toi!

— Que te manque-t-il?

— Hélas! je suis pauvre...

— Et moi je te fais riche! Il te fallait cent mille francs. Je te les apporte. Tout est prêt, tout est arrangé. Ne pleure plus et embrasse ta tante dont tu avais douté!...

IV

Le mariage eut lieu vers le printemps, et le voyage de noces se fit en Belgique et en Hollande, mais ne dura que huit jours.

Ils vinrent ensuite s'installer à Chantepleure, et tout de suite Lespérat et Julien Grandier eurent de longues conférences au sujet des affaires de la forge qui n'étaient guère florissantes. Malgré l'état précaire de sa fortune, M. de Lespérat songeait pourtant à la filature de l'Echina, dont il apercevait, de son cabinet de travail, les bâtiments construits sur le versant de la montagne, de l'autre côté de la Semoy.

Marie-Adèle ne s'était pas trompé en disant que le rêve du baron était de conquérir cette filature dont les travaux étaient abandonnés depuis longtemps.

Et le paysan madré n'avait pas eu besoin d'être sorcier pour cela. Il en avait envie, lui aussi, espérant que la vente se ferait à bon compte, et à plusieurs reprises il était allé parcourir la propriété et visiter en secret les bâtiments, voulant s'assurer des dépenses qu'il serait nécessaire d'y apporter. Dans ses visites, le hasard lui avait fait rencontrer M. de Lespérat, venant là pour les mêmes raisons et qui ne l'avait point vu. Il avait fait son profit de la découverte, et ce fut sans trop de peine qu'il dévoilà, dans son antre, la pensée du baron.

L'Echina appartenait à un jeune homme, M. Bernard de Ménestreau, qui n'était pas du pays, avait reçu la filature en part d'héritage d'un oncle, et très lancé à Paris dans le monde de la haute fête galante, ne s'était point occupé de la faire revivre.

Il était, du reste, extrêmement riche.

Des pourparlers s'ouvrirent par l'intermédiaire de M^e Lampernesse, chargé de vendre l'Echina. Mais dans le courant de l'été, M. de Ménestreau ayant quitté la France pour faire, sur son yacht de plaisance, le tour des côtes de l'Europe, la vente fut remise à l'hiver suivant, car M^e Lampernesse, ne trouvant pas un prix suffisant de la filature, ne voulait pas prendre sur lui d'abaisser d'adjudication. Dès lors, une visite de Bernard devenait utile, et de l'un des ports de la mer Noire, où il se trouvait, le jeune yachtman avait écrit qu'il viendrait passer un mois à l'Echina pendant la saison des chasses.

Toute conclusion resta donc suspendue jusqu'à cette époque.

L'été et l'automne s'écoulèrent ainsi pour les habitants de Chantepleure. Comme pour faire regretter peut-être à Valérie sa générosité, le père de Julien était mort deux mois après le mariage de son fils.

Ce fut M^e Lampernesse qui résuma la situation, devant la tante, le jour même de l'enterrement.

— Vous vous êtes trop pressée, voyez-vous... Si vous aviez attendu deux mois, le bonhomme serait mort... Julien aurait pu se marier avec Germaine sans dot, et vous, ma bonne demoiselle, vous auriez cent mille francs de plus, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court...

Mais il s'adressait mal. Valérie n'avait nul regret. Jean le Noir l'avait dit, et elle y pensait souvent, à cette parole: "On n'a jamais de remords d'avoir écouté son bon coeur."

La tante fut mise à une rude épreuve, pendant les premiers mois.

N'assistait-elle pas aux épanchements de Germaine et de Julien? Ne voyait-elle pas, chez d'autres, se développer heure par heure, la félicité qu'elle avait rêvée pour elle? Les mêmes douloureuses pensées revenaient à son esprit, devant ce spectacle de joies dont l'intimité était à peine violée et que trahissaient des sourires, des regards, des mille riens surpris à toute minute du jour? Elle se disait: "C'est ainsi que j'aurais été!... Il m'eût parlé de cette façon! C'est ainsi qu'il m'eût serré la main, avec ce long regard qui n'en finit plus! C'est ainsi que pour moi eût été bien douce la vie, s'il m'avait aimée!"

Parce qu'elle souffrait trop, et pour échapper à ces petites tortures de la vie quotidienne, elle rêva de partir, de quitter Chantepleure.

Loin du château, elle aurait vite retrouvé la paix de l'âme.

Oui, mais loin du château, c'était quitter les habitudes chères de son enfance, ne plus voir Germaine qu'elle adorait malgré tout, car elle l'enviait sans la jalouser. C'était vivre seule, en quelque coin, et la solitude l'effrayait. Sur qui reporter les

tendresses qui réchauffaient son cœur et qui demandaient à s'épancher... lorsqu'elle vivrait dans l'isolement lourd et affolant, sans cesse avec elle-même? Sur des chiens et des chats et tous les animaux des vieilles filles? Non, non.

Et elle resta.

M. de Ménestreau vint passer une partie de l'automne dans la maison d'habitation attenante à la filature; une meute et des chevaux l'y avaient précédé. Il y fit donc une installation provisoire, plutôt pour apporter quelque distraction dans le déséquilibre de sa vie que pour traiter avec M^e Lampernesse de la vente de la fabrique.

Les rapports entre M. de Ménestreau et M. de Lespérat ne furent pas longs à s'établir sous les auspices du notaire, et les deux voisins s'invitèrent réciproquement à des chasses aux sangliers, les bandes de bêtes rousses faisant du ravage dans les emblaves de Chantepleure et de l'Echina.

Reçu à Chantepleure, le jeune homme sentit naître en lui un goût très vif pour Germaine. Sans qu'il y eut désaccord, l'on pouvait toutefois constater entre la jeune femme et son mari, une année après leur mariage, une sorte de gêne et de refroidissement. Germaine était de ces femmes qui n'ont que des apparences et chez lesquelles un peu de babil et beaucoup de coquetterie remplacent le caractère. Elle était toute en surface, pour ainsi dire, gaie comme un oiseau dont elle avait la vivacité et la grâce, mais sans guère plus de cervelle. Du reste, point méchante, très bonne même, au contraire, faisant de la peine sans en avoir conscience, et désespérée lorsqu'elle l'avait compris.

Les premiers mois d'un mariage se passent en un rêve, très loin de la terre, et ce n'est que lorsqu'on se retrouve aux prises avec la réalité de tous les jours, avec

ses tiraillements et ses accidents imprévus, que la vérité de la vie apparaît.

Grandier fut effrayé de sa découverte. Il tombait de très haut dans une déception cruelle, et la chute fut d'autant plus lourde qu'ayant aimé sérieusement, d'un amour solide et vain, il vit tout à coup s'allonger devant lui l'interminable route monotone d'une existence en commun que n'enchanterait aucune tendresse. Son imagination, coupable de faux rêves, creva comme ces ballons que dégonfle l'épingle capricieuse d'un enfant. Il en resta un moment tout étourdi.

Quand il reprit un peu de calme et qu'il jeta un regard en arrière sur les deux dernières années écoulées, il se dit :

— J'ai manqué ma vie... C'est Valérie que j'aurais dû épouser.

Mais avec l'amour le cœur ne raisonne pas.

Seulement, à partir de ce jour, parfois reparut le souvenir de la pauvre tante, lorsque, dans la coupe des grands chênes, la douce fille ne pouvait retenir ses larmes... en écoutant le récit qu'il faisait de son amour.

L'arrivée de M. de Ménestreau dans le pays fut le premier incident qui marqua clairement le désaccord de Germaine avec son mari. Son amour-propre exagéré, sa coquetterie, furent charmés des attentions dont elle était l'objet de la part du jeune homme. Certes, il avait les dehors plus brillants que Julien, bien qu'à tout prendre, ils fussent loin d'être égaux; les qualités de Julien étaient sérieuses, et M. de Ménestreau cachait sous une frivole gaieté de rencontre la fausseté et la froideur d'un caractère profondément égoïste.

Déjà Germaine s'éloignait de Julien.

Celui-ci, dont le cœur n'était pas sans inquiétudes et sans troubles, ne s'aperçut point qu'entre sa femme et lui tous les

jours se creusait comme une sorte de seconde vie, étrangère à leur existence apparente, toute remplie de préoccupations dont l'aveu les eût fait rougir.

Et sans arrière-pensée, simplement parce que, comme beaucoup d'êtres aimants, il avait besoin d'être entouré d'affections, il rechercha Valérie.

A ce foyer discret dont il avait méconnu l'amour, il réchaufferait son cœur endolori : il rêva d'une entente des deux âmes, sans l'échange d'aucunes paroles ; ils se comprendraient ; la tante, si elle avait gardé rancune, devait avoir pardonné depuis longtemps ; elle l'aimait assurément toujours. Elle saurait vite deviner combien étaient vrais les regrets du jeune homme dont l'erreur restait sans remède. Elle le plaindrait dans son âme indulgente. Et ce serait, ainsi, très doux de vivre.

Julien n'avait jamais cessé de donner à la jeune fille des témoignages de son amitié. Depuis le jour surtout où le hasard lui avait livré son secret, il avait éprouvé pour elle une tendre amitié. Il avait redoublé d'attentions pour faire oublier le choix dont elle souffrait. Et peu à peu il avait vu revenir, sur ce visage, la sérénité disparue. Habitée à ces témoignages, Valérie ne put s'apercevoir, dans les premiers temps, qu'ils avaient pour ainsi dire changé de nature, sans cesser d'être aussi respectueux. Jadis Julien compatissait à la déconvenue de son cœur. A présent, craintif et presque honteux, il semblait supplier Valérie de ne point le repousser, de le recevoir et de l'encourager au contraire.

Ce fut Valérie, sans y songer et le plus innocemment du monde, qui provoqua l'explication suprême.

Elle remarquait bien, depuis quelque temps, que Julien ne paraissait plus aussi heureux. Le pli de son front, un regard

soucieux, la recherche de la solitude, des rêveries silencieuses, le soin constant d'éviter tout ce qui pourrait le distraire, indiquaient chez lui une tristesse intime dont la tante essayait de déterminer la raison.

Elle l'interrogea, certain jour où ils se trouvèrent l'un auprès de l'autre, sur la terrasse de Chantepleure, écoutant les voix lointaines de la meute qui chassait un sanglier dans les fourrés de l'Echina. Des coups de vent rapprochaient parfois les voix comme si les chiens eussent été dans le parc même de Chantepleure, et tout à coup les rafales les éloignaient, les emmenaient si loin, si loin, qu'on eût dit une chasse fantastique, entendue en rêve, et venant des profondeurs inconnues de la forêt des Ardennes. Le ciel était gris, l'air doux et humide ; de petits oiseaux cherchaient leur vie dans le sable des allées, sous la terrasse, pendant que, dans les nuages, un autour planait immobile, si haut, qu'il ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle.

Julien dit :

— Les sangliers étaient dans les fonds marécageux du trou aux Biches. Le garde de M. de Ménestreau avait fait le pied le matin et avait repéré des brisées tout autour de la Combe. Les chiens ont attaqué là... Comme la refuite est par les bois de Chantepleure, il est bien possible que la chasse vienne de notre côté...

Et tout à coup :

— Tenez, regardez, dans le fond de l'allée, vers le Roc...

Distraitement, Valérie regarda. Cinq ou six bêtes rousses, rondes comme des boules, traversaient l'avenue d'un bond énorme et se rembouchaient dans les gaulis qui descendent jusqu'à la rivière...

— Ils vont se faire battre là, dit Julien. Le bois est impénétrable avec ses brous-

sailles et ses épines. Ils ne sortiront plus.

Puis il parut s'abosrober et garda le silence.

Des chasseurs surgirent, appuyant les chiens. Il y eut successivement M. de Ménéstreau, M. de Lespérat, des châtelains des environs; puis les chiens se turent, en défaut...

Valérie demanda :

— Est-ce que vous avez des motifs de tristesse, monsieur Grandier ?

— Pourquoi donc, mademoiselle ? fit-il avec un soubresaut et comme réveillé brusquement.

— Il me semble avoir remarqué que vous êtes préoccupé depuis longtemps; vous qui aimez la chasse avec passion, vous n'accompagnez même plus M. de Lespérat.

— C'est vrai... Je préfère rester au château...

— Plutôt que de suivre Germaine qui, elle, au contraire, est prise d'un goût très vif pour ce sport auquel cependant elle n'était guère habituée ?

Elle avait dit cela naïvement, sans réfléchir que cette parole, tombant sur un esprit en défiance, pouvait y soulever des tempêtes.

Mais Grandier n'avait aucun soupçons, pas plus que la tante.

Pourtant, avec amertume :

— Je crois que Germaine s'ennuie un peu... Je ne réussis pas à la distraire. Du reste, je suis très heureux de rester au château auprès de vous...

— La tristesse que vous n'avouez pas, Germaine en est la cause?... Permettez-moi de vous parler ainsi... Car j'en ai le droit... S'il y a malentendu, entre vous, c'est moi la première qu'il faut prendre pour confidente... Ne suis-je pas, presque autant que madame de Lespérat, la mère de votre femme?... Je ne suis que sa tante,

cela est vrai, mais la tante berceuse... qui a promené ses premiers pas et recueilli ses premiers sourires... Puis, je suis un peu coupable de votre mariage... C'est moi qui aie reçu l'aveu de votre amour, et que vous avez chargée de plaider votre cause, bien gagnée d'avance, auprès de ma nièce!... Si vous êtes en ce moment malheureux, j'ai aidé à votre malheur... et il faut tout me dire...

— Non, mademoiselle, n'exagérez rien... Je ne suis pas malheureux... Je me suis aperçu, seulement, hélas ! je n'ai pas eu besoin de longtemps pour cela, que Germaine, avec des dehors de tendresse, était au fond très égoïte et très froide. Ses grands élans se fondent en paroles et il ne reste rien lorsqu'elle arrive aux actes. C'est une désillusion pour moi, car je ne crois pas qu'elle puisse changer jamais... Cependant, de là à juger que ma vie sera intolérable, il y a loin, mademoiselle... Germaine, en effet, est intelligente!... Elle n'est pas méchante, et il ne serait pas impossible que lorsque des années l'aient assagié, elle en vînt à considérer la vie plus sérieusement...

Grandier se défendait, c'est donc que la désunion existait ? Valérie, en l'écoutant, n'en pouvait douter.

Que faire ? Cela est si grave de se mêler à ces dissentiments intimes ! Quels conseils donnerait-elle ? Jeune fille, que dirait-elle?... Femme, elle eût été plus écoutée peut-être!...

Mais son bon cœur ne pouvait rester sans rien tenter.

— Laissez-moi être franche, et si quelque parole vous attriste ou même vous blesse, dites-le et arrêtez-moi. Il y a, n'est-ce pas, un désaccord entre vous et Germaine ?

— Oui ; puisque vous le devinez, je ne mentirai pas.

— Et sur quoi repose-t-il ?

— Le sais-je ? Le sait-elle ?

Et il ajouta, avec une sorte d'ironie :

— S'en doute-t-elle seulement ?

— Ce ne peut être qu'un malentendu.

— Non, non, nous sommes si loin l'un de l'autre que je ne vois pas, pour ma part, ce qui peut combler la distance...

— Si je m'interposais ? A moi, à sa tante, à son amie, Germaine expliquera peut-être. A vous, monsieur Grandier, qui sait si elle n'ose pas ?... Vous lui en imposez sans doute ?...

— Parce que je lui ai montré trop d'amour ?

— Ne lui gardez pas rancune. En somme, vous ignorez si elle n'est pas malheureuse, de son côté ?

— Allons donc ! Le malheur, s'il arrive un jour, ne fera jamais que l'effleurer, sans l'atteindre profondément.

— Voulez-vous dire qu'elle est légère ?

— Oui !

Elle resta silencieuse, attristée.

— Non, je ne puis croire qu'elle soit ce que vous prétendez. Un peu superficielle, peut-être, voilà son grand défaut. Mais son âme est bonne, n'en doutez pas. J'irai trouver Germaine, monsieur Grandier, je lui parlerai. J'interrogerai son coeur. Ainsi prévenue par vous, je lirai plus clairement ce qui se passe en elle. Enfin, si quelque querelle est au fond de tout cela, je l'apaiserai et je vous ramènerai votre femme.

— Non, non, vous dis-je, je ne le veux pas.

— Pourquoi ?

Il se promenait très agité, sur la terrasse, pendant que, appuyée sur la balustrade, elle le regardait.

— Moi aussi, je serai franc, mademoi-

selle Valérie. Je ne veux pas que vous interveniez auprès de ma femme, parce que la vie entre nous ne serait plus fait que de contraintes et d'hypocrisies. Et pour ma part, ne croyez pas, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, que je sois malheureux. Non pas, triste, oui, peut-être. Mais je ne souhaite point de voir cesser, dans mon ménage, cette désunion qui, du moins, a de la franchise. Vous ouvrirai-je mon coeur et vous ferai-je la confiance entière ? Je suis presque joyeux de cette désunion.

— Que dites-vous ?

— Un blasphème, pour vous, n'est-ce pas ? J'aurais horreur d'une vie de mensonges perpétuels. Je préfère notre indifférence bien accusée. De cette façon, je garde la liberté de mon esprit et je reconquiers mon coeur.

— Vous ne l'aimez plus !

— Je ne l'aime plus !

— Oh ! mon Dieu, que m'apprenez-vous là ?

Et lui, s'arrêtant auprès d'elle, très ému de ce qu'il allait dire :

— Ce n'est pas moi, mademoiselle, qui ai cherché à vous parler de la sorte... Je n'ai rien préparé ni rien sollicité, et c'est malgré moi que notre conversation a pris cette tournure... Oui, je suis heureux de n'être plus rien pour Germaine... N'ai-je pas auprès de moi le coeur le plus tendre... l'esprit le plus ouvert... l'âme la plus douce ?... Je n'avais rien deviné de ses tendresses... Je n'avais pas soupçonné son amour... J'avais les yeux fermés... J'étais insensé. C'était là, vers cette âme, qu'était la vie et qu'était le bonheur... Je n'ai rien vu et j'ai manqué ma vie...

Valérie était devenue pâle. Une lueur d'effroi passa dans ses yeux.

Etait-ce bien d'elle qu'il parlait ?

Il reprit, la voix attendrie, regardant

au loin et comme s'adressant à lui-même :

— Que m'importe, après tout !... Je sais qu'on m'aime... J'ai surpris, un jour, son amour secret dans ses yeux en larmes.

— Monsieur Grandier...

Oui, c'était bien d'elle... Et la tante fit quelques pas pour rentrer au salon. Un geste suppliant l'arrêta.

— Pardonnez-moi, Valérie... Et ne craignez rien de moi, surtout... J'ai pour vous le respect le plus profond... et rien de ce que j'ai à vous dire ne vous offensera.

Interdite, les paupières baissées, elle resta incécise.

— Je ne vous demande rien et je n'offre rien... Je veux seulement que vous sachiez que j'ai compris de quelle inestimable richesse était le trésor que je pouvais conquérir. Et c'est tout. De moi, Valérie, vous n'entendrez jamais aucune autre parole. Je ne voudrais pas descendre dans votre cœur. Seulement, je veux aussi que vous sachiez que si j'accepte, presque avec joie, l'éloignement de ma femme, son indifférence, la froideur de mon foyer, c'est parce que vous êtes auprès de moi et parce que je me souviens... Ce sera, certes, une félicité douloureuse, car elle sera mêlée de regrets. J'aurai sans cesse sous les yeux le rêve dont je n'ai pas voulu. Mais souffrir auprès de vous ne sera pas sans charme.

Il attendit un mot... un regard... un frisson.

Elle avait une immobilité de statue.

— Valérie !...

Et il avança ses deux mains frémissantes... Il craignait d'avoir froissé cette âme si délicate et si tendre... Il eût voulu quelque chose, une hésitation, un battement des paupières, un soupir... un rien... qui lui prouvât qu'on lui pardonnait... mais elle se contenta de dire :

— Je verrai Germaine, monsieur Gran-

dier ; laissez-moi croire qu'entre elle et vous l'éloignement si vite survenu peut être suivi d'une réconciliation...

— Oh ! tout est fini.

— Je le saurai.

Elle inclina légèrement la tête et rentra, le laissant seul.

En elle, aucune joie, certes ! Elle était si candide et si bonne qu'elle eût considéré comme une faute de se réjouir d'une pareille catastrophe. La pensée même ne lui en venait pas. Une grande pitié pour ces deux êtres qui ne s'étaient pas compris ; un peu de frayeur de cette affection naissante devinée chez Julien et qui sans doute allait s'aviver de tous les souvenirs, se surexciter de toutes les fautes commises. Voilà ce qu'elle éprouvait. L'amour, chez Valérie, n'allait point sans le devoir et n'avait pas les tumultueuses violences d'une passion. Certes elle avait beaucoup souffert de ce mariage. Certes elle avait bien pleuré. Elle était femme. Mais une année s'était passée. La douleur s'était amortie. Julien était perdu pour elle, puisque Julien appartenait à Germaine. Alors, peu à peu, se fit un grand assoupissement dans son cœur. Elle était restée longtemps engourdie, comme endolorie. Et lorsqu'elle se réveilla, car ce fut un réveil, elle fut surprise de se trouver très calme. Non pas que Julien fût oublié, mais il devint pour ainsi dire impersonnel, et l'amour, seul triomphant, mais l'amour sans aimer, demeura dans son être pareil au lierre caché qui n'attend qu'un tronc d'arbre pour s'élaner vers le ciel.

Quand elle avait interrogé sa nièce sur Julien, prête, si la jeune fille résistait, à lui chanter les louanges de son fiancé, elle avait dû faire, sur elle-même, un bien douloureux effort. Cette fois, en se ménageant avec Germaine une rencontre, elle ne souffrait déjà plus et ne considérait cette

démarche que comme un devoir maternel.

Elle ne voulut point brusquer les choses, certaine, si elle allait droit au but, de se heurter à l'entêtement le plus opiniâtre.

Quand elle prit Germaine par le bras pour l'emmener dans le parc, quelques jours après cette conversation, elle le fit comme sans arrière-pensée, désireuse de ne pas l'effrayer et de ne la point mettre sur ses gardes.

Peu à peu, des coquetteries féminines et des nouvelles de la contrée, sujet ordinaire de leurs causeries depuis qu'entre elles le mariage avait changé les relations intimes d'autrefois, elle amena l'entretien sur Grandier, sur ses projets, sur l'achat de l'Echina, sur les ambitions sans cesse renaissantes et dévorantes du baron, puis elle mit habilement, sur le compte de ces tracasseries d'affaires, la tristesse du mari de Germaine.

Germaine protesta, ne se doutant pas du piège qui lui était tendu.

— Je t'assure, tante, que tu te trompes. Tu vois mal. Préoccupé, sans doute, et cela je le comprends. Mais triste, pourquoi le serait-il? Il te l'a avoué?

— Oh! non, oh! non!

— D'où lui viendrait sa tristesse? Dis un peu...

— M. Grandier me paraît très doux et très affectueux. Lorsqu'il rentre de son travail, après des journées bien fatigantes, il ne cherche pas d'autre distraction que celle d'être auprès de toi...

— Eh! bien! cette distraction ne lui manque pas, si c'en est une.

— Réponds-tu pleinement à son besoin de tendresse?

— Ne vas-tu pas croire que je ne l'aime plus?

— L'aimes-tu comme il faut qu'il soit aimé?

Elle haussa les épaules.

— Ma foi, s'il a une façon particulière d'entendre l'amour, ce monsieur, je ne demande pas mieux qu'il fasse mon éducation.

— Comme tu parles de lui!

— C'est qu'il n'est pas sans m'énerver, quelque fois.

— Tu vois bien?

— Eh! je ne le nie pas!

— Mais que lui reproches-tu?

— Je ne sais!

— Germaine, réfléchis, ne joue pas ainsi avec ton bonheur!...

— Je ne suis coupable de rien.

— Peut-être!

— Que veux-tu dire? fit la jeune femme, déconcertée.

La tante ne pensait pas à mal.

— Tu n'est pas coupable, mais tu es sur le chemin qui conduit à l'indifférence, sinon à l'aversion. Tu l'aimais pourtant, avant ton mariage?

— Je l'aime encore.

— Alors, montre-toi plus douce, plus prévenante... plus tendre... Ton mari, de temps en temps, a besoin d'un sourire, d'une bonne parole... c'est si peu de chose... Et c'est tout l'amour...

Germaine eut un imperceptible haussement d'épaules qui semblait signifier:

— Tu parles d'amour! comme un aveugle des couleurs!...

— Enfin! essaye, insista la tante, fais un effort...

— Je le veux bien, dit-elle avec lassitude.

Et elles parlèrent d'autre chose.

Valérie se prit, naturellement, à observer ce qui se passait dans ce ménage.

Tout le temps qu'elle le croyait uni, les soupçons ne pouvaient lui venir. Maintenant qu'elle le voyait craquant et se disloquant, des détails frappaient son attention

en éveil.

C'est ainsi que n'ayant jamais rien remarqué d'étrange aux habituelles visites de M. de Ménestreau, elle finit par trouver que ces visites, dont la plupart étaient faites en l'absence de Grandier, étaient plus fréquentes que de raison.

Elle fut effrayée à plusieurs reprises du trouble de Germaine, causant avec M. Ménestreau, Elle surprit des étreintes furtives, des regards imprudents, même des mots interrompus par son arrivée subite.

Le soupçon naquit, suivi, hélas! bientôt, de certitude.

Si Germaine, son enfant, la fillette adorée d'autrefois, n'était pas tombée encore, elle était en danger assurément.

V

La première pensée qui lui vint dans la généreuse bonté de son cœur, ce fut qu'elle la sauverait, qu'elle l'arracherait à ce danger pour la rendre à son mari, car Germaine perdue, c'était d'elle-même quelque chose qu'on lui prenait, un peu de son sang, un peu de sa vie.

Pendant les premiers temps, soit qu'il n'y eût rien en effet, soit que Germaine, prévenue par son dernier entretien avec sa tante, se mît davantage sur ses gardes, il ne fut pas possible à Valérie de découvrir la moindre imprudence.

Evidemment la jeune femme se défiait.

Mais rien n'échappait plus à la tante, à son esprit en éveil.

Elle remarqua que M. de Ménestreau venait moins souvent à Chantepierre.

Cependant il n'avait pas quitté l'Echina, les affaires n'étaient pas terminées, et même traînaient singulièrement en longueur.

Et bien que ses visites se fissent plus rares, Germaine n'en paraissait pas autre-

ment affectée.

Valérie en conçut des soupçons.

—Ou ils s'écrivent, ou ils se voient en secret, se dit-elle.

Et elle surveilla sa nièce plus attentivement.

Ils s'écrivaient. Et pour cela même, ils n'avaient pas besoin d'intermédiaire, car Germaine allait glisser sa lettre dans un trou du mur qui entourait le parc, rebouchant le trou avec une pierre.

De l'autre côté c'étaient les bois et la campagne libre.

Bernard n'avait qu'à s'approcher de cet endroit dont ils étaient convenus d'avance, à plonger sa main dans le trou et à y placer la réponse.

La tante guetta Germaine, cachée derrière des broussailles.

Ce fut ainsi qu'elle la surprit.

Voulant se rendre compte du point où en était cette coupable intrigue, elle laissa partir Germaine sans se montrer.

Puis elle alla retirer la lettre.

Et sans remords, sans hésiter, n'ayant qu'une envie, qu'un but, sauver la malheureuse d'une chute certaine, elle décaqueta l'enveloppe.

La lettre n'était pas très longue, mais combien expressive!

“Je vous assure, Bernard, que la vie devient impossible pour moi auprès de mon mari. Oui, je crois à votre amour. J'ai confiance en vous. Si je me défiais, est-ce que je vous aurais dit que je vous aime? Est-ce que je vous écrirais? Est-ce que je vous aurais dit ce que je vous répète aujourd'hui encore: “Je suis prête à partir avec vous... à fuir ce château dont j'ai maintenant horreur, à m'en aller au loin, seule avec vous... dans une contrée où personne ne nous connaîtra, où l'on croira que je suis votre femme, ô mon Bernard, et où je n'aurai pas à rougir

“de vous aimer!...”

Elle se défendait encore, mais si mal!

Une femme qui écrit ces choses-là, est à la merci de la première occasion, de la première hardiesse... elle est perdue... Voilà ce que se dit la tante.

Elle se trouvait dans une singulière perplexité.

Elle avait replacé la lettre, sans enveloppe, dans le mur.

Puis elle se retira, lentement, bouleversée.

Avertir Julien Grandier, elle n'y songeait même pas. C'eût été le dernier coup porté à ce ménage, et tout se fût effondré autour d'elle. Julien, ne connaissant pas le mal, ne devait pas non plus connaître le remède.

Il fallait agir seule alors, mais comment?

De quelle façon serait accueillie par sa nièce une nouvelle démarche? N'y avait-il pas à craindre que cette tête folle, voyant son secret découvert, ne prit peur et s'en allât chercher, dans les bras de M. de Ménestreau, une protection contre la colère de son mari?

C'était ce coup de tête, surtout, qu'il fallait redouter.

Aller trouver M. de Ménestreau? Était-ce possible? De la part d'une jeune fille, quelle démarche délicate!

Elle garda pour elle sa découverte, mais redoubla de vigilance.

Germaine et M. de Ménestreau correspondaient régulièrement. Il était facile à la tante de s'en assurer, par les allées et venues de sa nièce qui semblait affectionner tout particulièrement depuis quelques jours le même coin du parc.

La jeune femme — Valérie le voyait bien, car elle la surprenait souvent ainsi — passait de longues heures à rêvasser, étendue, les yeux fermés, sur un canapé du sa-

lon. Ou bien, en l'absence de son mari, elle s'enfermait chez elle, n'ouvrant à personne, sous prétexte de fréquentes et violentes migraines. Elle écrivait sans doute à M. de Ménestreau, ou bien elle relisait ses lettres. Enfin elle vivait avec ses imaginations dangereuses, creusant ainsi de jour en jour le fossé qui la séparait de Julien, et si Valérie n'y eût veillé, toute prête à la catastrophe.

—Où en est-elle?... Ne se trame-t-il pas quelque projet funeste?...

C'était la constante pensée de Valérie.

Et comment se rendre compte?... Pour elle, un seul moyen... celui que lui fournissaient les lettres... Elle répugnait, certes, à espionner ainsi la jeune femme... mais elle voulait la sauver, et tous les moyens n'étaient-ils pas bons?... Est-ce qu'on ne la remercierait pas plus tard?... Est-ce que, cette fièvre calmée, la petite nièce guérie, ne tomberait pas en pleurant dans ses bras, en lui disant à l'oreille les doux mots d'autrefois, quand elle avait à se faire pardonner quelque faute enfantine? Oui, elle irait jusqu'au bout de cette tâche qui, parfois, faisait rougir son front, effarouchait sa pudeur.

Elle résolut donc de lire, de temps à autre, les lettres cachées dans le mur en ruines, afin de juger par là de l'état d'esprit de Germaine et de l'approche du danger.

Elle fut bientôt renseignée: les événements allaient se précipiter en l'entraînant elle-même.

Un jour, elle retira de la cachette le mot suivant:

“Je sais que votre mari s'absente pour deux jours... Je viendrai dans la nuit vers dix heures, au gué du Parc... Ne me répondez pas... puisque j'ai votre promesse, et puisque je suis certain que vous viendrez... Seulement si l'heure ne vous

convient pas, faites-le moi connaître... Autrement, je passerai vers deux heures de l'après-midi dans l'allée du Roc-Martin, et si je vous aperçois à votre fenêtre, c'est que nous nous sommes compris... Si en traversant l'avenue, je ne remarque rien, si votre fenêtre est fermée, j'en augurerai que quelque danger nous menace et j'entrerai à Chantepierre."

Cette lettre plongea Valérie dans une terrible anxiété.

Allait-elle la déchirer, en jeter les morceaux au vent ?

De cette façon Germaine n'était pas prévenue de ce rendez-vous. Elle ne savait rien. Rien n'était convenu. La chute inévitable était retardée. Mais une réflexion lui montra que ce moyen serait inutile : que Germaine trouvât ou non la lettre, la jeune femme serait avertie. M. de Ménéstreau accourait à Chantepierre en ne voyant point le signal. Il s'expliquerait avec Germaine. La disparition de la lettre les mettrait pour l'avenir sur leurs gardes. Ils se défieraient de tous et, entre tous, de Valérie. Et le danger n'en serait que plus grand.

Elle cherchait une inspiration, mais aucune clarté ne se faisait dans le tumulte de son esprit.

Alors, elle glissa le papier entre les pierres disjointes d'où elle l'avait retiré et reprit en pleurant le chemin du château. Cette nuit-là, elle pouvait encore dormir tranquille, et la journée du lendemain s'écoulerait également sans catastrophe.

Mais la soirée !

Elle inventa tous les prétextes pour ne point quitter Germaine. Dès le matin, elle fut auprès d'elle, essayant de la distraire. Mais l'arrière-pensée de la jeune femme était visible sur sa physionomie. C'était avant midi, toujours, qu'elle allait retirer sa correspondance amoureuse, et le

soir, ou le lendemain, elle y porterait sa réponse. Ce matin-là, les heures s'écoulaient, et comme midi approchait, Valérie constata que l'impatience augmentait. Germaine prétextait finalement qu'elle avait besoin de rentrer chez elle, pour s'y habiller, et laissa la tante au salon.

Aucun doute.

Germaine, en l'absence de Julien, parti dès l'aube et qui ne devait rentrer que le lendemain—M. de Ménéstreau était bien renseigné—se disposait à aller chercher la lettre attendue.

Peu d'instants après, la tante vit Germaine sortir dans le jardin comme pour se promener, avant le déjeuner, puis se diriger vers le parc, où elle disparut aussitôt derrière les frondaisons printanières des gaulis et des broussailles, car ce n'était point un parc entretenu à l'anglaise que celui de Chantepierre, mais un bois de fort beaux arbres entremêlé de taillis et de petites futaies; il devait le nom de parc à son mur seulement.

Une demi-heure se passa.

De sa fenêtre, Valérie guettait le retour de sa nièce.

Celle-ci surgit tout à coup, marchant doucement, très calme, ayant même quelques fleurettes dans les mains, et rentra au château au moment où la cloche sonnait le déjeuner.

Pendant le repas, Valérie essaya de lire sur ce visage qui, pourtant, semblait incapable de mensonge, ce qui se passait dans le cœur, quelle était la résolution prise et si l'enfant aimée se laissait descendre, sans plus d'efforts maintenant pour se retenir.

Mais Germaine restait impénétrable.

—Comme elle dissimule déjà !

Afin d'empêcher de donner à M. de Ménéstreau le signal convenu, elle aurait bien voulu ne point la quitter jusqu'à

deux heures, mais Germaine s'était enfermée chez elle et du parc où Valérie alla cacher ses angoisses, la tante put voir la fenêtre ouverte, et, s'y encadrant, la fine et élégante silhouette de la jeune femme.

M. de Ménestreau était exact. Quand deux heures sonnèrent à l'horloge de la forge, il traversa, à cheval, l'avenue du Roc-Martin et put voir Germaine à son poste.

La fenêtre se referma. Le rendez-vous était donné.

—La malheureuse ! la malheureuse ! murmura la tante qui n'avait rien perdu de ce manège.

Elle se débattait au milieu de cette intrigue comme un oiseau pris au piège et qu'on vient d'enfermer dans une cage. Elle y déchirerait son cœur, comme l'oiseau y déchire ses plumes. Elle s'y blessait et se sentait toute meurtrie.

C'est de M. de Ménestreau que venait tout le mal.

C'est lui qui, dans son désœuvrement, avait cherché cette distraction. C'était pour mener à bonne fin cette intrigue qu'il avait prolongé son séjour à l'Echina. Il ne cédait point à un entraînement. Il était trop réfléchi et calculait trop bien, ce jeune homme ! mais, ce qu'il avait entamé pour son plaisir, il l'achevait par amour-propre.

Puisque le coupable, c'était lui, pourquoi n'irait-elle pas le voir ? Cette généreuse et folle pensée lui vint pour la seconde fois. Qui sait s'il n'entendrait pas raison ? Bien hardie, cette démarche ! Certes, elle ne pouvait deviner à quels dangers elle s'exposait en s'offrant ainsi au caprice d'un viveur sans scrupule. Mais elle ne raisonnait guère, dans la naïveté de son âme. L'honnêteté l'empêchait de croire au mal pour elle-même.

—Oui, oui, je le verrai, je le supplie-

rai... je lui ferai entendre raison... il faudra bien qu'il m'écoute !

Lorsqu'elle jugea que M. de Ménestreau devait être revenu de sa promenade, elle sortit de Chantepleure sans rien dire à personne, et courut tout d'une traite à l'Echina.

M. de Ménestreau descendait de cheval au même moment.

Il l'aperçut, la reconnut et s'empressa de venir à elle.

Bien qu'il fit profession de ne s'étonner de rien, il avait l'air fort surpris de cette visite. Et même, croyant à quelque grave accident arrivé à Chantepleure, il prit un visage de circonstance.

—Qu'est-ce donc, mademoiselle ? qu'y a-t-il ?

—Je voudrais vous parler, monsieur, dit-elle en tremblant bien fort.

Car, à cette suprême minute, en se voyant seule en face du jeune homme, elle comprit tout ce qu'avait d'audacieux et d'irrégulier sa démarche. Elle comprit surtout combien cette visite pouvait être mal interprétée. Et un petit frisson lui passa dans les épaules.

—Veuillez m'accompagner, mademoiselle.

Mais cette maison lui fit peur.

Là, dans ce jardin, au contraire, elle se sentait plus libre.

—Non, fit-elle, ce que j'ai à vous dire, vous pouvez l'entendre ici.

—Parlez donc, mademoiselle.

—Monsieur, je ne pense pas que vous soyez un méchant homme...

Il sourit de ce préambule.

—Mon Dieu, mademoiselle, il est vrai que jusqu'aujourd'hui, en effet, je n'ai pas eu cette réputation.

—Vous ne voudriez donc pas que par votre faute il arrivât malheur à toute une famille qui vous est étrangère, chez laquel-

sans crainte.

—Qu'aurais-je à craindre? dit-elle, son regard candide dans les yeux de Ménestreau.

—Rien, je vous assure, rien... fit-il, gêné.

—Ne me laissez donc point partir sans une promesse.

—Laquelle?

—Vous rompez toutes relations avec Chantepleure...

Il parut hésiter, puis, avec un singulier sourire, il dit tout à coup :

—Soit... à partir de demain.

Alors, Valérie, bravement :

— Non pas... à partir d'aujourd'hui même...

—Eh! mademoiselle, je ne puis ainsi quitter le pays sans rendre une visite d'adieu à M. de Lespérat... Que penserait-on?

—Vous jouez double jeu avec moi, monsieur...

—Mademoiselle!

—Je sais que vous avez, ce soir, rendez-vous avec Germaine...

—Vous nous avez épiés! Joli métier. Mes compliments, mademoiselle.

—Vous n'irez pas à ce rendez-vous!

—Qui m'en empêchera?

—Moi... moi, puisque je vous supplie... C'est à vous, à vous d'abord, que j'ai voulu demander une promesse... Mais si vous me la refusez...

—Eh bien! achevez, si je vous la refuse?

—Je m'adresserai à Germaine. Me sachant avertie et prête à tout, elle n'osera braver ma défense... Et je la connais, je n'aurai pas même besoin de défendre... Quand elle me verra instruite de tout ce qui se passe, elle fondra en larmes et me demandera pardon...

—C'est possible... De telle sorte que si je promets...

—Je ne lui dirai rien... Elle se trouvera à ce rendez-vous, mais s'y trouvera seule... Et le lendemain elle apprendra votre départ.

—Elle en souffrira.

—Oh! dans son orgueil seulement. Je me charge du reste.

M. de Ménestreau eut l'air de réfléchir longtemps. Après quoi :

—Soit donc, mademoiselle. Je ne veux pas que vous conserviez de moi un vilain souvenir. Je ne veux pas, surtout, que votre démarche reste inutile.

—Vous n'irez pas?

—Non.

—Et vous partirez?

—Ce soir même, et sans revoir M. de Lespérat, si vous l'exigez...

—Partez donc, oui, oui, partez, sans revenir à Chantepleure...

Il s'inclina.

Ils étaient près de la grille d'entrée. Elle se retourna, avant de partir.

—Au moins, dit-elle, vous ne me trompez pas! Je n'ai que votre parole. Je suis bien obligée d'avoir confiance en vous...

—Et vous avez raison d'avoir confiance, mademoiselle, fit-il en s'inclinant.

Elle passa la grille et s'éloigna. Il la regarda longtemps.

—Elle eût fait une adorable femme... Pourquoi diable, personne ne l'a-t-il épousée?

Puis il alluma un cigare et ne s'en occupa plus.

Valérie était à peine sortie qu'un homme, assis au bord d'un fossé, et devant lequel elle allait passer sans le voir, se leva soudain et s'approcha. Elle reconnut le père Marie-Adèle.

—Mademoiselle, dit-il, ne vous étonnez pas si je suis là... J'ai promis de vous protéger. Je veille. Mon fils vous aperçut, tout à l'heure, quand vous êtes entrée seu-

le vous avez été reçu pendant quelques jours et que vous quitterez sans doute bientôt pour ne plus la revoir.

—Je ne sais, mademoiselle, à quoi vous faites allusion.

—Vous le savez, monsieur, et il serait beaucoup plus généreux de ne point m'obliger à être plus précise...

—Il le faut pourtant, mademoiselle, car je vous assure...

—Eh bien ! monsieur, je ne laisserai pas d'indécision dans votre esprit. Peu m'importe ce que vous penserez de moi ! J'ai surpris le secret de votre correspondance avec ma nièce !

M. de Ménestreau eut un léger mouvement de contrariété.

Il se remit, du reste, aussitôt.

—Ensuite, mademoiselle !

—Vous ne l'aimez pas... cela vous amuse de troubler sa vie... voilà tout... et j'ajouterais qu'elle, de son côté, ne vous aime pas plus... Cela blesse peut-être votre orgueil, ce que je dis là ?

Il sourit. Il ne la croyait pas, sans doute. Du reste, cette intervention de Valérie dans son intrigue amoureuse lui plaisait infiniment par sa saveur d'imprévu.

Et la tante s'expliquait avec tant d'ingénuité, qu'il ressentait, malgré lui, le charme de sa franchise.

Une arrière-pensée lui vint pourtant, inspirée par son scepticisme à fleur de peau. Car en lui, comme en Germaine, tout était d'apparence, rien n'était réfléchi profondément. Cette arrière-pensée lui disait :

—Es-tu sûr qu'en implorant pour la nièce, la tante n'ait pas envie de plaider sa propre cause ?

Et il la considéra plus attentivement. Elle était belle. Elle eût fait une femme ravissante. Lorsqu'elle avait vingt ans, tout le monde lui en donnait vingt-cinq, et

maintenant que deux ans seulement la séparaient de la trentaine, elle avait l'air d'une toute jeune fille, grandie très vite et très vite devenue femme. Ses beaux yeux bleus conservaient leur candeur enfantine. La blancheur transparente de ses dents éclatait sur la pourpre de ses lèvres ourlées, un peu fortes, qui criaient la bonté, de même que les yeux, de même que le sourire, de même que tout, elle-même, car elle était bonne avant tout et surtout.

—Elle est charmante au possible ! murmura Ménestreau. Comment diable ne l'ai-je point remarquée la première !...

Mais il haussa les épaules. Si ce front pur et blanc, sous les blonds cheveux toujours révoltés, indiquait la candeur naïve de l'âme, il trahissait également une énergie peu commune. Et un doux reproche de ces grands yeux devait désarmer une attaque, bien mieux que ne pouvait le faire une parole dure et méprisante.

Et si M. de Ménestreau haussait les épaules, c'est qu'il venait de réfléchir qu'avec Valérie "il n'y avait rien à faire !"

Valérie reprenait :

—Alors, monsieur, puisque vous ne l'aimez pas, puisqu'elle ne vous aime pas de son côté... puisque... votre... insistance à la voir, à lui écrire, pourrait amener les plus grands malheurs, je suis venue vous prier de cesser vos lettres et vos visites...

—Et vous êtes venue de sa part, mademoiselle ?

—Oh non !

—De votre propre mouvement, alors ?

—Justement, monsieur... j'ai voulu faire appel à votre loyauté ! Je sais tout ce que ma démarche a d'étrange et même... oh ! je dirai le mot, d'inconvenant... et malgré le calme dont je fais montre, je suis, je vous assure, très émue, très troublée...

—Remettez-vous, mademoiselle... Soyez

le à l'Echina. Il est accouru me prévenir ; il est trop jeune et ne pouvait, lui, veiller sur vous...

—Veiller sur moi ?

—Oui. Quand un lapin entre par mégarde dans un terrier fréquenté par un renard, on ne sait jamais s'il en sortira...

Elle regarda le vieillard. Il marchait paisiblement auprès d'elle. On eût dit qu'il s'adressait à une autre personne, en parlant. Mais ce doux et fermé langage avait levé des voiles devant ses yeux. Elle comprit tout à coup combien était imprudente sa démarche et combien surtout, si elle arrivait à être connue, elle pourrait être mal interprétée. Elle comprit, aussi, la délicatesse de ce vieillard et de ce jeune homme, le premier, certain que sa vieillesse était une sauvegarde et éloignerait tout soupçon, l'autre n'ayant pas voulu qu'un doute pût effleurer la réputation de la jeune fille—et, lui, n'ayant pas douté.

Elle comprit tout cela et en fut violemment émue.

Elle s'arrêta et prit les grosses mains du sorcier.

—Merci, monsieur Gerriat, dit-elle, très sérieuse, très grave.

Il saisit sa longue barbe dans ses doigts et regarda Valérie, un instant pensif, comme s'il avait eu l'envie de lui faire une confidence.

Mais il n'osa sans doute, et se contenta, d'un geste lent, de montrer au fond de la plaine, Jean le Noir, le coude appuyé sur la croupe d'un grand cheval de labour, et qui les regardait :

—C'est lui qu'il faut remercier, mademoiselle, et non pas moi...

Il la laissa quand ils furent aux environs de Chantepleur.

—Dites à Jean que je n'oublierai jamais ce qu'il a fait.

Et elle rentra.

Dans le courant de cette même après-midi, alors qu'elle était dans sa chambre, éplorée et rêveuse, elle reçut tout à coup la visite de sa nièce.

Depuis bien longtemps, on le sait, Germaine la négligeait.

Pourquoi cette visite ?

Elle ne le devinait pas.

Germaine concevait-elle quelque remords de la faute consentie et venait-elle chercher, dans l'amitié de sa tante, un peu d'affection et la force de résister ? Elle se montra plus douce, plus tendre que jamais... Elle se savait en faute... elle voulait se faire pardonner par un retour d'amitié.

Mais, dans ses tendresses mêmes, Valérie devinait l'inquiétude nerveuse de l'attente... Et tout à coup, la conversation s'étant ralentie, elle éclata en pleurs.

Interdite, Germaine s'élança vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Valérie... pourquoi ces larmes ?

— Ah ! méchante ! méchante ! C'est toi qui en es la cause !

— Moi, mon Dieu, et comment cela ? qu'ai-je fait ?

— Tu le sais bien.

— Je ne sais rien. Explique-toi.

Valérie essuya ses yeux, hésita, puis elle prit les mains de sa nièce et l'attira sur ses genoux, pendant qu'elle souriait, d'un sourire peureux et tremblant.

— Germaine, pardonne-moi ce que je vais te dire !... Je connais ton secret... Tu aimes M. de Ménestreau ! !

— Tante !

— Ne mens pas... Tu l'aimes, ou plutôt tu crois l'aimer...

— Qui te l'a dit ?

— Je t'ai surveillée. Je n'ignore rien de ce qui se passe... Ne nie pas... Vous correspondez ensemble...

— Tu nous épiais ?

— C'est vrai.

Germaine prit un air pincé et s'éloigna, rajustant sur son front les cheveux qu'avaient mis en désordre les baisers de Valérie.

— Je ne veux pas que tu te perdes !

— Cela me regarde !

— Oh ! mon Dieu ! Est-ce toi, est-ce bien toi, qui me parles ainsi ?

— Du reste, crois-moi, tu t'imagines des choses qui n'existent pas... J'ai pu commettre quelques légèretés... j'ai pu, je l'avoue, répondre à certaines lettres de M. de Ménéstreau, mais c'est fini.

— Vous ne correspondez plus ?

— Non.

— Depuis longtemps ?

— Depuis longtemps. Ne vois-tu pas, même, qu'il ne vient plus à la maison ?

Valérie avait envie de lui crier : Mentreuse ! menteuse ! mais elle craignit de la froisser, de lui faire ainsi casser les vitres. Pourtant, puisque cette explication avait commencé, il fallait bien aller jusqu'au bout.

— Et tu ne lui as jamais accordé de rendez-vous ?

— Jamais !

— Tu n'as rien à te reprocher, rien ?

— A part ce que je t'ai dit.

Valérie soupira. Ses larmes redoublèrent. Mais cette fois Germaine était sur ses gardes. Elle ne consola plus, elle n'interrogea plus.

— Tout à l'heure, j'étais dans le parc, lorsque M. de Ménéstreau a traversé l'avenue du Roc...

Germaine tressaillit.

— Et à ce moment, toi-même, tu étais à ta fenêtre. Tu l'as vu, n'est-ce pas ?

— Oui, par hasard...

— Il t'a vu de son côté.

— C'est probable. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien, je l'espère... Tout, peut-être...

— Voyons, achève ta pensée.

— N'était-ce pas un signal convenu ? n'était-ce pas une promesse échangée ? Jamais M. de Ménéstreau ne se promène dans Chantepleure... Et comme deux heures sonnaient, tu te trouvais debout, attentive, regardant au lointain de l'avenue, devant ta fenêtre ouverte, pour qu'il fût plus facile de t'y apercevoir.

— Imagination, je le répète.

— Hélas ! ainsi, tu n'as pas de rendez-vous ? Tout ce que j'ai vu, cela ne veut rien dire ?

— Rien. Tu te montes la tête... Tu es bien romanesque, pour une jeune fille... Je ne te savais pas l'esprit bourré de tant de romans.

— Plût à Dieu que ce fût des romans ! murmura la tante.

Et tout à coup, elle se lève, elle entoure Germaine de ses bras.

Elle veut savoir jusqu'où va cette hypocrisie.

— Jure-moi, dit-elle, que tu ne me caches rien.

— Mais je te le jure !

— Tu n'écris pas à M. de Ménéstreau ?

— Je ne lui écris pas.

— Et tu n'as pas de rendez-vous avec lui ?

— Je n'en ai pas !

Lentement, Valérie avait remonté sa main le long du corsage de sa nièce et sous ses doigts, entre les boutons, elle avait senti craquer le papier de lettre que Germaine était allée lire avant le déjeuner.

Elle la retira prestement, avant que la jeune femme pût s'en douter, et la lui montra :

— Tiens, Germaine, voici la preuve de ton mensonge.

La jeune femme pâlit et fut prise d'un frisson violent. La colère, la douleur, la

honte, se combattaient en elle.

Ce fut la colère qui l'emporta.

— Après tout, je suis libre... De quoi te mêles-tu? Laisse-moi...

— Non, ce ne peut être ton dernier mot...tu te perds pour jamais, entends-tu?... C'est ta vie brisée, malheureuse, réfléchis donc!

— Va pour ma vie brisée... je m'ennuie trop...

— Laisse-moi croire que tu ne cèdes qu'à un moment de folie. Germaine, toi qui es si près de mon cœur, et que j'aime comme ma fille, toujours, tu entends, toujours... tu ne me feras pas un si grand chagrin... tu m'écouteras... Je sais bien que tu n'es pas la même envers moi... Tu as tout oublié de notre affection d'autrefois, si tendre, si profonde... Oh! ma Germaine, aie pitié de moi, si tu ne penses plus ni à ta mère, ni à ton mari...

La colère de Germaine ne tint pas devant ces supplications.

Elle se laissa tomber sur une chaise et cacha sa tête entre ses mains.

Elle pleura longtemps.

Valérie n'eut gardé de l'interrompre. C'étaient de bonnes larmes que celles-là. Il lui semblait retrouver l'enfant disparue.

Elle se garda bien de lui adresser d'autres reproches. Trop heureuse de sa victoire, elle redoutait un moment de rancune, une mauvaise révolte de fierté blessée qui pousserait la jeune femme dans cet abîme dont elle tentait, avec tant d'efforts, de l'éloigner.

Seulement, lorsque Germaine fut calmée, elle lui dit :

— Tu n'iras pas?

— Non.

— Tu ne lui écriras plus?

— Jamais.

— Tu ne le verras plus, tu me le pro-

mets?

— Oh! oui, tante, je te le promets.

Elles restèrent jusqu'au soir ensemble. Mais il n'y eut plus entre elles aucune allusion à M. de Ménestreau. Pourtant, lorsque, malgré Valérie, l'entretien tombait, lorsqu'un silence très lourd pesait sur elles, gros d'arrière-pensées, parfois leurs regards se croisaient et alors le front de Germaine se couvrait de rougeur.

Valérie se hâtait de lui sourire.

Et c'était tout.

Le soir venu, Germaine parut plus agitée, plus nerveuse.

— C'est la crise! pensait la tante.

Mais elle ne doutait pas de la jeune femme. Elle avait foi dans son repentir et dans ses larmes.

En l'embrassant, au moment de la quitter :

— Puisque ton mari n'est pas là, tu auras peut-être peur, toute seule?

— Je ne suis pas peureuse.

— Tu ne désires pas que j'aie passer la nuit auprès de toi?

— A quoi bon? dit Germaine un peu gênée.

Valérie lui glissa, doucement, à l'oreille :

— A deux, tu sais, on est plus forte...

L'allusion était directe, mais Germaine fit semblant de ne point comprendre. Elle tendit son front à la tante qui l'embrassa.

— A demain, chérie!

— A demain, tante berceuse.

Elle ne lui donnait ce doux nom, qui rappelait leur enfance et les petits soins maternels de Valérie, que dans ses moments d'expansion.

La tante partit tout à fait rassurée.

Elle était rentrée chez elle. Une heure se passa. Elle allait se mettre au lit quand une domestique frappa discrètement. Valérie vint ouvrir.

— Mademoiselle, je vous prie de m'excuser si je vous dérange... Il y a en bas quelqu'un qui vous demande...

— A pareille heure?

— C'est la réflexion que j'ai faite.

— Et qui cela?

— Un homme!

— Et cet homme? Parlez, on dirait que vous avez peur de prononcer son nom?

— C'est le sorcier Marie-Adèle, du Roc-Martin.

— Je l'ignore.

— Marie-Adèle! Et que me veut-il?

Il vint un pressentiment à Valérie. Cette visite ne se rapportait-elle pas à la rencontre du matin vers l'Echina?

Elles descendit.

La domestique, en la voyant partir seule, manifesta la frayeur.

— Pourquoi?

— Mais pour la protéger contre le sorcier.

— Oh! je n'ai peur d'aucun sortilège. Marie-Adèle est un brave homme, incapable d'une méchanceté.

Et elle rejoignit le vieillard.

La soirée était très belle, pas un seul nuage dans le bleu admirable du ciel. Et la lune brillait, faisant de cette nuit presque l'aube du jour. Marie-Adèle l'attendait, en bas du perron, dans l'attitude pensive qui lui était familière, les bras croisés sur sa large poitrine, et ses doigts ridés fourrageant sa longue barbe blanche.

— Venez, mademoiselle, dit-il, je voudrais ne pas être entendu.

Elle le suivit docilement.

Tout était silencieux dans Chantepleur et aux alentours. Cependant les fenêtres étaient éclairées, celles du salon où se tenaient tous les soirs M. et madame de Lespérat et celles de la chambre à coucher de Germaine.

Marie-Adèle n'entraîna point la tante

jusqu'aux premiers arbres du parc. Il s'arrêta quand il fut à une certaine distance du château.

— Mademoiselle, dit-il, les vieux comme moi n'ont plus guère de sommeil et ils aiment autant se promener la nuit que le jour... C'est pourquoi ils surprennent parfois des secrets confiés aux ténèbres... J'allais tout à l'heure relever des verveux tendus dans la Semoy, du côté du Gué-aux-Biches, quand j'ai vu passer par là M. de Ménestreau... Il ne va pas à l'affût, bien sûr, puisqu'il n'a pas de fusil.

— Que m'importe? dit Valérie, voyant qu'il s'arrêtait.

Et cependant elle avait frémi, car elle venait de penser que le Gué-aux-Biches était le rendez-vous où Germaine devait se rencontrer avec Ménestreau. Germaine avait promis de ne pas s'y trouver. M. de Ménestreau, lui aussi, avait fait pareille promesse. Il y manquait. Est-ce que Germaine serait faible aussi, oublierait la parole donnée?...

— Si, si, cela vous importe, murmura gravement le vieux; que M. de Ménestreau se promène par les beaux clairs de lune ou qu'il reste à l'Echina, cela ne vous intéresse pas, j'en suis convaincu, mais je n'ai pas tout dit.

— Qu'est-ce donc?

Et elle ne respirait plus.

— Après avoir retenu mes verveux, je repris le chemin du Roc, en allongeant ma route par les bois de Chantepleur...

— Eh bien?

— Eh bien, ce qui vous intéresse, c'est que j'ai rencontré madame Grandier, qui, très vite et comme en se cachant, suivait le sentier de la Roche aux Corbiats qui passe, vous le savez, devant le Gué-aux-Biches.

Et il ajouta, mentalement, comme pour lui-même:

— J'ai pensé que puisque vous étiez allée à l'Echina, ce matin, vous deviez avoir, pour faire une pareille démarche, une raison bien grave, et je me suis dit que cette visite et le rendez-vous du Gué-aux-Biches devaient avoir une liaison que je connais pas.

— Mais vous vous trompez, monsieur Berriat, ma nièce est chez elle.

— Non, non, j'ai de bons yeux... malgré le grand âge.

Et montrant les fenêtres illuminées.

— Du reste, mademoiselle, assurez-vous-en!...

Il allait partir. Il s'arrêta.

— Ce n'est point par intérêt pour votre nièce que je suis venu dit-il. Elle m'est indifférente. Mais par amitié pour vous, car nous savons tous, dans le pays, quelle affection vous avez pour elle.

Il inclina légèrement la tête et se retira, de sa marche lourde et lente.

Abattue effarée, la tante redisait :

— Non, non, ce n'est pas possible... ce brave homme a mal vu.

Et elle se mit à contempler les fenêtres. Puisque les lampes étaient allumées, c'est que Germaine n'était pas couchée. Valérie verrait donc, peut-être, la silhouette de la jeune femme se dessiner derrière les rideaux.

Mais elle eut beau attendre.

Rien n'apparut. Marie-Adèle avait raison.

Pourquoi l'avait-il ainsi prévenue? Elle eût préféré ne rien savoir, conserver ses illusions, croire en l'honnêteté de la jeune femme.

Il était trop tard. Tout cela s'écroulait..

Elle ne pouvait s'interposer, empêcher ce rendez-vous. Elle était réduite à l'inaction, une inaction qui pesait sur son coeur comme une faute commise.

La fièvre brûlait son front. Elle étouf-

fait.

Elle ne rentra pas chez elle.

Elle se mit à errer sur la lisière du parc, et tout à coup sortit, afin d'avoir le libre espace devant elle, toute la campagne inondée par la douce lumière de la lune, parce qu'il lui semblait que les murailles de Chantepleure et l'enclos du grand bois resserraient son coeur, et qu'elle respirerait ainsi plus facilement.

Elle n'avait jamais peur, ainsi, la nuit. Du reste, le pays est inoffensif. Elle descendait une sente périlleuse où les cailloux roulaient sous ses pieds. Elle s'assit au bas, sur une roche, ayant à ses pieds les côtes de la Semoy, en bas desquelles, au ras de la rivière, flottait un brouillard violet transparent. La vallée s'enfonçait au lointain, dans la nuit, sans qu'une ligne précise marquât le point où elle disparaissait aux yeux. Le coeur de Valérie battait avec violence. Elle souffrait dans son corps.

Bientôt elle fut troublée dans sa rêverie douloureuse, par le bruit des sabots d'un cheval sur la route voisine.

Ce n'était pas rare, un cavalier passant là, même à cette heure.

Pourtant son coeur se mit à battre, plus violemment encore.

Et en elle, un grand cri épouvanté :

— C'est Julien, revenu à l'improviste!

Il n'était attendu que le lendemain au soir.

Non, non, ce n'était pas possible... C'était l'épouvante qui lui suggérait de pareilles idées.

La route était encaissée entre des roches, derrière elle, et s'en allait, tournant et se contournant en lacets innombrables, vers Chantepleure dont elle traversait le parc, pour descendre vers Haulmé et Tournaveaux.

Valérie grimpa sur les roches, et de

l'autre côté, en dessous, vit passer un cavalier que la lune éclairait en plein.

Elle le reconnut du premier coup.

C'était bien le mari de Germaine.

—Elle est perdue, se dit-elle.

Et dans sa tête, une foule d'idées contraires, à la fois.

D'abord elle voulut appeler Julien, le retenir, retarder son retour le plus longtemps possible pour donner à Germaine le temps de rentrer à Chantepierre, favorisant ainsi de sa complicité ces amours coupables.

Mais Julien s'étonnerait. Que penserait-il? Elle se savait aimée. Ne prendrait-il pas pour un aveu, pour une faiblesse, une entrevue à pareille heure, en ce coin solitaire et calme où rien ne dérangerait leurs tendresses?

Puis elle se dit qu'elle courrait au château, expliquerait la situation à madame de Lésperat afin de chercher ensemble, une cause à l'absence de madame Grandier.

Cela, aussi, était impossible. Elle le reconnut vite.

Enfin, ne valait-il pas mieux, par les sentiers familiers, descendre en se hâtant, jusqu'au Gué-aux-Biches et avertir la malheureuse Germaine du danger qui la menaçait?

Car Julien, au château, s'étonnerait de ne point la trouver chez elle. On la chercherait. On l'appellerait. Des soupçons lui viendraient peut-être. Et qui sait, même, si ce n'était pas à des soupçons, déjà, à quelque dénonciation anonyme, que l'on devait ce retour si brusque, si imprévu?

Ce fut à ce parti qu'elle s'arrêta.

La route, grimpant dans les roches, fait de nombreux détours avant de passer devant Chantepierre. Et Julien était forcé d'aller au pas. Tandis que le sentier pierreux, par lequel était venue, pourrait la

conduire au Gué en quelques minutes.

Alors, affolée, elle se mit à courir, déchirant ses bottines aux cailloux pointus, perdant haleine mais ne s'arrêtant pas, poursuivie par l'idée qu'une catastrophe menaçait Germaine et résolue à la sauver, si coupable qu'elle fût.

Lorsqu'elle fut dans le parc, le sentier cessa brusquement. Elle prit par les hailliers, laissant des morceaux de sa robe aux ronces perfides qui se tendaient comme des couleuvres sur son passage et elle allait, elle allait toujours.

Dans les alentours du Gué elle s'arrêta, pour écouter. Elle n'osait plus avancer. Mais il fallait les prévenir. Il fallait être brave jusqu'au bout. Elle descendit jusqu'à la Semoy. Elle ne vit personne. L'herbe était foulée, le long de la rive, les hauts joncs des bords abattus par des pas récents, mais Marie-Adèle avait passé, surveillant ses verveux.

Elle attendit, elle rentra sous les arbres. Elle en connaissait par coeur tous les coins les plus mystérieux.

Elle appela, à voix basse. Rien ne lui répondit.

Alors elle remonta vers Chantepierre, avec l'espérance que Marie-Adèle avait été abusé par une rencontre fortuite, que M. de Menestreau n'avait point cherché Germaine et que, si Germaine était partie cette nuit de chez elle, c'était pour rendre sans doute un peu de calme à son esprit bouleversé par les reproches de sa tante.

Mais elle ne garda pas longtemps cette espérance.

Elle fut surprise par un chuchotement, le murmure de deux voix qui parlaient bas, par phrases entrecoupées.

Et debout l'un près de l'autre, Germaine dans les bras de M. de Menestreau, elle les aperçut, sous les gros chênes noirs immobiles où ne perçait que des rayons de

lune clairsemés et dont pas même le plus léger effleurement de brise ne froissait, ce soir-là, les branches colossales.

Interdite, épouvantée, Valérie s'arrêta.

Ils sont, eux, si occupés d'eux-mêmes qu'ils n'ont rien entendu. Rien ne leur révèle la présence de ce témoin.

Et elle surprend leurs paroles, elle voit Germaine se débattre, dans la dernière défense de sa probité de femme.

C'est à peine si la tante a la force de prononcer :

— Germaine ! Germaine !

Elle ne sait même pas si elle a crié. Peut-être a-t-elle voulu, seulement, comme parfois en rêve, dans un effort violent qui réveille. A-t-elle crié ? Sans doute, car Germaine et M. de Ménestreau enlacés se reculent, la jeune femme effarée et les deux mains en avant, dans la nuit, comme pour écarter le danger inconnu qu'on lui signale.

Et la tante répète :

— Germaine ! Germaine !

Alors madame Grandier reconnaît la voix de sa tante. Elle aperçoit en même temps Valérie. Et le premier effarement passé, elle ressent une colère violente d'être surprise ainsi. Est-ce qu'elle n'est pas libre, à la fin, de faire ce qu'elle voudra de son cœur ? Et peut-être sa colère va-t-elle s'exhaler en paroles pleines de ressentiment, d'amertume, peut-être ne va-t-elle plus garder de mesure dans le trouble, dans la folie presque où elle est maintenant. Mais Valérie comprend sans doute cette détresse, et ne lui laisse pas le temps de parler. Un mot crève cette fureur qui se gonfle et qui est faite d'humiliation, de honte, de désappointement. La tante s'est lancée vers elle et la prenant dans ses bras :

— Pars vite, ne reste pas ici, ton mari est de retour...

— Mon mari !

— Oui, à l'instant, je l'ai vu...

— Tu mens...

— Je le jure...

— Ah ! mon Dieu !

— S'il est revenu ainsi brusquement, c'est que peut-être il se doute, et s'il se doute, c'est qu'on l'aura prévenu...

Germaine, d'un grand cri, l'interrompait :

— Toi, peut-être ?

— Oh ! ma pauvre enfant ! dit-elle, navrée.

Et Germaine, comprenant combien profondément elle venait de la blesser :

— Pardon, tante, pardon !

Valérie reprenait d'une voix incertaine, saccadée :

— Si quelque lettre anonyme a éveillé les soupçons de Julien, qui sait s'il ne connaît pas votre rendez-vous, et s'il n'est pas déjà sur le chemin qui conduit au Gué?...

Ménestreau attira Germaine et lui dit à l'oreille.

— Je ne sais si votre tante dit la vérité, car je la crois fort capable de mentir pour vous arracher à moi. Dans tous les cas, nous ne pouvons rester. Partez, suivez-la. Demain vous trouverez une lettre où vous savez.

Mais au moment où Germaine s'élançait pour rejoindre Valérie, celle-ci l'arrêta d'un geste.

Vers la Semoy, éclairé par les rayons de la lune, un homme venait d'apparaître. Et c'était Julien. La tante ne s'était donc pas trompée !

Julien remontait de leur côté.

Il suivait, d'instinct, le chemin parcouru tout à l'heure par Valérie.

Il allait passer devant eux, il allait les surprendre.

— Va, dit la tante, fuis et ne t'occupe

pas de moi. Rentre au château. Le principal est que tu ne sois pas surprise...

Elle lui serrait nerveusement les mains.

Et elle ajouta tout bas :

— Et que ceci te serve, du moins, de leçon !

Germaine ne répondit pas. Elle n'aurait pu, dans son effroi, trouver un mot. Et vivement, sans autre réflexion, elle se jeta dans les broussailles.

On entendit le bruissement de sa marche légère sur les brindilles mortes tombées des arbres, puis plus rien.

Valérie respira.

— Elle est sauvée... murmura-t-elle.

Ménestreau gardait le silence, un peu interdit par cette scène rapide.

La tante ne prenait point garde à lui. On eût dit qu'il n'existait pas pour elle, qu'il n'y avait là personne. Elle lui tournait le dos, tout occupée qu'elle était à surveiller Julien qui avait disparu dans le noir des arbres, sur la limite du parc. Qu'était-il devenu ? Avait-il pris le chemin de Chantepleure ? Est-ce que, par hasard, il n'aurait pas surpris la fuite de sa femme ? Alors, il l'avait suivie ? Elle écoutait, un peu penchée, le cœur battant bien fort...

Mais les branches se froissèrent, non loin d'elle.

Non, il allait passer auprès d'eux...

Alors, une émotion singulière lui serre la gorge. Si Julien la surprend, c'est elle qui va paraître coupable ! Elle ne pourra se défendre ! Quelles preuves donner ? Dans ce bois, à pareille heure, seule avec Ménestreau, tout ne plaiderait-il pas contre elle ?...

Et, dans son cou, elle sent comme un souffle..

C'est Ménestreau qui s'est approché et qui lui parle.

— Vous vous perdez pour elle...

— Peu importe, moi, je suis libre...

— Vous êtes une admirable fille, bien digne que l'on vous aime.

— Vous m'aviez promis de partir... de ne plus revoir Germaine... Pourquoi n'avez-vous pas tenu votre promesse ?...

Il ne répondit pas. Il questionnait au contraire :

— Pensez-vous que M. Grandier ait été prévenu ?

— J'en ai la certitude. Comment serait-il ici ?

— Par qui ?

— Je l'ignore.

— Ce n'est pas par vous ?

— Ah ! vous le croyez aussi ?

— Si ce n'est pas par vous, ne craignez-vous pas qu'en vous surprenant auprès de moi, il ne se méprenne point à votre dévouement ?...

— Les apparences sont contre moi.

— Pour qu'il ne conçoive aucun soupçon, pour justifier toutes ces apparences, il ne faut pas vous éloigner de moi comme vous le faites. Tenez, M. Grandier s'est arrêté. Il nous voit, sans doute. Il vient de nous découvrir et il cherche à s'assurer si la femme qu'il entrevoit est bien la sienne. Si vous détournez la tête, si votre main fuit mes mains, il comprendra que c'est là une comédie faite pour le tromper. Et vous aurez manqué votre but... tandis que...

— Eh bien ! parlez-moi, dites ce que vous voudrez.

Et que pourrais-je vous dire, si ce n'est que vous avez tout mon respect et toute mon admiration ? Je ne vaudrais pas grand-chose, et pourtant je ne suis pas encore tout à fait mauvais, puisque je sais admirer ce qui est beau, ce qui est simple, ce qui est grand...

Elle tourna à demi la tête vers lui. Il plaisantait, sans doute, et voulait abuser

de sa naïveté pour se moquer d'elle.

Mais autant qu'elle pouvait voir, il était sérieux.

Et il fallait bien qu'il fût sérieux pour ajouter :

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de n'avoir pas tenu la promesse que je vous avais faite, et d'être venu à ce rendez-vous malgré votre prière.

Il parlait bas. Elle ne répondait pas. Toute son attention était attirée par une ombre plus noire qui se mouvait dans l'ombre des grands arbres, près, très près d'eux.

C'était Julien qui les regardait, qui les écoutait.

L'avait-il reconnue ? Cela était bien difficile. Ou croyait-il voir sa femme, devant lui, toute frissonnante sous les amoureuses paroles de Ménestreau, presque pâmée dans les bras de son amant ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir davantage.

L'ombre, vivement, se détacha des arbres et se rapprocha.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrêtait.

Et l'on entendit une exclamation :

—Valérie !

Que de choses cela voulait dire ! Il croyait trouver là Germaine, et c'était la tante qu'il rencontrait. Celui qui l'avait prévenu s'était donc trompé ? Valérie !... Une intrigue !... Est-ce possible ?... Alors, tout n'était donc que mensonge, dans la vie, puisque celle-là, aussi, mentait, en dépit de son franc regard, du calme de son cœur, de sa droiture, de sa probité !...

Et il l'aimait ! Quelle que fût la femme surprise à ce rendez-vous, il en éprouvait une vive douleur !... Son orgueil eût été blessé de se voir tout à coup en face de Germaine, mais la blessure peut-être était plus cuisante d'y voir Valérie !

—Vous ! disait-il, vous !

Et dans ce seul mot de reproche était si cruel que la tante rougit. Devant cet homme, dont elle venait de sauver l'honneur, elle ne pourrait jamais se défendre. Tout ce qu'elle dirait paraîtrait aux yeux de Julien autant d'histoires forgées après coup, arrachées à sa honte, à son désarroi.

Et elle baissa la tête !

Mais, déjà il ne s'adressait plus à elle.

Il était devant M. de Ménestreau, pâle, le regard plein de colère.

—Monsieur, veuillez m'attendre demain chez vous !...

Ménestreau s'inclina froidement.

Valérie tressaillit.

Elle avait deviné la menace déguisée sous ces mots. Un duel, sans doute, allait surgir de tout cela.

Et Ménestreau l'acceptait.

—Monsieur Grandier, dit-elle, violemment émue, je vous prie de remarquer que je suis ici de mon plein gré. Si j'y suis venue, c'est que je l'ai bien voulu, n'est-ce pas ? Je suis libre de ma conduite, et libre de ma volonté. Je n'en dois compte qu'à moi-même. Je veux ignorer à quoi vous pensez en assignant ce rendez-vous à M. de Ménestreau, mais je tiens à dire que vous n'avez pas le droit que vous semblez vouloir prendre de vous ériger en protecteur.

Il fit un pas vers elle et d'une voix sourde :

—Valérie !

Très calme et maîtresse d'elle-même, en apparence, alors qu'elle était au fond saisie d'épouvante :

—Que voulez-vous ?

Entre elle et M. de Ménestreau, Julien restait irrésolu.

Ce fut M. de Ménestreau qui mit fin à cette situation.

—Je vous attendrai, demain, monsieur,

dit-il.

Et la tante :

— C'est inutile, M. Grandier ne viendra pas.

Elle se pencha à l'oreille du jeune homme, et très bas :

— Cette fois vous partirez.

— Cette fois, je vous le jure, dit-il.

Et avant qu'elle pût retirer sa main, il la lui serra furtivement.

Valérie s'éloigna, Grandier la suivit à distance, mais il la rejoignit bientôt. Ce danger passé, les nerfs, chez elle, se détendaient et elle se sentait toute faible, les jambes cassées, si chancelante qu'elle trébuchait contre les racines, les ronces, les cailloux.

Il lui offrit son bras.

— Merci, dit-elle, nous sommes arrivés.

Mais au moment où ils atteignaient la lisière devant Chantepleure, il l'arrêta, tout à coup, et la regarda longuement en silence.

— Ainsi, dit-il enfin, c'était vous!...

— Oui...

— Vous l'aimez?

Elle ne s'attendait pas à ce reproche, à cette question si naturelle pourtant, car la seule excuse à sa faute apparente, c'était l'amour.

— Que vous importe?

— Oui, cela m'importe! Ne vous ai-je pas dit que, moi...

Elle n'osa poursuivre, devant son regard candide qui le déconcertait.

— Vous, dit-elle, vous êtes le mari de celle que je considère comme ma fille. Plus vous la rendrez heureuse, et plus vous verrez grandir l'affection... très vive et très fraternelle que j'ai déjà pour vous...

Elle le quitta sur ce mot.

Le château dormait, devant eux. Dans la nuit, aucune fenêtre éclairée. Valérie respira, soulagée. Germaine avait eu le

temps de se remettre et tout danger, désormais, était écarté. Elle rentra chez elle, heureuse, le cœur plus libre. Mais s'étant mise à la fenêtre pour respirer la fraîcheur nocturne, car elle avait encore un peu de fièvre, elle vit longtemps errer dans le jardin Julien Grandier, la tête penchée, irrésolu, s'arrêtant presque à chaque pas comme pour écouter mieux le grondement qui montait de son cœur et parlant haut, même, dans l'agitation extrême de l'heure qu'il traversait.

VI

Le lendemain, quand elle s'éveilla, quand les choses de cette nuit lui revinrent à l'esprit, elle crut à quelque mauvais rêve.

Comment avait-elle fait tout cela? Comment avait-elle eu tant de courage?

Certes, elle ne le pourrait plus, maintenant.

Elle s'habilla lentement et descendit, quand elle aperçut Germaine qui, très pâle, semblait guetter son arrivée dans le jardin où elle paraissait fort occupée à cueillir des oeillets et des roses.

Quand elle fut près de la jeune femme, celle-ci lui adressa un regard où passait toute la gratitude de son cœur :

— Oh! tante! tante! dit-elle simplement.

— Il ne t'a pas questionnée?

— Non. Et pourtant il paraissait très nerveux et fort triste. Il s'est promené une partie de la nuit dans son cabinet de travail. Il ne s'est couché que le matin, alors qu'il faisait grand jour. Maintenant il dort, moi je n'ai pu fermer les yeux. Est-ce que tu crois que s'il m'avait surprise, il m'aurait tuée?

— Qui sait ce que peuvent conseiller à un homme, dans un moment de trouble et

de violence, son orgueil blessé, son amour méconnu ?

— Que va-t-il faire maintenant ?

— Je l'ignore. Le plus pressé est d'empêcher la rencontre qu'il rêve d'avoir avec M. de Ménéstreau.

— Il veut se battre ?

— Oui.

— Ah ! mon Dieu ! à cause de moi !... Et à cause de moi, tué peut-être !!!

— Oh ! je saurai bien mettre obstacle à ce duel.

— Ma bonne tante, tu es mon ange gardien ! Je t'aime de tout mon cœur.

— Tu viens de me payer, d'un mot, de tout ce que j'ai fait.

Et les deux jeunes femmes s'embrassèrent avec une profonde émotion.

Elles ne se quittèrent pas de toute la matinée. Mais vers les dix heures, Valérie avait écrit deux mots à M. de Ménéstreau ; elle les lui fit porter par un jeune paysan.

Ces deux mots disaient :

“Je veux que vous refusiez toute rencontre avec M. Julien Grandier, dans le cas où il viendrait vous renouveler sa provocation d'hier. N'oubliez pas que j'ai le droit de *vouloir* — elle avait souligné le mot — et que vous n'avez pas celui de me refuser...”

Le même paysan rapporta la réponse de M. de Ménéstreau. “C'est votre droit et je le regrette infiniment. Je partirai dès que j'aurai reçu la visite de M. Grandier, car il viendra, j'en suis sûr. Mais si loin que je puisse être, je me souviendrai toujours des deux fois où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.”

Germaine était là lorsque le paysan remit la lettre à Valérie.

— C'est de lui !

— Oui !

— Que te dit-il ?

— Lis !

Germaine parcourut, rendit la lettre et ne retint pas un soupir.

En se détournant elle essuya ses yeux.

— Eh bien ! qu'est-ce encore ? dit la tante.

— Rien, n'y prends pas garde. C'est la fin... Je pleure parce que j'ai honte, voilà tout... Tante, tante, ne me quitte plus... Il me semble que je vais me trouver horriblement seule...

Vers une heure, Julien, qui pendant tout le déjeuner était resté sombre et silencieux, sortit de Chantepleure, et se dirigea vers l'Echina.

Germaine, de loin, montrait à Valérie le jeune homme qui descendait à grands pas résolu, vers le fond de la vallée.

— Vois-tu, tante, vois-tu ?

— Moi, j'ai confiance... dit Valérie.

M. de Ménéstreau n'avait pas voulu sortir. Il attendait la visite de Julien, en fumant un cigare. Il était prêt à partir, ainsi qu'il l'avait promis. Les malles étaient chargées, les chevaux attelés.

Les deux hommes se saluèrent froidement.

— Monsieur, dit Julien, vous ne devez pas vous étonner que je vienne vous demander une réparation...

— J'en suis fort surpris au contraire, interrompit M. de Ménéstreau, car je pourrais vous demander de quel droit vous exigez cette réparation. Vous n'êtes pas le frère de mademoiselle Valérie, que je sache. Vous n'êtes pas même son parent. Est-ce tout simplement parce que mademoiselle Valérie est la tante de votre femme que vous vous érigez en une sorte de tribunal devant lequel doivent comparaître ses actes, quels qu'ils soient ? Ce serait, avouez-le, pousser le point d'honneur un peu loin que d'étendre ainsi votre protec-

tion obligatoire à tous les membres de la famille de madame Grandier.

— Monsieur...

— Laissez-moi achever et suivez mon conseil. Soyez aussi calme que je le suis moi-même. Mademoiselle Valérie n'étant rien pour vous, de quel droit vous mêlez-vous de sa conduite? De deux choses l'une: ou elle s'est trouvée offensée, hier, de ma présence auprès d'elle, dans ce coin du bois où vous nous avez surpris... et alors je suis prêt à lui faire toutes les excuses qu'elle exigera... ou bien ma présence y était toute naturelle... Mademoiselle Valérie savait m'y rencontrer... Tout était prévu convenu... Et alors, de quoi vous fâchez-vous?

Certes Julien n'avait rien à répondre. Sa situation était fautive. Une lettre anonyme trouvée à la poste de Monthermé, où il était entré en passant, l'avait mis sur ses gardes. Une écriture irrégulière d'une main lourde et inhabile, des fautes d'orthographe nombreuses, une encre blanche et du papier grossier, tout cela prouvait que la lettre venait de quelque paysan haineux et vindicatif.

«Votre femme a des amoureux, surveillez-la. Et c'est au Gué du parc qu'on l'a déjà surprise!»

C'était tout. Au lieu de poursuivre sa tournée d'affaires et de rester deux jours absent, il était revenu aussitôt, le soir même, afin de s'assurer si la lettre disait vrai et de surprendre les coupables.

Et vers ce Gué, au lieu de sa femme, c'était Valérie qu'il avait trouvée dans les bras de Ménestreau, écoutant, ravie, enivrée, les tendresses murmurées à son oreille... Valérie en la droiture de qui il avait tant de confiance, dont les yeux d'enfant semblaient ne point pouvoir mentir... Valérie pour laquelle il ressentait une affection si pure, dégagée, ainsi qu'il le lui

avait dit, de toute pensée mauvaise... Valérie, cette exquise fleur si fraîche et si délicate, ternie par le souffle de cet homme...

Il repensait à tout cela en écoutant M. de Ménestreau.

— Ainsi, dit Julien, vous ne voulez pas vous battre, car c'est à me dire cela que tendent vos paroles.

— Et pourquoi me battrais-je, s'il vous plaît? Savez-vous bien que ce duel, si l'on en connaissait l'origine, déshonorerait mademoiselle Valérie que je tiens, ne l'oubliez pas, pour la plus modeste et la plus loyale des femmes... Un duel, pour mademoiselle Valérie, c'est vouloir venger son honneur... Eh bien! l'honneur de cette charmante fille n'est point atteint, croyez-moi, parce que vous avez surpris le rendez-vous qu'elle... m'avait... demandé... Si ce rendez-vous s'ébruitait, certes, son honneur pourrait en souffrir... Mais alors, de nouveau, un duel ne serait pas la réparation obligée, nécessaire... Un mariage seulement rendrait à la jeune femme sa tranquillité...

— Vous songeriez?

— Peut-être... Croyez-vous que je puisse rencontrer quelque part une femme plus belle, plus douce, de plus grande bonté, plus digne d'être aimée infiniment, plus digne d'être heureuse?

Le cœur de Julien battait douloureusement.

Mais que pouvait-il répondre? Pouvait-il avouer à cet homme, qu'il aimait Valérie? Non, moins que tout autre, il en avait le droit.

Il s'inclina, pour partir, sans trouver un mot.

Quand il fut dehors, seulement, il se reprocha son hésitation, mais il était trop tard. M. de Ménestreau venait de sauter en voiture et les chevaux, au grand trot, l'entraînaient vers Monthermé.

VII

La situation de la tante vis-à-vis de Julien Grandier ne laissait pas que d'être délicate. Bien qu'elle se sentît forte de sa conscience et de sa probité, elle ne pouvait s'empêcher de rougir, lorsqu'elle voyait les yeux du jeune homme se fixer longuement sur elle.

Elle devinait dans ces regards autant de reproche que de mépris.

Et c'était le seul homme du monde auquel il lui était défendu de dire la vérité.

Germaine, malgré son peu d'observation et sa vie toute superficielle, n'était pas sans comprendre ce qui se passait dans ces deux coeurs. Certes, elle ne se doutait pas de l'amour de Julien pour Valérie, mais elle souffrait de ce mépris immérité et implacable, qui malgré tout ce qu'il faisait, perceait dans les moindres gestes de son mari. Elle souffrait pour la tante qui n'était pas coupable.

Et quand elle surprenait Valérie les yeux troublés, rêveuse, pâlie, elle l'embrassait avec effusion, des larmes près des yeux et lui répétait cent fois :

—Tu m'as sauvée, mais tu souffres... Je t'aime de tout mon coeur.

Cela rendait à la pauvre fille un peu de bonheur, un peu de calme.

Si le secret de ce rendez-vous n'avait pas été connu au-delà de Chantepleure, cette fausse situation eût été quand même supportable pour la tante, mais ce fut bientôt la fable de la contrée.

L'auteur de la lettre anonyme reçue par Julien, un braconnier du nom de Sylvain, avait guetté le rendez-vous et il avait surpris non point Germaine, à laquelle il s'attendait, mais Valérie dans les bras de M. de Ménéstreau, ou à peu près. Couché dans des broussailles près de là, à l'affût d'un chevreuil qui toutes les nuits traver-

sait la clairière pour aller boire au Gué de la Semoy, il avait assisté à la scène, à l'arrivée de Grandier, à la provocation des deux hommes.

Et ce témoin invisible, méchant et gouguenard, ne s'était pas gêné pour grossir les détails, le lendemain, dans tout le pays.

Comme Valérie sortait très peu, elle fut quelque temps sans rien soupçonner de ces rumeurs.

Puis cela éclata, tout à coup, pareil à la foudre.

Lorsque le dimanche elle traversa le village pour se rendre à l'église, elle vit les gens qui ricanaient en la regardant. Les cloutiers, adossés au seuil des portes, leurs bras noirs croisés sur le tablier de cuir, la suivaient longtemps des yeux et prononçaient à haute voix le nom de Ménéstreau.

Lorsqu'elle monta dans l'église, à sa place accoutumée, le banc loué depuis vingt ans par la famille de Lespérat, les femmes chuchotèrent à son passage.

Et les mots, murmurés très bas pourtant, arrivaient jusqu'à son oreille :

—Dévergondée!... Quelle mine hypocrite... Est-ce qu'on dirait ça à la voir?... C'est la honte d'un pays...

Et elle s'écroula sur son banc, à genoux, la tête dans les mains, chancelante, anéantie, des sanglots plein son coeur.

Germaine, auprès d'elle, n'avait rien vu, n'avait rien deviné.

Enfin la tante releva les yeux.

La première personne qu'elle aperçut devant elle, fut un grand garçon au visage bronzé, à l'oeil noir très brillant. Jean Berriat.

Son regard était très doux et l'expression de son visage trahissait une grande pitié, une grande tristesse.

Cela était si visible qu'elle en fut frappée.

Et entre eux, dans cette humble église, au milieu de tout ce monde hostile à Valérie, s'établit une étroite communion de pensées.

Valérie semblait lui dire :

—On m'accuse. Je ne puis me défendre. Ceux qui sont là vont être impitoyables.

Et lui, calme, répondait :

—On vous accuse et l'on a raison puisque tout est contre vous. Je sais ce qu'on dit de vous et je l'ai entendu bien des fois répéter devant moi depuis deux jours. Moi, je ne crois rien... Je ne croirai rien, tant que de ces deux yeux si loyaux et si francs, je ne verrai pas sortir les larmes de la honte qui se repent, tant que de ces lèvres si pures où se lit une si complète bonté, je n'entendrai pas l'aveu pénible de la faute commise. Non, non, moi, je ne croirai rien...

Et Valérie le remerciait.

Elle se sentait attirée. Elle eût voulu lui parler, lui ouvrir son cœur, lui dire qu'il avait raison, qu'il ne se trompait pas, qu'il ne fallait pas croire.

Elle se serait confiée à lui tout entière peut-être.

Bien qu'elle ne lui eût pas adressé la parole, depuis longtemps, sa pensée était occupée de lui souvent. Elle le rencontrait toujours, comme autrefois, silencieux, sur la route, avec son regard attendri et sa respectueuse attitude, quand elle s'approchait. Elle ne pouvait guère sortir, un peu loin de Chantepleure, sans que, comme par hasard, il ne se trouvât là. Elle n'avait pas besoin de s'entretenir avec lui pour connaître son intelligence et la délicatesse de son cœur. Dans différentes phases de sa vie n'avait-elle pas jugé de l'une et de l'autre? Elle l'avait vu, gêné, attristé, quand Lespérat était venu consulter le père Marie-Adèle et lui reprochant presque, à elle, cette démarche dans laquelle il

voyait, de la part du baron, comme une insulte au vieillard, son père, infiniment respecté... Elle l'avait vu, à Monthermé, chez Me Lampernesse, le jour où elle s'était décidée au sacrifice de cent mille francs pour marier Germaine.

“Il faut toujours abéir à son cœur!”

Voilà ce qu'il avait dit, lui donnant aussi discrètement le conseil de résister à Me Lampernesse, dont il prévoyait, à coup sûr, les objections et les amicales remontrances.

Mais cela, ce n'était rien. Le jour où elle avait été vraiment émue par l'intervention de Jean le Noir, c'était lorsqu'elle était venue à l'Echina trouver M. de Ménestreau.

Elle comprenait, à cette heure, alors qu'elle courbait la tête sous la calomnie, sous la honte d'une faute qu'elle n'avait pas commise, elle comprenait combien cette visite avait été imprudente et combien délicate et touchante avait été alors la sollicitude du jeune homme qui l'ayant vue entrer, et sans qu'aucun soupçon pénétrât dans son cœur, avait envoyé le bon et doux Marie-André à son secours, pour lui donner, du moins, à son retour, la sauvegarde de cette vieillesse.

Cela dénotait une âme généreuse et subtile, supérieure à celle des autres hommes.

Et pourquoi le faisait-il?... Dans quel but? Était-ce seulement parce qu'il avait, ainsi que beaucoup d'êtres d'élite, le culte de ses souvenirs d'enfance? Parce qu'il se rappelait les jours insoucians et les jeux de la première jeunesse? Parce qu'il revoyait toujours en Valérie la petite amie d'autrefois? Ou bien n'était-il pas conduit par une mystérieuse pensée, jamais avouée, plus haute et plus douce?...

La tante n'avait jamais réfléchi sérieusement à ces choses.

Cela l'avait frappée, au fur et à mesure des événements. Mais ce matin, alors qu'elle était si malheureuse et qu'elle se voyait isolée au milieu de ce monde, les moindres faits de sa vie grossissaient, prenaient des proportions énormes et il lui semblait que Jean, dans cette vie, tenait une grande place.

Pourquoi ?

Elle s'adressait cette question, au fond du coeur, pendant que le jeune homme paraissait vouloir la reconforter de son regard.

Et en effet, peu à peu, elle relevait le front.

Pourquoi rougirait-elle?... Est-ce que tout en elle ne criait pas l'honnêteté et la franchise ! Tant pis pour ceux qui s'y trompaient !

Et son visage redevint calme.

Ses yeux allèrent remercier les yeux de Jean le Noir et l'échange de ces deux regards très longs, pleins de pensées, pleins de reconnaissance et pleins d'amour, la laissa soudain comme réchauffée, avec une sorte de ravissement dans le coeur.

—Il m'aime !

Elle avait compris.

Mais le supplice n'était pas fini pour elle.

Si la calomnie avait été seulement cette rumeur qui parcourait le village et qui se manifestait par quelques coups d'oeil, quelques phrases insultantes échappées à des paysans, des allusions ironiques qu'elle devinait plutôt qu'elles n'étaient claires, Valérie s'en fût peu souciee peut-être.

Cela prit bientôt une forme plus précise, car, des villages voisins, de Haulmé et de Tournaveaux, la calomnie passa la Semoy et se répandit jusqu'à Chantepleure. M. et madame de Lespérat furent avertis. Tout d'abord la baronne n'y prit point garde. Elle connaissait sa soeur, elle avait

confiance en elle, la savait incapable d'une faiblesse. C'était donc une histoire à dormir debout qu'on lui racontait. Mais il lui fallut bien y ajouter foi, à la fin, tant le bruit s'accréditait !

—C'est inconcevable, se dit-elle... Non, non, tant que Valérie elle-même ne m'en aura pas fait l'aveu, je n'y croirai pas.

Et abordant la pauvre tante :

—Tu sais ce qu'on dit ?

—Quoi donc ? que dit-on ?

—On parle de ton mariage prochain.

—Avec qui, mon Dieu ?

—Mais tu dois le savoir mieux que nous. Et tu nous fais des cachotteries.

—Je ne t'ai rien caché et je ne sais pas de quoi il s'agit.

—On te donne pour mari M. de Ménestreau.

—C'est une fantaisie. Les gens du pays s'amuse.

—S'amusent-ils tant que ça, Valérie ?

—Je t'assure.

—S'amusent-ils aussi lorsqu'ils prétendent que l'on t'a surprise avec lui, la nuit, près de la Semoy...

—Louise !

—Je répète ce que j'ai entendu...

—Tu m'offenses.

—Eh bien, défends-toi ? Est-ce vrai ?

—Je trouve que dans ta bouche cette calomnie est une injure. Je ne me défendrai même pas.

—Ceci est commode, plus commode que de répondre. Dis-moi donc seulement s'il est vrai que l'on t'a vue, il n'y a pas longtemps, avec M. de Ménestreau, vers le Gué-aux-Biches?... Pour préciser la date, et pour aider à ta mémoire, ajouta la baronne avec ironie, c'était la veille même du jour où M. de Ménestreau a quitté l'Echina.

—C'est vrai.

—Tu avoues !!!

—Je ne sais pas mentir.

—Que parlais-tu d'injures et d'offenses, tout à l'heure?

—Tu aurais tort de me croire coupable...

Madame de Lespérat la considéra avec stupéfaction.

—Coupable, tu l'es, tu l'as été, mais heureusement tout peut se réparer et va se réparer, puisque tu te maries...

—Il ne peut être question de mariage...

—Tu dis?

—Je n'aime pas M. de Ménestreau et je n'ai nulle envie de lier ma vie à la sienne.

La stupéfaction de la baronne redoublait.

Elle n'était pas éloignée de penser que sa soeur était atteinte de folie.

—Tu refuses la seule réparation qui puisse te sauver?

—Oui, je refuse... M. de Ménestreau ne me doit rien.

—M'expliqueras-tu, alors?...

—Oh! ne me demande aucune explication, je ne dirai rien.

—Soit! Tes paroles m'étonnent autant que ta conduite; tu ne seras donc pas surprise si nous gardons désormais vis-à-vis de toi une certaine réserve?

—A votre aise...

—Et si j'interromps les relations qui existent entre toi et ta nièce... Les mauvais exemples sont encore plus dangereux que les mauvais conseils.

Valérie tressaillit, puis se remit et sourit tristement.

—Germaine est libre. Elle m'aime. Elle me croira sur parole quand je lui dirai que je puis toujours recevoir ses baisers sans rougir.

—Il n'en sera pas de même de son mari, auquel il ne plaira point de voir se continuer plus longtemps ces relations.

—Je n'empêcherai pas Germaine d'obéir à M. Grandier...

Les deux soeurs se séparèrent, Valérie pour aller pleurer dans sa chambre et réfléchir sur l'étrange situation qui lui était faite, madame de Lespérat pour aller raconter au baron les singulières réponses qu'elle venait de recevoir.

Valérie ne devait pas être longtemps à s'apercevoir dans quelle impasse elle s'était jetée en se dévouant, ainsi qu'elle l'avait fait, pour Germaine, car, à partir de ce jour, ce fut pour la pauvre tante une vie toute nouvelle au château.

Il semblait que ceux qui habitaient Chantepierre se fussent donné le mot. On la mettait en quarantaine, comme une pestiférée, et M. et madame de Lespérat ne lui adressaient plus la parole.

Julien la regardait parfois d'un air triste et pensif, mais il se défendait mal vis-à-vis d'elle, de la rancune que lui inspirait le choix qu'elle avait fait de Ménestreau, après le refus que lui-même avait éprouvé.

Seule, Germaine souffrait autant que Valérie.

Elle sentait vivement l'injustice dont la tante était frappée, mais elle avait la bouche close et ne pouvait se disculper et défendre la tante sans s'accuser.

Elle profitait des rares occasions que lui offrait le hasard pour se rapprocher de Valérie et lui dire, très vite, à l'oreille:

—Tu sais, tante, je t'aime... je souffre comme toi... prends patience... prends courage... tout cela passera... on oubliera...

Valérie inclinait la tête sans répondre.

Ou bien elle disait:

—Ne sois pas inquiète. J'ai mon bon droit de mon côté et c'est encore toi que je plains. Ne te préoccupe pas de moi... ne te mets pas en faute en m'adressant la

parole... puisqu'on te l'a défendu...
Va-t'en... va-t'en.

Et pendant plusieurs jours elles ne se reparlaient plus.

Cette hostilité de toute la famille se manifestait de mille autres façons que par cet obstiné silence.

C'est ainsi qu'elle fut exclue désormais des promenades en commun.

On ne l'avertissait plus lorsqu'on sortait, lorsqu'on descendait vers la Semoy, lorsqu'on faisait quelque partie.

Et elle se trouvait seule tout à coup pour une journée entière dans ce vaste château triste où vagabondait son âme en peine.

On eut soin de ne plus l'avertir lorsque quelque visite arrivait. Elle ne faisait vraiment plus partie de la famille.

Si l'on s'informait d'elle, la baronne se hâtait de répondre qu'elle était souffrante et ne descendrait pas.

Mais comme, du village et de chez les paysans, la calomnie avait fait du chemin et s'était répandue dans les châteaux des alentours, d'un commun et tacite accord Valérie n'exista plus.

S'il était fait, par hasard, quelque allusion, c'était en manière de consolation, et pour faire comprendre à madame de Lépérat que, souvent, dans les familles, il y a une brebis galeuse, que les plus honnêtes ont parfois une tare et que cela n'empêche en rien la considération et le respect.

Lorsqu'on allait à la messe le dimanche, le baron affectait publiquement de se séparer de Valérie en la reléguant au bout du banc et en laissant un espace vide entre elle et les autres membres de la famille.

Et pour se rendre à l'église, il faisait atteler pour Valérie seule, pendant que les autres, ensemble, prenaient une seconde voiture afin de bien marquer au monde

que si la vie continuait d'avoir une apparence d'intimité, au fond la séparation était complète.

Au château, c'était un autre supplice.

Bien qu'elle ne voulût pas donner barre sur elle, il lui arrivait cependant d'oublier l'isolement où elle vivait et, se trouvant avec sa sœur ou avec le baron, de leur adresser la parole.

Ni l'un ni l'autre ne répondait. Ils affectaient de la regarder avec curiosité, avec étonnement, comme s'ils s'apercevaient soudain de sa présence. Et ils détournaient la tête en pinçant les lèvres.

Lorsqu'on avait à prendre une résolution qui intéressait la famille, elle était exclue de ces conseils, alors qu'autrefois son avis était sollicité, exécuté toujours.

Lorsqu'on avait à prendre une résolution qui intéressait la famille, elle était exclue de ces conseils, alors qu'autrefois son avis était sollicité, exécuté toujours.

Et parfois même, allant jusqu'au bout de ces cruautés, le baron et la baronne, lorsque Valérie se trouvait là, entreprenaient quelque histoire galante, à voix basse, mais pourtant de manière à être entendu. C'était une aventure plus ou moins épicée, attribuée à des châtelains du pays et du genre de celles dont on faisait si lourdement peser le poids sur la pauvre tante.

Elle s'en allait, alors, retenant son envie de pleurer et s'enfermait pour le reste de la journée chez elle.

Tous ces petits coups d'épingle l'écoeureraient. Elle avait jadis réfléchi qu'elle pourrait un jour quitter cet intérieur où elle avait toute sa vie vécu, où elle avait été élevée, où elle avait grandi côte à côte avec Germaine.

A présent, elle y songeait de nouveau.

Ce départ rentrait, dorénavant, dans ses préoccupations journalières.

Elle en était vaguement épouvantée, car, n'ayant jamais été seule, comment se faire à une existence si nouvelle? La solitude ne lui serait-elle pas bientôt insupportable?

C'était encore cette pensée, cette frayeur, qui lui faisaient supporter l'intolérable supplice de ces petites barbaries.

Elle patientait, espérant, elle ne savait trop quoi!

Un peu de consolation lui venait de Germaine qui l'aimait, qui, redevenue sérieuse, lui avait rendu l'amitié d'autrefois; mais Germaine, par la suite logique de cette singulière situation, était obligée de se cacher pour donner à sa tante les marques de son affection.

Devant l'hostilité générale, devant toutes les souffrances dont on abreuvait Valérie, une noble pensée était venue à Germaine.

— Tante, je ne puis te savoir malheureuse ainsi plus longtemps.

— Je ne suis pas malheureuse, puisque tu m'aimes.

— Je veux tout avouer à mon mari. Il me pardonnera ma légèreté. Je n'ai commis qu'une imprudence. Ton amitié a empêché la faute. De cette façon tout le monde, ici, connaîtra ton dévouement.

— Et tu te perds... Ton mari jamais, n'aura plus confiance en toi. Je te le défends.

— Mais toi, tante, toi, que vas-tu devenir?

— Ce qu'il plaira à Dieu!

— Un mariage pour toi est désormais impossible, après cette histoire.

— Qui sait? avec le premier venu, peut-être, mais si je rencontrais un homme ayant assez de confiance en moi pour ne rien croire des calomnies répandues sur mon compte et qui serait quand même, malgré tout, heureux et fier de me don-

ner son nom?

— Comme tu dis cela! Cet homme existe!

— Je n'en suis pas certaine, et ce que je viens de te dire, il se peut que ce soit un rêve de mon imagination.

— Tu ne veux pas me prendre pour confidente?

— Non... considère cela comme un rêve.

Le lendemain de cet entretien, le facteur remit une lettre au château à l'adresse de Valérie.

Elle l'ouvrit et courut à la signature.

Elle était de M. de Ménestreau.

Elle disait:

“Mademoiselle j'apprends par des personnes amies les mauvais bruits qui courent et qui atteignent votre réputation; après votre si noble dévouement, vous deviez vous y attendre. Il n'est, mademoiselle, qu'un moyen d'imposer silence aux méchantes langues, c'est de vouloir bien faire, à celui qui vous écrit et que votre grâce et votre loyauté ont touché, le grand honneur de porter son nom, c'est de vouloir bien lui donner la joie infinie de partager sa vie.”

Elle montra cette lettre à Germaine, sans réfléchir que dans cette pauvre âme, toute d'impressions premières et fugitives, une pensée viendrait que Valérie peut-être, en tout cela n'avait pas été poussée par son amitié pour sa nièce par son désir de la sauver.

Et ce fut en effet ce que dit la jeune femme.

— Tu l'aimes? Tu l'aimais, sans doute?

Et elle était un peu pâle et elle avait les yeux troublés en parlant ainsi. N'était-ce pas à M. de Ménestreau que la tante avait fait allusion lorsqu'elle avait parlé d'un

mariage possible?

Valérie comprit et la serra contre son coeur.

— La blessure n'est donc pas encore complètement guérie, Germaine?

— Réponds-moi, tu l'aimes, et ce que tu as fait, c'est la jalousie qui te l'a conseillé et non ton affection pour moi!

— Le crois-tu vraiment?

— Réponds, réponds, je veux savoir... Dis-moi la vérité... que t'importe à présent, puisque tout est brisé, fini?...

— Je n'aime pas M. de Ménestreau.

— Et cependant tu deviendras sa femme.

— Je ne serai jamais sa femme.

— On dit cela, et puis...

— En veux-tu la preuve?

— Oui, oh! oui...

— Jure-moi d'abord que tu ne l'aimes plus.

— Je te le jure.

— Ce n'est donc chez toi qu'une question d'amour-propre, d'orgueil!

— Peut-être... mais il y a quelque chose de plus haut de meilleur. Je veux qu'aucune arrière-pensée ne ternisse le pur souvenir de ton dévouement.

— Eh bien regarde!

Valérie s'assit à son bureau. Elle écrivit rapidement.

“Votre demande m'a profondément émue, car je suis certaine qu'elle n'a pas été inspirée, chez vous, par un accès passager de générosité, et que c'est après mûre réflexion que vous l'avez faite. Je vous en remercie. Il est vrai, si j'acceptais, je retrouverais ainsi la paix de ma vie, et je ferais taire ces calomnies, mais je ne puis être votre femme, car je craindrais de ne pas vous apporter l'entière possession de mon coeur...”

Germaine lisait au-dessus de sa tête.

— As-tu lu?

— Oui.

— Es-tu satisfaite?

— Oh! tante, tante, comme je voudrais te voir heureuse!

— Cela viendra.

Et Germaine rassurée, souriante, câline:

— Quel est donc celui que tu aimes?

— Ai-je dit que j'aime quelqu'un? dit Valérie, comme surprise.

— Relis ta lettre.

— J'ai beau la relire. J'exprime une crainte, voilà tout.

— Oh! tante, lorsqu'une femme comme toi craint d'aimer quelqu'un, c'est fini, il est trop tard, elle l'aime...

Valérie devint pensive, toute grave:

— Peut-être dis-tu vrai!

Mais le nom que Germaine lui demandait, elle ne le lui dit pas.

Elle la garda précieusement, cette lettre, dans un but mystérieux. Elle la portait toujours sur elle, ne la quittait jamais.

Et un jour qu'elle rencontra Jean, dans la campagne, pendant les moissons, sous un lourd soleil de juillet, tombant d'un ciel chauffé à blanc, elle l'aborda.

Elle était franche en tout ce qu'elle faisait. Elle n'employait jamais de détours.

— Jean, dit-elle, excusez ma hardiesse... je voudrais vous parler.

— A moi seul, mademoiselle?...

— Oui.

— Si je vous le demande, c'est que mon père me suit dans le sentier, de quelques pas seulement, il va nous rejoindre.

— Tant mieux, Jean, que votre père soit là...

— C'est ce que je pensais, dit-il simplement.

Il le pensait? C'est donc qu'il devinait ce qu'elle allait dire? Comment pouvait-il

deviner ces choses-là dont la vie n'avait rien de commun avec Chantepleure, qui devait tout ignorer de ce qui s'y passait, de ce qui s'y disait?

On entendit, au même moment, des pas dans le sentier caillouteux, et le père Marie-Adèle parut.

Il fut un peu surpris—cela se manifesta par un mouvement des épaules—de rencontrer son fils en tête-à-tête avec la jolie fille.

Il ôta son chapeau de paille et salua.

Mais au lieu de partir, ce qui eût été leur faire injure en leur faisant supposer qu'il pouvait les gêner, il resta.

—Et maintenant, mademoiselle, je vous écoute, dit Jean.

—Monsieur Berriat, répondit la tante, enhardie, malgré tout, par la présence de Marie-Adèle, c'est une explication que j'ai à vous donner—une explication délicate et au sujet de laquelle je vous supplie de ne pas me laisser parler trop longtemps, si vous m'avez devinée à demi-mot.

Marie-Adèle et son fils se regardèrent.

Evidemment, ils avaient compris. Pourtant, ils n'étaient pas sûrs. Il fallait que Valérie précisât, d'un mot encore. Le mot, ils ne le demandèrent point, mais leur indécision ne pouvait échapper à la tante.

Celle-ci fut brève jusqu'au bout.

—Il est certaines personnes à l'estime et au respect desquelles j'attache un grand prix.

Marie-Adèle inclina la tête.

Jean avait eu un éclair de joie dans les yeux.

—Vous pouvez parler, dit le vieillard, nous avons compris.

—L'autre jour, à l'église, pendant la messe, Jean me regardait. Je venais d'avoir à supporter, au moment où j'étais entrée, et alors que je montais à mon banc, des paroles de mépris et des insultes qui

s'adressaient bien à moi et que, pourtant, je ne mérite pas...

—Vous ne les méritez pas, non, Valérie, dit Jean, il n'est pas possible que vous ayez fait ce qu'on dit... Il n'est pas possible que l'on vous ait surprise comme on le prétend...

—Et si j'avais été surprise, Jean...

—Je douterais, je douterais, fit-il avec vivacité.

—J'ai deviné, dans vos yeux, quand vous vous tourniez vers moi, que déjà ces calomnies vous étaient connues. J'ai deviné que vous me disiez: "Moi, je ne crois rien, parce qu'il n'est pas possible, en dépit des apparences, que vous soyez coupable." Est-ce bien cela, Jean? Me suis-je trompée?

—Non, non, je le pensais, je le pense encore.

—Merci, Jean. Lisez cette lettre, mon ami.

Elle lui tendit la lettre de M. de Méne-treau.

Et quand il eut fini, sans lui laisser le temps de parler, d'interroger:

—J'ai refusé, dit-elle, puisque je ne l'aime pas, puisque je ne l'ai jamais aimé.

Par une sorte de pudeur, d'extrême délicatesse, c'était à Marie-Adèle qu'elle s'adressait plutôt qu'à Jean le Noir.

Celui-ci contenait difficilement son émotion. Des courants nerveux semblaient passer sur son visage bronzé, comme s'il avait été tout près de pleurer.

Il balbutia:

—Oui, oui, mademoiselle, moi je n'ai jamais douté, je le répète, et je n'avais pas besoin de cette preuve-là.

—Je tenais quand même à vous la donner.

—Pourquoi, mademoiselle?

—Parce que... Parce que... je me suis souvenue que vous m'aviez vue entrer à

l'Echina et dès lors les soupçons pouvaient naître chez vous beaucoup plus justement que chez les autres.

Elle fit mine de vouloir se retirer.

Jean soupira et s'éloigna.

Marie-Adèle resta un peu en arrière. Sa grave figure était à cet instant éclairée d'un doux sourire.

— Est-ce vraiment tout ce que vous aviez à nous faire comprendre, mademoiselle? dit-il à voix basse.

— Mais oui...

— Je suis pour ma part très heureux et très fier que vous teniez ainsi à notre estime, nous qui sommes de pauvres gens, mais laissez-moi vous parler comme le ferait un père, un grand-père, même, car votre âme est bonne et lorsque vous êtes venue me voir, dans ma maison, il y a deux ans bientôt, j'ai vu que votre regard s'abaissait sur moi sans ironie et sans moquerie. Alors, mon coeur s'est ouvert pour vous.

— Oui, monsieur Berriat, je ne sais pourquoi je suis attirée vers vous, pourquoi vous m'inspirez tant de confiance... Je vous connais à peine et ce jour-là je vous parlais pour la première fois.

— Je crois aux affections et aux haines instinctives, mais pour vous, mademoiselle, mon coeur était préparé à vous aimer.

— Que voulez-vous dire, monsieur Berriat?

— Depuis plus de vingt ans, je pense à vous...

— Comment? fit-elle, souriante, étonnée.

— Depuis plus de vingt ans, je parle de vous...

— Et avec qui?

— Avec un jeune homme qui fut jadis votre petit camarade de courses et de jeux...

— Jean!

— Jean, oui. Et c'est pourquoi cela m'aurait fait beaucoup de peine de ne point vous retrouver telle que nous nous étions fait de vous une image... voilà pourquoi surtout nous aurions eu tant de peine, Jean et moi, si les vilaines histoires qui courent sur votre compte avaient pu être vraies... voilà pourquoi, enfin, vous avez été si bien inspirée en obéissant au premier mouvement de votre coeur et en nous prenant comme confidents. Je vous l'ai dit; moi, j'en suis fier, mais mon fils surtout en a été heureux... Je ne sais si vous le regardiez? En ce cas, vous avez dû voir qu'il y avait des larmes pas très loin de ses yeux, pendant qu'il vous écoutait!...

Elle baissa la tête, une question venait à ses lèvres.

Tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait, était bien assez clair. Pourtant est-ce qu'elle ne s'abusait pas? Il n'y avait peut-être chez le jeune homme qu'une bonne amitié, celle d'autrefois, et pas du tout ce sentiment plus tendre et plus vif qu'elle s'imaginait.

Le sorcier ne la quittait pas du regard et semblait lire dans son âme.

Il lui dit doucement, souriant toujours:

— Oui, vous pouvez tout croire, puisque tout est vrai... Mais ce grand garçon qui a été soldat et qui aurait pu, s'il avait voulu, devenir officier; qui a visité le monde entier pour compléter son éducation et qui est revenu, avec joie, prendre la charue dans les champs de son père, ce grand garçon-là, mademoiselle, est plus timide encore qu'il n'est fier, plus timide qu'une femme...

— Timide... A-t-il donc quelque chose à me dire?

— Oui.

— Vous le savez?

— Je le sais.

—Substituez-vous à lui... Ayez le courage qui lui manque...

—Je ne le peux.

—Pourquoi?

—Il me l'a défendu. J'ai promis... Du reste, ne devinez-vous pas?

Son coeur battait très fort. Mais elle ne souffrait pas. Au contraire, il y avait en elle une sorte de grand bonheur intime.

Elle tendit les deux mains au vieillard.

—Peut-être! dit-elle.

Il les lui serra avec tendresse et Valérie s'éloigna.

VII

Au milieu de tous ces événements, le baron de Lespérat ne laissait pas que d'être fort occupé.

Il avait acheté et payé l'Echina à M. de Ménestreau. La dot de Germaine, cette dot qu'elle tenait du bon coeur et de la générosité de sa tante, avait été employée à cet achat et un acte de société avait été passé entre Grandier et le baron pour l'exploitation de la filature. Celle-ci était depuis longtemps, nous l'avons dit, en assez mauvais état. De nombreuses réparations, assez sérieuses, y étaient indispensables, et des constructions nouvelles étaient rêvées par le baron. Julien Grandier, assez faible de caractère, et très préoccupé, du reste, par ses chagrins de coeur, la chute de ses illusions, l'ennui de voir sa vie à jamais liée à une femme avec laquelle il ne sentait plus déjà d'intimité commune, laissait M. de Lespérat s'occuper seul de mettre à exécution les idées qu'il remâchait depuis longtemps.

Tout au plus hasardait-il, de temps à autre, une observation réfutée victorieusement, aussitôt, lorsqu'il voyait le baron accumuler sans compter les dépenses.

— Laissez faire, laissez faire! disait

Lespérat en riant. J'ai mes devis; je ne suis pas assez sot pour vous mettre dans le pétrin. Et du reste, toutes ces modifications sont nécessaires. Il n'y en a pas pour vingt-cinq centimes à retrancher.

Heureux d'être débarrassé de cette besogne, Julien se laissait aller à sa tristesse et se nourrissait de son rêve.

Pendant ce temps-là, le baron, très affairé, lançait une légion d'ouvriers dans des travaux considérables. Il utilisait pour ses moteurs un ruisseau très abondant qui du haut de la montagne tombait dans la vallée, vers l'Echina. Telle était la rapidité de la pente que la chute d'eau atteignait trente-trois mètres sur un parcours de quelques centaines de pas. Le baron fit aménager deux réservoirs, dont les murs étaient formés d'enrochements et qui étaient étagés l'un au-dessus de l'autre. Ils devaient retenir une certaine quantité d'eau pendant les heures de chômage de la fabrique. Un chenal en tôle amena le courant sur une roue hydraulique de treize mètres de diamètre, tandis qu'un câble métallique transmettait à l'usine la force nécessaire pour sa marche.

Et quand tout fut bien prêt, la fabrique reconstruite presque en son entier, les chenaux remis à neuf, quand il n'y eut plus qu'à recevoir les ouvriers, les commandes, et à travailler, M. de Lespérat s'aperçut qu'il n'avait plus d'avances, et que tous ces travaux, si utiles et si ingénieux qu'ils fussent ne lui avaient guère donné de crédit.

Il se rendait compte qu'un dernier effort attirerait la fortune, avec les commandes. Pour ce suprême effort, pour les atteindre, ces commandes, pour les solliciter aussi, il lui eût fallu de l'argent qu'il n'eût point dépensé à payer des dettes et à rendre de l'équilibre aux affaires de la forge, mais à lancer en avant la filature

dans laquelle il avait toute confiance.

Où trouver cet argent?

Il eut beau frapper à toutes les portes. Il les trouva fermées. On le connaissait trop bien, amis et gens d'affaires, on l'avait depuis longtemps vu à l'oeuvre. On savait que dans sa tête les projets succédaient aux projets et qu'il ne donnait pas de longue suite à ses idées. L'achat de la filature ne lui avait pas rendu le crédit qu'on lui refusait. La méfiance était partout.

Il revint au château la rage au coeur, constatant son impuissance désormais et avec la certitude que si quelque âme généreuse ne venait à son secours très vite, c'était la ruine bien complète, c'est-à-dire la faillite, à bref délai!

IX

La menace de cette faillite coïncidait avec les bruits qui couraient sur le compte de la tante. M. de Lespérat n'était donc pas dans des dispositions à être indulgent et à faire preuve de bonté!

La vie fut bientôt insupportable pour Valérie.

Des allusions de jadis, à mots couverts, et que Valérie, à tout prendre, pouvait ne pas deviner, il passait aux insultes directes.

Le nom de M. de Ménestreau était fréquemment prononcé devant elle et le baron racontait, sur le compte du jeune homme, des aventures imaginaires dont s'entretenaient, disait-il, les journaux parisiens. Mais en détaillant ces histoires scandaleuses dont il forçait même l'in vraisemblance, il affectait de ne point regarder la tante silencieuse, travaillant en quelque coin.

De si loin qu'il fût porté, le coup d'épingle, — Lespérat le croyait du moins,

— faisait sa blessure.

Enfin Valérie fut réduite à considérer, non plus seulement comme possible, mais comme nécessaire son départ de Chantepleure.

Ce fut chez elle, à cette pensée, une sorte d'effroi.

Elle était seule. Où vivrait-elle... Chez qui se réfugier?... Est-ce qu'elle aurait le courage de quitter le château? Non qu'elle y fût retenue, en dehors de Germaine, par des affections bien fortes, car tous les jours, elle constatait l'indifférence de sa soeur et sentait, pour Louise, diminuer sa propre affection.

Mais tout cela, quand même, formait une famille. Tout cela s'agitait autour d'elle et peuplait sa vie.

Puis, il y avait Germaine! Comment s'éloigner d'elle? S'y résignerait-elle jamais? Cette enfant qu'elle avait tant aimée autrefois, pour laquelle en une crise, elle avait senti peut-être décroître son amour maternel, mais qu'elle s'était remise à adorer depuis qu'elle l'avait sauvée d'une irréparable faute, cette enfant tenait la plus grande place dans son coeur.

C'était l'épouvante de cette séparation qui la rendait sourde aux méchancetés du baron, qui lui faisait fermer les yeux pour ne point voir les sourires de mépris dont l'accablait madame de Lespérat.

Et bien que cette pensée lui revint maintenant à toutes les heures du jour, elle l'écartait de toute son énergie.

Cependant, bientôt, elle n'y tint plus.

Elle préférerait mourir d'ennui, mais on était trop cruel, vraiment.

Et un jour que M. de Lespérat, irrité du silence dont elle accueillait ses allusions, lui conseillait, en termes clairs, de quitter Chantepleure, brusquement elle accepta.

Alors, au château, il y eut une sorte

d'accalmie pendant les jours qui suivirent. Valérie faisait ses préparatifs et son départ, prévu maintenant, ne laissait pas que de produire un peu d'émotion.

Germaine était venue la trouver tout de suite. Elle avait essayé, par tous les moyens, de dissuader la tante. Elle pleurait des larmes bien sincères et bien vraies.

Valérie fut inflexible :

— Non, vois-tu, la vie n'est plus tenable. Il vaut mieux que je parte.

— Mais, tante, je suis prête à tout dire à mon père, à ma mère. Il faudra bien qu'ils me pardonnent. Julien ignorera toujours.

— Non, je te le défends, je le répète. Peu m'importe qu'on m'accuse. Je ne veux pas qu'un mot de toi, une imprudence, compromette ce que j'ai fait. Laisse-moi, du moins, le plaisir tout entier d'avoir contribué à te rendre ta tranquillité.

— Où comptes-tu te réfugier, si tu nous quittes ?

— Je connais une maison coquette, en dehors de Haulmé; je l'ai louée; quelqu'un à qui j'ai confié mes ennuis, doit me procurer une domestique de confiance... J'irai à Charleville acheter tout ce qu'il me faut... Je serai très heureuse...

Et elle reprit les larmes aux yeux :

— Très heureuse... si tu viens me voir.

— On me le défendra !

— Oui, je m'y attends... Promets-moi de venir tout de même. Tu sais bien que je ne suis pas femme à te donner de mauvais conseils...

— Oh ! tante chérie, comme j'ai du chagrin... Quand pars-tu ?

— Dans deux jours sans doute... je serai prête.

— Deux jours ! Et c'est à cause de moi, tout ce qui t'arrive !!!

— N'y pense plus et garde-moi ton cœur...

Mais toutes ces prévisions, tous ces préparatifs furent inutiles. Il y eut, le lendemain—la veille même du jour que Valérie avait fixé pour son exil—un revirement inexplicable dans l'esprit du baron.

Valérie était au milieu de ses malles et les complétait, lorsque, tout à coup, elle entendit que l'on frappait timidement à sa porte.

Le baron entra.

Il était souriant et même paraissait un peu craintif.

La tante le regarda bien droit dans les yeux. Elle avait assez souffert. S'il venait pour quelque insulte nouvelle, pour quelque cruauté, elle ne la supporterait pas.

Elle fut donc très surprise de son attitude.

Il garda le silence. Evidemment il avait à dire des choses qui lui coûtaient; la situation fausse où il se trouvait vis-à-vis de sa belle-soeur rendait sans doute une explication délicate.

Il s'y résigna, pourtant.

— Valérie, dit-il, je vois que vous vous préparez à nous quitter.

— Vous le savez du reste, puisque vous-même vous me l'avez conseillé ?

— Et c'est pour cela que je viens...

— Ah ! vous avez un second conseil à me donner ?

— Peut-être.

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Celui de défaire toutes vos malles et de rester auprès de nous...

Elle s'assit, toute saisie.

Qu'est-ce que cela voulait dire, un pareil changement ? Pourquoi ? Qui l'avait inspiré ? Et ne cachait-il pas une méchanceté nouvelle ?

Tout d'abord, une pensée :

“ Germaine, malgré ma défense, a tout confié à son père !... ”

Oui, c'était la seule raison évidente qui

pouvait avoir inspiré une pareille démarche.

D'un mot elle allait trahir sa nièce, lorsque le baron reprit la parole.

Et ce fut pour excuser Valérie, pour excuser sa faute!

Certes, disait-il, elle avait été coupable, grandement coupable, de s'être ainsi laissée entraîner—car pour lui la faute était évidente et irréprochable—mais à tout péché miséricorde. Il n'avait pas assez veillé sur elle, sans doute, ni lui, ni sa femme. Une part de responsabilité leur incombait, en cette malheureuse affaire. Il fallait aussi attribuer cette imprudence à la légèreté, à la jeunesse. Valérie, jusque-là, avait paru si sérieuse! Car si elle était jeune encore, du moins elle avait passé l'âge où l'on ne réfléchit pas. Elle avait un caractère posé, toujours prêt à envisager le résultat d'une action, avant de la commettre. Voilà ce qui l'avait étonné, lui, Lespérat, et si fort chagriné surtout, lorsqu'il avait vu que la tante s'était conduite avec l'imprévoyance d'une toute jeune fille! De là le mépris qu'il lui avait marqué! De là ses allusions! Mais à présent, c'était fini, tout cela! Il avait été trop loin, il le voyait bien! Alors, c'était à lui de revenir et de faire les premiers pas vers la réconciliation...

Il s'arrêta pour juger de son effet.

Ses yeux faux, qui ne regardaient jamais en face, essayaient de se faire engageants. Sa parole était onctueuse. Il semblait redouter même, chez la tante, quelque parti pris violent de briser les vitres, une énergique résolution d'en finir et de s'éloigner pour jamais! Il mettait tant de persuasion dans ce qu'il racontait, qu'on eût juré qu'il regrettait, de tout son coeur, ce qu'il avait dit, ce qu'il avait fait, les petites infamies commises, les petites tortures morales méditées, le supplice in-

fligé des allusions sans cesse renaissantes, et l'insulte de son mépris, craché devant tous, en plein visage de la pauvre et douce créature...

Comme, de plus en plus interdite, elle ne répondait pas, il fut un peu décontenancé, presque inquiet.

Et il continua sur le même ton:

Oui, oui, il ne se le dissimulait pas. La faute était grande. Elle avait eu beaucoup de retentissement. Tout le monde en parlait. Mais on finirait par n'y plus penser, à la longue. Cela se calmerait, il en était sûr, et d'autant plus vite que Valérie ne quitterait pas Chantepleure. Si elle parlait, son départ ressemblerait à un châtiment, à la condamnation prononcée contre elle par sa famille. Si elle ne s'éloignait pas, au contraire, c'est que sa soeur et les autres l'aimaient encore, c'est que l'on jugeait que, même après sa faute, elle était encore digne de respect et d'affection. On n'oserait pas en appeler, dans le pays, du jugement d'une famille aussi honorable que celle de Lespérat. Le bruit s'apaiserait peu à peu et—oh! lui, Lespérat, connaissait bien les hommes—dans quelque temps, une opinion s'accréditerait d'après laquelle Valérie aurait été horriblement calomniée.

La tante, toujours silencieuse, laissait aller ce flux de paroles. Alors M. de Lespérat se fit plus pressant et plus tendre. Sa voix s'emplit de larmes et ses yeux se mouillèrent.

Quel chagrin pour Chantepleure, si Valérie partait! Est-ce qu'elle y songeait, vraiment? Est-ce qu'elle avait pu prendre au sérieux, chez lui, l'autre jour, un mouvement de mauvaise humeur, une parole inconsidérée dont il s'était tout de suite repenti? Non, non, Valérie n'était pas rancunière. Elle ne garderait pas souvenir de ce mot, prononcé sans réflexion!

Puis, il n'était pas le seul, au château, que ce départ attristerait profondément ! Louise, sous ses dehors froids, aimait passionnément sa soeur !... Elle serait désespérée de cette séparation... Julien, lui aussi, tenait à ce qu'elle ne s'éloignât pas ! Quant à Germaine, la tante ne pouvait douter de ses sentiments, de son affection, de sa reconnaissance... Germaine aimait sa tante comme une mère... Elle avait été bien affectée de toutes ses histoires... Elle n'y croyait pas... à cette intrigue avec Ménestreau... Ah ! elle avait, de toute son âme, défendu Valérie... Mais il avait bien fallu, n'est-ce pas, qu'elle se rendît à l'évidence... Et ç'avait été pour elle une grosse désillusion... Enfin mieux valait ne plus en parler... Ce qu'il en disait était pour montrer à Valérie que son départ laisserait trop de regrets. Quels que fussent ses torts, il venait, au nom de tous, la prier de suspendre ses préparatifs.

Il était à bout d'arguments. Si la tante refusait toujours, la partie était perdue pour lui.

Aussi, réunissant, d'un seul coup, tout ce qu'il pouvait simuler de tendresse, de persuasion, de repentir, il ajouta :

—Pour ce qui me concerne, Valérie, je ne me dissimule point que j'ai eu de grands torts vis-à-vis de vous. Je viens vous prier de m'en donner votre pardon. Vous n'entendrez plus, de ma bouche, un seul mot qui puisse vous rappeler... le misérable qui vous a, j'en suis sûr, indignement trompée...

Et il avait une belle indignation en disant cela.

En l'écoutant, elle réfléchissait que c'était bien dur pour elle de s'exiler ainsi de sa famille, de quitter les chères habitudes de son enfance, de toute sa vie. Comme elle s'ennuierait loin de Chantepleure !

L'ennui, le terrible ennui !... Et puisque M. de Lespérat, spontanément—cela l'étonnait bien, par exemple—venait lui apporter les excuses générales, pourquoi ne les eût-elle point acceptées ? Est-ce qu'il n'était pas accouru en somme, au-devant de son coeur, au-devant de son secret désir ? Devant la franchise si loyale de M. de Lespérat, pouvait-elle refuser le pardon qu'il implorait si humblement ?

—Puisque vous le désirez, je resterai donc, dit-elle.

—Merci !

Et il passa sa main sur ses yeux, puis tendit les bras à la jeune femme.

—Voulez-vous m'embrasser, Valérie ?

Elle avança le front. Et la réconciliation fut scellée ainsi.

En somme, Valérie était enchantée. Ce départ lui pesait. Ce fut un poids de moins sur son coeur, un gros souci de moins dans sa vie... Elle défit ses malles avec joie...

Du reste elle n'eut pas à s'en repentir.

C'était de M. de Lespérat et de la baronne qu'elle avait eu à souffrir, Julien s'étant tenu à l'écart, en toute cette querelle de famille, attristé et cherchant, par de fréquents voyages et par une activité fébrile, un dérivatif à ses regrets, à l'amour impossible qui emplissait son coeur. Le baron et Louise changèrent brusquement d'allure. Ce fut, à n'en pas douter, un rapprochement complet, une ère nouvelle, une existence tout ensoleillée. Jamais son beau-frère et sa soeur n'avaient montré pour elle autant de prévenance... Lorsqu'elle apparaissait, on l'accueillait par des sourires !... Louise ne la quittait plus... C'étaient de longues promenades, maintenant tous ensemble, alors qu'on l'avait si honteusement tenue à l'écart ! Elle n'alla plus seule à la messe, mais dans la voiture qui servait aux autres... Tous les

prétextes étaient bons à M. de Lespérat pour l'emmener avec lui dans ses excursions!... Et même, chose qu'il n'avait jamais faite, il essayait de l'intéresser à ses affaires, lui expliquait ses combinaisons sur l'Echina, en quoi les travaux qu'il y avait exécutés seraient utiles plus tard, et en quoi seraient utiles aussi ceux qu'il projetait encore... Il en venait à solliciter les conseils de la tante, les écoutait sérieusement, adoptait parfois ses idées, même lorsqu'elles contrariaient les siennes, ou, dans tous les cas, ne les rejetait jamais sans les avoir longuement discutées. La vie au château, pour la tante, était une fête de toutes les heures. Et comprenant que Lespérat et Louise se repentaient vraiment d'avoir été si féroces, elle se sentait toute attendrie et leur pardonnait. Ces mauvais souvenirs s'effaçaient de son cœur. Et le bonheur rentrait en elle.

Aucune défiance. Elle ne se demandait pas comment le baron, si méprisant, s'était tout à coup transformé. Il était devenu doux, prévenant, gai, lui dont le caractère, toujours, avait été brutal, égoïste et sombre. Elle ne le reconnaissait plus. Et Louise aussi était bien changée. Vraiment cela était visible, ils avaient à cœur de lui faire oublier.

Julien et Germaine n'avaient pas vu sans surprise ce qui se passait au château. Ils n'en trouvaient pas l'explication.

Germaine s'en réjouissait.

Elle ne quittait plus sa tante. Alors que la veille encore, il lui était presque interdit de s'approcher d'elle, de s'entretenir avec elle, aujourd'hui, au contraire, on la poussait dans les bras de Valérie.

— Va donc voir ta tante. Ne la laisse pas seule... elle s'ennuie... J'espère que tu n'as rien contre elle... Elle ne t'a jamais donné que des preuves d'affection!

Germaine n'avait pas besoin qu'on insistât. Elle passait ses journées entières auprès de la douce Valérie.

Un jour, celle-ci lui demanda :

— Est-ce que tu sais pourquoi ton père est si bon pour moi après m'avoir fait tant souffrir? J'avais supposé un moment que tu avais révélé ta faute à ta mère... mais je vois bien que je me suis trompée.

— C'est vrai. Je n'ai rien dit.

— Alors?

— Mon père a reconnu sans doute qu'il était méchant, et lorsqu'il s'est agi de ton départ, tout le monde s'est aperçu d'une chose dont on ne se doutait pas auparavant.

— De quoi donc?

— C'est que l'on t'aimait, malgré ce que l'on croyait et ce que l'on croit, encore, de toi—ajouta Germaine, pâle et les yeux baissés—et que tu étais nécessaire ici... Ton départ eût été pour tous un grand chagrin.

Germaine le pensait. Et la tante s'épanouissait comme une fleur en plein soleil, au milieu de cette atmosphère de tendresses qui l'entouraient, qui faisaient sa vie et dont elle ne pouvait se passer.

X

Ce fut pendant un de ces jours de joie intérieure très pure et que n'assombrissait aucun nuage, qu'elle rencontra Jean Berriat.

Maintenant, il s'enhardissait, quand il la rencontrait, à lui adresser la parole. Elle-même s'arrêtait pour l'y encourager.

Ce jour-là, il la considérait avec une surprise émue :

— Comme vous avez l'air d'être heureuse! lui dit-il.

— C'est vrai, Jean, je suis très heureuse, en effet. Sur le point de quitter Chante-

pleure et de rompre avec les habitudes de toute ma vie, harcelée par les outrageantes paroles de mon beau-frère, par la froideur et l'inimitié de Louise, j'avais pris le parti de m'en aller...

— Je l'ai su, en effet.

— Ah! vous êtes donc sorcier, comme Marie-Adèle?

— Non, fit-il en souriant, mais tout le pays l'a su comme moi, ou du moins s'en est douté, lorsqu'on vous a vue louer une maison et la faire meubler par un tapisserieur de Charleville.

— En effet, je n'y songeais plus.

— Et vous restez à Chantepleure?

— Oui. J'ai vu tout à coup les visages changer autour de moi, et M. de Lespérat est venu me supplier de rester.

— Vous êtes-vous demandée les raisons d'un pareil changement?

— Certes je n'en ai pas trouvé d'autres que celles qui me semblent toutes naturelles. M. de Lespérat a compris combien sa conduite était cruelle, injustifiable, et qu'elle m'amenait justement à une séparation dont personne ne voulait. Soupçonnez-vous autre chose, mon cher Jean?

Il eut un sourire énigmatique.

— Oui, Valérie.

— Quoi donc?

— Oh! je ne vous le dirai pas. Je ne veux pas me mêler de choses qui ne me regardent guère. Et vous auriez le droit de me le reprocher. Du reste, si je ne me suis pas trompé, vous comprendrez bientôt vous-même ce que j'ai voulu dire.

Il la regardait toujours avec le même sourire.

— Vous m'effrayez un peu, Jean...

— J'ai tort. Puisque vous êtes avertie maintenant, lorsque vous pénétrerez les motifs mystérieux de la conduite de M. de Lespérat, il n'y aura plus aucun danger pour vous.

Il ne voulut pas s'expliquer davantage. Elle n'insista pas, mais cette courte conversation laissa de l'inquiétude en son esprit.

Elle était aux aguets de tout ce que pouvait dire le baron, mais Lespérat restait le même pour elle, aussi doux, aussi souriant, aussi prêt à lui faire plaisir.

Elle le dit à Jean:

— Vous avez calomnié mon beau-frère...

— Eh bien! j'ajouterai ceci, Valérie. J'ai consulté le sorcier du Roc-Martin, celui-là qui a promis de veiller sur vous...

— Et que vous a-t-il répondu?

— Il m'a prédit qu'avant trois jours, il vous viendrait un soupçon, sinon une certitude, à la suite de quelques paroles que vous surprendrez, comme par hasard, dans la bouche de M. de Lespérat.

— Votre père est donc vraiment sorcier, Jean?

— Oui, Valérie, pour ceux qu'il aime.

— J'attendrai trois jours.

— C'est la limite extrême indiquée par mon père, mais l'incident dont il parle peut se produire aujourd'hui ou demain.

— Je serai sur mes gardes.

En rentrant à Chantepleure, la première personne qu'elle rencontra fut M. de Lespérat. Et elle fut frappée du changement de sa physionomie. Elle l'avait vu le matin même. Il était comme tous les autres jours. En quelques minutes, quel malheur était donc survenu? Mais elle réfléchit qu'elle était encore sous l'influence des singuliers avertissements de Jean le Noir et qu'elle s'abusait sans doute. Aussi vint-elle droit au baron.

Celui-ci, profondément absorbé, ne paraissait pas l'apercevoir.

Et elle était tout près de lui qu'il ne l'avait pas vue encore.

Elle lui toucha légèrement l'épaule. Il tressaillit, se retourna.

— Ah! c'est vous, Valérie... Vous m'avez fait peur!

Et comme un homme sortant de quelque rêve pénible, il passa lentement la main sur son front, pour chasser le cauchemar.

— Vous êtes souffrant?

— Non... seulement préoccupé... des nouvelles assez mauvaises...

— Pour vos... affaires... pour l'Echina? dit-elle, péniblement, ayant — entre elle et lui — l'énigmatique sourire de Jean.

— Justement...

— Des rentrées sur lesquelles vous comptiez et qui ne se font pas?

— Cela et beaucoup d'autres choses encore... Malgré mon travail, ma prudence, malgré tout ce que j'ai fait, je me vois, hélas! à bout de ressources... J'ai bien peur d'être perdu...

Toujours, devant elle, le sourire de Jean.

— Est-ce donc si grave, et toute chance de sortir d'embarras vous est-elle défendue?

— Si bien et si complètement défendue, ma chère Valérie, que si, d'ici huit jours, je n'ai pas trouvé la somme qu'il me faut, je suis mis en faillite et je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle...

— Depuis combien de temps prévoyez-vous cette catastrophe?

— J'ai fait l'impossible pour l'écartier.

— Vous vous êtes adressé à vos amis? à des banquiers?

— Même à des usuriers. Mon crédit est usé jusqu'à la corde. Et j'étais à la veille de réussir... Trois ou quatre mois de patience, et l'affaire devenait superbe... certaine... indéniable.

— M. Grandier ne peut-il vous aider?...

— Lui! fit le baron en haussant les épaules. Avec quoi?

— Mais avec les cent mille francs que j'ai donnés à Germaine...

Le mouvement d'épaules s'accrut.

— Il y a de longs jours que ces cent mille francs n'existent plus.

— Et il vous faudrait, pour vous tirer d'embarras?

Le baron ne répondit pas tout de suite.

Il hésitait. Sur ses lèvres pâles erra une sorte de frisson.

Puis il s'enhardit et à voix basse, comme ayant peur d'être entendu :

— Pour éviter la faillite, il me faudrait cent quatre-vingt mille francs dit-il. — Mais alors, ce serait le salut... ce serait la fortune... Et si je ne les trouve pas!...

Et le poing dirigé vers la tempe, il fit mine, avec l'index qui se replia, d'appuyer sur une gâchette imaginaire.

Valérie resta tout interdite.

Un voile se déchirait qui lui laissait voir et lui faisait comprendre des choses ignorées.

Car cela éclatait aux yeux. Lespérat avait joué la comédie auprès d'elle. On ne l'avait pas pour autre chose suppliée de ne point s'éloigner de Chantepleure! Elle avait sacrifié au bonheur de Germaine le tiers de sa fortune. Lespérat, aujourd'hui, convoitait le reste, pour éviter une catastrophe et réparer ses sottises.

Un dégoût lui monta aux lèvres.

Elle, si douce, si faible et si bonne, eut une révolte de méchanceté.

Et sans savoir ce qu'elle disait, sans faire attention qu'elle parlait à haute voix, répondant au cri de son coeur, elle dit :

— Ah! non, non, non!

M. de Lespérat manifesta de la surprise.

— Qu'est-ce donc, Valérie, et qu'avez-vous?

Elle se remit. Elle répondit par un mensonge à tant de mensonges.

— Il ne faut pas que ce malheur arrive.

— N'est-ce pas? fit-il, subitement rassuré.

— Il faut tout faire pour l'empêcher.

— Hélas! ne vous ai-je pas dit que j'ai tout essayé?

— Et il ne vous reste plus aucune espérance...

— Je n'en ai plus qu'une seule, Valérie, et si elle m'était enlevée, celle-là, ce serait fini, bien fini... le père de votre Germaine, de Germaine que vous aimez tant, serait déshonoré.

— Tant qu'il vous restera un espoir, fit-elle, évasivement...

Et comme si des nausées lui montaient, elle appuya son mouchoir sur ses lèvres.

— Il est en vous, mon enfant.

— En moi?

— Oui.

— Et comment? En quoi puis-je vous être utile? Je ne connais rien à vos affaires desquelles vous m'entretenez vaguement. Et je n'entends rien ni au commerce, ni à l'industrie...

— Vous pouvez me prêter la somme qui me manque.

— C'est ma fortune tout entière que vous me demandez...

— A peu près, puisqu'il vous reste un peu plus de deux cent mille francs...

— Et que ferai-je, une fois ruinée? comment vivrai-je?

— N'avez-vous pas auprès de vous une famille qui vous adore?

— Et qui me rejetterait bien vite, le jour où elle n'aurait plus besoin de moi... Et c'est alors que je vous demande: comment vivrais-je, et que ferais-je?

— Mais, ma pauvre enfant, vous vous montez la tête. Je ne veux point vous ruiner, loin de là, je veux doubler votre capital. Ce n'est pas un simple prêt que je vous demande, mais une association bien en règle, dans laquelle j'apporte moi, une

fabrique en activité, remontée, prête à d'énormes travaux, mes connaissances particulières, mon expérience industrielle — et, permettez-moi d'ajouter, mon affection pour vous de laquelle vous ne pouvez douter — et où vous apportez, vous, un peu d'argent. Où seraient les obstacles, je vous prie?

— En effet, je n'en vois pas...

— A la bonne heure!

— Je vous remercie même d'avoir pensé à moi.

— N'était-ce pas tout naturel? Puisque je puis faire bénéficier quelqu'une d'une industrie à laquelle j'ai donné tous mes soins et toute mon intelligence, n'était-ce pas à vous d'abord, avant tout, que je devais m'adresser?

— Ce qui fait que c'est moi la dernière à qui vous en avez parlé...

— Non pas, Valérie... J'ai essayé d'emprunter à d'autres en effet, mais la société que je vous propose, je ne l'ai offerte à personne.

La nuance était délicate, mais la tante n'insista pas.

Le baron semblait triomphant. Les réponses de Valérie n'avaient rien de déconcertant. En somme, aucune objection. Donc, elle acceptait.

— Ce projet ne vous déplaît pas, je le vois, ma chère Valérie?

— Il me plaît beaucoup, au contraire.

— J'en suis enchanté pour ma part, car vous me tirez d'un mauvais pas... et j'aurai le plaisir d'augmenter votre fortune. Quel jour désirez-vous que nous passions, pour en finir, chez M^e Lampernesse? Ce sera, si vous voulez bien, le plus tôt possible; les créanciers qui me pressent me laissent peu de délai. Et d'autre part, chaque jour qui s'écoule, jour de chômage, est une grosse perte pour la fabrique.

Valérie répliqua très calme:

— Cette visite est inutile.

— Permettez-moi d'insister. Je veux que tout soit fait dans la plus absolue régularité. Il faut que vos intérêts soient sauvegardés.

— Entre les mains de M^e Lampernesse, ils le seront beaucoup mieux qu'entre les vôtres.

— Comment cela ?

Et le baron regarda sa belle-soeur avec un peu d'inquiétude. Il sentait confusément un danger.

Elle dit bravement :

— Je ne veux pas de cette association.

— Vous refusez ?

— Oui.

— Mais pour quelle raison ?

— Tout simplement parce que je suis convaincue qu'en vous confiant ce qui reste de ma fortune, je serais promptement réduite à la misère. Cela ne m'effrayerait peut-être pas, si j'étais un homme et ne ferait, au contraire, que doubler mon courage. Mais je suis une femme. J'ai été élevée dans l'aisance. Je ne connais pas la gêne et j'ai toujours considéré mon avenir comme assuré. Je refuse. Ce que j'ai me suffit pour vivre. Je ne tiens pas à doubler ou à tripler mon capital.

— Réfléchissez, Valérie... une détermination pareille, dans les circonstances où nous sommes, est chose grave... Vous oubliez que je suis menacé de faillite... et je ne vous ai pas caché que je n'y survivrais pas.

Elle se vengea, d'un mot, de tout ce qu'on lui avait fait souffrir.

— Vous êtes homme de ressources. Vous vous relèverez de la faillite.

— Mais non de la mort ! dit-il, les yeux vers le ciel, comme si, déjà, il entrevoyait l'éternité.

— Les hommes comme vous ne se tuent pas !...

Elle le laissa, sur ce mot, blême et les poings crispés. Il avait fait un mouvement comme pour se jeter sur elle. Et ses yeux qu'ensanglantèrent tout à coup des fibrilles rouges trahissaient l'effet énorme de sa colère sur le point d'éclater, et toute la rage de sa déconvenue.

XI

Comment avait-elle eu le courage de parler à M. de Lespérat comme elle venait de le faire ? Elle ne s'en rendait pas compte, dans sa fièvre. Mais le soir, au dîner, quand elle se retrouva devant le baron, elle comprit, au regard haineux qu'il lui adressa, qu'il ne pardonnerait jamais. Elle venait de se faire de cet homme un ennemi mortel.

Alors, tout de suite, sa résolution fut prise.

— Je voulais m'en aller. Lespérat m'a retenue, sous prétexte de chagrin et d'affection, en réalité par intérêt et parce qu'il convoitait ma fortune... Eh bien, je quitterai Chantepleure... et sans retard.

Elle le pouvait. La maison qu'elle avait louée, près de Haulmé, était toujours à elle. Le tapissier n'avait pas livré les meubles, mais c'était, cela, l'affaire de deux jours.

Brusquement, à la fin du dîner, comme on se levait de table, elle annonça son départ.

Germaine, éplorée, tomba dans ses bras. Grandier, pâle, la regarda silencieusement. Quant à la baronne, que son mari n'avait pas eu le temps de prévenir, elle ne comprenait pas, et interrogeait M. de Lespérat des yeux. Le baron s'était arrêté, dans son mouvement pour sortir. Un frémissement de ses lèvres découvrit ses dents, comme prêtes à mordre.

Et sa voix tremblait, quand il répondit :

—Ce sera, Valérie, ainsi que vous l'entendrez... Nous désirons avant tout votre tranquillité... Si vous devez être heureuse loin de nous, partez ! La certitude que nous aurons de votre bonheur sera notre seule consolation d'être privés de vous...

Et quand la tante fut sortie de la salle à manger :

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda la baronne.

—Viens, je t'expliquerai.

Valérie était à peine chez elle, déjà rangeant ses armoires, tout son joli linge parfumé, ses mille objets de coquetterie, que Germaine faisait irruption, en larmes.

—Tante, pourquoi ? pourquoi ?

Elle eut bien envie de tout lui raconter. Mais elle se rappela que, jadis, lors de son mariage, Germaine, elle-même, avait joué son rôle dans une comédie du même genre. Elle ne voulut point la faire rougir.

—J'ai réfléchi. Je deviens égoïste, vois-tu. C'est le sort des filles, quand elles vieillissent. Avec l'égoïsme viennent les manies. Je serai mieux seule.

Et Germaine eut beau supplier, se doutant d'autre chose, elle se heurta contre l'entêtement de la tante.

Les nouveaux préparatifs durèrent deux jours. Elle se hâtait. Elle ne dormait plus, dans la fièvre de ce départ. Elle faisait de fréquentes visites à la maison de Haulmé où l'on classait, rangeait, tapissait, peignait, époussetait et qui prenait une jolie tournure de coquette résidence, avec ses volets bruns, sa façade blanche enguirlandée de treilles où le raisin mûrissait, sa pelouse par-devant et, derrière, son grand jardin encombré d'arbres fruitiers, de cerisiers, d'espaliers où pendaient lourdement de grosses poires.

Un soir, en revenant, la veille même du jour qu'elle avait fixé pour son exil, Valérie longea la Semoy jusqu'au parc de

Chantepleure, pour remonter par le sentier rocailleux, vers le château. C'était le sentier où elle avait cru, jadis, à l'amour de Julien Grandier, rêve vite envolé.

Elle se sentait lasse. Elle n'avait pas voulu qu'on l'aidât, en toute cette besogne. Mais le corps seul était fatigué. L'esprit restait libre. Et même elle était, sinon gaie, mais presque indifférente maintenant à ce départ dont l'approche lui avait, la première fois, causé tant de soucis.

L'après-midi était calme.

Tout au bord de la rivière, elle s'assit pour rêver, sous l'ombre d'un chêne, au tronc bossué, mal poussé, et très bas, mais dont les branches énormes interceptaient les rayons du soleil et faisaient là, auprès de la rivière clapotante, une ombre merveilleusement fraîche. Elle était heureuse d'être seule un moment, loin de tous les regards et des êtres qu'elle chérissait.

La Semoy s'enfuyait au loin entre les collines boisées, caressant de ses eaux claires, dans lesquelles sautaient des poissons d'argent, les broussailles des deux rives, parfois resserrée par l'effort des roches dont le grès rouge émergeait tout à coup comme une protestation contre l'envahissement des eaux, parfois s'étalant comme un large ruban entre les prairies vertes où passaient de beaux troupeaux. La chanson d'un gamin s'entendait, rendue très mélodieuse par le lointain. Et toujours, dans cette belle et calme nature ignorée, rythmant les joies comme les tristesses, pareil au souffle de la Terre en mal de production, le marteau-pilon de la forge voisine, à coups réguliers, sourds et formidables, retentissait.

Elle s'endormit, bercée par ce bruit, bercée par le silence d'autour d'elle, bercée par la chanson mélancolique et lente de l'enfant, qu'on ne pouvait voir, vers la Roche-aux-Corbiats.

Elle s'endormit, la tête inclinée sur la poitrine, la main tenant son ombrelle et si près de l'eau que ses pieds reposaient sur une racine mise à nu par les eaux qui avaient rongé la terre, et sous laquelle la Semoy glissait et tournoyait perfidement, dans un remous profond.

Le sommeil l'avait surprise au milieu de pensées riantes, et cependant elle fut à peine assoupie qu'elle fut prise de cauchemars.

Elle était bien au bord de la rivière et elle dormait, mais un homme sortait du bois, derrière elle, avec des précautions infinies et s'approchait de la rive.

Il venait à elle. Sur ses lèvres un sourire affreux.

Et il étendait les mains comme pour la saisir.

Elle se débattait dans ce rêve odieux, essayant de crier, la voix étranglée.

Et cet homme qui, sans doute, voulait la tuer, était le baron de Lespérat.

Elle joignait les mains, elle suppliait, elle se mettait à genoux.

—Grâce! grâce! je vous donnerai tout ce que vous voudrez!

Mais il était impitoyable. Maintenant, tout près d'elle, il la saisissait, en grimaçant. Il la prenait dans ses bras, sans effort, et la balançant deux fois, au-dessus de la rivière, il la lançait, là où tourbillonnait l'eau, dans un creux dangereux.

Et la tante, soudain, s'éveilla...

Elle roulait et s'enfonçait, au gré du remous violent et déjà suffoquait, aveuglée, paralysée par l'épouvante.

—Au secours! lança-t-elle d'une voix éteinte!

Et dans le geste instinctif de tous ceux qui se noient, elle jeta les deux bras en avant.

Ses mains, alors, rencontrèrent la racine du chêne et s'y accrochèrent désespé-

ment. Mais la racine, pourrie par l'humidité, par le long séjour dans l'eau, dans les crues de l'hiver, la racine fléchit, sembla se réduire de volume entre ses mains convulsées et soudain le point d'appui lui manqua. Le chêne qui, doucement tout à l'heure, avait veillé sur son sommeil, l'abandonnait maintenant.

Elle poussa un grand cri.

—A moi! à moi!

Et le tourbillon la ressaisit. Elle étouffait. Elle perdait connaissance.

Pourtant, à travers son effarement, l'horrible mort imminente, elle crut entendre qu'on lui disait:

—Courage, mon enfant, courage, je viens à vous!

Et presque aussitôt, en effet, un bras vigoureux lui entourait la taille. Elle était soulevée hors de l'eau; elle prenait pied sur la rive, mais là, avant même de pouvoir reconnaître et remercier celui qui venait de la sauver, elle s'évanouissait.

Elle ne fut pas longtemps sans reprendre connaissance.

Auprès d'elle, deux hommes, agenouillés, guettaient son retour à la vie. Et quand elle ouvrit les yeux, elle vit deux bons et doux visages penchés sur elle, inquiets, mais qui, pourtant, lui souriaient.

C'étaient Marie-Adèle et son fils.

Ils relevaient des verveux dans la Semoy, quand le sorcier avait entendu le cri de détresse de la jeune fille.

Il était accouru, l'avait aperçue, se débattant, et l'avait saisie.

—Qui donc est venu? dit-elle, à qui dois-je la vie?

—A moi, mon enfant, dit le sorcier, à moi, parce que je me trouvais le plus près de vous, et qu'il n'y avait pas à hésiter... Autrement, si Jean avait été à ma place, c'eût été la même chose, vous n'en doutez pas.

Jean dit à voix basse :

—Vous êtes bien heureux, père!

—Vous le voyez, mon enfant, le voilà jaloux de ce que j'ai fait!

Valérie se tourna vers le jeune homme.

Il avait des larmes dans les yeux. Et tout à coup, ne pouvant plus se contenir, il se mit à pleurer.

— Jean ! Jean ! dit-elle violemment émue, ne pensant plus qu'à lui. Pourquoi pleurez-vous?

—Si le hasard n'avait pas amené là mon père, vous seriez morte.

—Cela vous aurait fait beaucoup de peine?

Son visage se crispa.

Valérie ne sachant peut-être pas ce qu'elle disait, dans l'émotion de ce qui venait de se passer, demandait :

—Vous m'aimez donc un peu?

Et lui, avec un cri où se fondit son âme :

—Oh ! Valérie ! Valérie !

Et il se mit à sangloter comme un enfant.

Tout à coup la tante se ressouvint de son cauchemar.

Est-ce donc vrai, ce qu'elle a rêvé?

Cette sinistre figure, surgissant du bois, l'a-t-elle vue réellement? L'espérat se serait-il rendu coupable d'un crime?

Une épouvante la secoua misérablement.

—Vous avez froid, mon enfant, il faut vite rentrer à Chantepleure pour changer de vêtements.

—Oui, oui, tout de suite.

—En vous éloignant, marchez vite, courez même... afin de vous réchauffer, afin de rétablir la circulation du sang.

—Oui, oui, disait-elle, mais ce n'est pas le froid qui me fait trembler.

Et ses dents claquaient.

—Qu'est-ce ?

—Lorsque vous êtes venu à mon secours, vous n'avez vu personne s'enfuyant, là, dans ces broussailles?

—Personne!

—Ni vous, Jean?

—Ni moi... Vous croyez-vous victime? Au fait, comment cet accident a-t-il pu vous arriver?

—Je m'étais endormie... et il m'a semblé... dans un horrible rêve...

Elle s'arrêta.

—Parlez, mon enfant, dit le sorcier, comptez sur notre discrétion.

—Il m'a semblé qu'on me poussait dans la rivière...

—Qui? Vous avez reconnu le misérable?

—Mais c'était un cauchemar, j'en suis certaine...

Le sorcier et son fils se regardèrent interdits.

Avait-elle rêvé? avait-elle, au contraire, failli être victime d'un lâche et criminel attentat?

—Non, non, n'y pensez plus!

Elle se releva. Le froid la saisissait.

—Nous ne pouvons vous laisser partir seule, dit le sorcier.

—Accompagnez-moi... j'ai peur!

Marie-Adèle et Jean la soutinrent. Et ce fut ainsi, appuyée sur les deux hommes, qu'elle reprit le chemin de Chantepleure.

Valérie tremblait. Elle avait des frissons.

—Voilà ce que je craignais, murmura Marie-Adèle.

Il ne voulut pas la quitter avant de l'avoir remise entre les mains de Germaine. Il prescrivit de la coucher tout de suite et d'opérer une réaction. Germaine, effrayée, se fit raconter ce qui s'était passé. Valérie le lui dit en souriant :

—Ce n'est rien, ma chérie, ce n'est rien...

Elle se coucha. Louise vint prendre de ses nouvelles.

Quant à M. de Lespérat, il ne parut pas.

Lorsque Valérie fut dans son lit, enfouie sous les couvertures, elle appela Germaine.

— Viens, dit-elle, viens.

— Que désires-tu, tante?

— J'ai quelque chose à te demander.

— Parle?

— Je suis partie pour Haulmé après déjeuner et je suis restée absente toute l'après-midi. Que s'est-il passé au château pendant mon absence?

— Rien de particulier, fit Germaine étonnée.

— Tu n'as pas quitté Chantepleure?

— Non.

— Pas une minute?

— Pas une minute, mais tu m'effrayes. Pourquoi ces singulières questions?

— Est-ce que ton père a fait des courses, cette après-midi?

— Il est allé à l'Echina, seulement.

— Vers quelle heure? dit Valérie, la voix étranglée.

— Vers six heures.

— Et il est revenu?

— Presque aussitôt. Il rentrait en même temps que toi.

— Merci, chérie.

— Etait-ce lui? Avait-elle donc vu? Elle ne le saurait jamais, sans doute? L'Echina est loin de ce tourbillon de la Semoy où elle a failli s'engloutir. Lespérat ne pouvait s'être trouvé aux deux endroits opposés en une heure? Et pourquoi se fût-il rendu à la Semoy? Dans quel but? C'était par hasard que la tante avait pris ce chemin pour regagner Chantepleure. Il était donc impossible que le baron connût son projet.

Elle ne voulut pas insister, car elle re-

doutait d'éveiller l'inquiétude dans l'esprit de Germaine.

La nuit, elle eut une très grosse fièvre.

Elle essaya de se lever, le matin, mais fut obligée de se remettre au lit, défaillante, les jambes cassées.

— Je vais être malade!

Un vague effroi, en cette maison qu'elle aurait voulu quitter, d'être pour ainsi dire à la merci de l'homme auquel elle pensait jour et nuit, et qu'elle revoyait toujours, à tort ou à raison, à travers ses rêves et son délire naissant, surgissant des broussailles pour la précipiter dans la Semoy.

Germaine, de bonne heure, vint prendre de ses nouvelles et la trouva grelottante, blême et les yeux brillants d'un éclat extraordinaire.

Elle ressortit aussitôt, effarée, et avertit Louise et Lespérat.

— Oh! ce n'est rien, fit Lespérat avec calme. Un peu de fièvre. Elle aura pris froid en tombant dans la rivière. C'était inévitable. Cela se terminera par un bon gros rhume.

Madame de Lespérat accourut. Déjà Valérie délirait. Louise eut peur. Elle ne partageait pas l'assurance de son mari. Et en songeant à la comédie jouée par le baron en ces derniers temps dont elle était confiante, elle en conçut un peu de remords.

Elle envoya chercher le médecin de Monthermé.

Bien avant son arrivée, Marie-Adèle et son fils s'étaient présentés au château et avaient demandé des nouvelles de Valérie.

Lespérat leur avait répondu que la tante ressentait une forte courbature, mais qu'elle était, cela excepté, très bien!

— Pas de fièvre? avait dit le sorcier.

— Aucune! dit Lespérat effrontément.

— Tant mieux, tant mieux; je redoutais la fièvre... et si elle s'était déclarée, cela

aurait pu être très grave, très dangereux.

— Que craignez-vous donc, sorcier? fit le baron avec ironie.

— Un transport au cerveau, peut-être... compliqué d'une fluxion de poitrine, d'une pneumonie aiguë...

Malgré son calme habituel, il paraissait agité, ce matin-là, et il caressait d'une main nerveuse sa longue barbe blanche.

— Voulez-vous me permettre de la soigner, monsieur? dit-il.

Et Jean, très ému, insista :

— Oui, oui, monsieur de Lespérat, laissez mon père... il est adroit, il est prudent... il a tant soigné, tant guéri dans sa vie... Il veillera sur mademoiselle Valérie nuit et jour, s'il le faut, et ne la quittera que lorsque tout danger aura disparu.

Lespérat parut très surpris :

— Je n'ai aucune confiance dans Boudha, Néron et Thémis, fit-il en haussant les épaules. Si ma belle-soeur tombe gravement malade, je ne pense pas qu'elle puisse être guérie par la lecture de quelques vers de l'*Iliade*, par une leçon de chant du rossignol à une chouette déplumée, ou par la promenade visqueuse d'un escargot dans sa cage d'osier. Je ne crois pas non plus que ce soit la pâtée d'huile d'olive et de mille-pertuis qui puisse lui faire du bien, si efficace qu'elle soit pour les entorses et les cors aux pieds.

Jean, très pâle, de la colère dans les yeux, fit un pas vers le baron.

Mais Marie-Adèle lui posa la main sur le poignet.

— Tais-toi et viens! dit-il doucement.

Lespérat, du reste, ajoutait :

— Dans tous les cas, votre intervention est inutile. Ma belle-soeur, je vous le répète, ne court aucun danger...

— Cependant vous avez envoyé chercher le médecin de Montrehmé.

— Pour plus de sécurité!

— C'est bien.

Marie-Adèle s'inclina et entraîna son fils.

— Mon père, murmura le jeune homme, je suis sûr qu'elle est malade.

— Moi aussi, j'en suis sûr, Jean.

— Que faire?

— Nous veillerons sur elle, malgré eux.

Le médecin ne fut pas rassuré. Il constata une pneumonie et prescrivit les plus extrêmes précautions. Il promit de revenir tous les matins.

— Surtout pas d'imprudences, avait-il dit; en l'état de faiblesse où elle est sa vie ne tient qu'à un fil. Une porte ouverte, une fenêtre laissant pénétrer un courant d'air trop vif, et ce serait fini, je ne répondrais pas de sa vie.

— Vous pouvez compter sur moi, dit Lespérat.

Et à partir de ce moment, le baron témoigna d'une inquiétude très vive. Il ne passait pas une heure sans s'informer de Valérie, soit à sa femme, soit à Germaine qui, tout à tour, la veillaient. Même il avait témoigné le désir formel de la soigner, lui, comme les autres.

— Elle a des préventions contre moi, disait-il. Elle s'apercevra bien, dans sa maladie, que j'ai fait tous mes efforts pour la remettre sur pied. Ces préventions ne résisteront pas devant ces marques d'intérêt.

Et en effet, on le vit, au chevet du lit, à plusieurs reprises.

La crise passa et la tante qui, pendant trois jours, avait perdu connaissance, parut reprendre un peu de forces.

Le médecin, pour la première fois, mais sans vouloir donner encore de certitude, manifesta quelque espérance.

Sans cesse il répétait, cependant :

— Surtout, soyez prudents. Tout est là, voyez-vous. En ces sortes de maladie, la

guérison vient moins du médecin que de ceux qui entourent le malade et ne le quittent pas.

Et, chaque fois, Lespérat répondait :

— Bon, bon, je m'en charge!

Nulle part l'inquiétude n'avait été aussi vive qu'au Roc-Martin. Jean ne vivait plus. Dans le premier jour qui suivit l'accident, après sa visite à Chantepleure, avec son père, il revint au château deux ou trois fois, n'osant entrer. Il finit par rencontrer Germaine et lui demanda ce qu'avait dit le médecin. Quand il sut qu'il s'agissait d'une pneumonie à l'état aigu et que la vie de Valérie était en danger, il fut pris d'un accès de folie et jusqu'au soir, très tard dans la nuit, il erra sans pensées aux alentours.

Au milieu des ténèbres, il revint à Chantepleure, sauta par-dessus le mur du parc et s'approcha du château.

Il s'arrêta derrière un arbre et de là regarda.

Il connaissait bien les fenêtres de la tante.

Et c'était sur ces fenêtres que se fixaient obstinément ses yeux.

Que se passait-il derrière ces rideaux?

Il n'y avait presque pas de lumière; une veilleuse seulement; et comme les grands rideaux étaient fermés, il ne distinguait rien.

Mais une voix criait à son cœur épouvanté:

— Elle se meurt! Elle est perdue pour toi!

Et des sanglots serraient sa gorge.

Ce fut là qu'il passa la nuit, debout contre cet arbre.

Et le matin il s'informa, auprès du cocher de Lespérat, surpris de le voir d'aus-si bonne heure dans le parc.

— Comment va-t-elle? Comment a-t-elle passé la nuit?

— Elle a eu le délire. Elle ne reconnaît personne!...

Alors, il revint en chancelant au Roc-Martin et il tomba en pleurant dans les bras de son père.

— Mon pauvre enfant! Mon pauvre enfant! disait le vieillard alarmé.

— Je t'assure père, qu'elle va mourir!...

Deux jours après, lorsqu'on lui dit que le médecin concevait un peu d'espoir, il fut pris de faiblesse.

— Mais tu l'aimes trop, mon enfant, tu l'aimes trop!

Et afin de s'assurer, par lui-même si Valérie était moins mal, il fit une démarche auprès du baron.

— Elle est guérie, monsieur le sorcier, guérie sans votre escargot, guérie sans votre chouette, guérie sans Homère...

— Non, monsieur, elle ne peut être guérie et vous vous trompez, dit fermement le vieillard. Qu'il y ait, dans son état, un peu d'amélioration, c'est possible, mais de là à chanter victoire il y a loin... c'est de cette façon-là, monsieur, que l'on évite toute précaution et que les rechutes sont souvent mortelles.

— S'il y a une rechute, monsieur le sorcier, nous irons chercher Thémis, Bouddha et Néron... Et vous pourrez vous dispenser d'apporter votre Homère... j'en ai un, chez moi, qui traîne dans les greniers.

Marie-Adèle ne se fâchait jamais de toutes les plaisanteries qu'il entendait et dont il était l'objet. Il y était indifférent. Mais Lespérat, d'instinct, lui était particulièrement odieux.

Il regarda doucement le baron et lui dit, avec un sourire:

— Je sais que la mort de cette pauvre enfant vous rendrait service... Votre fille Germaine est son héritière naturelle et Julien Grandier, son mari, est votre asso-

cié! Cela simplifierait bien des choses!

Lespérat pâlit horriblement. Et son émotion fut si brusque et si violente qu'il tomba sur une chaise, inerte, effaré, comme s'il venait d'être surpris en flagrant délit de criminelle pensée.

Et avant qu'il eût le temps de se remettre et de jeter à la porte l'audacieux et subtil sorcier, Marie-Adèle salua du large geste plein de dignité qui lui était habituel.

Et il était parti.

Lespérat se précipita vers la fenêtre et lui montra le poing.

Il balbutia, pouvant à peine prononcer les mots, tant sa fureur était grande:

—Ah! misérable! si jamais tu remets les pieds ici!!!

Le vieillard se retourna, s'arrêta le long de la pelouse, et relevant la tête, en souriant toujours:

—Je reviendrai peut-être, monsieur le baron, rien ne m'en empêchera.

Et, de son pas lent, il s'éloigna.

Valérie était restée trois jours sans reconnaître personne autour d'elle. Sa faiblesse était très grande, et lorsque la connaissance lui revint, c'est à peine si elle eut la force de faire à sa nièce un signe d'amitié.

Germaine se pencha à son oreille:

—Tu as été très malade... mais tu vas mieux... ne te fatigue pas l'esprit... ne parle pas... ne pense pas... dors!...

Valérie eut un sourire et son regard remercia la jeune femme.

Le lendemain, le mieux s'accentua. Le docteur paraissait de plus en plus rassuré.

—Je le savais bien, disait Lespérat à sa femme, un refroidissement, et un bon rhume... et il n'y paraîtra plus.

Il voulut rendre visite à Valérie, sachant qu'elle pouvait recevoir sans trop de fatigue. Et il s'arrangea de façon à

être seul avec elle.

—Était-ce vraiment lui qu'elle avait vu!

C'était la constante pensée de Valérie, depuis qu'il lui était devenu possible de réfléchir. Cette idée ne sortait pas de son imagination. C'était de cela, bien plus que de sa chute, que de sa frayeur, que de son refroidissement, qu'elle souffrait, qu'elle avait été malade... Son cerveau surexcité ne lui laissait pas un moment de repos. Et lorsque, Germaine partie de son chevet, elle y vit s'installer tout à coup ce petit homme maigre, au blême visage, aux yeux faux qui essayaient de se faire doux et souriants, elle revit l'appartition de son cauchemar et se crut perdue.

Que venait-il faire? S'il changeait ainsi sa physionomie habituelle, froide, égoïste et sèche, c'est qu'il avait un but, et ce but, Valérie ne le connaissait-elle pas?

Il s'était assis auprès du lit, et, comme la main de la malade pendait, il la lui serra, avec tendresse:

—Ah! nous avons eu peur!

—C'est passé, je me sens mieux! fit-elle faiblement.

—Oui, c'est fini, le docteur nous l'a dit. Maintenant il n'y a plus rien à redouter, aucune rechute.

—Tant mieux! Tant mieux!

Si lourd que fût encore son esprit, la tante pensait:

—Pourquoi me dit-il cela, puisque Germaine m'a dit le contraire?

Et lui, du ton d'un brave homme qui simule la dureté:

—Ah! vous faites de jolies choses, vous. Et voulez-vous que je vous ouvre tout mon cœur?... Eh bien! c'est une punition, ce qui vous est arrivé...

—Une punition, mon ami?

—Tout simplement. Vous avez commis, en ces derniers temps, deux mauvaises actions, voyez-vous. Je ne parle pas de ce

que nous avons reproché autrefois, puisque tout est pardonné, oublié! Mais n'est-ce pas une faute dont vous étiez sur le point de vous rendre coupable, que votre départ de Chantepleure? Qui le voulait, ce départ? Vous, vous seulement, et pas d'autres. Vous désiriez quitter votre famille, Dieu sait dans quel but! Et vous en êtes punie... Et il faut remonter plus haut, parce que tout s'enchaîne dans la vie... Vous vous êtes tout à coup décidée à partir, parce que vous avez cru que je vous garderais rancune de votre refus... Certes, ce refus m'a été très pénible... il m'a désespéré... Je ne pouvais croire à tant de dureté chez un membre de notre famille... Quand l'honneur du nom est engagé, il faut que tous ceux qui le portent concourent à le sauver... Et c'est votre honneur, comme le mien, puisqu'il s'agit du nom de Louise, du nom de Germaine!... Oui, oui, ce refus, je le répète, c'est une mauvaise action... et quand on est venu m'annoncer, à mon retour de l'Échina, l'accident dont vous avez failli être victime, je n'en ai pas été surpris... Bien mieux, je m'y attendais presque... Et pourtant je ne suis pas superstitieux...

Elle fermait les yeux et elle écoutait, vaguement effrayée.

—Plus tard, murmura-t-elle, nous parlerons de cela, plus tard!

—Plus tard! dit-il, les mains sur le front et dans l'attitude du plus violent désespoir, de la douleur la plus vive, ce sera trop tard... Déjà même est-il temps encore?... Je suis à bout... je compte les heures, car ce ne sont plus des jours qui me séparent de la honte... de la mort... Ce sont des heures.

Il se cacha la tête dans les mains.

Et comme elle rouvrait les yeux, ne l'entendant plus parler, elle vit qu'il sanglotait, ou du moins elle en jugea ainsi, aux

soubresauts qui le secouaient. Les doigts dérochant les yeux, elle ne sut pas s'il pleurerait réellement.

Du reste, il jugea sans doute que cette première attaque suffisait et que, pour ce jour-là, du moins, il n'était pas de sa dignité d'insister davantage. Il se leva, sanglotant toujours, toujours les mains sur les yeux, poussa la porte et disparut.

Le médecin, qui vint le soir, trouva un peu de fièvre à Valérie.

Il interrogea Germaine:

—Que s'est-il passé? Elle a reçu des visites?... on l'a fatiguée en lui adressant des questions, en l'obligeant à parler...

—Mais, non, docteur, je vous assure!

Le médecin haussa les épaules. Il était sûr de son fait.

—Le plus grand calme, je vous le répète, ou je ne réponds de rien.

Et avec cette brusquerie amicale si commune aux médecins de campagne qu'elle est presque devenue professionnelle, il dit à Valérie:

—Voyons, répondez, vous? Vous avez jacassé, hein?... Oh! les femmes!

Mais elle ne voulut point révéler les premières tentatives de Lésperat; confusément arrivait à son esprit la pensée que le baron profitait de sa maladie, de sa faiblesse, de son impuissance à se défendre! C'était une manoeuvre odieuse, c'était infâme!... Mais pouvait-elle dire cela? Et qui la croirait? Et si elle disait la vérité, cette vérité ne se retournerait-elle pas contre elle-même? A la veille d'une faillite, et sans ignorer son projet de suicide, elle refusait de sauver le mari de sa soeur! C'était une cruauté, cela!

Le lendemain, elle eut à subir un nouvel assaut.

Germaine à peine sortie, apparut le baron.

Il avait appris qu'un peu de fièvre était survenu. Il en était désolé; que faire? Ce n'étaient pourtant pas les soins qui lui manquaient... Oh! qu'elle se rassure! La maison était sens dessus dessous depuis cet accident. A peine si, lui, songeait à ses affaires, à la menace imminente de cette faillite!!! Ah! comme il aurait voulu que Valérie fût bien portante! Malgré son refus de l'autre jour, il l'aurait certainement persuadée! Non, ce n'était guère le moment de lui parler affaires, puisqu'elle était malade... Mais Lespérat était pressé par les événements... Et s'il agissait ainsi, c'était bien plus dans l'intérêt de la tante que dans son intérêt, à lui... Il voulait épargner à Valérie, pour l'avenir, de cruels remords!...

Elle se taisait, essayant même de ne pas entendre, horriblement fatiguée.

Enfin il aborda la question:

—Je ne puis attendre davantage, Valérie, sauvez-moi, je vous en supplie.

—Comment vous sauver?... Je suis si faible que je n'ai même pas la force de me retourner dans mon lit...

—Sortir est inutile... Votre parole me suffit... J'irai chercher Me Lampernesse... Au besoin, votre signature seule épargnerait même cette démarche et ce dérangement à votre notaire... Cela n'en vaudrait que mieux...

—Non, non, laissez-moi réfléchir...

—Pendant que la mort frappe à ma porte!!!

Et il eut un geste d'acteur de mélodrame.

—Laissez-moi du moins consulter mes amis... Me Lampernesse...

—Votre notaire ne peut que vous obéir... Quant à vos amis, vous n'en avez pas d'autres ni de meilleurs que les membres de votre famille. Ceux-là vous approuveront et vous béniront, Valérie...

—Mais c'est la ruine, c'est la misère, je le sens, je le vois!

Elle se débattait, sans forces, affaiblie par la fièvre, par la maladie, pauvre oiseau demi-mort entre les serres de cet oiseau de proie, sans pitié, qui la torturait.

Et lui calculait ses chances, forçait ses dernières hésitations, devinait ses suprêmes arguments.

Elle était vaincue, ses yeux se troublaient, son front brûlait. De violents frissons la secouaient misérablement.

Elle dit d'une voix presque indistincte:

—Vous me tuez! Vous me tuez!

Alors il n'osa rester plus longtemps. Son implacable visage d'égoïste n'eut pas une émotion. C'était plutôt de l'impatience. Il croyait pouvoir en finir cette fois, obtenir ce qu'il désirait, ce consentement, cette signature.

Et il lui faudrait un nouvel effort.

—Voyons, Valérie... ma chérie... un mot, rien qu'un mot!

Elle se raidit dans sa fièvre.

—Vous êtes un misérable... Non, non, non!

Si la tante avait pu le voir, elle se fût évanouie d'épouvante, car elle eût aperçu, peut-être, la sombre apparition du bord de la Semoy, en ce petit homme dont les traits exprimèrent une haine atroce, et dont les mains noueuses et maigres s'avancèrent vers elle, dans un geste machinal, comme pour l'étrangler.

XII

La fièvre augmenta; elle était au plus mal; le médecin avait beau interroger les habitants du cheâtau; personne n'avait commis d'imprudences; au contraire, tout le monde était d'accord: on obligeait la malade à se tenir tranquille; on se gardait bien de lui adresser la parole; si elle

voulait parler, on lui imposait silence; Lespérat renchérisait sur ces détails. Il assurait au médecin qu'il veillait lui-même à ce que ses ordres fussent exécutés. Et pour plus de sûreté, disait-il, il ne quitterait plus le lit de la tante, jusqu'à ce qu'elle fut complètement rétablie. N'avait-il pas, lui, plus que les autres, la responsabilité de cette chère santé? Si la catastrophe arrivait, ne se la reprocherait-il pas toute sa vie?

Il le fit comme il le disait.

Pendant la journée, c'était Germaine et Louise qui se succédaient à tour de rôle dans la chambre de Valérie.

Mais, le soir, il voulut s'y installer.

— La tante a toujours eu un peu de prévention contre moi. Quand elle se rendra compte des soins dont elle a été entourée, son opinion changera.

Après dîner, il vint prendre place au chevet.

Valérie était plongée dans un état comateux qui durait des heures et dont elle ne sortait que pour délirer.

Le médecin avait manifesté la plus grande inquiétude. Il devait être là le lendemain à la première heure. Et il hochait la tête tristement en s'éloignant.

— On ne m'a pas tout dit, murmura-t-il... il y a chez cette pauvre fille une sur-excitation du cerveau tout à fait inexplicable... On me cache quelque chose... Je m'en lave les mains.

Dans son esprit, Valérie était perdue et Germaine, le comprenant, éclata en sanglots. Elle avait manifesté l'intention de rester auprès de sa tante, mais Lespérat, en bon père, exigea doucement qu'elle allât se reposer. Elle obéit, à contre-cœur.

— Soigne-la bien, père, soigne-la bien, disait-elle en larmes.

— N'aie pas peur, fillette. Les hommes ne sont pas aussi maladroits qu'on le pré-

tend. Vous pouvez, ta mère et toi, dormir sur les deux oreilles.

Il alla poser la lampe dans un coin de la chambre, baissa l'abat-jour afin que la lumière n'arrivât point jusqu'au lit.

Et près du guéridon il se mit à lire, attendant le sommeil.

Valérie semblait morte. Elle ne bougeait pas. Elle resta ainsi près de deux heures, puis tout à coup fit un léger mouvement et poussa un soupir.

Lespérat laissa son livre et la regarda.

Dans le calme de cette nuit, une phrase, un mot sonnait à son oreille, l'insulte de Marie-Adèle, lui disant :

«Cela vous sauverait, cette mort, puisque votre associé hériterait, par sa femme!»

Et si l'outrage était allé droit à son cœur, c'est qu'il avait rencontré celui-ci prêt à le recevoir, comme ces bonnes terres qui n'attendent que la semence pour produire des récoltes.

Oui, il y avait pensé!

Le rêve de la tante, au bord de l'eau, n'avait été qu'un cauchemar... Lespérat eût été bien surpris de s'entendre accuser de cette tentative de meurtre... Mais ce qu'il n'avait pas fait, était-il capable de le faire?...

Cela simplifierait tant de choses!!! Il avait dit vrai, le vieux sorcier!... La tante ne pouvait avoir disposé de sa petite fortune pour une autre que Germaine... Elle n'avait pas préparé de testament!... En eût-il existé un, il ne pouvait être qu'en faveur de sa nièce qu'elle aimait comme une fille! Germaine héritant, tout était sauvé, car les intérêts de Julien Grandier et ceux du baron étaient les mêmes, à l'Echina. La faillite de l'un frappait l'autre. Julien tirerait son beau-père de ce mauvais pas.

— Pourtant, si elle avait voulu!... pen-

sait-il...

Pourquoi avait-elle refusé? Elle s'était montrée impitoyable... C'était sa faute!... Enfin, il n'avait rien à se reprocher... Elle était perdue... le médecin l'avait laissé pressentir... Encore une nuit!... Encore le jour d'après, tout au plus, et la tante aurait exhalé son âme si tendre et si indulgente!... Ce serait un grand deuil pour la famille... mais on finirait par s'en consoler... Elle était devenue si difficile à vivre, depuis quelque temps... d'une susceptibilité de caractère!... Pour un rien, la menace de son départ! sans compter que la situation à Chantepleure était très délicate depuis l'aventure de Ménestreau...

— Oui, elle est perdue... c'est l'avis du docteur! répétait le baron.

Et quittant le fauteuil, il vint au lit de la malade.

Elle avait les yeux ouverts. Elle le regarda. Le reconnut-elle? Fut-ce dans son délire qu'elle parla?

— Ne me tuez pas! ne me tuez pas!

Et elle tendait les bras pour écarter un danger, une menace, une vision terrible qui se penchait sur le lit, à laquelle elle ne pouvait échapper.

Très froid, le visage haineux, les doigts seulement un peu tremblants, Lespérat la considérait.

— Et si le médecin se trompait? si la tante vivait, contre toutes les prévisions? que deviendrait-il!

Car il n'avait pas menti, du moins, en affirmant qu'il était sous le coup d'une faillite.

Et la tante, seule, pouvait le sauver, en lui faisant l'offre de sa fortune, ou en mourant!!!

— Oui, en mourant!!!

Elle refuserait! Prévenue contre Lespérat, elle ne se laisserait plus prendre à ses comédies, à ses désespoirs, à ses larmes!

Elle était bonne mais point sotte... Oui, oui, elle refuserait!!

Il alla se rasseoir dans son fauteuil et reprit son livre.

Mais il ne songeait pas à lire, pas plus, du reste, qu'à dormir...

Il réfléchissait!...

De temps en temps, sur son blême visage, tombaient, du front, des gouttes de sueur, qu'il essuyait, sans y penser, du bout des doigts.

— ...Si le médecin se trompait?... si la tante survivait?...

Et quelque rêve, sinistre sans doute, rendait son visage plus pâle encore.

Il se promena, par la chambre, suivi, sans qu'il parût s'en douter, par l'obstiné regard de Valérie.

Il appuya contre les vitres d'une fenêtre son front brûlant.

La nuit était noire. On ne distinguait même pas les premiers grands arbres du parc. Le vent hurlait dans les corridors du château et tourbillonnait, en faisant rage, autour de Chantepleure. La pluie fouettait les vitres par rafales. Et les chênes secoués, jusqu'à la Semoy, par la tempête, donnaient, par un sourd et lointain grondement, l'illusion de la mer.

Il tournait le dos au lit. Il ne voyait plus la malade.

Et celle-ci qui, dans son délire, venait de recouvrer un peu de connaissance, tendait les bras vers cet homme.

Et elle murmurait:

— Il va me tuer! il va me tuer!

Elle essaya d'appeler au secours.

Un long soupir, seulement, sortit de sa gorge contractée.

Et elle retomba sur le lit, sans mouvement.

Le soupir, Lespérat l'entendit, et il eut un brusque mouvement d'épouvante.

Mais elle était à présent si calme, la

bouche légèrement entr'ouverte, ses dents blanches apparaissant comme dans un sourire, qu'il fut rassuré.

— Assurément, elle ne passera pas la nuit!

Et il revint à la fenêtre...

On eût dit qu'il s'efforait de voir, dans ces ténèbres, si quelqu'un n'était pas là, vers le parc, à guetter ce qu'il allait faire.

Mais, par une pareille nuit, glaciale et désolée, qui donc se fût hasardé au dehors?...

Cependant il voulut s'en assurer sans doute.

Il laissa Valérie et descendit doucement.

Dans le jardin, il tressaillit. C'était une bourrasque d'hiver qui lui fouettait le corps. Il fut transi en un instant. Mais il parcourut quand même les allées, jusqu'au parc, fit une centaine de pas sous les arbres d'où dégringolait une seconde pluie amoncelée dans les feuilles jaunies et que secouaient les rafales.

Il ne vit personne et rentra.

Le château dormait paisiblement sous la tourmente.

Il ferma la porte de la chambre et s'approcha du lit.

Valérie n'avait pas fait un mouvement.

— Est-ce qu'elle serait morte?

Il eut cette pensée.

Il approcha une glace à main des lèvres de la tante. La respiration était presque insensible.

— Elle n'a plus que le souffle! Elle va passer... Une minute de plus, une minute de moins... Au contraire, même, c'est un acte de charité que d'abrèger ses souffrances...

Et il ouvrit la fenêtre toute grande.

Un coup de vent entra. La veilleuse et la lampe s'éteignirent. Le vent poussa la pluie glacée dans la chambre, et les rafales étaient si violentes que les rideaux du

lit de Valérie en étaient agités.

Lui, silencieux, écoutant les battements sonores de son coeur, s'était reculé jusqu'au fond, et debout, dans un angle, effaré devant son crime, il attendit que la mort achevât son oeuvre!

XIII

Dans le parc, caché sous des broussailles, insensible à la pluie, au froid, Jean Berriat regardait, anxieux, les fenêtres de Valérie.

Il avait vu, de l'une de ses fenêtres, s'écarter les rideaux et se coller aux vitres une figure odieuse, vite reconnue, celle du baron.

Le baron dans la chambre de Valérie? que venait-il faire là? Cela lui sembla une profanation... Est-ce qu'il soignait la tante, lui aussi?... Non, il était là, plutôt, pour compter ce qui lui restait à vivre et calculer les chances qu'elle avait de mourir. Et il l'enviait, cet homme! Il aurait tant voulu être à sa place, auprès du lit de celle qu'il aimait! Il se disait qu'elle eût été guérie déjà s'il avait pu la soigner! Lui et son père, le vieux sorcier, et c'était la vie sauve! Tandis qu'au contraire, tout était à craindre.

Mais les rideaux se sont refermés, Lespérat a disparu.

Quelques minutes se passent.

Tout à coup, Jean perçoit du bruit, non loin, vers les pelouses. Ce sont des pas qui se rapprochent. Quelqu'un vient là, malgré le temps, le froid, les ténèbres, et il ne peut voir. Mais il se dit que sa présence, dans le parc, a été signalée peut-être et qu'on le cherche pour le chasser, comme un malfaiteur.

C'est Lespérat! Jean le reconnaît au moment où le baron passe si près de lui qu'en étendant la main, le jeune homme

aurait pu lui saisir le bras et l'arrêter.

Que vient-il faire, par une telle nuit, à pareille heure ?

Le baron reprend le chemin du château et rentre.

Pourquoi cette promenade ? Pourquoi, si Valérie lui a été confiée, l'a-t-il quittée, alors que peut-être, pendant son absence, elle a pu avoir besoin de lui ?...

Il est glacé par les ondées incessantes.

Il se relève, ruisselant, traversé jusqu'à la peau.

Et il va s'en retourner vers le Roc-Martin lorsqu'il jette un dernier regard vers la fenêtre de Valérie... De nouveau elle est éclairée, la seule de toute la façade ; de nouveau, les rideaux se sont écartés, et sur le fond lumineux apparaît la figure de Lespérat.

Qui donc guettait-il ainsi ? Car il cherche quelqu'un !...

Mais Jean n'a pas le temps de réfléchir.

La fenêtre s'ouvre, soudain, toute grande ; le vent s'y engouffre et tout devint noir...

Et Jean, qui a compris, est saisi d'une horrible angoisse.

Cette fenêtre ouverte, c'est la mort qui entre et qui va frapper Valérie !... C'est une machination infernale... C'est un odieux crime !

Il crie d'une voix enrouée :

—Assassin ! assassin !

Et il montre le poing au château paisible qui dort sous les rafales pendant qu'au-dessus du jeune homme se tordent les chênes, convulsés et craquant sous les efforts de la tempête.

Sa suprême accusation se perd dans les hurlements du vent.

Alors, pareil à un fou, et fou vraiment, il prend sa course à travers les gaulis, les ronces, les broussailles, traverse le parc, franchit le mur de clôture et vient, au

Roc-Martin, tomber évanoui dans les bras du sorcier, inquiet de sa disparition.

—Père ! père ! ils veulent la tuer !

C'est tout ce qu'il trouve, en s'éroulant, sans haleine, sans forces, sans vie...

Et lorsqu'il reprend connaissance, grâce aux soins empressés de son père, son premier mot :

—Ils vont la tuer, père, ils vont la tuer !

—Que sais-tu ? que s'est-il passé ? A quoi fais-tu allusion ?

Il raconte, haletant, la vision de ces ténèbres.

—C'est abominable ! Es-tu sûr d'avoir bien vu !...

—Père, je vous le jure, par tout le respect et l'affection que j'ai pour vous ! J'ai vu, père... c'est horrible... ils me l'ont tuée...

—Il n'en faut pas davantage, assurément.

—Qu'allez-vous faire ? Nous ne pouvons l'abandonner ainsi...

—Certes... et dès qu'il fera jour...

Son noble et doux visage avait en ce moment une singulière expression de sévérité. Il soupira, et ses yeux se mouillèrent en regardant son fils.

—Cela veut dire qu'il est trop tard, n'est-ce pas, père ?...

—Je l'ignore, mon enfant. Prends courage. Ne te désol'e pas... Patience...

—Patience ! Patience ! Et peut-être qu'elle agonise ! !...

Il passa la nuit dans les larmes. A peine l'aube paraissait-elle que le sorcier se préparait à sortir. Jean voulait l'accompagner, mais Marie-Adèle s'y opposa.

—Non, reste, je sais comment m'y prendre avec Lespérat. Je ne t'empêche pas de rôder aux alentours de Chantepleure. Il se peut que j'aie besoin de toi. Dans tous les cas, tu voudras savoir des nouvelles...

— Oh ! père, tout de suite...

Le sorcier jeta un regard indécis autour de lui. Néron, engourdi par les premiers froids, se tenait immobile au fond de sa cage. Thémis, de ses yeux ronds et veloutés, semblait l'encourager doucement. Et Bouddha paraissait attendre un ordre... Marie-Adèle examina toutes ces choses familières sans lesquelles il n'avait entrepris une guérison.

—Père! dit Jean le Noir avec un reproche.

—Eh bien! je ne suis qu'un sorcier. Je ne guéris qu'avec mes sortilèges... Pourquoi, si je me rends au château pour guérir Valérie, à supposer qu'il soit encore temps, ne me ferais-je pas accompagner de mes amis... de ceux qui m'ont valu ma renommée et ma fortune?...

—Est-ce bien à eux que vous les devez, père, cette renommée et cette fortune?... N'est-ce pas plutôt à votre science et à votre expérience?

—Eh! qui le sait? N'ai-je pas, au contraire, arrangé ma vie depuis plus de cinquante ans pour qu'on l'ignorât?... Non, non, à Néron, à Thémis et à Bouddha je dois d'être ce que je suis... Je ne serai pas ingrat... Tous trois m'accompagneront aujourd'hui...

Jean, attristé, baissa la tête. Il savait que discuter avec son père était chose inutile. Le vieillard était très entêté. Il ne se fâchait jamais. Il répliquait par la douceur. Mais le marbre aussi est doux comme du velours. La volonté du bonhomme était de marbre.

Marie-Adèle mit la chouette et le chat dans la cage de Néron et, celle-ci, sous le bras, prit le chemin du château.

Dans une poche de sa veste de velours il avait glissé l'*Illiade* et le mille-pertuis.

En cet équipage, il se présenta à Chantepleure.

—J'ai appris, dit-il au premier domestique qu'il rencontra, que mademoiselle Valérie avait une rechute et qu'on la considérait comme perdue... Je viens offrir mes soins...

Le domestique aurait bien voulu rire. De fait, il y avait de quoi. Pourtant, la figure du vieillard ne prêtait pas à la plaisanterie. Et Valérie était trop aimée, universellement, pour qu'on trouvât ridicule une pareille démarche.

Il se contenta de répondre:

—Il est bien tard, père Marie-Adèle.

—Où en est-elle donc?

—Le médecin est dans sa chambre. On la croit morte...

Marie-Adèle eut un léger tressaillement... Il soupira... Mais il ne dit mot... Il pensait seulement à Jean... et à la profonde douleur qu'il éprouverait, si la nouvelle était vraie...

—Ne pourrais-je causer avec mon confrère?

—Votre confrère?

—Je veux dire le médecin, fit le sorcier qui rougit un peu.

—Je ne prendrai jamais sur moi de vous conduire; monsieur le baron me flanquerait aussitôt mes huit jours...

—Veuillez simplement prévenir le médecin et madame Julien Grandier.

Le domestique s'exécuta. Il trouva Germaine dans la chambre de Valérie, avec le baron, Louise et le docteur. Celui-ci venait d'annoncer que Valérie ne passerait pas la nuit. Germaine, affolée, sanglotait dans un fauteuil et Louise pleurait. Quant au baron, il paraissait navré. Et sa tristesse se manifestait pas un flux de paroles par lesquelles il essayait de s'étourdir. N'y avait-il donc aucun moyen de la sauver? En pleine jeunesse, en pleine beauté, si vigoureuse, si heureuse de vivre, être ainsi foudroyée!... Et rien à

faire? La médecine impuissante! aucun remède! aucun réactif! quelle misère!...

Il faisait peine à voir, tant son désespoir était profond.

Valérie, la respiration courte et oppressée, avait perdu de nouveau connaissance. En vain, Germaine l'embrassait... En vain Louise lui donnait de doux noms depuis longtemps oubliés... Cela n'arrivait plus jusqu'à son intelligence... fermée pour toujours sans doute...

Le domestique fit un signe à Germaine qui s'approcha:

—Madame, il y a, en bas, le sorcier du Roc-Martin qui prétend vouloir guérir notre pauvre demoiselle...

Il avait parlé bas. Cependant Lespérat entendit.

—Hein? Le sorcier? Cet homme, ici, en un pareil moment?

—Mon père... Il n'a que de bonnes intentions...

Le docteur s'interposa:

—Qu'est-ce? s'agit-il de Marie-Adèle?

—Oui.

—Que veut-il?

—S'entretenir avec vous, monsieur, dit le domestique.

Le docteur hésita une seconde, puis, haussant les épaules et après avoir jeté un dernier regard à la malade:

—On ne sait pas... Nous n'avons, hélas! rien à perdre!!!

Et au domestique:

—Dites-lui que je descends à l'instant.

—Docteur, fit Lespérat, vous n'y pensez pas...

—Et pourquoi?

—Jamais cet homme n'entrera ici... Jamais, vous m'entendez?

—Père, dit Germaine, Valérie avait pour Marie-Adèle une affection toute particulière... C'est ce qui sans doute amène le sorcier.

—Jamais! jamais! répétait le baron, avec une rage concentrée.

Le médecin releva le front et dit d'un ton très digne et très froid:

—Monsieur, je suis seul juge... Il n'y a ici qu'une volonté, la mienne, et tout est bon qui pourra servir à sauver cette malade à l'agonie...

Lespérat serra les poings.

—Un sorcier! un charlatan!! un fou!!!

Germaine pressait les mains du docteur.

—Oui, oui, monsieur, allez, allez vite! Sauvez-la, sauvez ma pauvre tante berceuse... Il me semble que c'est Dieu qui envoie cet homme auprès de nous!...

Le docteur sortit. A peine s'était-il éloigné que Lespérat se précipitait devant la porte et dans une exaspération où se mêlaient de l'épouvante et de la colère:

—Il n'entrera pas!

Et il se croisa les bras dans une attitude résolue.

Germaine et Louise le considéraient avec surprise.

Jamais il ne manifestait avec autant d'énergie ses opinions. Il se possédait si bien, il renfermait avec tant de soin, dans le fond de son égoïsme, ses pensées, ses projets, que dans leur surprise il y avait même un peu d'angoisse.

Cependant le médecin était descendu.

Marie-Adèle attendait dans la cour. Très calme, presque sûr qu'on le recevrait, il avait déposé à ses pieds la cage où il avait enfermé Néron, Thémis et Bouddha. Quand il vit arriver le docteur, il fit quelques pas au-devant de lui.

—Monsieur, vous a-t-on expliqué?

—Vous désirez examiner mademoiselle Valérie?

—L'examiner, oui, et joindre mon expérience à la vôtre, si vous y consentez.

—Je tiens à la sauver. Peu m'importe le moyen. Cependant vous êtes trop intel-

ligent pour avoir confiance dans votre escargot, votre chouette et votre chat. Je connais de vous des cures qui feraient honneur à un médecin véritable. Lorsque vous vous adressez à des gens simples, sans grande réflexion et sans éducation surtout, je comprends que vous vouliez frapper leur esprit par des moyens extraordinaires. Mais vous êtes ici dans un milieu qui observe, qui est plus cultivé, auprès de personnes qui n'auront aucune confiance dans vos sortilèges diminueront seulement l'espérance suprême qu'elles semblent mettre en vous.

—Il faut m'accepter avec eux ou sans eux, monsieur.

—Vous y tenez donc bien ?

—C'est à eux que je dois d'être ce que je suis... Ils ont été, toute ma vie, mes moyens d'existence...

Le médecin sourit :

—Monsieur Berriat, nous sommes tous deux du même âge, à peu près, et trop vieux pour mentir. Les conseils et les soins que vous donnez à vos clients ne sont pas d'un charlatan vulgaire. Je me suis, depuis longtemps, rendu compte de vos procédés. Je consens que vous m'accompagniez auprès de notre malade, mais à une condition, pourtant.

—Une condition, monsieur ?

—Vous répondrez franchement à la question que je vais vous adresser ; je vous jure de ne faire connaître à personne votre réponse, quelle qu'elle soit.

—Je veux bien, parlez ! dit Marie-Adèle, un peu inquiet.

—Vous êtes médecin comme moi ?

Marie-Adèle baissa la tête et resta silencieux.

Il hésitait à répondre.

—Oui, monsieur, dit-il à la fin, je suis médecin comme vous. Mon histoire est bien simple. J'avais, il y a cinquante ans,

cherché vainement une clientèle à Paris. Je changeai de quartier et j'exerçai, en faisant connaître que je n'avais pas de diplôme. Les clients affluèrent. Le parquet s'en mêla. Je dus fournir les preuves de mes études. Mais du jour où l'on apprit que je n'étais plus un charlatan vulgaire, ma clientèle déserta. Je quittai dès lors Paris où je ne pouvais vivre et je vins ici m'installer comme rebouteux, comme sorcier, et j'y fis fortune. Une fois seulement, sur la plainte déposée contre moi par quelques-uns de vos confrères, je dus montrer secrètement mes diplômes à la magistrature de Charleville, afin d'éviter des poursuites. Mais les magistrats me gardèrent le secret. Et depuis, je ne fus plus inquiété.

Le médecin regardait avec curiosité le singulier personnage.

—Puisqu'il en est ainsi, Néron, Thémis et Bouddha vous sont inutiles. Laissez-les et suivez-moi.

—Non. Je ne puis guérir sans leur intervention. Bientôt le pays tout entier le saurait. Charlatan j'ai vécu, charlatan je veux mourir.

Le docteur comprit qu'il n'otbiendrait rien et qu'il fallait passer outre.

Alors Marie-Adèle prit la cage sous son bras et les deux vieillards se dirigèrent vers le château.

Le médecin guidait Berriat.

Avant d'entrer dans la chambre de la malade, il dit :

—Je vous prévins que vous allez rencontrer une très vive opposition chez M. de Lespérat.

—Je passerai outre.

—Et s'il s'oppose à votre visite ?

Les yeux du sorcier brillèrent.

—Je sais comment vaincre cette opposition.

Le médecin frappa. Ce fut Lespérat qui

ouvrit, pâle, et dans un état de surexcitation.

—Entrez! dit-il au médecin. Vous sorcier, allez-vous-en!

—J'entrerais.

—Allez-vous-en, ou je vous fais jeter à la porte par mon cocher.

—J'entrerais, fit Marie-Adèle très doucement.

Germaine et Louise assistaient, terrifiées, à cette scène. Elles s'attendaient à quelque coup d'éclat, à un acte de violence peut-être, et d'instinct, pour protéger la malade, elles se rapprochèrent du lit.

Marie-Adèle avait posé la cage de Néron au coin de la porte.

Lespérat lui envoya un coup de pied. Mais le sorcier avait prévu ce mouvement et retiré la cage.

Et tout à coup, saisissant le baron par le poignet, il l'attira dans le corridor avec une vigueur extraordinaire.

Lespérat se débattait vainement.

Et quand ils furent sortis, le sorcier dit:

—Si vous me refusez l'entrée de cette chambre, je raconte à tous ceux qui s'y trouvent, sans en excepter le médecin, comment il se fait que mademoiselle Valérie, sur le point d'être guérie, est retombée soudain plus malade qu'auparavant...

—Je ne sais ce que vous voulez dire...

—Laissez-moi entrer!

—Non.

—Sinon je raconte comment par ce froid et la pluie glacée que les rafales chassaient dans la chambre, on vous a vu, vous, pendant la nuit, ouvrir cette fenêtre... C'était une imprudence mortelle... un crime... un assassinat, entendez-vous?

Lespérat chancelait.

Et Marie-Adèle l'avait écarté, était entré, avait refermé la porte, que le misérable, le front mouillé de sueur, n'était pas encore revenu de son effarement.

Calme, comme si rien ne se fût passé d'étrange, Marie-Adèle dit:

—A présent, nous sommes tranquilles. On ne nous dérangera plus.

Le docteur, stupéfait, n'avait rien compris à cette scène.

—Vous êtes donc vraiment sorcier, mon cher confrère?

—Chut! Ne me traitez jamais de confrère. On pourrait entendre.

Et il s'approcha du lit. Germaine et Louise s'étaient éloignées.

—J'ai confiance en lui. Je t'assure qu'il la sauvera.

Mais Louise doutait. Penchés sur la malade qui n'entendait pas, qui n'ouvrait même pas les yeux, les deux médecins échangeaient à voix basse leurs réflexions. Ils la trouvaient au plus mal. Il ne restait qu'un souffle. Des désordres imprévus s'étaient manifestés le matin. Hier tout était sauvé. Aujourd'hui tout semblait perdu. Ils furent d'accord pour essayer de révolutions violents. La tante était jeune, d'une santé vigoureuse, d'un sang très riche. Il fallait tout espérer d'une nature aussi généreuse. Gagner quelques heures, c'était presque avoir une espérance.

—Seulement, dit le médecin, il serait nécessaire que l'un de nous deux s'installât ici et ne quittât point cette chambre. Par malheur, je ne le puis pas, j'ai d'autres malades qui me réclament. Malgré mon désir, je suis obligé de donner à tous un peu de mon temps.

—Je resterai, dit simplement Marie-Adèle... d'autant plus que je ne suis pas sûr qu'une imprudence n'ait pas été commise...

—C'est mon avis, mais gardons cela pour nous. Si nous le disions à madame de Lespérat et à madame Grandier, ce serait leur donner un regret, un désespoir éternel...

Marie-Adèle hocha la tête. Ce n'était pas les deux femmes, il le savait, qui avaient commis l'imprudenc coupable.

— Jour et nuit je veillerai, docteur.

— C'est bien. Dès lors, je suis tranquille.

Ils conférèrent encore longuement, rédigèrent une ordonnance que le docteur seul signa, Marie-Adèle s'y refusant. Puis le docteur se retira, laissant la place au sorcier. Le vieillard considéra longtemps la malade, épiant son souffle irrégulier et si faible qu'il était presque imperceptible. Une grande pitié s'épandait sur son visage, devant tant de beauté, devant tant de vie aux prises avec la mort.

Et il pensait à son fils qui aimait cette jeune fille depuis si longtemps, qui l'avait toujours aimée, depuis les jeux de l'enfance et dont la timidité même avait pour ainsi dire nourri l'amour.

Marie-Adèle seul, pour lequel Jean avait un culte, était le confident de ce coeur délicat et tendre. Il savait combien était puissante cette affection chez son fils, et il craignait son désespoir s'il arrivait malheur à la tante.

Il était là, non pas seulement pour sauver cette malade, mais il travaillait au bonheur de Jean.

Et il dit, tout haut, absorbé, se croyant seul :

— Non, non, il ne faut pas qu'elle s'en aille, cette pauvrete...

Un sanglot le fit se retourner.

C'était Germaine qui pleurait, dans les bras de Louise. En même temps, Grandier venait d'entrer et s'informait, tout bas, de l'état de Valérie.

Alors, Marie-Adèle se souvint qu'il était sorcier.

Il posa la cage de Néron sur une table, prit Thémis et la percha sur le haut d'un fauteuil, puis il pria Germaine de lui apporter une jatte où il pourrait préparer

l'onguent mystérieux qui, sortant de ses mains, guérissait tous les maux et allait tirer de peine la tante berceuse. Il demanda également de l'huile et un pilon.

Elle obéit, malgré la répugnance de Louise et de Julien Grandier à se prêter à ces superstitions.

Germaine, obstinément, répétait :

— J'ai confiance en lui, j'ai confiance en lui.

Et, chose singulière, Valérie qui ouvrait les yeux au même moment, regardait Marie-Adèle avec intelligence. Elle le reconnaissait. Elle semblait tout attendre de lui!...

Marie-Adèle se pencha et doucement, comme s'il eût parlé à sa fille :

— Vous savez qui je suis...

— Oui, dit-elle faiblement.

— Et vous voulez bien que je veille sur vous?... que je vous soigne?...

— Oui.

Il se pencha plus bas encore et pour elle seule il dit :

— Vous voulez bien que je vous protège contre ceux qui cherchent à vous faire du mal?...

Il lui avait pris la main. Il sentit qu'elle répondait à son étreinte.

— Puisque vous me l'avez promis! fit-elle.

Germaine rentrait et tendait au sorcier ce qu'il avait demandé. Marie-Adèle fit lentement ses préparatifs.

Ces préparatifs, ils les connaissaient. Un jour, pour s'amuser, n'étaient-ils pas allés trouver le vieillard dans son antre du Roc-Martin?

Il avait tiré du mille-pertuis de la poche de sa veste de velours. Il le jeta au fond du mortier, répandit de l'huile d'olive par-dessus et pila le tout pour en faire une pâte.

Et entre ses dents il marmottait des

phrases que l'on n'entendait pas et auxquelles les bonnes gens du pays disaient qu'était attribué un pouvoir souverain.

Quand il eut fini, il se pencha sur la cage de Néron que la chaleur de cette chambre semblait réveiller un peu.

—Escargot, escargot, mon ami, montre-moi tes cornes!

Et il siffla, très bas, un air doux et monotone.

L'escargot se déroula lentement et les cornes en l'air commença de glisser le long des barreaux d'osier.

Alors le sorcier ouvrit son livre et le hasard le ramena aux pages qu'il avait lues le jour où il avait prédit à la tante qu'on abuserait de son coeur et de sa bonté pour la faire souffrir, le jour où il avait dit, si simplement, si noblement, que la tante avait été remuée: "Quelqu'un vous sauvera!—Moi!"

Après quoi, s'adressant à la chouette endormie, qu'il caressa, sur la tête, du bout du doigt, il répéta ses incantations: "Pourquoi ne chantes-tu pas comme le rossignol?... Tu es douce et inoffensive... Tu es l'oiseau du rêve et le symbole de la réflexion et de la sagesse... Pourquoi ton cri jette-t-il le frisson dans les campagnes, par les nuits silencieuses?... Pourquoi ne chantes-tu pas comme le rossignol?..."

Quand il eut fini, il se retourna vers Germaine:

—Mon enfant, restez auprès de moi, pour soigner votre tante, je n'ai besoin que de vous et de vous seule.

Les autres sortirent, impressionnés, car Valérie, de ses grands yeux fiévreux, avait suivi cette étrange scène.

Et elle dit, faibl'e, à cet homme en qui, d'instinct, elle avait toujours eu confiance:

—Sauvez-moi... je ne veux pas mou-

rir... Ne me quittez pas... on veut me tuer...

Il étendit gravement la main vers le lit, comme pour prendre possession d'ellé. Il ne s'éloignerait de cette chambre, désormais, que lorsque la tante serait debout—ou lorsqu'elle serait morte!

XIV

Pendant huit jours Marie-Adèle désespéra de sauver cette précieuse vie. Il ne s'éloigna pas. Il ne retourna pas une seule fois au Roc-Martin. Jean était là, presque toute la journée, qui le secondait, avec Germaine, dont le dévouement et la sollicitude toujours en éveil rachetaient la faute passée.

Ce qui sauva la malade, ce furent moins les soins empressés et intelligents de Marie-Adèle et de son confrère de Monthermé que la vue, autour d'elle, auprès de son lit, de ces trois êtres aimés. Ce fut, surtout, la disparition complète de Lespérat qui ne revint plus.

Pendant que Valérie dormait, le père Berriat se mettait à la fenêtre et passait le temps à regarder, dans le ciel, le vent culbutant les nuages.

A plusieurs reprises, il aperçut Lespérat qui s'en allait vers le parc, sans se retourner, et disparaissait au milieu des arbres.

Mais là, il s'arrêtait et comme poussé par une irrésistible force, il relevait la tête et regardait les fenêtres de la tante.

Marie-Adèle avait de bons yeux.

Il suivait aisément le baron dans ce manège.

Mais lorsque Lespérat surprenait le sorcier dont il sentait le regard franc et doux si loin qu'il fût, fouiller jusqu'au plus profond de son âme haineuse, il s'enfuyait, les poings crispés, dans une rageu-

se impuissance de rien tenter contre celle dont la mort eût si bien servi ses projets.

—Le misérable! murmurait le vieillard. Il est capable de tout... Comme je l'avais bien deviné, depuis longtemps!...

Valérie se remettait. Quand le danger eut disparu, la vigueur de son tempérament triompha vite des faiblesses de la convalescence. Maintenant qu'elle se savait protégée, elle s'abandonnait à tout le bonheur de ne plus rien craindre. Elle se rendait bien compte qu'elle avait échappé à un danger terrible. Elle se rappelait la sinistre vision de Lespérat, dans son cauchemar, au bord de la Semoy. C'avait été, cela, une sorte d'avertissement surnaturel. Elle se rappelait, aussi, les angoisses de la nuit pendant laquelle le baron s'était installé au chevet du lit. Il était venu se pencher au-dessus d'elle. Et il l'avait hideusement contemplée, calculant ses chances de vie, ses chances de mort.

Et alors qu'elle pouvait penser à peine, alors qu'elle était tout près d'entrer en agonie, une idée, une seule, bien nette, se détachait lumineuse, dans l'obscurité mortelle de son cerveau:

—Il va me tuer! Il va me tuer!!!

Elle se souvenait de tout cela. Et elle souriait à Marie-Adèle, pendant qu'un soupir d'infini soulagement dégageait sa poitrine.

Jean ne lui adressait pas un mot d'amour.

Mais ses yeux disaient à Valérie combien elle était aimée. Et ils se regardaient parfois des minutes entières, sans un mot, heureux de leur silence, n'avouant rien, comprenant tout.

Du reste, l'aveu était fait.

Sur la berge de la Semoy, quand Marie-Adèle avait retiré Valérie, presque morte, de la rivière, ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient. Cependant, la tante se souvenait

que le vieux, quelques jours avant cette catastrophe, lui avait dit en lui parlant de son fils:

—Il est timide... Encouragez-le un peu!

Et le premier jour que le sorcier et le docteur permirent à la tante de se lever, quand elle fut bien chaudement entourée d'un grand châle, dans un fauteuil, auprès de la fenêtre ouverte, respirant avec délices l'air des bois tout imprégné de mousse et de feuilles mortes, cet air qui semble fait d'un parfum de champignons:

—Cette fois, c'est fini... je sens bien que je suis guérie.

Et ses yeux attendris allèrent chercher Jean Berriat.

Marie-Adèle tambourinait contre une vitre. Il semblait indifférent à ce qui se passait.

—Maintenant que vous êtes guérie, je vais de nouveau vous perdre? fit Jean, dont la voix tremblait.

Elle lui tendit la main et le regarda avec reproche.

—Me perdre?

Elle l'attira auprès d'elle.

Et tout à coup, le tutoyant comme autrefois, comme lorsqu'ils jouaient, enfants, dans la prairie du bord de la rivière:

—Tu ne sais donc pas que je t'aime!...

Il s'écroula, à ses pieds, et lui prenant les mains, les couvrit de baisers fous, balbutiant, à travers ses larmes:

—C'est trop! C'est trop! Je suis trop heureux, mon Dieu...

Le vieux sorcier tambourinait toujours, mais d'une seule main; l'autre essayait ses yeux, qui étaient un peu brouillés, et des frissons passaient dans sa longue barbe qui tremblait, toute secouée par l'émotion qui venait des lèvres...

XV

Lorsqu'elle fut en état d'être transportée, Valérie s'installa dans la maison louée près d'Haulmé. Du reste, elle ne devait y faire qu'un court séjour. Son mariage avec Jean fut décidé bien vite.

Germaine ne fut pas surprise quand elle apprit cette nouvelle.

Elle avait vu Jean Berriat au chevet du lit. Elle était femme. Elle comprit bien vite.

—Tu seras heureuse, lui dit-elle, et tu mérites de l'être...

La tante l'embrassa tendrement.

—Et toi, dit-elle, ton bonheur est-il complet?

—Non! Mon mari m'aimait. Il ne m'aime plus. C'est ma faute.

—Laisse-moi faire. Je te rendrai l'amour de ton mari.

—Oh! tante, tante berceuse, que serais-je devenue sans toi!...

Quelques jours avant le mariage, le sorcier vint à Chantepierre et se fit annoncer à M. de Lésperat.

Le baron le reçut. Il n'osait pas le renvoyer. Il avait peur.

—Monsieur, dit le vieillard, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Je vous l'ai prouvé. Je sais également que les derniers délais que vous aviez sollicités de vos créanciers sont écoulés et que vous n'avez pas trouvé l'argent qui vous est nécessaire.

—Que vous importe?...

—Cela m'intéresse...

—Cet argent, allez-vous me le procurer, par hasard?

—Non, pas précisément, mais je suis riche. Je ne tiens pas à ce que mon fils passe sa vie à cultiver mes terres. Il vaut mieux que cela. J'ai toujours eu envie de l'Echina. Je vous offre de vous racheter la

filature. Je paye comptant. Je ne marchandrai pas. Je l'ai promis à ma fille... à cette douce Valérie dont vous avez eu la vie entre les mains... et qui vous pardonne...

Les jambes de Lésperat fléchirent.

—Soit, fit-il, l'Echina est à vous! J'échappe du moins à la faillite... Quant à Valérie, je ne sais ce que veut dire son pardon, et je n'ai rien à me reprocher...

Marie-Adèle le regarda avec douceur:

—Je ne vous demande pas d'aveu.

Huit jours après, Valérie, belle et les yeux resplendissants de son bonheur intime, épousait le grand garçon timide dont l'amour fort et sain allait fleurir sa vie.

FIN.

UN LIT MUSICAL

UN Français des plus ingénieux a imaginé un lit musical. En effet, l'occupant n'a qu'à se coucher; au moyen d'un de ses pieds, il relâche un ressort, qui met en opération la boîte musicale.

L'appareil commence alors à rendre des berceuses et mélodies des plus harmonieuses, et en peu de temps le malade est la proie du sommeil le plus pénible.

— o —

La valeur totale des propriétés ecclésiastiques aux Etats-Unis est comme suit: catholiques, \$292,638,787; méthodistes, \$229,450,996; presbytériennes \$150,189,446; baptistes, \$139,842,656; disciples du Christ, \$29,995,316; congrégationalistes, \$63,240,305; évangélistes, \$8,999,979; luthériens, \$74,826,389; unitariens, \$14,263,277. La valeur totale de ces propriétés est de 1,257,575,867.

LES BONS LAPONS

PARMI les peuples de l'Europe, les Lapons sont réputés comme fort curieux, et on leur prête volontiers un genre de vie bizarre et quasi sauvage.

En réalité, de race finnoise, ceux-ci constituent un peuple mi-nomade, mi-sédentaire, clairsemé sur de très vastes territoires de l'Europe septentrionale, partagés entre la Norvège, la Suède, la Russie et la Finlande, et dont l'unité ne réside que dans l'uniformité du climat, de la flore et de la faune.

En Laponie, pendant l'été, qui ne dure guère plus de trois mois, la température ne dépasse guère 35 degrés au-dessous de zéro et la végétation s'y réduit à des saules et à des bouleaux nains. Quant à la faune, le lièvre polaire, le renard bleu, la martre, l'hermine et l'ours blanc en sont les principaux représentants, avec le renne qui, par son adaptation merveilleuse au climat et sa résistance physique aux privations, constitue le véritable trésor des Lapons.

Ces derniers, dont la taille ne dépasse guère 5 pieds, ont une grande analogie de type avec les peuples mongoliques. Vivant de pêche ou de chasse, ils habitent de petites tentes de toile ou des huttes de bois et de terre et se bornent à confectionner des filets, des raquettes pour marcher sur la neige et de menus objets de bois, d'os ou d'écorce.

Simple, honnêtes et hospitaliers, jusqu'ici ils ont vécu heureux, n'étant guère visités par les habitants des régions civilisées, mais avec la mode des croisières, voici qu'on vient les relancer dans leur retraite, ou tout au moins le laisse-t-on croire aux touristes en quête de spectacles inédits.

Un voyageur qui revient de Laponie, où

il a passé plusieurs mois, racontait, à ce propos, la petite fantaisie suivante à laquelle recourt une compagnie hambourgeoise de voyages par mer :

Le paquebot doit visiter les contrées du Nord. Or, le steamer s'approche par instant des côtes de Laponie, puis à un endroit déterminé, stoppe, comme par hasard, pour permettre aux voyageurs qui le désirent de visiter un village lapon. Oh, tout ceci serait fort bien, mais les Lapons n'habitent pour ainsi dire jamais les côtes, et les voies de communication vers l'intérieur son pénibles et longues.

Alors la Compagnie allemande a détourné la difficulté en installant sur le



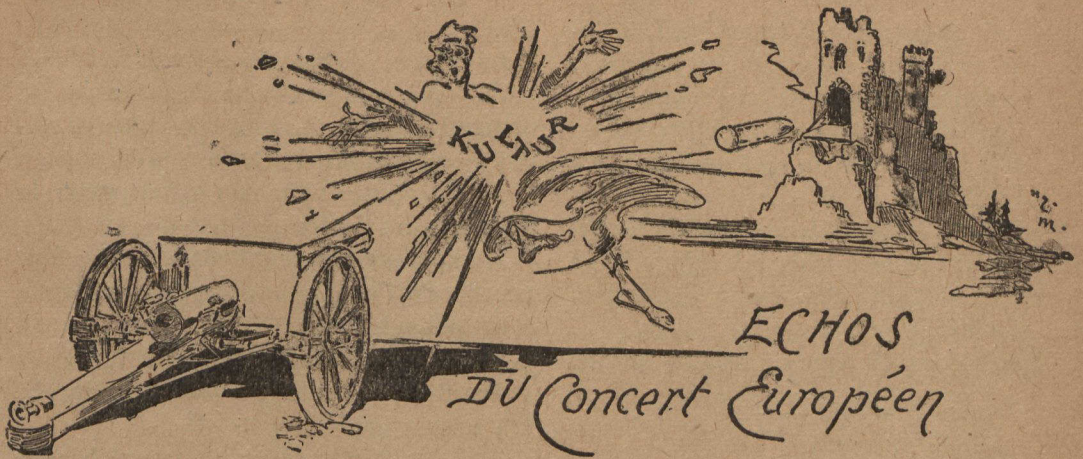
Village Lapon.

littoral un petit village lapon construit de toutes pièces. Ensuite, pour ne pas déranger les indigènes, elle a tout simplement déguisé en Lapons, un groupe de braves Italiens qui, l'hiver, sont, de leur métier, gondoliers à Venise !

— o —

LE TRUST DU CHARBON

Le prix du charbon, en 1916, pris à la mine était de \$3.53 la tonne. Le transport en coûtait \$2,73 et les frais de réception étaient de \$1.95, soit un total de \$8.21. On le vendait de \$12 à \$15 la tonne. Qui s'enrichissait ?



LES TANKS ET L'AGRICULTURE



PRÈS la visite qu'il a faite aux principaux champs de bataille des Flandres, de la Somme et de Champagne, un fermier américain a émis une idée fort originale, dans un récent article d'une revue anglaise.

On sait qu'un des problèmes les plus délicats qui ne manquera pas de se poser pour nos cultivateurs, lorsque leurs champs dévastés leur seront rendus, sera de débarrasser la terre des débris de la guerre et d'y rendre l'agriculture possible.

Les anciens champs, transformés en entonnoirs et en cratères, encombrés de restes de tranchées et d'abris bétonnés, d'obus, de fils de fer, d'obstacles de toutes sortes, se prêteront mal, sans laborieuse préparation, au passage de la charrue.

Comment assurer l'usage des instruments de culture? Les plus robustes tracteurs, les plus ingénieux "caterpillars" seraient arrêtés à chaque pas...

C'est devant cette considération que notre Américain suggère que la solution

pourra être trouvée par l'utilisation des nombreux tanks que la fin de la guerre laissera sans emploi. C'est en eux, lui semble-t-il, que nos agriculteurs trouveront les tracteurs irrésistibles qui permettront de remorquer les herses et charrues nécessaires à la première toilette des champs.

Ne sera-t-il pas piquant, si cette idée vient à se réaliser, de voir ces terribles engins de guerre, qui auront peut-être contribué à la libération de notre sol, assurer par la suite une autre victoire, non plus sur les champs de bataille, mais sur les Champs de Pomone, pacifique déesse des moissons et des jardins?

— o —

LE SANG-FROID D'UN SOLDAT FRANÇAIS

C'EST un soldat blessé une première fois et retourné au front, blessé une seconde fois plus gravement, et qui va bientôt repartir. Il nous raconte sa dernière aventure pendant une attaque:

— J'étais blessé à la mâchoire et je la soutenais de ma main gauche, réfugié,



dans un petit entonnoir, entre la tranchée allemande et la tranchée française. Les Boches m'avaient repéré et ils me lançaient des grenades. Alors avec ma main libre, je les prenais vite avant qu'elles n'éclatent et je les rejetais du côté de l'ennemi.

— Quel sang-froid!...

— Dame! Je me défendais. Mais faut-il qu'ils soient bêtes! S'ils m'avaient lancé deux grenades en même temps j'étais perdu; je n'avais qu'une main.

Et cela était dit avec un naturel absolu.

— o —

GRACE !

NAPOLÉON IER, accompagné de l'impératrice Joséphine, passait en voiture devant une caserne de Saint-Cloud, quand l'impératrice aperçut une sorte d'écriteau qui montait et descendait le long du mur du bâtiment.

Elle le fit remarquer en riant à son compagnon.

— Que signifie cela? s'écria l'empereur.

Et aussitôt, il envoya un aide de camp s'informer de ce qu'il y avait d'écrit sur ce placard mobile.

— Un mot seulement, Sire, dit l'officier bien vite de retour: Grâce.

— Bien. Maintenant allez prévenir le colonel de ce qui se passe et dites-lui de faire une enquête, car je veux qu'on me présente demain, à la revue, celui qui a employé ce bizarre moyen d'attirer notre attention.

Le lendemain, l'empereur ne pensait plus à l'incident, quand, à la revue, il aperçut, pleurant à chaudes larmes au milieu de la cour, un vieux grognard, portant la croix d'honneur sur sa poitrine.

— Que veut ce pleurnicheur? demanda-t-il.

Le colonel lui rappela alors le fait de la veille, en expliquant que le coupable qui demandait grâce était un bon et brave soldat ayant commis la faute de s'enivrer au point de perdre la raison et de porter la main sur un de ses chefs.

L'empereur descendit de cheval, s'approcha de l'homme et, le prenant par la moustache, lui dit:

— Eh bien! qu'est-ce que c'est?... On se grise et on se fait condamner à mort!... Où as-tu gagné cette croix?

— A Austerlitz, mon empereur! bégaya le coupable.

— Tu étais à Austerlitz, et tu te conduis ainsi? Pense à ce qui serait arrivé si l'impératrice n'avait pas vu ton écriteau!

Puis, Napoléon se tournant vers le régiment, cria:

— Est-il bon camarade, et voulez-vous sa grâce, vous autres?

— Oui!... Oui!... clamèrent des centaines de voix.

— C'est bon, va reprendre ta place, et tâche de ne plus te griser!

Et le régiment entier acclama frénétiquement l'empereur.

— o —

LES BALLONS - SONDÉS ET LA HAUTEUR DE L'ATMOSPHERE



Il n'y a guère longtemps que les livres de physique indiquaient comme hauteur totale de l'atmosphère enveloppant notre globe de

15,000 à 20,000 verges.

Les expériences poursuivies depuis plusieurs années à l'aide de ballonnets gonflés de gaz hydrogène et lancés dans l'air, après avoir été munis de baromètres enre-

gisteurs ont démontré que ces chiffres étaient bien au-dessous de la réalité.

Les ballons-sondes ainsi lancés et qui ont pu être recueillis à leur descente avaient atteint des hauteurs dépassant 13, 17 et 33 milles.

Un de ces ballonnets lancé en Suisse, s'est ainsi élevé à 37,300 verges.

Certains physiiciens pensent d'après cela que la couche d'air qui enveloppe la terre a probablement une épaisseur de près de 67 milles.

— o —

CE N'ETAIT PAS LUI



UN matin, dans un village lorrain où l'on entendait le canon, deux femmes trouvèrent sur un banc un soldat français blessé qui avait perdu connaissance. Quand il revint à lui, il était couché sur un lit et une femme à cheveux blancs lui recommandait de ne pas bouger à cause de sa blessure. Sa blessure n'était grave qu'à cause du sang perdu.

Un matin, il fut réveillé par un bruit de soldats qui passaient et courut à la fenêtre. C'était l'ennemi. Il entendit la porte qui s'ouvrait et perçut les phrases suivantes que des Allemands accentuaient :

“On l'a vu entrer ici. Nous le voulons. Nous reviendrons quand les aiguilles de votre horloge seront sur midi.

— Je suis découvert, murmura le soldat. Sauvons-nous pour qu'on épargne cette pauvre femme, qui aimerait mieux sortir que me livrer.”

Il s'habille, chaque mouvement lui coûtant une douleur. Il n'avait pas fini que sa porte s'ouvrait :

“Que faites-vous ?

— Je me lève, j'ai tout entendu.

— Entendu quoi ?

— On vous a montré l'horloge en disant : “Nous reviendrons quand les aiguilles seront sur midi.

— Il ne s'agit pas de vous, mais d'un lièvre qui, effrayé par les soldats, s'est réfugié dans notre grange. Les Allemands l'ont vu et ils demandent que nous le leur servions à déjeuner pour midi. Donnez vos habits qu'on les cache, et restez dans le lit. Vous serez notre frère malade, s'ils s'avisent de monter ici. Mais ma fille, qui sait l'allemand, les a entendus dire qu'ils ne resteraient pas longtemps. Les nôtres les serrent de près, Dieu merci !”

Trois officiers assez jeunes et un vieux à barbe grise dévorèrent le lièvre, en l'arrosant de forces bouteilles. Le soir même, le village était évacué. Le blessé, reposé et guéri, reprit bientôt sa place au front.

— o —

TOUJOURS LOYAUX



LES Allemands compétaient beaucoup, au début de la guerre, sur une nouvelle “révolte des Cipayes” aux Indes anglaises. Voilà qui eût servi leurs desseins. Or, les Indes se manifestèrent fort loyalistes : les plus riches d'entre ses princes envoyèrent des dons considérables à Londres. Parmi les derniers dons remarquables de princes et de souverains hindous, figurent l'offre du rao de Cutch de continuer à défrayer jusqu'à la fin de la guerre les dépenses d'un régiment d'infanterie hindou, se montant annuellement à près d'un million, et le don du gaekwar de Saroda de \$132,000.

PSYCHOLOGIE



UN GRAND personnage de la cour de Russie s'entretenait un jour avec le jeune tsarévitch; ils parlèrent de la guerre actuelle.

— Je n'ai pas la permission, dit le fils de Nicolas Romanov, de lire les

journaux.

— Mais s'étonne son interlocuteur, comment pouvez-vous être renseigné sur la marche de vos armées?

Le starévitch, alors de répliquer:

— Je n'ai pas besoin pour cela de lire les journaux. Je lis ces nouvelles dans l'expression physionomique de mes parents. Si papa est inquiet je suis sûr que nous sommes battus; par contre, si maman pleure, eh bien! alors, *je sais que les Allemands reculent.*

— o —

L'EMBARRAS DU CHOIX



LE consul d'un pays neutre raconte l'amusante anecdote suivante, qui fait la joie des milieux diplomatiques:

Au début du mois d'août, le gouvernement d'une lointaine colonie allemande recevait de Berlin un câblogramme ainsi conçu:

“Guerre éclatée; arrêtez-étrangers.”

Au bout de quinze jours le secrétariat des Colonies recevait la réponse du haut fonctionnaire, conçue en ces termes:

“Ai arrêté 7 Anglais, 4 Russes, 2 Français, 4 Autrichiens, 5 Italiens, 2 Roumains et 1 Américain. Prière de m'informer contre qui nous sommes en guerre.”

— o —

LES SOUS GLORIEUX

EN France les sous tordus abondent et beaucoup de personnes se demandent pourquoi tant de sous tordus. Maintenant on en connaît la raison et on les reçoit avec émotion. Ce sont des sous qui reviennent du front et qui ont travaillé pour la France. En effet, les soldats, quand ils n'ont pas d'outils pour dévisser leur fusil, se servent de sous qui prennent ainsi les formes les plus tourmentées. Honneur à ces sous, ce sont des sous glorieux.

— o —

LE KAISER VU DU SOLEIL



D'APRÈS un astronome anglais, la plus simple et la meilleure manière de se représenter les dimensions et les distances respectives des astres qui composent le système solaire, consiste à imaginer un plan au centre duquel se trouverait un globe, le soleil, de une verge de diamètre. A dix-huit verges de ce globe, un grain de moutarde: Mercure; à trente-deux verges, un pois, Vénus; à soixante-quatre verges, un autre pois: la Terre; à quatre-vingt-dix-huit verges, une tête d'épingle de blanchisseur: Mars; entre cent-cinquante et cent quatre-vingts verges, des grains de sable: les astéroïdes; à quatre cent deux verges, une orange de taille moyenne: Jupiter; à six cent quarante-trois verges, une petite orange: Saturne; à douze cent six verges, une grosse cerise: Uranus; à deux milles onze verges, autre grosse cerise: Neptune.

Dans ces conditions, conclut le savant anglais, la personnalité du kaiser apparaît bien petite.

— o —

L'ENSEIGNE DU COIFFEUR

ON sait que les coiffeurs ont comme enseigne à leur devanture, un poteau peint de lignes transversales rouges et blanches. On ignore la signification de cette réclame mais on sait que, de temps immémorial, les barbiers anglais accrochent un de ces poteaux à la façade de leurs boutiques.

Je ne connais pas l'origine de cet usage. Mais le hasard m'a fait trouver dans un vieil ouvrage anglais la preuve de l'ancienneté de ce mode d'enseigne. On y montrait, par un dessin que nous reproduisons ici, comment un maçon illettré du XVII^e siècle notait ses comptes au moyen d'une écriture figurée. C'est un rébus, en somme, et ce rébus est susceptible de nous apprendre bien des choses que nous ignorons.

Le maçon en question s'appelait Bartholomew Last. La lecture du dessin indique comment Last a consacré les ouvrages de maçonnerie faits par lui et sous sa direction à la maison d'un coiffeur appelé Lancelot Bell.

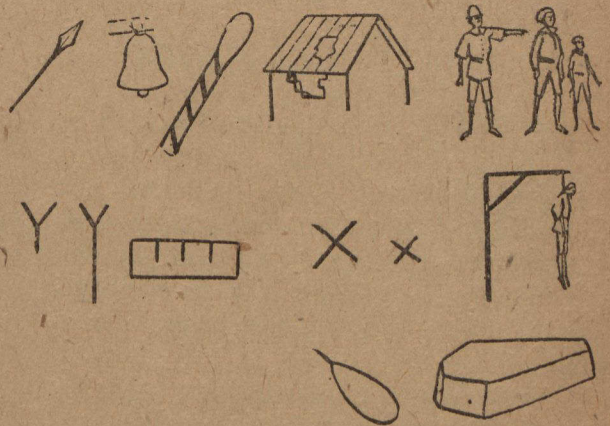
Suivez maintenant le dessin. En abrégé, le prénom du coiffeur est Lance. Une pointe de lance le figurera donc. Son nom de famille, Bell, signifie en anglais *cloche*. Vous la voyez après la lance. Le métier de M. Bell, coiffeur, est spécifié par le bâton peint de lignes transversales dont nous parlions tout à l'heure. Et voici le toit délabré et la demeure à réparer du client du maçon.

Deux ouvriers, dont un apprenti (le petit bonhomme) ont travaillé sous la direction du maître. Ils ont employé pour leurs travaux deux mesures de mortier. Cette mesure est ce que l'on nomme un *oiseau*, deux planches assemblées et munies d'un manche. Nous apercevons donc deux *oiseaux*.

En Angleterre, au lieu de compter par douzaines comme chez nous, on compte encore par vingtaines qu'on appelle *scores*. Ces vingtaines, au nombre de trois sont marquées par trois traits sur une bri-

que, ce qui indique qu'on a consommé trois vingtaines, c'est-à-dire soixante briques. (Ce détail nous montre, en passant, que dès cette époque comme de nos jours, la plupart des habitations anglaises, faute de pierres de taille, étaient construites en briques.) Vous voyez ensuite un homme suspendu à une potence. Cela veut dire: *Son compte est réglé*. Et le compte, acquitté par le coiffeur, est de dix shillings dix pence (\$2.70), qui sont indiqués par un grand X pour les shillings et par un petit pour les pence.

Reste maintenant à déchiffrer la signature. Si vous pratiquez les sports, vous savez qu'on appelle *bat* une raquette. Bat est l'abrégé de Bartholomew. A côté de la raquette, enfin, un cercueil: il signifie la mort, c'est-à-dire la *fin*, mot qui en anglais se traduit par *last*, qui est précisément le nom du maître maçon.



LA VITESSE D'UN TRAIN

COMPTER le nombre de secousses que donnent les roues en passant sur les interstices des rails et suivre en même temps sur une montre l'aiguille des secondes.

Le nombre des secousses données au moment où l'aiguille des secondes marque 43 secondes est exactement le nombre qui représente en milles la vitesse du train. Par exemple, si, dans l'espace de 43 secondes, vous avez noté 80 secousses, votre train file à 54 milles à l'heure.

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

La reine Wilhelmine sourit et secoua la tête:

— Ils ne sont pas assez grands! dit-elle.

Un peu plus tard, un régiment entier défila dont tous les hommes avaient au moins une stature de 6 pieds 5 pouces.

— Ils ne sont pas assez grands! dit encore la jeune reine, souriant toujours.

— Pas assez grands! s'exclama le kaiser. Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, expliqua la reine, que quand nous ouvrons nos écluses, la profondeur des eaux dans les zones inondées dépasse huit pieds!

Est-ce que le souvenir de cette anecdote qui a empêché le kaiser de faire violer par ses troupes le neutralité hollandaise?

— o —

UN CHEF DE GARE AVISE



AU mois de décembre dernier, M. Bulle, chef de gare à Châlons-sur-Saône, France, non loin des frontières suisses, a signalé quatre-vingts wagons de minerai d'aluminium qui, par la voie de la Suisse, s'en allaient tranquillement en Allemagne.

Ce qu'il y a de particulièrement effarant, c'est que les expéditeurs sachant que l'exportation de l'aluminium est interdite, avaient mis sur les wagons la mention: *nitrates*. Or, la Bochie a autant besoin de ce produit que du premier.

Quoiqu'il en soit, avec l'aluminium saisi, les Allemands avaient de quoi monter au moins vingt zeppelins.

— o —

L'Utopie est un pays dont tous les habitants sont fiancés.

NOUS NE TENONS PAS ÇA



Sous l'uniforme d'un simple soldat de la garde, l'empereur Guillaume se plaisait à parcourir, seul, les rues de Luxembourg. Il s'attardait devant les papeteries, un peu surpris de n'apercevoir aux vitrines d'autre effigie que celles du roi des Belges ou du généralissime du président des Français.

Un jour il avisa une jeune papetière, sur le pas de sa porte, et contrefaisant l'ignorant:

— Qui est-ce, ça? dit-il, en désignant une carte.

— Ça, c'est *notre* glorieux roi Albert.

— Et celui-ci?

— C'est *notre* Joffre.

— Et où est *votre* kaiser?

— Nous ne tenons pas cet article-là.

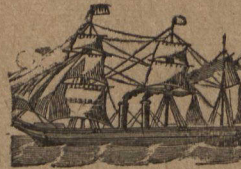
— Parce que?

— Parce qu'il n'aurait aucun succès ici... (après un silence) comme ailleurs, du reste.

Le client s'éloigna sans marchander son reste.

— o —

TRANSATLANTIQUE



LA Compagnie Générale Transatlantique qui, au cours de cette guerre a fait des pertes cruelles, vient de se rendre acquéreur, pour le prix de \$2,500,000, de toute la flotte de la Compagnie Navale de l'Océan, ayant Bordeaux pour port d'attache, et comprenant cinq navires de 5,700 tonneaux.

Elle a acheté en outre, un beau steamer Hollandais de 2,108 tonneaux, possédant de belles installations pour voyageurs, il desservira les lignes de la Méditerranée.

LA "VICTORIA-CROSS"



UNE des décorations anglaises les plus appréciées est, sans contredit, la "Victoria-Cross" ou la Croix de Victoria, conférée aux combattants pour faits d'armes sur le champ de bataille.

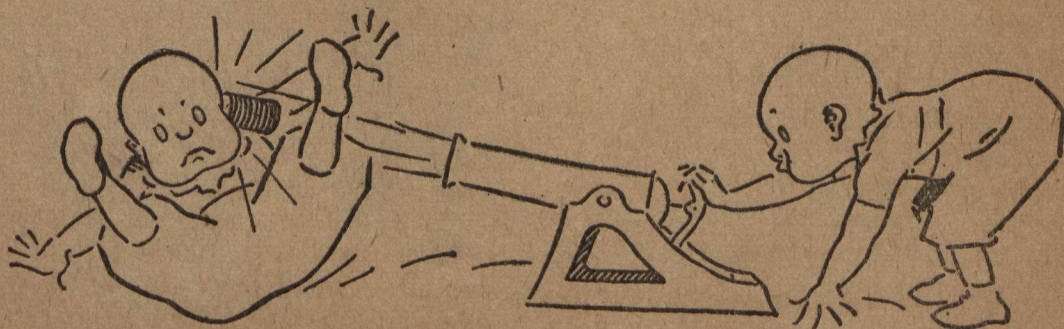
L'origine de cette croix remonte à la guerre de Crimée, et jusqu'à la guerre actuelle l'insigne était fait de bronze emprunté aux canons russes pris à Sébastopol. Depuis 1914, ce sont les canons enlevés aux Chinois qui fournissent le métal. Cette décoration comporte une pension annuelle de \$50, plus \$25 pour chaque barre s'ajoutant au ruban, au fur et à mesure des citations à l'ordre du jour.

Ajoutons enfin que le dessin de la "Victoria-Cross" est attribué au Prince consort, époux de la reine Victoria.

N'OUBLIEZ JAMAIS

UN JOURNAL propose de faire exécuter et répandre dans tout le pays une affiche ainsi conçue :

Français!!!
N'oubliez jamais
ce qu'ont fait les Allemands
à la France!



Ils ont PILLÉ
ASSASSINÉ
VIOLÉ
INCENDIÉ
VOLÉ

Que le *souvenir* de ces *brigands* reste pour toujours gravé dans vos coeurs.

QU'UNE HAINE ÉTERNELLE SOIT LE CHÂTIMENT DE LEURS CRIMES.

MIEUX QUE CELA



À L'INAUGURATION d'un château d'Alsace, qui lui avait été offert, Guillaume II demande à être reçu par le Conseil municipal. On l'assure de la difficulté de la chose, étant donné que plusieurs de ces messieurs sont très francophiles. On cite un nom.

L'empereur insiste et, à la fête trouve ces messieurs alignés. Il va droit à celui qui lui avait été cité.

— C'est vous, dit-il, le fameux mangeur de Prussiens?

— Mais non, Majesté, je vous assure, l'on a dû vous tromper!

— Mais avouez donc, mon cher.

— Majesté, je vous assure, nous nous nourrissons mieux que cela.

Se non è vero...

LE DERNIER VOEU DE L'AIEULE



PARMI les nombreuses personnes qui s'étaient éloignées d'Ypres quand les Allemands approchèrent de cette ville, figurait une dame de quatre-vingt-trois ans. Son fils était au feu, bien que lui-même d'un âge assez avancé. L'aïeule était donc

partie vers la France avec quelques amies.

La douleur qu'elle éprouvait, à la fin d'une si longue existence, à voir détruire plus qu'à moitié la chère cité où elle avait passé des jours heureux, bouleversa la pauvre voyageuse et, incapable de soutenir l'idée de l'exil, elle demanda bientôt à retourner dans sa maison. La malade, après des démarches fort complexes, obtint enfin ce qu'elle exigeait. Accompagnée d'un médecin militaire anglais, elle refit lentement la douloureuse route, couchée dans une voiture d'ambulance et veillée par une religieuse. Enfin, de loin, sur le ciel de guerre, on vit les tours mutillées de la ville. Et puis ce fut la demeure tant espérée. Alors, la bonne aïeule pria qu'on voulut bien l'étendre sur son lit, et doucement, elle mourut.

ESPRIT DE POILU

Voici l'avis inséré dans un journal de tranchées :

“Méfiez-vous des aviatiks !

“Un de nos malheureux camarades vient d'être victime du passage d'un aviatik.

“En effet, étant demeuré le visage penché vers la nue pendant dix minutes, il a été pris d'un violent torcicolis. Il a fallu

des massages vigoureux pour le soulager.

— Attention ! Camarades !

“Les aviatiks ne sont pas aussi inoffensifs que nous pourrions le croire”.

— o —

MARCHEZ SUR MOI

DANS les paroles admirables dites dans cette guerre et que l'Histoire a déjà buriné sur ses tables d'airain on a cité la courte phrase clamée on sait dans quelles circonstances : “Debout les morts !”

Une autre aussi belle, a été dite au cours de la bataille de Champagne du 25 septembre 1914.

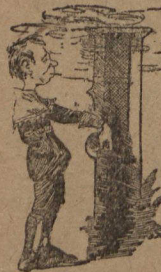
Un soldat tombe blessé dans la charge épique. Un officier se détournait pour ne pas le piétiner et ayant peine à se frayer un passage dans l'enchevêtrement des fils de fer barbelés, le blessé ne voyait que l'ennemi à atteindre plus rapidement, lui crie :

— “Allez-y, marchez sur moi, ça n'y fait rien : il n'y a que les valides qui doivent compter à cette heure”.

Ce cri jeté en une si tragique occurrence, ne vous semble-t-il pas sublime?...

— o —

PAS ASSEZ GRANDS



LY A quelques années, la reine Wilhelmine de Hollande fut priée d'assister, alors qu'elle se trouvait à Berlin, à une grande revue militaire.

En premier lieu, une troupe de soldats de six pieds passa. Ils avaient une attitude martiale. Le kaiser regarda

la jeune reine avec un air interrogatif qui semblait demander :



Lorsque les épis sont cueillis, des ouvriers les débarrassent de leur étui de feuilles.

LA RECOLTE DU MAIS AU MEXIQUE

Le maïs est la principale ressource des pays tropicaux. Détruisez le maïs dans toute l'Amérique latine, depuis le Nord du Mexique jusqu'au Sud du Brésil, et vous condamnez à mort des millions d'êtres humains.

En France, le maïs fut longtemps appelé "grain à perroquet". Ce n'est que depuis un demi-siècle qu'on le cultive sur une assez grande échelle dans le Midi, et il n'entre encore que pour une très faible partie dans notre alimentation.

Il est utile de faire remarquer que, par comparaison avec le froment, l'orge, l'avoine, cultivés en Europe, depuis la plus haute antiquité, le maïs est un nouveau venu pour la France.

Originaire du Mexique, il ne fut intro-

duit en Europe qu'un siècle après le voyage de Christophe Colomb, à peu près en même temps que la pomme de terre, que nous devons également au Nouveau-Monde, ainsi que la tomate et le tabac.

Au Mexique, la culture de cette plante occupe plusieurs millions de paysans, dont elle constitue la principale ressource alimentaire. C'est, d'ailleurs, une culture qui ne réclame pas des soins minutieux. Voici comment procèdent généralement les cultivateurs.

Les grains réservés pour les semences sont mis à tremper pendant quelques jours dans de vastes cuves pleines d'eau, procédé qui hâte la germination. Les ouvriers, des Indiens, travaillent par paire. Le premier, armé d'un bâton pointu ou

ferré, creuse dans le sol des trous obliques, qu'il espace d'un demi-pas, et en s'efforçant de tracer des lignes droites.

Son compagnon, qui le suit en transportant des graines de maïs, les répand dans ces trous à raison de quatre à cinq grains par trou, et, du plat pied, il ramène la

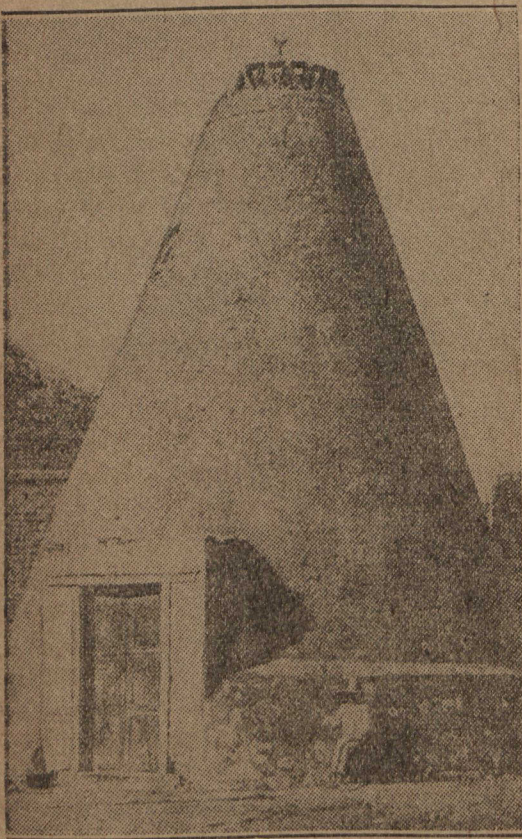
tes du même champ.

Sur les grandes plantations, on se sert de charrues spéciales pour creuser les trous. Quand les tiges de maïs ont terminé leur croissance, on arrache la plus grande partie des feuilles pour alléger le plant; elles servent à la nourriture du bétail.

Plus tard, on casse les tiges de façon à ce que les épis mûrissent, *la tête en bas*, ce qui empêche la pluie de pourrir les grains.

Puis, les épis sont cueillis, débarrassés de leur étui de feuilles, et entassés dans des greniers de forme conique, où ils échappent aux attaques des rongeurs.

Les grains, soumis à l'action d'une meule, produisent une farine grossière dont les Indiens fabriquent leurs *arepas*, galettes qui, au besoin, tiennent lieu de viande et de légumes.



Entassés dans des greniers de forme conique, les grains échappent aux attaques des rongeurs

terre, de façon à en recouvrir les grains.

Dans certaines régions, on mélange à ces grains deux ou trois *frijoles* (haricots). Les premiers produisent des pousses avant les seconds, si bien que les tiges des haricots peuvent s'enrouler autour des tiges de maïs. Le jaysan tire ainsi deux récol-

LEGION D'HONNEUR NEGRE

SAIT-ON que la Légion d'honneur, telle qu'elle existe en France, fut adoptée à Haïti, en 1849.

Lorsque Soulouque devint empereur sous le titre de Faustin Ier, il institua un ordre, calqué sur celui de la Légion d'honneur de France.

Les statuts, la décoration, le ruban étaient les mêmes et, comme le souverain d'Haïti accordait avec profusion cette décoration, le gouvernement français dut prendre des mesures pour défendre le port de cette Légion d'honneur postiche.

Après le règne éphémère de l'empereur haïtien, la "Légion d'honneur" d'Haïti ne fut plus conférée.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

A TOUS LES PETITS GARÇONS,
A TOUTES LES PETITES FILLES



L'encyclopédie de la Jeunesse dont nous commençons aujourd'hui la publication, vous est entièrement destinée, mes petits amis; ce sera une publication comme encore vous n'en aurez eue entre les mains; remplie d'histoires merveilleuses qui aura l'avantage de vous instruire...—mais ne fronchez pas les sourcils!—de vous instruire sans vous donner la moindre peine, en vous amusant.

A peine saviez-vous parler que, déjà, vous harceliez de questions tous ceux qui vous entouraient: "Qui a fait cela?" leur demandiez-vous. "Et pourquoi?... Et comment?..."

Vous avez grandi mais vous n'avez pas pour cela cessé d'interroger. Et souvent, la maman bien embarrassée, le papa, à bout de patience, vous répondent: "Je ne sais pas. Tu verras cela plus tard dans les livres." "Dans les livres, mais lesquels?" vous demandez-vous. "Des livres, j'en emporte tous les jours en classe ma serviette pleine. Mais voilà: ce sont des livres sérieux. Je les lis parce qu'il le faut; mais je ne les aime guère. A vrai dire, ils ne m'amuse pas. J'ai beaucoup de livres, mais aucun ne me parle en ami.

Eh bien, mes chers enfants, le livre que vous réclamiez, nous allons le publier tous les mois dans la *Revue Populaire*. Feuilletez-la cette publication: ce sera tout un album de belles illustrations. Lisez-la,

elle vous parlera dans le langage le plus attrayant, sans employer de ces grands mots trop souvent barbares qui, d'avance, découragent d'étudier. Mais il s'agit bien d'étudier, maintenant! Il s'agit de lire avec passion les plus beaux, les plus variés de tous les récits.

Que ce mot d'Encyclopédie de la Jeunesse ou Chronique de la Jeunesse ne vous effraye pas; c'est le terme le plus savant de tout l'ouvrage, et si nous l'avons choisi, c'est que—vous vous en rendrez compte plus tard, — il était le seul qui convienne.

Nous surnommerons aussi notre publication: "*Qui? Pourquoi? Comment?*" car ce sont les mots que nous nous entendons répéter le plus souvent par tous les enfants que nous connaissons, et ce sont aussi les premiers mots que vous avez prononcés vous-mêmes, après ceux de Papa et de Maman.

Petits garçons, petites filles, grands garçons, voici la publication que vous devez tous posséder. Puissiez-vous la lire tous les mois avec le même plaisir que celui que nous éprouvons en la mettant à votre portée.

AUX PARENTS

ET À TOUS CEUX QUI AIMENT LES ENFANTS

Cette publication, que nous innovons, est destinée à la Jeunesse, mais c'est à

vous, parents, que nous la dédions. Elle fera la joie des enfants, dont elle sera le guide et l'amie; pour vous, elle sera plus encore, vous trouverez en elle la plus fidèle des collaboratrices dans la tâche noble et douce, mais difficile, de l'éducation et de l'instruction des jeunes intelligences, qui vous sont confiées. À combien d'entre vous n'est-il pas arrivé de dire: "Ces enfants me cassent la tête avec leurs questions; et le pire, c'est que je me sens incapable de répondre à toutes..." Et vous ajoutiez: "Si seulement il existait une publication—la publication des questions et des réponses; la vraie publication de la famille, racontant aux petits garçons et aux petites filles autre chose que de naïves histoires qui gâtent souvent leur imagination primesautière, quand elles ne la troublent point...; une publication écrite simplement, mais sans naïveté, dans une langue que les petits comprendraient aisément et que les grands se plaindraient à lire, pour son élégance sans affrêt et pour sa clarté...; une publication qui instruirait en souriant!... Oui, mais elle n'existe pas encore!..."

Cette publication qui n'existait pas, nous l'innovons à partir de ce jour. L'Encyclopédie de la Jeunesse ou Chronique de la Jeunesse ne sera pas, comme les vraies Encyclopédies, un ouvrage de référence, sévère et froid, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de lire d'un bout à l'autre pour son plaisir; mais elle sera une Encyclopédie en ce sens que tout le savoir humain y sera mis à la portée des jeunes intelligences, et que toutes les splendeurs, tous les mystères de l'Univers s'y dérouleront devant les jeunes yeux, et leur seront rendus familiers. Trop longtemps, l'éducation est restée purement scolaire. A l'âge où l'esprit de l'enfant s'ouvre à toutes les curiosités, et commence à cher-

cher à pénétrer, avec une sorte de génie, la grande énigme de la Nature, on veut bourrer la mémoire de faits et de mots sans habituer l'intelligence à réfléchir sur les faits, à chercher la réalité qui se cache derrière les mots. *Savoir* est bon, il est meilleur de *voir*; *apprendre* est bien, *comprendre* est mieux. Nous nous sommes efforcés de développer chez les enfants le goût de la recherche personnelle, l'amour du vrai et du beau. Combien avons-nous rencontré de petits garçons des villes, vivant en plein coeur de la civilisation la plus raffinée, qui se prennent pour des hommes et ne s'étonnent plus de rien. Ils croient tout savoir, les petits, parce qu'ils savent faire marcher un moteur, conduire, au besoin, l'auto de papa, et se servir du téléphone. Nous voulons qu'ils *s'émerveillent* de pouvoir se servir du téléphone, et qu'ils se rendent compte du miracle humain qui s'accomplit, au moment où leur parole s'en va au bout du fil...

Telle est la tâche entreprise par cette publication d'une valeur inappréciable. A vous de vous dire si nous nous sommes trompés en l'innovant, ou si, véritablement, notre oeuvre est bonne et neuve, et si nous avons bien travaillé, comme nous en avons l'intime conviction, dans l'intérêt de la mentalité de notre race Canadienne-française tout entière.

LA TERRE

ET SON HISTOIRE

Le Monde et l'Univers

La terre sur laquelle nous vivons est si grande que nous ne pouvons l'embrasser d'un seul coup d'oeil. Elle n'a atteint son état actuel qu'après des millions et des millions d'années. Et pourtant la terre

n'est qu'un des innombrables mondes, dont certains sont beaucoup plus grands qu'elle, et qui tous se déplacent dans l'espace comme des balles lancées dans l'air. La lune faisait autrefois partie de la terre, avant qu'elle s'en détachât. Que savons-nous de tous ces mondes? Comment ont-ils été faits? Chaque étoile est-elle un soleil pareil au nôtre? D'autres petits enfants jouent-ils sur les boules, qui, à l'exemple de la terre, tournent autour des étoiles? Comment la lune s'est-elle séparée de la terre? Comment le soleil nous donne-t-il la vie et la chaleur?

Voilà les questions que nous nous posons lorsque nous pensons à l'immense univers dans lequel nous vivons, et nos connaissances sur l'univers augmentent un peu plus tous les jours. Dans la partie qui suit nous apprendrons tout ce que nous pourrons de ces choses merveilleuses.

La Grosse Boule sur laquelle nous Vivons

Au fond de la mer habitent certains animaux qui ne savent pas ce que c'est que la lumière, et qui vivent toujours dans l'obscurité la plus profonde. Ils n'ont ni yeux, ni oreilles et ils ne peuvent sentir que par le toucher. Le monde, tel qu'il se présente à ces animaux, ne se compose que de deux sortes d'objets: les choses qui ne peuvent pas être mangées, et les choses qui peuvent être mangées. Pour eux il n'existe ni jour, ni nuit, il n'y a ni saisons, ni soleil, ni lune, ni étoiles, il n'y a ni bruits, ni beauté d'aucune sorte: ils ne savent même pas qu'il existe d'autres animaux de leur espèce. Figurez-vous un enfant qui passerait toute sa vie au lit, dans l'obscurité la plus profonde, qui ne pourrait rien voir, ni rien entendre, et qui ne connaîtrait pendant toute sa vie qu'une seule différence entre ses sensations; la différence

qu'il y a entre voir quelque chose à manger et rien voir à manger: Ce genre de vie-là ne plairait à aucun de nous, bien qu'il existe des gens dont la vie n'est pas beaucoup plus heureuse.

Quelle différence entre cette vie-là et la nôtre! Nous avons plusieurs sens, que l'on pourrait appeler les portes de la connaissance. Certains de ces sens ont moins d'importance, comme l'odorat et le goût. Le sens du toucher lui-même n'a pas une très grande importance, et l'on peut en dire autant du sens de la chaleur ou du froid. Puis vient le merveilleux sens de l'ouïe, grâce auquel toutes sortes de connaissances nous parviennent, ainsi que beaucoup, de douces sensations, comme le chant de l'oiseau, le bruit de la mer, la voix de nos parents, et cette chose admirable qu'est la musique. Bien supérieur encore, comme "porte de la connaissance", est le sens de la vue. Grâce à la vue qui nous fait voir le sol que nous foulons et le firmament sur nos têtes, le soleil, la lune et les astres, les étoiles filantes, l'éclair et le soleil couchant. C'est la vue qui nous fait voir nos propres corps et ceux de nos amis, ainsi que la foule des êtres vivants. C'est la vue qui nous apprend, aidée en cela par le sens du froid et du chaud, que le temps se divise en heures de jour et heures de nuit.

Cette chose si banale que le jour et la nuit est pourtant réellement bien curieuse, si nous venons à l'examiner de plus près. Les faits les plus ordinaires sont en réalité les plus curieux, si nous ne nous bornons pas à les contempler avec nos yeux réels, mais aussi avec les yeux de notre pensée. Ce sens si curieux de la vue vous fait remarquer aussi les changements moins rapides que celui du jour et de la nuit et qui pourtant ne manquent jamais de se produire, chacun en son temps; des changements qui disparaissent aussi sûre-

ment qu'ils apparaissent, et qui s'en retournent aussi sûrement qu'ils sont arrivés.

Après plusieurs mois de froid, de neige et de glace, se produit ce que les poètes ont appelé la "naissance de l'année". Les jours augmentent, les bourgeons apparaissent sur les arbres et les buissons, la nature revêt son nouvel habit vert; l'air devient tiède et le soleil devient chaud. Nous passons du printemps à l'été. Tout le monde sait que l'été ne durera pas toujours; il n'est au pouvoir d'aucun homme, si savant soit-il, de nous le conserver. Le blé mûrit pour la moisson et nous voici à l'automne; les feuillages jaunissent, les fleurs se fanent et semblent mourir; les feuilles tombent des arbres, et toutes les plantes, hier si vertes, si brillantes, semblent mortes à jamais!

Les grandes transformations qui se produisent perpétuellement

L'automne fait place à l'hiver avec ses froids et ses neiges, mais lorsque revient le printemps, les arbres, qui semblaient morts, se couvrent de verdure nouvelle. Ils ne sont pas morts réellement et ils vivent aussi bien pendant l'hiver que pendant l'été; mais ils doivent obéir aux grands changements de l'année. Ces transformations se produisent encore, et ainsi de suite, de même que la nuit succède au jour. Ils avaient lieu déjà il y a des milliers d'années. Les animaux qui vivent dans l'obscurité, au fond de la mer, n'en savent rien, mais nous nous le savons, et de même que les arbres, nous devons adapter notre vie à ces changements. Le jour, nous sommes éveillés, la nuit nous dormons.

Nous pouvons faire l'été des choses que nous ne pouvons pas faire l'hiver, et nous

devons changer notre habillement, bien que nous allégions le nôtre juste au moment où les arbres revêtent le leur, et que nous nous couvrons d'un vêtement plus épais à l'instant précis où les arbres quittent le leur.

Aussi nous faut-il maintenant essayer de comprendre le secret de toutes ces choses. La vue est donc le plus précieux de tous les sens, non seulement parce qu'elle nous renseigne beaucoup mieux que tout autre sur le monde que nous habitons, mais aussi parce qu'elle nous permet de contempler un univers splendide bien au-delà du monde même dans lequel nous vivons.

Une des choses les plus étonnantes que nous puissions concevoir.

Tous nos autres sens réunis ne pourraient nous enseigner cela. Notre propre terre, justement parce qu'elle est à nous, parce que nous ne pouvons pas la quitter, et parce qu'elle exerce une telle influence sur nos existences, nous intéresse naturellement au plus haut point. Et pourtant, lorsque nos regards se portent au-delà de la terre, nous trouvons que des objets qui sont bien loin de nous, des choses que nous ne pourrions jamais atteindre ni toucher, et que nous pouvons seulement apercevoir, sont pour nous de la plus haute importance. La principale de ces choses est le soleil, ce magnifique soleil qui nous donne la lumière et la chaleur. Sans le soleil, rien ne pourrait vivre sur la terre, pas plus les animaux du fond de la mer, qui pourtant ne le voient jamais et ne se doutent même pas de son existence, que nous-mêmes, qui le voyons tous les jours. Puis il y a la lune, qui souvent nous éclaire la nuit; il y a les innombrables étoiles, dont nous nous demandons ce qu'elles peuvent

bien être; et la réponse à cette question est bien une des choses les plus admirables que nous puissions imaginer.

Mais, même si nous ne levions jamais les yeux au-dessus de nous, ou au moins si nous ne regardions jamais plus haut que le sommet des collines ou des montagnes, nous découvririons beaucoup plus de choses surprenantes qu'un homme ne pourrait arriver à en comprendre pendant toute sa vie, bien plus, même, que tous les hommes de tous les temps ne sont arrivés jusqu'ici à en comprendre. Nous ne serons jamais capables de répondre à toutes les questions susceptibles d'être posées, et pourtant, toute question posée à bon escient, même si nous ne devons jamais y trouver de réponse, a la plus grande importance pour nos vies. Tout ce que découvrent les hommes est important pour nous, et les choses que les hommes ont trouvées jusqu'ici rendent nos vies heureuses et profitables, et font précisément toute la différence qui sépare notre existence de celle des sauvages misérables dont la vie nous semble valoir à peine d'être vécue. Plus nous saurons, plus nous comprendrons de choses, même peu nombreuses,—bien peu nombreuses, devrions-nous dire, si nous les comparons avec tout ce qu'il nous reste à savoir et à comprendre—mieux nous nous en trouverons. Voilà une chose à laquelle il nous faut réfléchir, dès le début. Ces questions ne peuvent se poser, et l'on ne peut y répondre sans une certaine difficulté.

Chacun de nous doit y consacrer une certaine partie de sa vie: et de nombreux savants, hommes et femmes, y ont consacré leur vie tout entière. Alors, pourquoi nous en inquiéter, pourrait demander tel petit garçon ou telle petite fille?

Pourquoi ne pas nous contenter de passer notre temps à jouer, à manger et à

dormir?

Pourquoi ne ressemblerions-nous pas à ces animaux du fond de la mer, qui paraissent dire de tout ce qui les entoure: "Je ne sais pas, je ne cherche pas à savoir, et cela m'est égal; cela ne me fait rien du tout, et je ne veux pas m'en tourmenter."

Certes, il y a beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent de cette manière, mais ce n'est pas là la vraie vie. Si vous viviez ainsi, votre vie n'aurait pas beaucoup plus de valeur que celle de l'animal du fond de la mer, qui ne pense jamais à rien, ni aux autres poissons, ni même à lui. La seule chose qui donne à ce genre de vie un peu plus de valeur, c'est qu'elle permet d'atteindre à quelque chose de plus élevé. Si nous nous bornons à vivre de cette façon tout le temps, tout le travail, tous les efforts qui ont été dépensés pour vivre avant nous dans le passé se trouvent perdus, et nous les gaspillons en un seul moment. Tout cela tombe comme un château de cartes, et nous avec. Notre vie est la plus élevée qui existe, et plus notre manière de vivre est élevée, plus nous avons besoin de savoir et de comprendre! Peut-être nous en rendrions-nous compte nous-mêmes si toutes nos "portes de la connaissance", nos sens, venaient à se fermer, si nous devions oublier tout ce que nous nous rappelons, et si nous devenions des créatures vivant dans les ténèbres.

LA RONDE DES SAISONS

Nous venons de payer notre écot au bonhomme Hiver. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler son histoire. Cela nous fait toujours peur parce que depuis le commencement de la guerre le bruit commençait à se répandre que les saisons étaient bou-

leversées et que tout marchait mal sur notre machine ronde. Voyons donc ce qu'il en est. Et d'abord d'où nous viennent les saisons?

Pour bien en juger, il faudrait pouvoir nous évader de ce monde; non seulement nous envoler à travers l'atmosphère, mais poursuivre notre essor jusque dans l'immensité de l'espace. Alors, nous installerions notre observatoire à une certaine distance. Sur la Lune, on ne serait pas mal pour considérer l'aspect général et réel de la Terre.

Tout de suite, une chose nous frapperait, c'est que la Terre, au lieu de tourner droite sur son axe de rotation, est inclinée d'une quantité invariable, en sorte qu'elle semble toujours faire la révérence au Soleil, au lieu de passer fièrement devant lui, chacun des pôles présentant successivement à cet astre sa blanche collerette neigeuse, à six mois d'intervalle.

Pour bien nous pénétrer de ce spectacle sidéral qu'il n'a jamais été donné à aucun mortel de contempler, imaginons-nous la route circulaire, légèrement elliptique, que notre boulet planétaire décrit dans sa ronde annuelle autour du Soleil et dont celui-ci occupe le foyer, route que l'on appelle scientifiquement l'*orbite terrestre*.

Si l'axe géométrique, autour duquel notre sphère exécute en 24 heures sa rotation diurne était perpendiculaire au plan de cette orbite le long de laquelle s'effectue le mouvement de translation annuelle, il n'y aurait pas de saisons! Nous ne connaîtrions ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

Adieu les frimas, adieu la canicule! La durée du jour serait égale à celle de la nuit pendant toute l'année, la hauteur du Soleil au-dessus de l'horizon resterait tous les jours la même, et la température décroîtrait harmoniquement de l'équateur

aux pôles.

Peut-être serait-ce là une situation idéale, quoique assez monotone. C'est, vraisemblablement, celle de la planète Jupiter dont l'axe de rotation est incliné de trois degrés seulement sur le plan dans lequel il se meut. Remarquez que cela aurait très bien pu nous arriver de nous trouver en cette posture vis-à-vis du Soleil.

Mais aussi, il aurait pu se faire que l'axe de la Terre fut complètement couché sur le plan de son orbite, de telle sorte que les pôles eussent été successivement, à un semestre de distance, les régions les plus chaudes de la planète à l'époque des solstices, tandis qu'aux dates qui correspondent aux équinoxes, les rayons solaires eussent dardé leurs feux les plus intenses en plein sur l'équateur.

Alors, nous aurions passé, sans les transitions de l'automne et du printemps, de la chaleur la plus torride au froid le plus glacial, et notre séjour eût été bien différent de ce qu'il est.

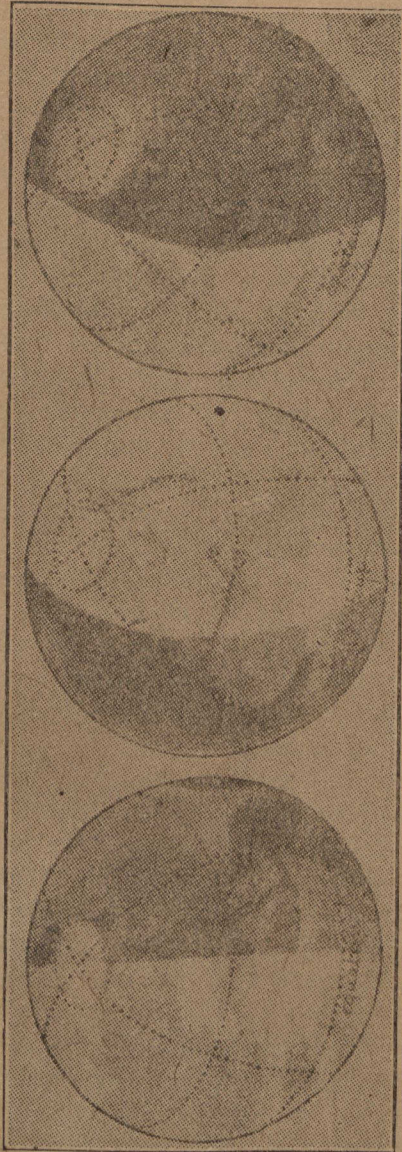
Par suite de circonstances dont nous n'entreprendrons pas de déchiffrer vainement l'énigme, il se trouve que la Terre occupe juste une situation intermédiaire entre ces deux extrêmes. Son axe n'est ni droit, ni couché sur le plan de son orbite, mais incliné de 23 degrés 27 minutes.

Et c'est à cette inclinaison que nous devons d'avoir des saisons et des climats, car l'axe restant toujours parallèle à lui-même, ses deux extrémités couronnées par les pôles se présentent tour à tour au Soleil en formant avec lui un angle maximum de 23 degrés.

C'est l'époque des *solstices*, ce sont les dates où l'Été et l'Hiver prennent, l'un après l'autre, à six mois d'intervalle, leur sceptre saisonnier, et auxquelles le premier nous donne les jours les plus longs et les nuits les plus courtes, le 21 juin; le

second, les nuits les plus longues et les jours les plus courts, le 21 décembre.

Mais entre ces deux périodes se placent



La Terre à l'équinoxe de printemps, le 21 mars, et aux solstices, le 21 juin et le 21 décembre.

les *équinoxes*, nuit et jour d'égalité pour toute la Terre, dont l'un, au 21 mars, nous ouvre le printemps, l'autre le 22 septembre sonne le glas de l'été, le déclin de la

belle saison, et nous annonce l'hiver.

Examinons de plus près ce mécanisme des saisons. Commençons au printemps. Saluons le 21 mars, l'aurore du renouveau. Désormais, la durée du jour va l'emporter sur celle de la nuit ; le sol, plus longtemps exposé à l'illumination solaire s'échauffe graduellement davantage, et l'on peut espérer une température de plus en plus clémente.

Tout prend un petit air de vie. Les oiseaux deviennent plus nombreux, plus communicatifs. Le monde végétal s'éveille. On sent l'annonce d'une vie nouvelle, et la terre rajeunie exhale un parfum délicieux, à la fois suave et rude. Hourra pour le printemps ! Vive le Soleil !

Celui-ci, à ce moment, brille juste au-dessus de l'équateur de notre planète, les deux pôles étant alors à égale distance de l'astre radiéux, dont la bienfaisante lumière se répand régulièrement de l'un à l'autre, illuminant une moitié du globe, tandis que la moitié opposée reste dans l'ombre.

A mesure que notre monde errant s'avance dans sa course annuelle vers notre été, son pôle nord s'offre de plus en plus directement aux rayons solaires et le cercle qu'un point quelconque de l'hémisphère boréal décrit dans la splendeur de la lumière qui nous tombe du Soleil, devient de plus en plus grand, il en résulte que la durée des jours augmente progressivement au détriment de celle des nuits qui diminue d'autant.

Le sol, plus longtemps exposé à la clarté diurne, reçoit davantage de chaleur, s'en imprègne, l'emmagasine et s'échauffe. Et ainsi de suite jusqu'au 21 juin, où le printemps cède sa place à l'été.

A partir de cette date, les jours commencent à décroître, mais non la tempéra-

ture, car ceux-là restant encore plus longs que les nuits, notre hémisphère continue de recevoir plus de chaleur pendant le jour qu'il n'en perd pendant la nuit.

On arrive au maximum de température vers le milieu de juillet, quelquefois plus tard, au commencement d'août, où se manifeste parfois la célèbre canicule torréfiante, durant laquelle le thermomètre s'est élevé plus d'une fois à Paris jusqu'à 38 et 39 degrés centigrades au-dessus de zéro, à l'ombre, chaleurs qui brûlent tout, dessèchent la végétation, le sol, les poumons, et qui sont aussi meurtrières que les grands froids.

Le dernier été très sec et très chaud en France, a été celui de 1911, où le thermomètre est monté à 37°,7 à Paris, le 9 août.

Mais, déjà, les signes avant-coureurs de l'automne apparaissent; les arbres n'ont plus leur fraîche parure verte; ils se teintent de brun, de rouge et d'or.

Les fleurs ont des couleurs moins brillantes; le Soleil descend chaque soir un peu plus tôt sous l'horizon dans la gloire empourprée du couchant, jusqu'au moment où l'égalité du jour et de la nuit se reproduit, le 22 septembre, marquant l'équinoxe d'automne, toujours empreint d'une certaine mélancolie. Les grâces juvéniles du printemps sont déjà loin.

L'éclat de l'été s'est fané. On marche à grands pas vers le sombre hiver. Les jours deviennent de plus en plus courts; l'action solaire va sans cesse en diminuant; les rayons arrivent de plus en plus affaiblis parce qu'ils traversent des couches atmosphériques plus étendues et moins diaphanes; en outre, ils nous atteignent de plus en plus obliquement.

Aussi, la température se refroidit constamment, mais son minimum normal ne coïncide pas avec le solstice du 21 décem-

bre; il se produit un peu plus tard, vers le milieu de janvier, entre le 9 et le 15, pour la raison inverse de celle que nous avons indiquée comme explication du retard du maximum de la chaleur, après le solstice d'été. Mais, dès le 21 décembre, on peut proclamer la renaissance du Soleil qui, chaque jour, demeure un peu plus longtemps au-dessus de l'horizon.

Cependant le règne de l'Hiver ne fait généralement que commencer vers cette époque, malgré le réveil du Soleil. En France, on n'eut pas d'hiver en 1916. Depuis quatre ans il en était ainsi. En 1913, on le crut presque mort, tant il fut silencieux. Le mois de janvier semblait s'être précocement emparé du printemps; il lui tressait des guirlandes de fleurs; on cueillait des violettes aux environs de Paris, dès les premiers jours de l'an nouveau, les buissons s'épanouirent trop tôt et les bosquets se peuplèrent plus vite que de coutume.

On pouvait croire qu'il en serait de même cette fois-ci, l'automne s'étant prolongé très doux.

Tout à coup, au moment où on ne l'espérait presque plus, l'hiver s'est précipité sur nous et nous a tenus sous son joug sévère pendant plusieurs semaines. Du 11 au 25 janvier, la moyenne de la température de chaque jour, à Paris, a été constamment au-dessous de zéro centigrade. Les patineurs ont eu la joie de se livrer à leur sport favori. En certaines localités de la France, on a noté jusqu'à 20 degrés de froid.

L'hiver a sévi avec tout autant de rigueur dans presque toute l'Europe et dans l'Amérique du Nord; il a reconquis ses titres.

Mais les personnes qui proclamaient la faillite des saisons ont trouvé son retour indiscret, et elles ont été chercher midi à

quatorze heures pour expliquer le retour de "l'enfant prodigue", un moment égaré dans le labyrinthe de la météorologie.

Car, s'il est vrai que la succession des saisons provient du fait initial que, comme disait Voltaire ironiquement, la Terre tourne de biais et gauchement, encore faut-il tenir compte de l'influence de l'atmosphère dont les lois demeurent énigmatiques. Que le vent tourne du nord au sud, et le froid est mis en déroute!

Par conséquent, la période glaciale que nous avons traversée en janvier dernier, et qui s'est étendue sur presque tout l'hémisphère boréal, a été parfaitement normale. Elle n'a même eu rien d'abusif, certains hivers mémorables ayant montré des froidures beaucoup plus intenses. Il y en a plusieurs qui méritent, d'ailleurs, d'être cités à divers titres.

L'Hiver de l'année 1776, par exemple, fut particulièrement rude. Le Tibre, le Rhin, la Seine, la Saône, le Rhône malgré son cours si rapide, gelèrent presque entièrement à la surface. A Paris, le vin gela dans les tonneaux qu'il fit éclater. Les arbres se fendaient, congestionnés par le froid.

L'hiver de 1788-1789, précurseur de la Révolution, fut terrible. Il y eut cinquante jours consécutifs de gelée. A Paris, le thermomètre descendit à 21°,8 au-dessous de zéro. Sur le grand Canal de Versailles, la glace atteignit une épaisseur de 15 pouces. Sur les côtes de l'Océan, la mer gela sur une étendue de plusieurs lieues! La Tamise fut prise si solidement que pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An, le fleuve fut couvert de boutiques. Le pain et le vin gelèrent.

En 1794-1795, on nota à Paris 23 degrés au-dessous de zéro. Le Mein, l'Escaut, le Rhin, la Seine furent congelés à tel point que des voitures et des corps

d'armées purent les traverser. On cite, entre autres faits, le cas de l'artillerie française lancée sur le Texel complètement glacé et allant au galop s'emparer des vaisseaux de guerre hollandais immobilisés au milieu des glaçons.

L'un des hivers les plus cruels dont on ait gardé le souvenir, surtout à cause des circonstances tragiques qui le marquèrent, a été celui de 1812-1813, à tout jamais célèbre par les désastres de l'armée française pendant la retraite de Russie. Le tragique passage de la Bérésina, du 26 au 29 novembre 1812, eut lieu dans une eau affreusement froide, au milieu des glaçons que charriait le fleuve, sans qu'un seul pont de glace fût toutefois assez résistant pour laisser traverser les hommes à pied sec. Le 6 décembre, le thermomètre indiquait 37 degrés au-dessous de zéro à Molodeczno. Un très grand nombre de malheureux soldats qui avaient échappé au feu de l'ennemi succombèrent sous les coups du froid atmosphérique et restèrent ensevelis sous l'épais linceul de neige des vastes plaines blanches et neigeuses de la Russie méridionale!

Un autre hiver très rigoureux, accompagné de souvenirs historiques particulièrement douloureux pour la France, a été celui de 1870-71, marqué par les désastres de la guerre franco-allemande. A Paris, le froid atteignit 12 degrés.

Mais l'hiver le plus intense de tout le dix-neuvième siècle a été, sans conteste, celui de 1879-1880, durant lequel on a subi à Paris des températures de 22 et même 26 degrés au-dessous de zéro. A Langres, le thermomètre consigna un froid presque arctique: 30 degrés centigrades au-dessous du point de congélation de l'eau! La Seine se couvrit d'un solide parquet de glace. Partout l'eau se transforma en roche cristalline.

Nous pourrions citer d'autres cas, assez nombreux à travers les âges, où le bonhomme Hiver, tout ragaillard, a fait parler de ses prouesses. N'insistons pas.

Quelquefois aussi on peut voir les fleuves charrier de belles plaques translucides de glace. Par contre, les grands cours d'eau reprennent peu souvent suffisamment pour qu'on puisse les traverser sans danger. A Paris, pour que la Seine gèle complètement, il faut un froid d'au moins 9 degrés pendant plusieurs jours de suite. Il y a vingt-trois ans, depuis 1895, que nous n'avons pas eu ce spectacle pittoresque.

(A Continuer)

— o —

UN AVERTISSEUR AUTOMATIQUE

L'INGENIEUR de Québec signale un intéressant appareil avertisseur automatique électrique, qui mérite de retenir l'attention à cause de son ingéniosité.

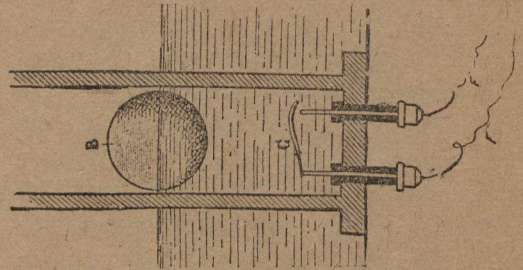
Créé pour donner l'alarme lorsque le niveau de l'eau dans une machine à vapeur descend au-dessous d'une certaine limite, il peut trouver des applications aussi nombreuses que variées dans l'industrie et même à la maison.

Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte par notre figure, il consiste essentiellement en un tube communiquant avec l'eau de la chaudière — ou de quelque autre bassin.

Dans ce tube est placé un flotteur B, qui monte ou descend suivant le niveau de l'eau. Lorsque celui-ci vient à s'abaisser au point qu'il est indispensable qu'on en soit prévenu, le flotteur, en forme de boule, descendu avec l'eau, vient s'appuyer sur le ressort C. Le contact de ce ressort avec une borne située à la partie inférieure

re ferme un circuit électrique relié par les fils FF avec une sonnerie dont le tintement attire l'attention.

Le journal canadien dit que ce système a été employé avec succès dans quelques fermes du Manitoba pour informer de



l'épuisement de l'eau dans les citernes à bestiaux de la prairie ou du pétrole dans les réservoirs. On pourrait, sans aucun doute, en tirer différents autres partis et la simplicité de cet avertisseur est telle que le modeste amateur électricien saurait réussir un appareil de ce genre.

— o —

LE RADIUM EN AUSTRALIE

JUSQU'ICI l'Europe seule possédait des fabriques de radium. L'Australie, à son tour, aborde cette fabrication. On vient d'achever à Sydney la préparation d'une certaine quantité de radium, extrait de minerais australiens.

D'après une information, elle s'élèverait à 400 milligrammes, et l'usine qui les a produits est capable actuellement de livrer 40 milligrammes par semaine.

Pour apprécier la signification de ces chiffres, il faut se souvenir que le prix du bromure de radium pur dépasse \$70 le milligramme; une production de 400 milligrammes représente donc le joli chiffre de \$28,000.

DU PAPIER QUI VAUT CINQUANTE MILLIONS DE PIASTRES, LA LIVRE

La substance qui, sous le plus petit volume, atteint le prix le plus élevé, ce n'est ni l'or, ni tel autre métal précieux; ce n'est pas non plus une de ces pierres merveilleuses, objet de tant de convoitises, c'est tout simplement du papier. En présence de cette affirmation, vous songerez sans doute aux billets bleus, dont l'émission est autorisée par le ministre des finances d'un pays. Grande est votre erreur. Le papier le plus précieux est celui des timbres-poste. On sait, en effet, que les timbres sont recherchés par un nombre immense de collectionneurs. Notre article donnera une idée des prix que certains exemplaires peuvent atteindre.



10,000 fr. de valeur.—
Ancienne émission de la
Guyane anglaise. Il ne
reste plus qu'un seul
exemplaire de ce tim-
bre.

me seulement trouverait difficilement acheteur. Pour notre part, il nous semblerait fantastique de dépenser \$160 pour un milligramme de ce papier, et pourtant c'est à ce prix que viennent de se vendre deux timbres-poste.

En effet, un grand marchand parisien

vient de céder deux timbres de l'île Maurice au prix assez coquet de \$9,600!

C'est à faire rêver.

A cette nouvelle tous les collectionneurs de timbres-poste,—et ils sont nombreux, 200,000 environ, d'après les statistiques,—vont sauter sur les albums où ils cachent leurs trésors... mais bien peu trouveront ces deux "Post-Office", car l'émission de 184, à laquelle ils appartiennent, n'a laissé que 21 représentants dont les heureux propriétaires sont connus. La moindre mutation de ces timbres ultrachics est notée; chacune de ces 21 vignettes a son état-civil complet, et comme ceux qui les détiennent ne sont pas absolument sans ressources, ils gardent précieusement leurs richesses.

On a pu, au vol, photographier ces deux princes de la Philatélie et on peut se convaincre que ce n'est pas leur beauté qui impressionnera les amoureux de l'esthétique. L'effigie de la reine Victoria semble avoir été gravée par une main hésitante et l'encadrement n'a rien de sensationnel.

Il ne faudrait pas croire, d'après les prix qu'ils viennent d'atteindre, que ces timbres sont les plus rares; non, le merle blanc, c'est un exemplaire de la Guyane anglaise, dont l'aspect assez piteux, en somme, ne plaide pas beaucoup en sa faveur. C'est un exemplaire unique. Malgré toutes les recherches on n'a jamais pu mettre la main sur un autre pour faire la paire.

Dans ces conditions, il est très difficile de lui fixer un prix; disons seulement qu'il a été vendu une dizaine de mille frs (environ \$2,500) la dernière fois qu'il a quitté sa retraite.

Il se compose d'un cercle peu régulier imprimé en noir sur du papier rose; une signature manuscrite et quelques inscriptions, voilà tout le timbre.

D'autres membres de cette aristocratie philatélique sont les premiers timbres d'Hawaï. Un d'entre eux, surtout est assez rare et on n'en connaît que 6 ou 7 exemplaires; c'est le 2 cents imprimé en bleu. Sa valeur courante est de 8,000 francs (\$1,600) environ.

Un type qui n'est pas très beau et qui, cependant, atteint aussi le prix de 8,000

D'un autre côté, si au lieu de peser les timbres, nous les mesurons, que penserez-vous que puisse coûter cette petite étiquette que vous voyez ci-contre et qui n'est autre qu'un timbre de 10 centimes d'une des provinces de la République de Colombie, l'Etat de Bolivar? Tel quel, en couleur verte, il vaut au moins 500 francs (\$100).

Nous aurions donc, comme prix de la marge superficielle plus de 4 millions de francs (\$800,000)! Ce qui n'est déjà pas si mal, entre nous.

Mais avec ces personnages modestes nous sommes loin des deux "Maurice" qui restent des timbres pour milliardaires.

En France, on a pas de ces sortes de phénomènes; cependant un des timbres de la République de 1848, le 1 franc rouge



1—1,000 fr. de val. La Réunion (1851). Ce timbre est devenu extrêmement rare. 2—Timbre provisoire de la Nouvelle-Calédonie. Emission de 1859. 3—1,000 fr. de val. Timbre de la Réunion (1851). Il n'en fut tiré que 1,500 exemplaires. 4—1,500 fr. de val. Le plus rare des timbres français (1 fr. 1848). Il vaut aujourd'hui 1,500 fr. à l'état neuf. 5—Le plus petit des timbres. Etat de Bolivar (Colombie). Prix: 500 fr. 6—8,000 fr. de val. Timbre de Moldavie (1858). 7—8,000 fr. de val. Timbre d'Hawaï. Il vaut environ 8,000 fr. On n'en connaît que six ou sept exemplaires.

francs, (\$1,600) c'est ce timbre de Moldavie de 1858, représentant, dans un cercle, une tête de boeuf et un cor de chasse.

Il est imprimé en bleu sur papier bleu. Ses trois compagnons d'émission n'atteignent pas ce prix, mais le 27 paras, noir sur rose, vaut 1,200 fr. (\$240); le 54 paras, vers sur vert, 400 fr. (\$80); et le 108 paras, bleu sur rose, 800 fr. (\$160).

C'est une famille dont tous les membres sont de haute valeur!

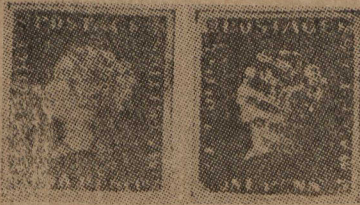
vermillon, a vu sa valeur augmenter dans des proportions assez inattendues. Alors que vers 1860 il coûtait 5 francs (\$1.00), il est coté communément aujourd'hui 250 francs (\$50) quand il a été oblitéré,—c'est-à-dire quand il a servi,—et 1,500 (\$300) lorsqu'on le trouve neuf. C'est la perle de la collection française en tant que timbre régulièrement émis.

Il a un concurrent sérieux dans celui de 15 centimes de 1875, brun sur rose; c'est

le fruit d'une erreur, un cliché du 15 centimes s'étant glissé dans une planche du 10 centimes. Après avoir végété longtemps dans les prix de 2 à 5 francs (40 cents à \$1.00), il a depuis monté à ce point qu'actuellement il coûte 350 francs (\$70) s'il tient à un timbre de 10 centimes, ce qui prouve son authenticité d'une façon indiscutable.

Deux autres vignettes spéciales à l'île de la Réunion sont aussi très cotées. Ces deux timbres servaient pour l'affranchissement dans l'intérieur de l'île vers 1851.

On en imprima environ 1500, mais les habitants de la Colonie dérangés dans leurs habitudes, leur firent un accueil plu-



48,000 fr de val.
Timbre de 1
penny de l'île
Maurice (1847).
Il ne reste que
21 vignettes de
cette émission
postale.

48,000 fr de val.
Timbre de 2
pence de l'île
Maurice (1847).
Ce timbre, avec
le 1 penny re-
présenté d'autre
part, vient d'être
vendu 48,-
000 francs.

tôt réservé et continuèrent à payer le port de leurs lettres en numéraire, de sorte que le bureau de poste de Saint-Denis n'en vendit pas pour 10 francs (\$2.00) pendant les dix ans qu'ils furent en usage.... Aujourd'hui ils valent mille francs pièce, (\$200).

Enfin un autre timbre curieux trouve sa place ici; non à cause de son prix, mais grâce à son originalité.

Vers 1859, la Nouvelle-Calédonie s'étant trouvée à court de timbres, un ser-

gent de l'infanterie de marine nommé Triquerat fut chargé par l'autorité supérieure de faire un timbre provisoire qui permît d'attendre l'arrivée des autres.

Triquerat trouva une pierre lithographique et avec un poinçon il grava une planche de 50 types reproduisant tant bien que mal, le timbre en cours alors.

Il réussit assez bien à nous gratifier d'une oeuvre qu'aurait signé le dernier des Canaques.

On pourrait supposer que ce timbre était parti pour de hautes destinées... mais il n'en fut rien. Il est resté dans les bas-fonds et on le trouve communément pour \$4.00.

Cette rapide incursion dans les arcanes de la Philatélie nous prouvera incontestablement une chose, à savoir que c'est la foi seule qui sauve... A la vérité, si quelques timbres sont d'un dessin imparfait et d'une gravure grossière, un grand nombre ont un véritable mérite artistique, et réunissent l'ingéniosité de la composition, la perfection du dessin, la finesse de la gravure et la richesse du coloris.

Mais c'est égal, échanger 48 beaux billets de mille francs (\$9,600) pour 60 milligrammes de papier, c'est raide tout de même.

— o —

DU PAPIER UTILE

—

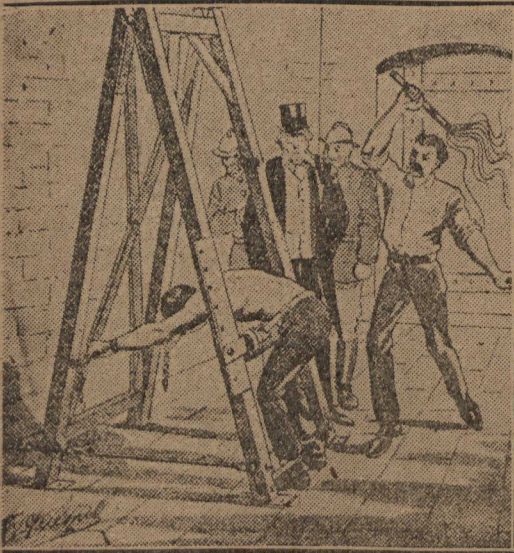
Le papier dont sont fabriqués les billets de la Banque d'Angleterre est fait entièrement de chiffons de toile pour lesquels les fabricants payent 10 cents la livre. Il en vient une bonne partie d'Irlande, pays où l'on fait d'excellente toile.

— o —

LE CHAT A NEUF QUEUES

Les apaches de Montréal sont si méchants que beaucoup de gens applaudiraient des deux mains si on les corrigeait comme on faisait pour les bandits d'autrefois, c'est-à-dire en leur appliquant des châtiments corporels.

Le moins cruel de ces châtiments est le supplice du fouet. Cet instrument de punition, que les écoliers français connaissaient jadis, a été employé jusqu'en 1792 dans les



prisons de France. Il était aussi usité dans les régiments et à bord des navires du roi.

Sous l'influence d'idées humanitaires, de nombreux Etats ont imité l'exemple donné par la France et supprimé la peine du fouet. Mais elle subsiste encore çà et là, notamment en Angleterre et en Amérique.

En Angleterre, le fouet est ce fameux "chat à neuf queues" dont vous entendez parler dans toutes les histoires de détectives. Son nom lui vient de ce qu'il est composé de neuf fortes lanières de cuir tressé, qui sont fixées à l'extrémité d'un solide manche.

On attache le délinquant au chevalet que vous montre notre dessin et on le frappe du nombre de coups appropriés à sa faute.

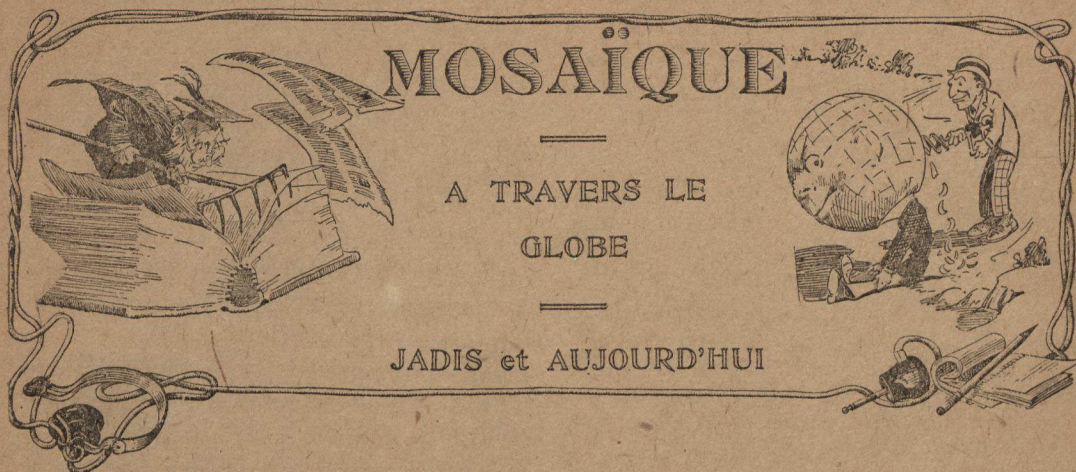
Il ne faut pas croire que les geôliers ou même le directeur de la prison puissent ordonner le fouet si le détenu n'a pas été sage. C'est au moment de sa condamnation que le juge décide que le coupable subira un certain nombre de coups de queue de chat. Ce nombre est toujours très restreint. Les coups sont appliqués à nu sur le dos, et un prisonnier risquerait d'être tué, s'il en recevait plus d'une vingtaine. En fait, la punition est toujours administrée en présence du médecin de la prison, et le médecin, après l'application de la peine, donne toujours ses soins au "malade".

— o —

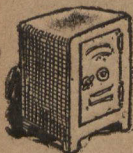
COMBIEN DE TEMPS VIVENT LES BETES

ON EST en général mal fixé sur ce point, mais voici ce qu'en pensent les plus notoires naturalistes :

Crocodile, de 200 à 250 ans; éléphant, de 150 à 200; carpe, de 100 à 150; aigle, 100; cygne, 100; corbeau, 100; rhinocéros, 60; lion, 60; perroquet, de 50 à 80; chameau, 50; brochet, de 40 à 50; vautour, 40; taureau, 30; cerf, 30; âne, de 25 à 30; cheval, 25; chardonneret, 25; pinson de 20 à 25; porc, 20; boeuf, de 18 à 20; chien et chat, 18; rossignol, 16; alouette, 16; renard, 15; linotte, 15; brebis, 12; 10brême, 12; grillon, 19; serin, 10; chèvre, 10; moineau, 10; poule, 10; tanche, 10; lapin, 8; lièvre, 7; écureuil, 7; araignée, 7; abeille, 1. La moyenne de la vie de l'homme est, paraît-il, de 33 ans; nous nous classons donc entre le vautour, le taureau et le cerf... pas loin de l'âne.



UN NOUVEAU COFFRE-FORT IMPERÇABLE



AUTREFOIS, ce qu'on cherchait dans un coffre-fort, c'est qu'il fût inrochetable, c'est-à-dire que les voleurs et cambrioleurs fussent hors d'état de l'ouvrir en recourant aux rossignols, aux clefs à tout faire les plus compliquées et les plus savantes.

Mais on s'est aperçu depuis que les voleurs modernes n'essayent plus d'ouvrir la serrure d'un coffre-fort; ils traversent ses parois au moyen de forets en acier, ou les découpent à l'aide d'un chalumeau dégageant une température extrêmement élevée.

Or, une grande maison d'Europe fait maintenant des coffres-fort d'un acier résistant aussi bien aux perceuses à grande vitesse, aux meilleurs forets et aux chalumeaux à acétylène ou hydrogène, que les cuirasses des grands navires qui résistent aux boulets et aux projectiles des canons modernes.

La résistance des plaques d'acier dont on fait ces coffres-fort est telle, qu'une

plaque de 3 pouces d'épaisseur seulement demande un travail de 10 à 14 heures; cette opération exigerait, pour être menée à bien, un approvisionnement de 12,000 pintes d'hydrogène et 13,00 pintes d'acétylène.

Pour avoir à leur disposition pareille quantité de ces deux gaz, il faudrait que ces voleurs pussent amener sur le lieu de leurs opérations deux bouteilles d'aciers contenant les gaz comprimés et pesant ensemble 240 livres. C'est un transport qui probablement ne passerait pas inaperçu.

— o —

HORLOGE MERVEILLEUSE



L'HORLOGE la plus merveilleuse qui soit au monde, à été construite par un horloger d'Huzleton, nommé Stephen Eagle, qui a mis vingt ans à ce travail. Elle a été achetée moyennant

\$5,000, et elle est maintenant exhibée dans l'établissement Mengel, à Reading.

Trois minutes avant que sonne une heure quelconque, un petit orgue placé à l'intérieur exécute un air religieux, lequel est suivi d'un carillon. Au premier coup de l'heure, la porte d'une alcôve s'ouvre et l'on voit paraître Jésus.

Aussitôt après s'ouvre une autre porte à gauche, et les douze apôtres en sortent successivement. A mesure qu'ils passent devant Jésus, celui-ci les salue; l'apôtre se retourne, rend le salut, fait volte-face, en continuant son chemin, va disparaître dans une porte à droite.

Quand Pierre approche, le diable surgit à une fenêtre et le tente. La tentation se renouvelle cinq fois; Pierre renie le Christ et passe à son tour, pendant que le coq bat des ailes et pousse son cri.

Quand Judas paraît, le diable descend de sa fenêtre, le suit un instant et va reprendre son poste. La procession finie, les portes se referment.

Des scènes non moins compliquées se produisent à la sonnerie de chaque demi-heure et de chaque quart.

A droite du cadran est le Temps, tenant un sablier; à gauche un squelette représentant la Mort. Le temps tourne et retourne son sablier, suivant l'heure, et au-dessus de lui on voit successivement des figures d'enfants, d'hommes faits et de vieillard décrépits.

— o —

MONSIEUR POURQUOI

? DANS une affaire, l'audiercier disait à un Auvergnat: —Comment vous appelez-vous? —Pourquoi. —Pourquoi? répondit l'audiercier, parce que j'ai besoin de savoir votre nom, et que c'est votre nom que je demande. —Je vous dis, Pourquoi, répondit l'Auvergnat. —Je vais vous mettre à la porte. Croyez-vous

que je sois ici pour m'amuser? —Je ne demande pas mieux; faites-moi l'amitié de me mettre à la porte. Je ne suis pas ici pour mon plaisir, lisez plutôt.

L'audiercier lisant: Assignation au sieur Jérôme Pourquoi, porteur d'eau, etc... — Ah! pardon, c'est différent.

— o —

LES PETITS AMERICAINS ET LA PROPRETE



DEPUIS 1896, les enfants de New-York ont été encouragés à former des ligues pour propager parmi les parents et pour observer les règlements qui rendent obligatoires les boîtes métalliques à ordures. L'année 1897, 47 ligues groupèrent 2,500 enfants; l'institution s'est beaucoup développée depuis.

Dans chaque école fonctionnent une ou plusieurs ligues; les élèves nomment eux-mêmes leurs bureaux et portent, quand ils ont fait leurs preuves, un insigne portant la devise: "Nous voulons des rues propres."

Les membres de la ligue s'engagent à ne pas salir les rues par des papiers; la commission sanitaire des enfants explique aux gens comment ils peuvent et doivent tenir propres leurs appartements et leurs caves; les élèves des classes supérieures, formant un comité de vigilance, font la police des blocs de maisons où ils habitent et signalent les propriétaires qui ne fournissent pas de poubelles. L'anniversaire des ligues donne lieu, chaque année, à de grandes démonstrations.

D'ailleurs, la fête nationale dite Cleaning day, est consacrée au nettoyage des maisons et de la rue, et des conférences sont faites sur le devoir d'entretenir la ville propre.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA ! LES COURRIERS AERIENS APRES LA GUERRE



CHEZ les noirs aborigènes d'Australie, la fréquentation avant le mariage est inconnue.

En effet, si un jeune guerrier désire se procurer une épouse, il en obtient une généralement en donnant en échange une de ses soeurs ou quelque autre femme de sa famille. Cependant, s'il arrivait qu'il ne pourrait trouver une demoiselle éligible parmi les siens, alors il rôderait autour du campement d'un de ses compatriotes jusqu'à ce que l'occasion lui soit fournie d'en saisir une qu'il aura rencontrée et admirée durant ses visites.

Sa manière de l'approcher est simple et efficace. Il la frappe au moyen de son arme et de cette manière étourdit l'objet de "ses affections". Avant même qu'elle ait eut le temps de recouvrer ses sens, triomphant, il la conduit dans sa cabane.

— o —

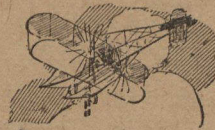
UNE LUNE DE MIEL SILENCIEUSE



Il existe une coutume en Bulgarie, par laquelle une jeune mariée doit garder le silence absolu pendant un mois qui suit la cérémonie de son mariage, à moins qu'elle ne soit questionnée par son mari.

Quand il est désirable pour l'intérêt du ménage, que cette curieuse coutume soit violée, le mari doit présenter un cadeau à son épouse, ce qui permet à celle-ci de "casser" à volonté, même de mordre à pleines dents dans la réputation de ses voisins.

— o —



ON étudie en ce moment un projet pour installer incessamment en Espagne et en Suède,

des relations postales aériennes régulières. Les Allemands s'occupent d'organiser un "Orient-Express" Berlin-Constantinople, avec des lignes secondaires desservant les grandes villes de l'Empire.

Un projet plus important est à l'étude à Londres sous la direction de Lord Montagu. Il ne s'agit de rien moins que d'une "malle des Indes aérienne". Tout le plan est déjà établi. Le départ aurait lieu à Londres, à 7 heures du matin; la première escale se ferait à Marseille, de midi à une heure pour le lunch; la seconde à Naples, où les voyageurs passeraient la nuit; le second jour, ils se rendraient à Alexandrie avec escale au milieu du jour en Crète. Le troisième jour s'effectuera l'étape Alexandrie-Sof-Basra, et le quatrième celle de Basra-Bandar-Abbas-Korrachi. On couvrirait ainsi en 83 heures dont 39 heures de vol effectif, une distance de 4,530 milles anglais.

— o —

LE PALAIS DE LA GRANJA



DES dépêches de Madrid ont annoncé que le palais de la Granja venait d'être détruit presque entièrement par un incendie. Le froid qui avait gelé les tuyaux d'incendie a empêché le fonctionnement des pompes; malgré les efforts des soldats et des pompiers le feu n'a pu être localisé; on a eu, cependant, le temps

d'enlever quelques-unes des plus belles œuvres d'art.

Le palais de la Granja, qu'on appelait le Versailles espagnol, avait été construit pour le petit-fils de Louis XIV, le roi Philippe V; il s'élevait à San-Ildefonso, près de Ségovie, à 40 milles au nord-ouest de Madrid.

Il était une copie du château de Versailles; ses jardins furent dessinés d'après les plans de Le Nôtre; ils sont remarquables surtout par l'abondance des bassins et des fontaines dont les plus beaux sont la fontaine de Neptune et le bassin de Diane.

La Granja fut le séjour favori des souverains espagnols, qui y venaient passer deux mois de l'été. La reine Victoria surtout s'y plaisait; c'est là, en effet, que sont nés la plupart de ses enfants.

— o —

UN RICHE PROPRIETAIRE



C'EST du Tsar qu'il s'agit. Outre cent châteaux et palais, Nicolas II possédait une centaine de domaines particuliers qui ne lui rapportaient rien, car les dépenses pour l'entretien étaient énormes.

Il devait payer une armée d'environ trente mille cuisiniers, pages, sommeliers, régisseurs, jardiniers, hommes de peine, etc., pour conserver ses domaines en bon état.

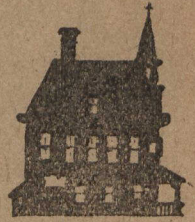
Sur cent de ces résidences, il y en avait bien quarante qu'il n'avait jamais vues. Il en a visité une vingtaine sans jamais y coucher une seule nuit.

Le tsar possédait plus de cinq mille têtes de bétail. Le tsar pouvait faire bien des heureux avec ces inutiles richesses.

— o —

AU SUJET DU PARATONNERRE

FRANKLIN aurait été devancé, paraît-il, dans l'invention du paratonnerre. Un rabbin écrit de Richmond, que le paratonnerre était connu au treizième siècle et cite ce qui suit d'un ouvrage de 1291 :



“Si vous désirez empêcher le tonnerre de détruire votre demeure, mettez sur le toit une flèche de métal, et vous en serez préservé.” Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est ce qu'écrivait un juif exilé d'Espagne en 1492, sur la télégraphie: “Nous avons une bonne preuve de l'attraction dans la pierre-aimant. Si vous cassez cette pierre en deux parties et que vous les mettiez à plusieurs milles de distance l'une de l'autre, mais en communication par une broche de fer, en frappant sur un bout de cette broche avec une des parties de la pierre, ce mouvement se produit au même moment et de la même manière à l'autre bout.”

M. Morse, l'inventeur du système actuel de télégraphie, a bien fait de mourir avant de connaître ce fait-ci. Il se serait vu frustré du mérite de sa découverte.

— o —

DES PIERRES PRECIEUSES



IL n'existe pas sur toute la côte anglaise, d'endroit plus riche, en pierres précieuses, à l'état naturel, qu'à l'endroit situé entre Tynemouth et Blyth, dans le comté de Northumberland.

Des échantillons de grande valeur, d'améthystes, de cornalines, d'agates et de cristaux peuvent être découverts par l'observateur intéressé.

LES OISEAUX DE PARADIS



AVANT la guerre, l'Académie des sciences avait pris officiellement sous sa protection les oiseaux de paradis, dont, pour satisfaire les caprices de la mode, on faisait un terrible massacre.

La guerre est venue au secours des gracieux oiseaux, auxquels les chasseurs, sollicités par d'autres occupations, ont fait grâce.

C'est surtout dans la Nouvelle-Guinée qu'on chassait les oiseaux de paradis.

Les Anciens prétendaient que ces volatiles aux plumes si précieuses n'avaient pas de pieds, qu'ils volaient sans cesse, même en dormant, que la femelle pondait ses oeufs en l'air et les couvait en volant, sauf aux rares instants où elle se tenait suspendue par un des longs filets de son plumage.

Erreur et légende poétiques ! L'oiseau de paradis a des pattes comme l'hirondelle, que les anciens croyaient condamnée à un vol perpétuel. L'oiseau de paradis se nourrit de muscade et de girofles et non point de vapeurs et de rosées, comme disaient les hommes qui voyaient en lui un fétiche mystérieux.

— o —

UNE BIENFAITRICE DES OISEAUX



UNE des femmes les plus riches d'Amérique, veuve du financier Russell Sage, vient d'acheter pour le prix de \$150,000, Marsh Island, île située au large de la Louisiane, et qui sert d'étape ou de lieu de nidification à des multitudes d'oiseaux migrateurs.

Longtemps, on put y voir des colonies

de canards et oies sauvages excessivement nombreuses qui y passaient l'hiver. Les agents des marchands de plumes massacrèrent des millions de ces oiseaux.

La générosité de Mme Russell Sage fera de Marsh Island un refuge inviolable pour les oiseaux sauvages; ils y seront protégés par des gardes qui dépendront du Gouvernement fédéral et de l'Etat de la Louisiane.

La riche bienfaitrice, qui a déjà dépensé \$28,000,000 en oeuvres charitables, est membre de plusieurs ligues pour la protection des oiseaux sauvages, en particulier de la Société Audubon.

— o —

UNE FLEUR GEANTE



C'EST à Mindanao, l'une des îles de l'archipel des Philippines, dont la population est de 650,000 âmes, que l'on trouve une fleur dont l'épanouissement prend des proportions énormes, à vrai dire, les plus grandes connues.

Son habitat se trouve sur les plus hautes crêtes des Monts Parag, à 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les indigènes lui donnent le nom de Bolo, sans toutefois se trouver apparentée avec Bolo Pacha, qui nous paraît se relier au règne végétal qu'au titre de fameuse carotte.

A l'époque de son plein épanouissement, elle a cinq pétales d'une envergure de plus de trois pieds de diamètre et du poids collectif de vingt-et-une livres.

Cette fleur fut d'abord découverte dans une des îles de la Sonde, l'île Sumatra, dont la population est de 3,200,000 habi-

tants. On lui donna alors le nom scientifique de *Raffesia Schâdenburgia* en l'honneur de son découvreur.

— o —

LES CHEVAUX DE MARLY



Les baraques de bois qu'on a élevées devant les oeuvres d'art de Paris pour les protéger contre les éclats de bombes, si elles ne sont pas très efficaces, auront au moins cette qualité que nous apprendrons à

les mieux connaître.

C'est ainsi qu'il a fallu les mettre dans une écurie de planches pour qu'on se rappelât que les "chevaux de Marly", ainsi appelés parce qu'ils furent d'abord placés en 1745, à l'extrémité des jardins de Marly, sont de Coustou le jeune.

Ce n'est que depuis la révolution qu'ils ont été placés à l'entrée des Champs-Élysées où ils sont encore.

A-t-on remarqué que la bride n'est pas tendue, bien que le maître du cheval tente de grands efforts pour le retenir?

A un bavard qui lui faisait cette observation, le sculpteur Coustou répondit :

— Si vous étiez venu il n'y a qu'un instant, vous auriez vu la bride tendue. Mais cette admirable bête a la bouche si sensible qu'il a fallu lui céder un peu pour ne pas l'exaspérer davantage!...

— o —

COUTUMES SUISSES



Les moeurs suisses, quant aux funérailles, sont assez bizarres.

A la mort d'une personne, la famille fait insérer dans les journaux un article entouré d'un trait noir, faisant appel à la sympa-

thie des amis et connaissances et fixe la date à laquelle l'urne funéraire sera exhibée.

Devant la maison du défunt on place une petite table couverte avec un drap noir et sur laquelle il se trouve un vase noir.

C'est dans cette urne que la famille et les amis viennent déposer de petites cartes bordées de noir et sur lesquelles se trouvent parfois quelques mots de sympathie. Cette urne est mise sur la table le jour de l'inhumation.

Il n'y a que les hommes qui suivent le corps à l'église, et le font généralement à pied.

— o —

MEMOIRE DE CHIEN



UN ministre protestant de Southbridge (Angleterre) avait remarqué qu'à l'office du dimanche, le caniche d'un de

ses paroissiens avait pris l'habitude de quitter le banc de son maître pour venir au pied de la chaire, dès que le

sermon allait commencer, et pour écouter la parole divine avec une attention dont la congrégation dans son ensemble était sans nul doute incapable.

Or le petit chien et son maître quittèrent Southbridge pour une ville voisine où le ministre ne se rendit pour officier que six ans plus tard. Le toutou, qui jusque-là n'avait plus jamais quitté son maître pour gagner la chaire au moment du sermon, dressa l'oreille dès qu'il entendit une voix aimée qu'il semblait parfaitement reconnaître et, se souvenant de son petit manège de jadis, sortit du banc, alla se blottir plus près du prédicateur et ne s'éloigna de lui que lorsqu'il se tut.

LES BEGUES ET LA PLUIE



LA pluie aurait, paraît-il, une certaine influence sur le bégaiement, qu'elle augmenterait dans une notable proportion.

Le docteur Salvador Rozzi, de Suze, vient de prescrire à ses malades d'éviter les promenades sous la pluie!

Mais si l'averse accroît le bégaiement, par contre, le soleil développe le coefficient d'éloquence des bégues, à un point tel qu'un sujet atteint d'insolation prononça, sans heurts vocaux, un beau discours!

Aussi, dès que Phoebus surgit de longues théories de jeunes Démosthènes préférant la cure des rayons aux cailloux gênants, se promènent à Suze sans chapeau.

Le tout est de ne pas aller jusqu'à l'insolation complète; sans quoi le remède serait pire que le mal.

— o —

D'OU VIENT LA PIPE?



A-T-ELLE une origine ancienne? On croyait jusqu'ici qu'elle nous venait d'Amérique, mais il paraît que nos ancêtres fumaient "la bouffarde" bien avant la découverte du Nouveau-Monde.

En effet il y a quelques années, on découvrit, au cours des fouilles qui furent faites au vieux fort romain d'Aliso, près Haltern, cinquante fragments de pipes en terre: quelques-unes avaient été artistement ouvragées, toutes portaient des marques et des traces de "culottage" avancé.

Evidemment, ce n'était pas du tabac que

les "pioupious" romains fumaient, cette plante n'existant pas encore en Europe au temps de César, mais probablement des feuilles de chanvre et des têtes de pavots.

— o —

UNE SINGULIERE GREVE



Si étrange que cela puisse paraître, Naples a failli, sous Ferdinand II, voir une grève de lazzaronnes, c'est-à-dire, une grève de gens qui ne font rien. Le roi les protégeait un peu à cause de leur côté pittoresque.

Un jour, le premier ministre entre effaré au conseil.

— Sire, les lazzaronnes demandent encore une distribution de maïs et une ration supplémentaire de macaroni!

— Ces horribles fainéants sont insupportables? Toujours de nouvelles exigences!

— Sire, ils sont intraitables. Si on ne leur donne pas ce qu'ils demandent, ils menacent de travailler!!!

— o —

METS CHINOIS

ON connaît surtout les mets plus ou moins répugnants qui figurent sur les tables chinoises. On parle moins des fleurs qu'ils consomment comme des aliments très appréciés. Parmi les plus recherchées des fleurs comestibles, il faut compter les bulbes de lys, qui sont mangés après avoir été soumis à une légère ébullition.

Les tubercules de sagitaire à large feuille, les jeunes plants d'amaranthe, certaines graines germées et non germées de glycerine, de la mousse humide, des graines de nelumbium et de melon, sont des plats plus ou moins courants.

LES ENNEMIS DES CIGARES

ACCABLÉS par les impôts, dénoncés par les ligues antitabagiques, les cigares et les cigarettes ont encore à lutter contre des ennemis redoutables : des coléoptères qui abondent à Cuba et aux Philippines, où ils causent, particulièrement à Manille, des dégâts considérables.

Ces coléoptères choisissent pour pondre leurs oeufs les plus belles feuilles de tabac ou les meilleurs cigares déjà roulés. Une petite larve sort de ces oeufs et forme dans le cigare une longue galerie ou un trou transversal au travers de l'enveloppe.

Pour préserver et désinfecter les feuilles de tabac à l'arrivée, où elles restent souvent plusieurs années avant d'être employées, on a essayé avec succès des fumigations soit de sulfure de carbone, soit d'acide cyanhydrique dont nous avons déjà signalé l'emploi pour la stérilisation des plants. L'arome ni le goût du tabac ne sont modifiés et la feuille ne retient pas ces gaz.

On peut encore, mais l'opération est plus délicate, faire agir avec précaution la vapeur d'eau à 80-90° sur le tabac, en le soumettant à une dissiccation ultérieure, ou bien encore refroidir à — 8° pendant quelque temps.

LA MAIN-D'OEUVRE

ON cherche, quelquefois, à apprécier par un chiffre les avantages de la substitution des machines à la main-d'oeuvre humaine. C'est facile.

L'homme adulte, par son alimentation journalière, engendre en énergie calorique de deux mille cinq cents à trois mille calories, qui lui servent à faire fonctionner ses organes, à maintenir fixe sa tempéra-

ture et à effectuer une certaine somme de travail extérieur.

On évalue le travail moyen et continu d'un ouvrier à 254 livres.

Ces livres, évaluées en unités caloriques, correspondent à trois cents calories, un peu moins d'un demi-cheval vapeur.

Dans ces conditions, pour produire cent chevaux-vapeur-heure, il faut environ deux cent cinquante ouvriers à la moyenne de soixante cents par jour au moins. Coût : \$150.

Ou vingt chevaux de trait, coût : \$12. Ou machine à vapeur \$1.20, ou moteur à gaz .75 cents.

Donc la force motrice humaine est plus de cent fois plus chère que la force motrice mécanique.

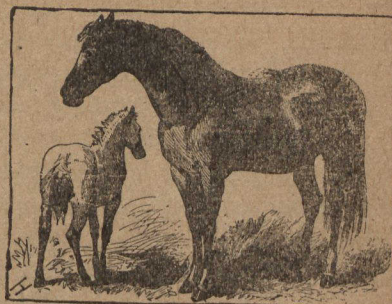
LES ELEPHANTS NAINS

LORSQUE nous aurons encore des fêtes foraines et des ménageries, une nouveauté peut nous être réservée. Alors que l'on se lamentait dans les académies scientifiques — et aussi dans les académies de billard — sur la diminution et la disparition possible des éléphants d'Afrique, on vient d'y découvrir une nouvelle espèce : l'éléphant nain.

Deux spécimens ont été récemment tués au Congo, et l'un d'eux a été envoyé au Muséum d'histoire naturelle de Londres. Cet éléphant nain ne dépasse guère, quand il est adulte, 5 pieds, soit la moitié de la hauteur d'un éléphant ordinaire; ses défenses sont très petites; elles ne dépassent pas le poids de six livres, alors que le gros éléphant a des défenses de 100 à 200 livres.

Traité sur
Le CHEVAL
 et ses Maladies

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES



No 8

“Suite”

ELEVAGE DES CHEVAUX

Ce sujet important est trop généralement négligé. Une erreur commune et fatale dans l'élevage des chevaux, c'est de se servir de juments devenues impropres au travail par l'âge ou les infirmités, sans égard aux maladies héréditaires qu'elles peuvent transmettre à leurs poulains. On devrait se rappeler qu'une des lois caractéristiques de la reproduction est celle-ci : “Le semblable engendre le semblable.”

Le père et la mère devraient être choisis pour l'excellence de leurs traits individuels, et aussi pour leur adaptation réciproque : car, malgré l'excellence individuelle des deux parents, les traits qui caractérisent l'un peuvent contrecarrer ceux de l'autre. Quant aux défauts qui peuvent exister chez le mâle ou la femelle, l'éleveur doit s'assurer qu'ils sont accidentels et non point naturels.

On ne devrait élever que de parents sains (sauf les cas accidentels de défectuosité). Ils doivent l'un et l'autre être exempts de vices constitutionnels de caractère, quoique les bonnes qualités de l'un, à cet égard, peuvent quelquefois faire con-

trepoids aux défauts de l'autre. Il est très important que les mêmes défauts n'existent pas chez les deux parents.

Une certaine connaissance de la parenté du père et de la mère est donc indispensable.

Pour les usages ordinaires, la forme que doit avoir préférablement la jument poulinière est celle-ci : jambes courtes, poitrail volumineux, hanches larges, charpente solide et forte constitution. Evitez toujours, si possible, de vous servir d'une jument ayant une forme, un éparvin, ou toute autre affection à laquelle le poulain pourrait être sujet par tendance héréditaire.

La “race” est aussi de quelque importance. Si vous désirez élever un cheval pour la voiture, choisissez une cavale à l'air vif, animé, au tempérament ni trop nerveux, ni trop flegmatique, et assez musculuse. La tête est un point toujours à considérer : car une jument à grosse tête, à l'apparence lourde et stupide, n'aura pas un bon poulain, à moins que ce ne soit d'un étalon fier et fougueux. L'omoplate doit être large et long, atteignant presque le sommet du garrot, et si bien couvert par les muscles qu'il ne présente aucune prééminence marquée.

L'encolure doit monter à partir du gar-

Commencé dans le No de Janvier 1918.

rot, et non point descendre. La jambe de devant doit être perpendiculaire, de sorte que la pointe de l'épaule et celle du pied soient sur une même ligne verticale. Le pied doit être sain et de forme symétrique.

Les hanches doivent être longues, larges et ovales. La jointure doit être bien conformée, et non point de la forme dite *coq* ou *faucille*.

Les règles à observer dans le choix de la jument s'appliquent aussi à celui de l'étalon, avec cette différence que la compacité est essentielle, que beaucoup de bonté et de force doit être condensé dans un petit volume. L'épaule doit être bien effacée, l'omoplate étant disposée obliquement. Quand on veut élever un cheval de trait lent et fort, un gros étalon aux épaules saillantes doit être choisi de préférence.

Enfin, si vous voulez avoir du succès dans l'élève chevaline, n'élevez pas dans la même famille, mais choisissez un cheval d'un sang différent de la jument, à moins que ce ne soit à un degré de consanguinité très éloigné.

Évitez de vous servir d'un cheval qui ait les mêmes défauts que la jument; mais choisissez-en un qui soit autant que possible exempt de ceux qu'elle peut avoir. N'accouplez pas de petites cavales avec de gros étalons: car il doit y avoir adaptation quant à la forme et la grosseur, comme nous l'avons déjà dit.

FERRURE

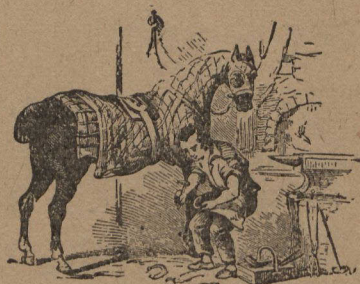
Avec un méchant sabot, un cheval de prix perd presque toute sa valeur. Le proverbe "pas de pied, pas de cheval," est pratiquement exact. C'est pourquoi la ferrure des chevaux est d'une grande importance; puisque l'ignorance ou la négligence à cet égard peut compromettre l'utilité et la valeur d'un cheval pour la vie.

Faute d'espace, nous ne pouvons que signaler quelques-uns des points les plus importants à observer pour maintenir le sabot en bonne condition.

Le sabot, dans son état naturel, n'est adapté qu'à une surface herbeuse; de sorte que pour le rendre capable d'endurer des chemins durs et pierreux, il faut qu'il soit protégé par un fer: autrement il s'userait trop vite.

Il est très regrettable qu'une bonne proportion de ceux qui font métier de ferrer les chevaux, ignorent la nature et la structure du pied du cheval, ainsi que les principes qui *devraient* les guider dans cet important et difficile travail.

Le grand défaut de presque tous les maréchaux est de couper et parer la corne



du pied, dans l'idée de l'améliorer; quand leur but devrait être principalement de laisser la nature suivre son cours autant que possible, ou, en d'autres termes, d'imiter la conformation naturelle du pied, ne retranchant que les parties devenues inutiles. Le fer doit s'adapter au pied et non point le pied au fer, comme cela se pratique trop souvent. La partie du sabot sur laquelle il ne devrait pas y avoir de pression est celle comprise entre la barre et le quartier et qui est connue comme étant le siège des cors.

La plus forte pression doit s'exercer sur le bord extérieur du sabot sur une largeur

d'environ un demi-pouce.

La fourchette doit toucher au sol, afin d'amortir en partie les chocs ou secousses imprimés au pied. *On ne doit pas couper la fourchette*, comme cela se pratique souvent ni même y toucher, si elle est saine, sinon la nettoyer.

En parant le pied, ayez bien soin de ne pas rogner le dehors du sabot, afin que tout le poids du cheval porte sur un point en dedans du fer sur la sole; retranchez seulement les parties mortes de la corne sur la sole et en abattez la muraille ou paroi, depuis le talon jusqu'à la pince, juste assez pour lui conserver autant que possible sa surface naturelle. On ne doit pas appliquer le fer rouge sur la corne pour mieux l'y ajuster en la brûlant.

Le fer à choisir dépend de la condition du pied, et de celle du travail à faire ou des chemins à parcourir. Le fer plat, bien posé, est celui qui conserve le mieux au pied sa forme et son aplomb naturels. Il permet au cheval un bon appui et s'adapte le plus avantageusement aux usages ordinaires. A certaines saisons de l'année, il est nécessaire de mettre des crampons au fer; mais ordinairement le pied doit être aussi près du sol que possible.

Ce que nous entendons par un *fer plat* est celui qui est plat à sa surface supérieure, qui vient en contact avec le sabot, la surface inférieure étant suffisamment concave pour avoir prise sur le sol, et donner ainsi au cheval un point d'appui en l'empêchant de glisser.

Le fer doit être aussi grand que le pied, afin qu'on ne soit pas obligé de rogner le sabot pour le faire correspondre au fer; et les talons du fer ne doivent pas dépasser ceux du sabot de plus d'un demi-pouce.

Le bord extérieur du fer doit correspondre exactement à la forme du pied, excepté au talon, où il doit être un peu plus

large, à partir du quartier, spécialement le dehors.

Beaucoup de personnes ne se doutent pas du peu d'épaisseur du sabot, et de la nécessité que les trous des clous soient près du bord et en avant vers la pince, afin d'éviter la pénétration des clous dans le vif, ce qui cause la boiterie et la dépréciation.

Ne râpez pas la corne sous la pointe des clous rivés ou au-dessus: ne passez pas la râpe sur l'extérieur du sabot, qu'il ne faut pas rogner quand on y a posé un fer trop petit.

Un clou à ferrer diffère grandement de tout autre clou, non seulement dans la forme, mais aussi dans la qualité du fer dont il doit être fait: il importe que ce soit du meilleur fer, non sujet à se fendre, exempt de pailles, de soudures, et de gaz sulfureux. Tout maréchal doit savoir qu'un clou *forgé* à chaud au bout d'une barre est *meilleur* qu'un clou coupé ou taillé à froid d'une plaque laminée. Les cas nombreux et avérés de chevaux de prix qui ont été ruinés par des clous faits de fer laminé à froid doivent être suffisants pour empêcher tout maréchal d'expérience d'enfoncer dans le pied du cheval aucun clou qui ne soit forgé de fer rouge,



Protubérance du genou et jointure plissée.

PROTUBÉRANCE DES GENOUX. — L'opinion est bien partagée concernant la cause de ce défaut. Les recherches qui ont été faites prouvent qu'il existe un raccourcissement des ligaments à la partie postérieure du genou.

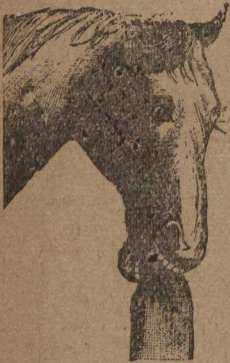
Traitement. — Le meilleur traitement à notre avis, c'est de mettre un lit de paille

ou autre à l'endroit où le cheval se tient le

devant; ferrer très haut la partie postérieure du pied du cheval, ou avec des fers s'épaississant de l'avant du sabot à la partie postérieure. Appliquez une médecine recommandée sur les ligaments de la partie postérieure de la jointure du genou, étendant le remède de chaque côté et aussi loin que l'on sent les ligaments, en l'appliquant au-dessus de la jointure jusqu'à un tiers de la distance du fanon. Appliquez-le aussi en avant de la jointure lorsqu'il existe une protubérance ou gonflement.



Apparence des dents d'un cheval souffrant du tic.



Cheval rongeant sa mangeoire.

TIC. — C'est une habitude très désagréable et qui rend un cheval invendable, cependant, ce défaut n'est pas aussi sérieux qu'on veut bien le dire. Ce tic consiste pour un cheval à ronger ou à se presser contre les bords de sa mangeoire, ou de tout autre endroit avec ses dents, tel que l'indique la vignette ci-contre; ensuite, il se produit une action répulsive dans la gorge, et l'on entend un grognement suivi d'une forte respiration au lieu d'une exhalation, comme plusieurs supposent.

Cause.—Écurie insalubre, mal ventilée, nourriture toujours la même, indigestion, quelquefois causée par l'habitude de voir faire les autres.

Traitement.—Enlevez la mangeoire, et donnez la nourriture sur le plancher; ne laissez rien que le cheval puisse mordre avec ses dents; c'est la position la plus

naturelle pour manger, en tous cas, nous croyons que c'est la meilleure pour un cheval habitué ou non. Cependant, cela ne veut pas dire que ce changement sera pratique dans tous les cas; c'est pourquoi, nous recommandons de placer devant le cheval, un morceau de sel cristallisé, ce remède sera souvent d'un effet salutaire.

— o —

LE CARACTERE DANS LA FAÇON DE FUMER UN CIGARE

L'HOMME qui enfonce son cigare dans sa bouche a une nature sceptique, résolue et fruste.

L'insouciant coupe le bout avec ses dents.

Le circonspect le coupe avec un instrument.

Le délicat le fume avec un bout d'ambre.

Le fastueux le tient avec une pince d'argent, il est plein de dédain pour l'humanité.

Le mari constant, l'ami fidèle, l'homme persévérant le fument jusqu'au bout.

Le volage, le blasé le jettent à moitié consumé.

Le rêveur, l'homme affectueux, caressant, le fument lentement.

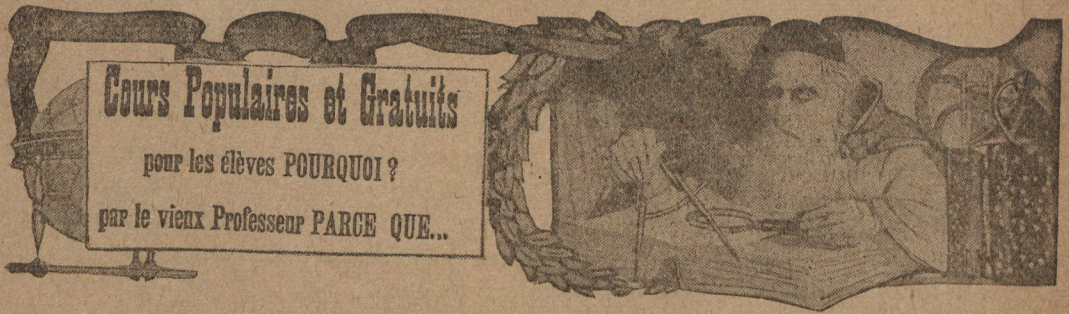
Celui qui aime les voyages, les sports, la promptitude fume vite.

Celui qui s'endort en fumant est doux, paisible, sans ambition.

Celui qui le laisse éteindre fréquemment, manque de mémoire, de suite dans les idées, d'études mathématiques, mais il est indulgent et serviable.

Celui qui fume des cigares bruns est beau joueur, spéculateur et a du penchant pour les liqueurs fortes.

Celui qui fume les cigares blonds aime les vins fins, les pâtisseries, les ballets et les spectacles brillants.



PLUS DANGEREUX QUE LES CHATS

Les chats, malgré toutes nos bonnes intentions à leur égard, restent toujours des manières de sauvages. C'est dans leur sang. Ils ne peuvent oublier qu'ils sont proches parents du tigre, du léopard, du jaguar, du cougar et de la panthère.

Ces grands carnassiers sont les plus nobles représentants de la race féline. Mais, malgré leur parenté, ils offrent de grandes différences dans leur physionomie, comme vous pouvez le juger par nos dessins.

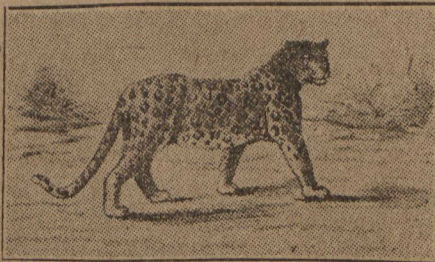
Le *tigre royal* ou d'Orient est plus redoutable que le lion, qu'il égale en taille et en force, mais qu'il dépasse en ruse et en férocité. Il éventre un taureau d'un coup

le sol. L'éléphant est le seul animal auquel il n'ose s'attaquer.

La *panthère* est moins grande que le tigre d'Amérique ou le jaguar. On la rencontre en Afrique et en Asie. Comme les



Tigre royal.



Panthère d'Afrique.

de griffe et sa puissance est telle qu'il peut emporter sa victime à plus d'un kilomètre, en la saisissant dans sa gueule, sans qu'aucune partie du taureau touche

chats, la panthère se réfugie sur les arbres lorsqu'elle veut fuir un danger imminent.

Le *jaguar* est presque aussi grand que le tigre et presque aussi dangereux. Son pelage, au lieu de présenter les rayures noires du tigre, est marqué, le long des flancs, de quatre rangées de taches noires, en forme d'yeux.

Contrairement au tigre qui ne grimpe le long des arbres qu'avec la plus grande difficulté, le jaguar reste pendant des

heures entre ciel et terre, accroupi sur une branche, invisible, guettant la proie sur laquelle il se jettera à l'improviste.



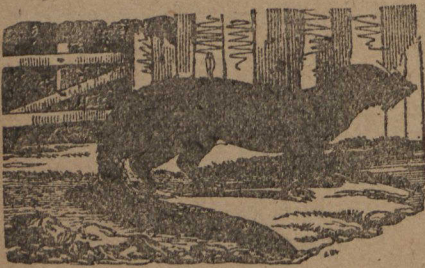
Jaguar.

Contrairement au chat qui, vous le savez, n'aime pas beaucoup l'eau, le jaguar traverse les rivières à la nage. On en a souvent vu qui entraînaient, à travers de larges fleuves, des chevaux qu'ils venaient de tuer.

Le *léopard*, que l'on appelle aussi *cheetah*, bien qu'appartenant aussi à la race féline, a de nombreux points de ressemblance avec le lion et le chien. Les taches dont sa peau est ornée sont beaucoup plus petites que celles que l'on voit sur le jaguar. Il est moins féroce que le tigre.

LA BELETTE

Elle appartient à l'espèce du genre marte. Elle est un joli petit quadrupède d'environ 6 pouces de longueur, sans



compter la queue. Son corps est grêle, svelte, effilé, d'un brun roux en-dessus et

d'un beau blanc en-dessous. L'extrémité de sa queue n'est jamais noire; ce qui sert à la distinguer de l'hermine.

La belette et l'hermine, que rapprochent, du reste, une foule de caractères communs, habitent les mêmes climats, c'est-à-dire toute l'Europe tempérée avec cette différence, toutefois, que la première est commune où l'autre est rare et réciproquement.

La belette ne s'écarte guère des habitations que pendant la saison des chaleurs. Elle part alors pour la campagne, et va s'établir, soit sur le bord d'un ruisseau, soit dans quelque prairie sèche.

Un trou de rocher, un tas de pierres, le terrier d'une taupe devient sa demeure. Buffon rapporte même l'exemple d'un de ces animaux; qui s'était logé avec sa famille dans la carcasse d'un cheval mort et à demi putréfié.

Le même écrivain affirme que la belette n'est pas susceptible de s'appivoiser; mais des observations récentes prouvent l'inexactitude de cette assertion.

LES AUTOURS

Groupe d'oiseaux de proie, rangés par G. Cuvier dans la famille des faucons. Il se distingue par les caractères suivants: bec recourbé dès sa naissance, garni de cire à la base; ailes plus courtes que la queue; doigts longs; les extérieurs unis à la base par une membrane; torse écusson-

Une seule espèce se trouve en Europe; c'est l'autour ordinaire. Le mâle est brun en-dessus, avec les sourcils blanchâtres, blanc en-dessous, rayé à travers de brun dans l'âge adulte, moucheté en long dans le premier âge.

Il a un pied sept à huit pouces de longueur; son cri est rauque. Les autours vivent par paire et font leurs nids sur les plus grands arbres.

La femelle pond quatre ou cinq oeufs blancs bleuâtres, avec des raies ou taches brunes. Il est commun dans nos collines et montagnes basses.



L'autour ménolope de la Guyane.

Il se nourrit de pigeons, de poules, de levrauts, de rats, de taupes, etc.

Les fauconniers ont employé quelquefois ces oiseaux pour chasser le gibier faible; mais quoique de la même taille que le gerfaut, il ne l'égale pas en courage; son vol est bas; il fond obliquement sur sa proie.

Parmi les autres espèces, toutes exotiques, nous ne citerons que l'autour de la Nouvelle-Hollande, qui est tout entier d'un blanc de neige, et l'autour ménolope, qui habite la Guyane.

— o —

LA PROTECTION DES OISEAUX EN SUISSE

ON s'EST préoccupé très vivement et de façon tout à fait pratique, en Suisse, d'assurer une protection aux oiseaux utiles à l'agriculture.

Avant la guerre, l'administration des forêts a conseillé à chacun, et en particulier aux agents forestiers ou propriétaires de bois, de ménager, dans les bois et

forêts, des sous-bois, comme on dit, des buissons, où les oiseaux puissent nicher, de réserver des bosquets buissonneux dans le voisinage de l'eau et des sites tranquilles, de conserver en bordure des champs des haies aussi compactes et serrées que possible, de créer des petits groupes d'arbrisseaux, surtout d'arbres à fruits, sur les surfaces trop dénudées.

Elle a conseillé également de maintenir çà et là des arbres creux, ou même d'établir des nids artificiels pour que les oiseaux trouvent à nicher d'avril à fin juin.

— o —

LA FAMILLE D'UN INFUSOIRE

UNE ZOOLOGISTE de talent, a eu la patience de surveiller pendant des années la multiplication d'un infusoire, petit animal vivant dans l'eau ou se décomposent des plantes.

Elle avait choisi pour ses expériences une espèce très particulière dont le nom ne dirait pas grand-chose à nos lecteurs.

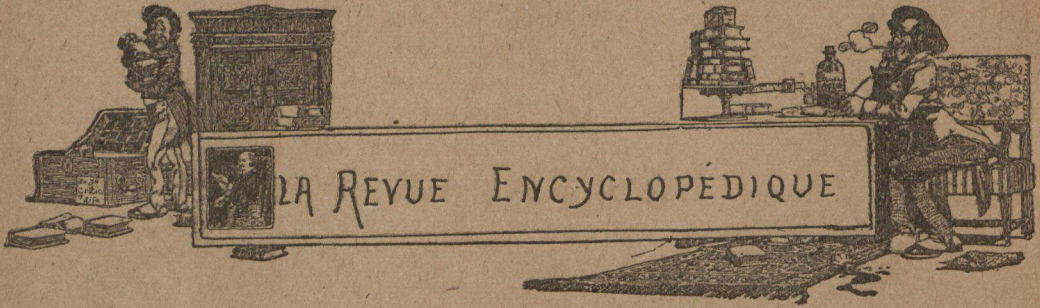
Toujours est-il que, grâce à des observations continuées quotidiennement durant cinq années, elle a compté 3,029 générations descendant de l'ancêtre du début.

Le nombre des individus produits par cet unique infusoire est un chiffre formidable qui représente 2 élevé à la 3,029^e puissance.

Et ce qui est caractéristique, c'est que si petits que soient ces infusoires, ces descendants innombrables, toute cette famille de l'infusoire primitif, aurait formé, si on les avait conservés, plusieurs fois le volume de la Terre.

— o —

Le poisson le plus difficile à garder en captivité est le hareng.



CAFÉ: Graine de caféier, dont on fait une infusion, après l'avoir torréfiée et moulue. Il fut introduit en Arabie au commencement du 15^{ème} siècle et il fut bu pour la première fois à Constantinople en 1534. En 1652, il fut introduit en Angleterre, en 1650, les Danois en avaient envoyé des plantes à Java, et en 1723, on en commença la culture à la Martinique, d'où il fut répandu en Amérique Centrale et dans l'Amérique du Sud.

COGNAC: Eau-de-vie que l'on fabrique à Cognac (Charente) ou dans les environs. Les meilleurs cognacs proviennent de la distillation de la Grande Champagne, qui s'étend sur la rive gauche de la Charente, près de Cognac.

COLCHIQUE: Genre type de la famille des liliacées. On l'utilise en médecine, spécialement contre la goutte et les rhumatismes.

COLLODION: Liquide sirupeux, incolore, légèrement opalescent, qui n'est autre qu'une dissolution de coton-poudre dans un mélange, en proportions variables, d'alcool et d'éther.

COLOCYNTHINE: Principe résinoïde amer que l'on extrait de la coloquinte, Mogador, l'Espagne et le Japon en sont les principales sources.

COLOPHINE: Matière résineuse, sèche, jaune ou brune dont on se sert particulièrement pour faire mordre les crins de l'archet sur les cordes des instruments.

COMMANDERIA: Un vin doux et sombre provenant du cyprès.

CONCRET: Mortier mêlé avec de la brique ou pierre brisée, que l'on emploie dans la construction de murs ou fondations.

— o —

MIETTES SCIENTIFIQUES

UN AIGUISEUR automatique de scies a été inventé; cet appareil lime chaque dent à la même profondeur et au même angle exactement.

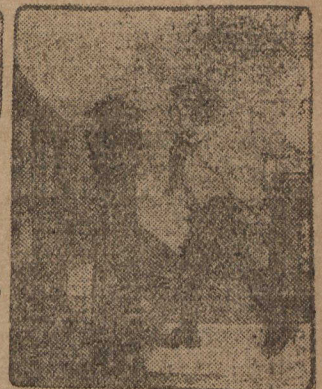
ON FABRIQUE de très petits sous-marins mis en action par un engrenage de bicycle et une hélice; leur but est simplement de servir d'amusement aux baigneurs.

UN OFFICIER de la marine japonaise a trouvé un procédé chimique pour rendre le papier à l'épreuve de l'eau. Ce papier remplace le cuir pour de multiples usages.

ON FABRIQUE en Europe un papier d'une extrême solidité; il est composé d'un tissu de coton placé entre deux couches de pulpe avec lesquelles il s'amalgame.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS EN AMERIQUE



Nous voici en Amérique, aux Etats-Unis où la bande joyeuse des enfants nous fait le meilleur accueil. Par exemple, ils ne pensent pas à tirer leur casquette pour vous saluer et cela pour une bonne raison: ils n'en portent jamais, ni casquettes, ni chapeaux.

Mettre quelque chose sur la tête de mon enfant!—s'écrie la mère américaine avec surprise quand on lui fait une observation à ce sujet—oh! non! par exemple; la tête de mon enfant doit être libre! Et le petit enfant des Etats-Unis est vraiment, de toute manière, un petit être très libre et très indépendant.

Il l'est aussi dans son vêtement très large, alors que les bébés des pays d'Europe sont souvent emprisonnés dans des espèces de tuyaux étroits au sujet desquels la mode s'ingénie.

Il y a lieu de croire que c'est la meilleure manière d'élever les petits enfants; aussi voit-on les femmes des émigrants d'Europe adopter cette coutume pour leurs enfants nés sur le territoire des Etats-Unis.

Mais elles tiennent au chapeau, et c'est sans doute par pure vanité autant que par précaution hygiénique.

Les jouets ne manquent pas aux petits

enfants des Etats-Unis; l'ingéniosité des Yankees s'est exercée sur ce champ d'industrie très productif.

Citons tout d'abord le "Baby Jumper", l'enfant sauteur, à qui un savant mécanisme fait exécuter des entrechats au grand plaisir de son petit propriétaire.

Hélas! il y a d'autres enfants, là-bas, aussi, qui n'ont pas le temps ni les moyens de jouer, et l'on peut voir dans Broadway, la plus belle rue de New-York, beaucoup de pauvres petites filles qui cherchent à vendre—et quelquefois vendent—des fleurs aux riches dames au prix de quelques "cents", c'est-à-dire de quelques sous.

"J'ai voyagé dans beaucoup de pays, dit un écrivain qui est un des plus grands amis de l'enfance, et j'y ai fait la connaissance de beaucoup d'enfants; mais je pense qu'il n'y en a pas, dans tout le monde civilisé, qui soient en mesure de se suffire à eux-mêmes aussi tôt que les jeunes citoyens des Etats-Unis."

Dans leur pays, il n'est pas aisé de se procurer de bons serviteurs, ce qui oblige souvent les dames à mettre la main au ménage—et ce n'est pas un grand malheur.

Mais la maman ne peut pas, pendant qu'elle fait la cuisine ou gouverne sa

basse-cour, s'appliquer à satisfaire toutes les fantaisies de son cher petit bébé.

Ainsi celui-ci ne devient pas un petit tyran; quand le père rentre, venant de son bureau, de sa fabrique ou de son comptoir, il trouve un repas bien préparé qui le met en belle humeur.

Les poules expriment bruyamment leur contentement. Tout va bien et bébé, sans ennuyer personne, a fait un nouveau pas dans la pratique de cette maxime si chère aux Américains des Etats-Unis: "Aide-toi toi-même."

L'âge d'école commence très tôt pour ces enfants-là. Il se prolonge jusqu'à quatorze ans. Les programmes d'études primaires sont les mêmes que dans les pays d'Europe, et les gouvernements des différents Etats ne reculent devant aucune dépense pour faire de belles maisons d'école et y placer d'excellents maîtres et maîtresses.

Mais hélas! dans ce pays-là, à côté de notre sainte Eglise catholique, qui est partout la même, les sectes protestantes, au nombre de plusieurs dizaines, se partagent les quatre cinquièmes de la population, qui est d'environ cinquante millions d'âmes.

Partout les écoles publiques sont neutres, c'est-à-dire que pour ne contrarier personne, on n'y enseigne aucune religion du tout.

Cela peut convenir aux parents protestants, juifs, ou incrédules, mais non aux familles catholiques. Aussi les évêques et le clergé ont-ils créé à côté de chaque église catholique une école où l'enseignement religieux figure en tête de toutes les matières.

Soyez assurés, mes chers amis, que dans ces écoles catholiques se trouvent l'avenir, l'espoir de la grande République américaine.

Les jeux des jeunes Américains des Etats-Unis diffèrent généralement de ceux qui amusent les enfants d'Europe. La différence de climat en est une des principales raisons.

L'hiver américain, dans une grande partie du territoire, est long et rigoureux. La neige couvre le sol pendant plusieurs mois.

C'est donc à la neige et à la glace que pendant ce long hiver, on demande des amusements. Et ces amusements sont loin de manquer: batailles rangées où les boulets de neige s'entrecroisent, prises d'assauts de remparts élevés à la tête, etc.

Ces plaisirs ne sont pas ignorés tout à fait en France, mais ils y sont nécessairement rares.

Vous jugez bien que, dans ces conditions, le patinage est en grand honneur dans ce pays-là.

On peut dire, en général, qu'il n'y a pas, aux Etats-Unis, un enfant ayant l'usage parfait de ses deux jambes qui ne sache point patiner. Beaucoup même sont de véritables artistes en la matière, comme Jack et sa soeur dont une de nos gravures vous met devant les yeux leurs remarquables exploits.

On ne peut point patiner sur la glace toute l'année, aux Etats-Unis, après les rigueurs de l'hiver, on connaît les charmes du printemps et les ardeurs des canicules. Les petits Américains du Nord ont pourtant trouvé le moyen de jouir toute l'année des plaisirs du patinage.

Vous avez déjà compris comment ils s'y prennent. Le patin à roulettes est en grand honneur parmi eux. On voit des fillettes de six ans très habiles dans ce "sport".

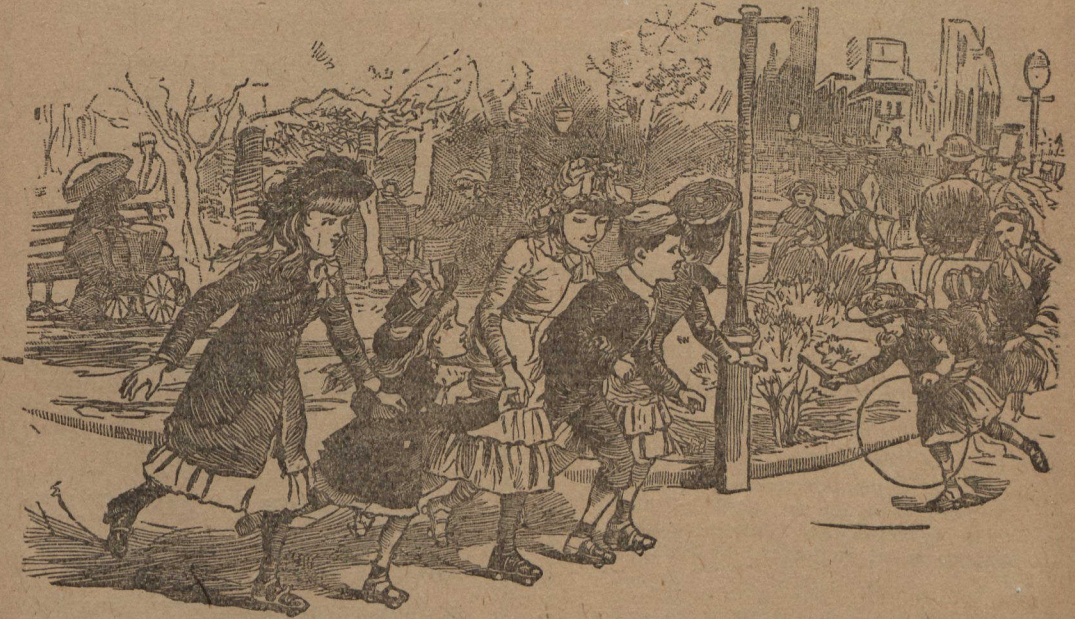
De grands gaillards de quatorze ans, en train déjà de se prendre pour des personnages, n'ont pas encore appris à le mé-

priser. Et certaines promenades publiques des grandes villes offrent souvent le spectacle très récréatif d'une foule d'enfants se livrant à ce jeu très intéressant, les uns isolés, les autres en longues files, se donnant la main.

Quelquefois deux garçons, entreprenants, comme de vrais Yankees qu'ils sont, prennent la tête de la caravane de leurs soeurs et cousines, dont l'équilibre est rendu moins instable par deux courtisanes protectrices.

Si l'hiver est plus froid en Amérique qu'en Europe, l'été y est aussi plus chaud. Dans plusieurs parties des Etats-Unis, le passage d'un froid piquant à une grande chaleur se fait en peu de temps, et les enfants qui jouent dans les bois n'ont qu'à gratter la neige, au commencement du court printemps, pour découvrir de gentilles petites fleurs pressées de se montrer au soleil.

Les grandes promenades dans la forêt sont un des plus grands plaisirs des jeunes



Le patin à roulettes à Maddison square, à New-York.

Et si quelquefois cet équilibre est tout à fait compromis, cela peut bien étonner un peu les toutous folâtrant dans les squares, mais rarement de pareils accidents donnent aux chirurgiens du Nouveau-Monde une besogne quelque peu sérieuse.

Les anges gardiens des petits et petites Yankees sont, comme tous les anges gardiens, fort appliqués à la besogne dont la divine Providence les a chargés.

Américains; pour peu qu'ils aient un peu lu et que leur imagination travaille, ils peuvent penser, en s'en allant à l'aventure, qu'ils sont les successeurs des terribles Peaux Rouges dont les pieds ont tant de fois foulé ce sol encore mystérieux.

Voyez ces enfants en expédition; ils ont allumé un feu de bois sur lequel ils font cuire des fruits qu'ils viennent de cueillir. Comme les Indiens!

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge par l'emploi du **Traitement DENISE ROY en 30 jours**



LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Benfaisant pour la Santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy de 30 jours au Complet, \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.
BOITE POSTALE 2740

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133 rue Cadieux, (près Vitre), Montréal.

A VENDRE

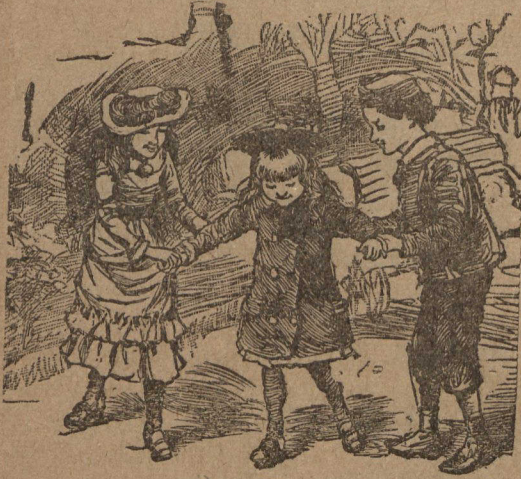
UNE PRESSE "CAMPBELL"
UNE PRESSE "CENTURY"

à deux révolutions, 4 rouleaux de forme, lit de 30 x 44, débit à l'avant. En bon état.

Informations et prix vous seront fournis en vous adressant à

POIRIER, BESSETTE & CIE.,
131 RUE CADIEUX, MONTRÉAL.

Toutes les indications utiles pour cette opération et d'autres semblables se trouvent dans leur grand romancier national, Fénimore Cooper.



Inexpérimenté.

Dans les Etats-Unis du Sud, il y a beaucoup de nègres. Pendant plus de deux siècles, ils y ont été esclaves de père en fils, de mère en fille; la terrible "guerre de sécession" que se livraient entre eux les blancs esclavagistes, leur a valu la liberté personnelle,—sans leur fournir des rentes, bien entendu, aussi beaucoup d'entre eux sont-ils aussi misérables que paresseux.

Les nègres des Etats-Unis s'appliquent, dans leur costume et leurs manières, à imiter aussi bien qu'ils le peuvent leurs concitoyens blancs. Ils ne connaissent d'autre langue que l'anglais, dont ils ont fait un patois qui est encore passablement intelligible.

Dans les Etats du sud, quand un enfant blanc a une nourrice, cette nourrice est toujours une négresse, car il est impossible de trouver dans ces pays-là, des servantes de race blanche.

Ces nourrices sont appelées "mammies"

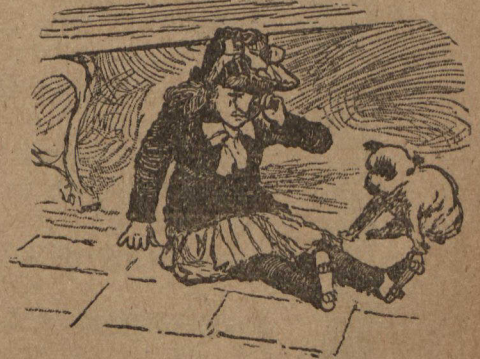
et comme elles sont de leur nature fort susceptibles de s'attacher, elles aiment tendrement les petits enfants blancs qu'elles sont chargées d'élever.

Et c'est un spectacle très curieux que celui de ces petits enfants de race blanche aux cheveux blonds, aux joues roses caressant les cheveux noirs bouclés, baisant les joues noires et les grosses lèvres rouges de ces bonnes négresses qu'ils appellent leurs "mammies".

Ces femmes restent au service des familles, le plus souvent en qualité de cuisinières, ce qui leur procure un fort embonpoint.

On a vu souvent de ces bonnes négresses, faisant pour ainsi dire partie de la famille de leurs maîtres, suivre en Europe, au péril de leur propre santé, les enfants qu'elles avaient élevés, et dont elles ne pouvaient se séparer.

J'ai déjà dit que le petit Américain des Etats-Unis est un petit individu fort indépendant, dès ses plus tendres années. En avançant en âge, cet esprit d'indépendance ne l'abandonne pas: bien au contraire.



Une chute.

Là plus qu'ailleurs on voit des adolescents de quatorze, quinze et seize ans se lancer, tout seuls, dans le monde, en essayant de se suffire à eux-mêmes.

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en



BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

CONSULTATIONS GRATUITES

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL

Dès le jour où ils ont appris à lire, les Américains sont de grands liseurs; aussitôt qu'ils sont capables d'étudier l'histoire des grands hommes non seulement de leur pays, mais de l'Angleterre et des autres pays, ils s'appliquent avec passion à cette étude.

Parmi les "grands hommes", les premiers à leurs yeux sont ceux qui se sont formés eux-mêmes, par leur travail et leurs efforts personnels, et qui ont, à travers tous les obstacles, conquis la renommée et la fortune.

Beaucoup de ces remarquables "parvenus" leur paraissent plus dignes de leur admiration que toutes les "illustrations" de ce qu'ils appellent le vieux monde. Ces jeunes ankees pourraient bien avoir raison...

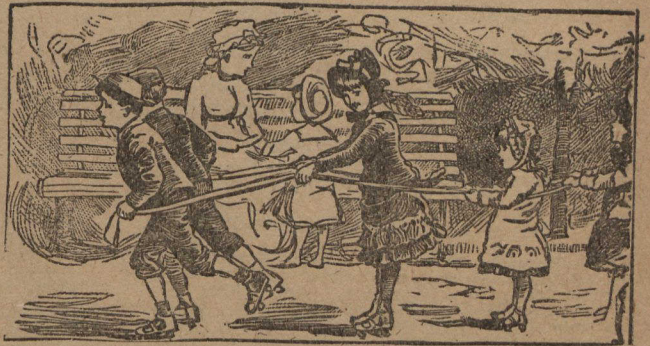
Parmi les jeunes Américains, il en est beaucoup qui ont l'ambition de devenir un jour Président des Etats-Unis (rien que cela!) c'est-à-dire de "présider aux destinées" d'environ 50 millions d'êtres humains.

On leur dit à toute occasion que Lincoln et Garfield ont été deux petits garçons pauvres, qu'ils ont bien travaillé, en se conduisant toujours bien, et que d'autres petits garçons, en se conduisant et en travaillant comme ces deux grands hommes américains, peuvent arriver au même sommet.

Ils le croient, non sans raison, et beaucoup d'entre eux se conduisent bien et travaillent dur, l'oeil fixé sur ce but suprême de leur ambition. Et soyez sûrs qu'il y en a beaucoup parmi eux qui réussiront à devenir, sinon des présidents de la république, ce qui ne peut arriver qu'à un fort petit nombre, du moins des hommes très remarquables et d'éminents citoyens.

Il y a deux grandes occasions auxquelles tout le monde aux Etats-Unis, riches et pauvres, grands et petits, vieux et jeunes, se livre à la joie pour son propre compte et aussi, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, au nom de la nation. Ces deux jours sont le 4 juillet, fête de l'Indépendance, et le jour des actions de grâces (*Thanksgiving Day*).

La fête de l'Indépendance est célébrée en commémoration du 4 juillet 1776, jour auquel le Congrès américain se déclara indépendant de l'Angleterre.



Partout où se trouve un citoyen américain, fût-ce au centre de l'Afrique ou de l'Asie, cette fête nationale est célébrée avec un patriotisme vraiment touchant et une allégresse qui prend toutes sortes de moyens d'expression.

Le jour des actions de grâces est fixé au dernier jeudi de novembre. C'est en même temps une fête nationale et une fête religieuse. Toutes les sectes protestantes la célèbrent.

Nos frères catholiques (ils sont dix millions, et leur nombre va toujours en augmentant) font de même et nous donnent en ce'a un exemple qui sera peut-être un jour suivi dans les "vieux pays" d'Europe.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO
IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour Fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force — Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu —

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour —

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force —

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration —

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'Or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, Missouri, U.S.A.
Pour un essai gratuit du Plapao et le livre de
Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
Adresse
Le retour de la malle apportera l'essai gratuit
de Plapao.

LA SUPERSTITION DU VENDREDI

LES PERSONNES superstitieuses voient avec effroi une année commencer un vendredi. Celles qui rougiraient de leur pusillanimité apprendront volontiers que le prince de Bismarck partageait avec elles cette petitesse d'esprit. Il n'entreprenait qu'à contre-cœur une affaire un vendredi. Il gardait surtout le souvenir d'un vendredi qui lui valut toutes sortes de désagréments.

C'était à Versailles le 25 novembre 1870. La Russie réclamait alors, pour prix de sa neutralité, la révision du traité de 1856, qui avait interdit la mer Noire à ses navires de guerre, et l'Angleterre, se refusant à perdre le bénéfice des victoires de Crimée, avait envoyé à Versailles Odo Russel pour protester contre cette prétention.

Bismarck tenait à ménager également la Russie et l'Angleterre. Il accorda une entrevue à Odo Russel, mais lorsque celui-ci se présenta, Bismarck, occupé, le fit prier d'attendre et Russel, froissé, se retira. Le chancelier en fut fort ému :

— De ce quart d'heure de retard, s'écria-t-il, dépend peut-être la paix de l'Europe!" en toute hâte il courut chez le roi.

Dans l'antichambre il rencontre un ambassadeur qui lui communique une lettre d'une importance secondaire mais que Bismarck dut lire et discuter. Une heure encore se perdit ainsi.

"Pendant ce temps, dit le chancelier, j'aurais dû conférer avec le roi et envoyer des dépêches de la plus haute importance. Ces contretemps pouvaient avoir pour l'Europe entière des conséquences désastreuses. En vérité, il n'y a qu'un vendredi qui puisse me donner de pareilles inquiétudes. Le vendredi m'a toujours été fatal!"

MUSSET

MUSSET fut un enfant très capricieux ; l'anecdote suivante nous le dépeint :

Un jour qu'on refusait de se soumettre à l'une de ses volontés, il alla, dans sa colère, briser une glace avec une bille d'ivoire, couper les rideaux avec des ciseaux et coller un large pain à cacheter rouge sur une carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée — idée de poète ! Trois désastres dont il se montra si affecté qu'on n'osa pas lui adresser de réprimande.

Longtemps après, quand son frère Paul le surprenait dans de pareils mouvements de colère, il disait aussitôt :

— Passe encore pour la glace, mais de grâce, épargne les rideaux, et, surtout ne va pas mettre de pain à cacheter rouge sur la Méditerranée !

Et Alfred de Musset se calmait immédiatement.

— o —

LES CHEVAUX DE DE BRAZZA

PIERRE SAVORGNAN de Brazza, le héros de la conquête pacifique du Congo, connaissait à merveille les peuplades de l'Afrique centrale.

Lorsqu'en 1889 il fut nommé gouverneur de la colonie qu'il avait acquise à la France, il emporta dans ses bagages un manège de chevaux de bois et un orgue de Barbarie.

Le tout fut inauguré sur la grande place de Libreville, le 14 juillet 1890, à l'occasion de la fête nationale.

D'abord légèrement interloqués, les Congolais ne tardèrent pas à se familiariser avec le manège et bientôt ils eurent enfourché toute la pacifique cavalerie de Brazza qui tournait en rond au son des refrains les plus populaires de l'époque.

: Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

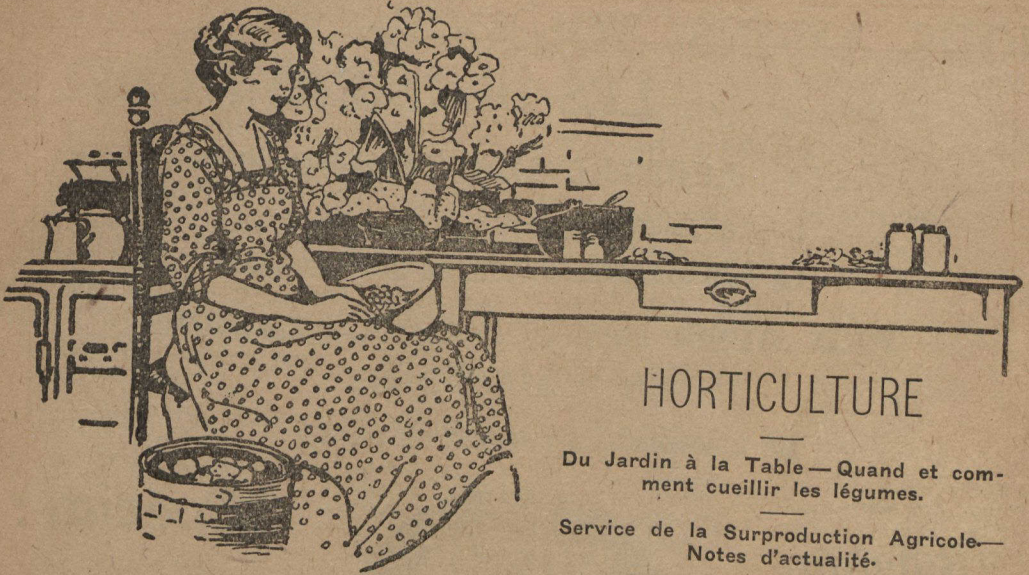
Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais, mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.



HORTICULTURE

Du Jardin à la Table— Quand et comment cueillir les légumes.

Service de la Surproduction Agricole—
Notes d'actualité.

PATATES ET ARROSAGES

PERSONNE n'ignore que la culture des pommes de terre fut presque une faillite l'an dernier. Favorisées par une température extrêmement humide, des maladies dangereuses comme la brûlure, la jambe noire, etc., envahirent nos champs et exercèrent d'incalculables ravages. L'effet de leur oeuvre destructrice se fit sentir au jour de la récolte. Nos champs de patates qui donnaient en 1915, 150 minots à l'acre produisaient à peine 80 minots en 1917. C'est une diminution de près de 50% se chiffant à 14,000,000 de minots d'une valeur de \$18,000,000 pour la province de Québec seulement. Ces chiffres sont irréfutables; ils nous font clairement comprendre de quelles sommes énormes ces maladies nous frustent chaque année à loisir. Nous disons à loisir parce que nous ne faisons rien pour les prévenir, alors que par des soins appropriés et peu coûteux il est au pouvoir du cultivateur de réduire de beaucoup cette perte et d'augmenter ainsi sa récolte, sans avoir à semer double

Il suffirait pour cela de pulvériser ces cultures avec une solution appelée *Bouillie bordelaise empoisonnée*, laquelle contrôle à la fois les insectes et les maladies. Déjà des arrosages pour les insectes sont pratiqués: le traitement des maladies ne demande pas de travail supplémentaire sauf pour la préparation du fongicide.

La *bouillie bordelaise* est de fabrication et emploi faciles. Elle est composée de 4 livres de sulfate de cuivre (vitriol ou couperose bleue), de 4 à 6 livres de chaux vive et de 40 gallons d'eau. On prépare séparément dans deux barils une solution de sulfate de cuivre et un lait de chaux, toutes deux sont ensuite versées en même temps dans un troisième baril. On ajoute alors le poison nécessaire pour tuer les insectes; une demi-livre de Vert de Paris, ou bien 2 livres d'Arséniate de Plomb en poudre, ou encore 3 à 4 livres d'Arséniate de Plomb en pâte. Lorsque tous ces ingrédients sont parfaitement mélangés ils sont prêts à être employés.

Tous les champs de pommes de terre devraient être traités avec cette mixture du

NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES

 **ACHETEZ MAINTENANT** 

Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter à des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS
EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS
QUE
PARTOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 Boulevard SAINT-LAURENT

TEL. EST 209

moment où les jeunes plantes ont de 6 à 8 pouces de hauteur et, par suite, tous les 15 jours. Si le temps est sec, on peut retarder quelque peu; si au contraire il est humide l'intervalle entre deux arrosages ne sera que de dix jours. Dans chaque cas il faut profiter d'un beau temps pour appliquer la pulvérisation.

Pour faciliter à tous les cultivateurs le moyen de se procurer les substances nécessaires nous donnons ci-dessous les noms et adresses de deux maisons qui nous ont fourni leur liste de prix pour ces produits:

leur sucre et sont devenus coriaces et insipides, ont même quelquefois acquis un goût si prononcé qu'il en est détestable.

Ne serait-ce pas pour ce motif que beaucoup de personnes n'aiment pas les légumes. Franchement, s'il nous en était servi de pareils, quoique végétariens, nous serions de même, nous ne pourrions pas les préférer à d'autres mets, aux meilleures viandes.

Donc, qu'on le sache bien, et cet article est écrit spécialement dans le but de le faire connaître; pour manger de bons lé-

COMPTOIR COOPERATIF DE MONTREAL, 6 rue du Port, Montréal, P. Q.

Vert de Paris. En paquets de 1 livre.....			66¼c
" " " " " " 25 livres.....			62¼c
" " " " " " 50 livres.....			61¼c
		En poudre	En pâte
Arséniat de Plomb. Lot de 1 livre.....		1a lb	1a lb
" " " " " " 5 livres.....		50¾c	
" " " " " " 10 livres.....		45¾c	
" " " " " " 20 livres.....		44¼c	23¾c
" " " " " " 50 livres.....		43c	22½c
" " " " " " 100 livres.....		42¼c	21½c
Sulfate de cuivre. Lot de 1 à 100 livres.....		41½c	20¾c
" " " " " " 100 livres.....		13½c	
			13c
J. E. LIVERNOIS & CIE, 54 rue Garneau, Québec, P. Q.			
Vert de Paris. En paquets de 1 livre.....			69c
" " " " " " seau de 14 livres.....			68c
" " " " " " " 28 livres.....			67c
		En poudre	En pâte
Arséniat de Plomb. Lot d'une livre.....		1a lb	1a lb
" " " " " " de 1 à 100 livres.....			
" " " " " " " 5 ".....		52c	37c
" " " " " " " 20 ".....			35c
" " " " " " " 50 ".....			33c
" " " " " " " 100 ".....			32c
" " " " " " " 500 ".....		51c	
		50c	

A. T. CARON,
 Chef du Service de Surproduction.
 Ministère de l'Agriculture de Québec.

Il en est pour les légumes comme pour les fruits qui pour être bons doivent être cueillis à point; trop jeunes et avant d'avoir atteint un certain degré de développement, ils n'ont pas encore acquis toutes leurs qualités de goût et de finesse; trop vieux, ces qualités ont disparu, leurs tissus se sont durcis, lignifiés, ils ont perdu

gumes, il faut non seulement bien les préparer mais il faut encore que ces légumes soient tendres, savoureux et pour cela, avoir été cueillis à point, au moment qu'ils ont acquis toutes leurs qualités.

Pour obtenir ce résultat, il faudrait semer selon les besoins et en deux fois, la plupart, sèment leur jardin en un seul

Ne contient pas d'Alun



NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER
**CELEBRE POUDRE
A PATE**

**COOK'S
FRIEND**

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

—
**LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE**

Fabriquée à

Montréal par

W. D. MCLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

**LA REVUE POPULAIRE MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE DE 196 PAGES**

Pour \$1.75 par an, ou 90 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette et Cie, Editeurs-Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étrangers, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques, choisies avec soin.

A chaque mois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-contre.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour 1 an, ou 90c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

et de bonne heure ne faisant jamais un deuxième semis, il n'est donc pas étonnant que ces légumes, trop vieux, soient durs et coriaces quand arrive l'automne.

Betteraves, carottes, panais, choux de Siam, navets, devraient absolument être semés en deux fois, en mai et fin de juin; les premiers pour être consommés en été et les derniers en hiver; que l'on essaye une fois sûrement après en avoir reconnu l'avantage, on ne procédera plus autrement à l'avenir.

C'est par le moyen des plantations successives de pommes de terre, qui sont mises en terre jusqu'au 15 juillet, que l'on récolte en Europe des pommes de terre nouvelles jusqu'à la fin de l'automne; de cette façon elles peuvent être cueillies à moitié grosseur et frites entières, ce qui leur conserve toutes leurs qualités.

Généralement, les pois sont récoltés trop tard, quand ils sont presque mûrs; alors ils ne valent pas plus que des pois secs; comme ceux mis en conserve sont de même, ils n'ont pas la même valeur que ceux venant d'Europe, sous le nom de pois français et qui se vendent bien plus cher. Ces derniers sont délicieux, rien n'empêcherait de les avoir ici de même. Pour cela, il faut les cueillir dès que la cosse est pleine et avant que le grain ait toute sa grosseur, pendant qu'il est sucré.

Le cueillette doit se faire tous les deux jours, quand il fait chaud; si l'on attendait plus longtemps, ils seraient trop avancés. Ne pas arracher la cosse, mais la couper avec l'ongle, en tenant la tige de la main gauche, autrement on risquerait d'arracher la plante.

L'épinard peut être coupé dès qu'il a atteint sa grosseur; après il repoussera et donnera une deuxième récolte. Pour obtenir le plus grand rendement, les plus grandes feuilles seules sont cueillies à la main,

ce qui permet d'y revenir souvent, jusqu'à ce qu'il monte à graine.

Les radis doivent être récoltés petits, alors ils ont toute leur qualité. Si on les laisse trop grossir, ils deviennent creux et prennent un goût pimenté très fort, ce qui les rend indigestes.

Les choux possèdent toute leur qualité dès que la tête est formée; alors leurs feuilles sont tendres et leur goût peu prononcé exquis.

Les choux-fleurs de même, leur goût est bien plus fin, s'ils sont récoltés avant que leur pomme acquiert tout son volume. Il faut avoir grand soin de casser les feuilles au dessus de la tête pour la tenir dans l'obscurité: cela les empêchera de durcir et leur conservera toute leur blancheur.

Les haricots que l'on mange en vert doivent être cueillis avant la formation du grain et avant d'avoir atteint leur grosseur en aiguilles alors, ils seront sans fils, tendres et d'un goût délicieux. Les haricots beurre, (jaunes) doivent être cueillis de même, dès qu'ils ont pris leur couleur, avant d'avoir des grains et des fils.

Les betteraves sont tendres et succulentes, quand elles sont jeunes; autrement elles deviennent dures coriaces; commencer à les cueillir dès qu'elles atteignent un pouce et demi de diamètre, de même pour les carottes qui peuvent être consommées dès qu'elles ont un pouce de diamètre de grosseur au collet.

La Poirée ou bette à larges côtés est cueillie au fur et à mesure que ses feuilles ont atteint leur grosseur. Plus elles poussent rapidement plus elles sont tendres et délicates; n'en détacher que 3 à 4 feuilles par plante chaque fois, pour ne pas trop vite les épuiser, quelques jours après on peut y revenir.

Les oignons sont cueillis, choisissant toujours les plus gros, s'ils s'en trouvent



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

qui montent à graine, casser la hampe dès qu'on l'aperçoit, l'oignon conservera sa forme entière.

Les choux de Siam ne sont bons que jeunes; vieux ils sont durs et d'un goût très fort; semer de préférence la variété blanche et en deuxième semis, tard fin juin au commencement de juillet. Pour être tendres et succulents, ils ne doivent pas souffrir de la sécheresse et croître sans interruption; les arroser au besoin.

Quand on cueille laitues ou chicorées, on choisit toujours dans le carré les têtes les plus grosses et les plus dures. Comme elles ne durent pas longtemps avant de monter à graine, pour en avoir tout l'été, il faut renouveler les semis et plantations tous les 15 jours et selon les besoins; les radis même.

Il est possible de récolter les pommes de terre sans arracher la plante. On cherche avec les doigts et l'on détache celles suffisamment grosses, sans casser ou couper les racines, la plante n'en souffrira pas trop et pourra continuer son développement; le faire de préférence le soir, la fraîcheur de la nuit suffira pour les empêcher de faner.

L'asperge est le légume dont la cueillette demande le plus de soins les turions poussant tous du centre si près les uns des autres qu'il faut prendre de grandes précautions pour ne pas détruire ceux en formation, quand on cueille celui à récolter. Il faut un couteau spécial, en forme de

gauge que l'on glisse le long de la tige à couper, sans s'en écarter, la coupant à la profondeur désirée. Trop prolonger la cueillette risque d'épuiser la plante. Il faut cesser dans la première semaine de juillet.

Bientôt les fraisiers vont fournir leur récolte et mûrir leurs fruits, dès ce moment, il faut éviter de les biner; leurs racines étant à fleur de terre risqueraient d'être coupées et le fruit privé de la sève qui lui est nécessaire pour sa formation, ne pourrait acquérir qu'un faible volume; il faut donc s'il y a des mauvaises herbes, les arracher à la main, ou mieux les couper au-dessus du collet avec un couteau pointu; les fraisiers redoutent la sécheresse pendant leur production; les arroser et pailler.

Pour avoir des fruits très propres, il ne faut pas qu'ils traînent à terre; un bon procédé est de couvrir le sol avec un bon paillis de fumier et mettre au-dessus de la paille bien propre ou du foin provenant des gazons. Les fraises pour posséder toutes leurs qualités doivent aussi être cueillies à point; pas assez mûres, elles sont acides; trop mûres elles ont perdu leur parfum. Il n'y a pas à se tromper: Quand tout le fruit est d'un beau rouge vif luisant, il est mur à point; s'il est marbré de blanc, il n'est pas assez mûr, s'il est d'un rouge noirâtre et terne avec la chair molle, il l'est trop.

— 0 —



EXAMEN DES YEUX

Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos



Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**
144 rue Sainte - Catherine Est

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre berdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

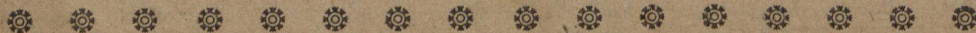
Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

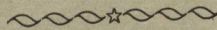
Beaucoup de gens ne lisent pas. "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



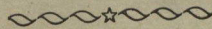


PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



DECHAUX FRERES

Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST
301,
51,
52.



Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : : : Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : :”

IDA C. BAILEY ALLAN,

Spécialiste en économie domestique.

Lait Condensé
Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE CÔÛT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL